UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04330 4542

Columbia University Libraries

RESERVED BOOK

Reserved books are ordinarily restricted to use in the Library, or to overnight use at home. The student is responsible for a knowledge of the regulations of the library from which this book was borrowed.

RESERVE BOOK
RETURN TO
BURGESS-CARPENTER LIBRARIES
ROOM 405, BUTLER LIBRARY

D15 (161) 15M

Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves. — I.

LUBOR NIEDERLE

Professeur à l'Université Charles IV, à Prague,
Correspondant de l'Institut de France

MANUEL
DE
L'ANTIQUITÉ SLAVE

Tome I : L'HISTOIRE

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION, éditeur
5, Quai Malaquais, VIe
1923

PUBLICATIONS
DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

L'art russe des origines à Pierre le Grand, par Louis Réau, ancien directeur de l'Institut français de Petrograd, Paris, 1920 (édit. Laurens, 6, rue de Tournon). Un vol. de XI + 387 pp. et 194 planches . . . . . **40 fr.**

L'art russe de Pierre le Grand à nos jours, par le même auteur, Paris, 1922 (édit. Laurens). Un vol. de XI + 291 pp. et 72 planches . . . . . **25 fr.**

Collection historique de l'Institut d'Études slaves, n° 1. — C. Jireček, **La civilisation serbe au moyen âge.** Traduit de l'allemand sous la direction de M. Louis Eisenmann, préface de M. Ernest Denis, Paris, 1920 (édition Bossard, 43, rue Madame). Un volume de VIII + 102 pp. . . . . **7 fr. 50**

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ÉDOUARD CHAMPION

COLLECTION DE GRAMMAIRES DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

I. **Grammaire de la langue polonaise,** par Antoine Meillet et Mme de Willman-Grabowska. Un volume de 223 pp. . . . . **12 fr.**
II. **Grammaire de la langue tchèque,** par André Mazon. Un volume de 252 pp. . **12 fr.**
III. **Grammaire de la langue serbo-croate,** par A. Meillet et A. Vaillant. *(Sous presse.)*

COLLECTION DE MANUELS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

I. **Manuel de l'antiquité slave,** par Lubor Niederle
1re partie : L'histoire . . . . . (*Vient de paraître*)
2e partie. La civilisation . . . . . (*En préparation.*)
II. **Le slave commun,** par A. Meillet . . . . . (*A paraître en décembre 1923.*)
III. **Introduction à l'histoire du droit slave,** par Karel Kadlec . . . . . (*Sous presse.*)
IV. **Manuel des questions cyrillo-méthodiennes,** par Fr. Pastrnek . . (*En préparation.*)
V. **Le vieux-slave,** par S. M. Kul'bakin . . . . . (*En préparation.*)

REVUE DES ÉTUDES SLAVES

Directeurs: A. Meillet et Paul Boyer; *Secrétaire:* André Mazon.

La *Revue des Études slaves,* fondée en 1921 et entrant dans sa troisième année d'existence, vise un double but : d'une part, permettre au lecteur occidental de suivre aisément les progrès de la slavistique, et, d'autre part, faciliter le rapprochement et la collaboration de tous les slavistes de toutes disciplines, linguistes, philologues, historiens de la littérature et de l'art, archéologues, etc. Les savants d'autres domaines ne sauraient sans inconvénient ignorer en son entier le vaste champ des études slaves. Les slavistes de disciplines diverses ne sauraient sans dommage s'isoler les uns des autres. Chaque discipline a besoin des disciplines voisines pour étendre et pour affermir ses résultats.

L'accomplissement de cette tâche n'est possible que par la mise en commun des efforts de tous, et c'est pourquoi la *Revue des Études slaves* s'est assurée du concours de tous ceux des slavistes que son œuvre intéresse. Ce concours lui a été largement accordé par les slavistes de tous pays.

La *Revue des Études slaves* paraît deux fois par an, à raison de 4 fascicules pour l'année entière.

Le prix de l'abonnement annuel est de 40 francs pour la France et de 43 francs pour les pays étrangers. Les abonnements sont reçus par M. Édouard Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, à Paris (VIe).

Le prix du volume annuel pour les années écoulées est porté à 50 francs.

MANUEL
DE
L'ANTIQUITÉ SLAVE

Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves. — I.

LUBOR NIEDERLE

Professeur à l'Université Charles IV, à Prague,
Correspondant de l'Institut de France

MANUEL

DE

L'ANTIQUITÉ SLAVE

Tome I : L'HISTOIRE

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION, éditeur
5, Quai Malaquais, VIe
1923

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS.

J'ai consacré presque toute ma vie à l'étude de l'antiquité slave, consignant les résultats de mes travaux dans un ouvrage en tchèque, en cours de publication depuis 1901, sous le titre général « Antiquités slaves » (*Slovanské starožitnosti*).

Cet ouvrage se divise en deux parties. La première, qui porte ce titre général, se propose d'établir les bases historiques et ethnographiques de la connaissance du monde slave. Les trois volumes qui en sont parus jusqu'à présent traitent: le tome I, des origines et de l'évolution de la nation slave en son entier, dans son premier habitat au nord des Carpathes; les tomes II et III, des origines du groupe méridional et du groupe occidental; le tome IV, qui sera consacré aux Slaves orientaux, n'est pas encore achevé. La seconde partie de l'ouvrage, publiée sous un titre différent « La vie des anciens Slaves » (*Život starých Slovanů*), décrit la culture des Slaves à la fin du paganisme. Quatre volumes en sont parus: on y trouve une étude de la vie physique depuis la naissance jusqu'à la mort (y compris les rites funéraires), du costume et de la parure, de l'habitation, de la religion, de l'agriculture et de la vie économique en général[1].

Cette œuvre vise à rassembler et à exposer les résultats auxquels nous ont conduits les recherches des savants slaves durant ces dernières années. Mais ces résultats sont très souvent ignorés des savants d'Occident, en raison de leur inexpérience des langues slaves. C'est pourquoi je crois devoir publier en français un ouvrage plus succinct sur le même sujet, le présent *Manuel de l'antiquité slave*. J'ajoute

[1] Voir plus loin, *Principaux ouvrages et périodiques cités*, p. 236.

d'ailleurs, pour éviter toute méprise, que le lecteur ne trouvera pas là un simple extrait de l'œuvre tchèque. D'importantes parties en ont été remaniées, et les données en ont été augmentées ou corrigées; d'autres parties sont entièrement nouvelles, car le tome auquel elles se rapportent n'est pas encore paru en tchèque. C'est donc, au total, un livre autre et nouveau. La partie concernant « l'histoire » paraît la première; la partie relative à « la civilisation » suivra, dès que mon travail sera assez avancé pour me permettre une vue d'ensemble.

Ne voulant pas surcharger le texte de détails et de renvois superflus, j'ai indiqué, en note, le tome et la page de l'ouvrage fondamental en tchèque, *Slovanské starožitnosti,* où l'on pourra trouver les références nécessaires [1].

L'œuvre que je présente ici au public français n'est en grande partie que la somme des travaux nombreux des savants, et surtout des savants slaves, qui m'ont précédé dans ce vaste champ d'études. Dès la fin du XVIII[e] siècle, il a été entrepris des enquêtes assez approfondies sur les origines de l'histoire des Slaves, et même de grands ouvrages leur ont été consacrés. Le premier érudit qui ait envisagé les questions d'un point de vue scientifique et les ait résolues du même point de vue, sans cependant avoir écrit une œuvre qui leur soit spécialement consacrée, est le grand slaviste Joseph Dobrovský (1753 à 1829). Philologue éminent, il n'évitait pas les questions historiques, mythologiques ni même archéologiques, et l'on peut trouver dans ses travaux mainte solution satisfaisante de plusieurs des problèmes que pose l'étude des antiquités slaves. Mais le véritable organisateur de ce domaine de la slavistique est Paul Joseph Šafařík, ancien directeur de la Bibliothèque de l'Université de Prague. Son œuvre, dont nous n'avons fait que reprendre le titre, ses « Antiquités slaves » (*Slovanské starožitnosti*), parues à Prague en 1837 [2], sont un livre unique, non encore surpassé et, quoique vieilli, demeurant jusqu'à ce jour l'œuvre cardinale, la base indispensable. Personne, ni avant ni après Šafařík, n'a exposé cette matière avec autant d'érudition, autant de zèle ni autant d'amour que ce modeste travailleur. Son nom brillera toujours

[1] Cet ouvrage sera désigné par l'abréviation *Slov. star.*, suivie de l'indication du tome, en chiffres romains, et de celle de la page, en chiffres arabes.

[2] Il en paraissait six ans plus tard une traduction allemande: *Paul Joseph Schafariks Slawische Alterthümer*, deutsch von Mosig von Aehrenfeld, Bd. I—II, Leipzig, 1843—1844.

parmi ceux des coryphées des peuples slaves[1]. Aussi ne saurais-je publier ce travail sans avoir d'abord rendu un hommage respectueux à ce grand savant tchéco-slovaque.

Après Šafařík, l'étude des origines de l'histoire des Slaves s'est développée dans tous les pays slaves. Ceux qui s'y consacraient étaient de deux catégories. Les uns, qu'on peut appeler *autochtonistes*, abordaient le sujet avec un but fixé d'avance: donner aux Slaves les titres d'ancienneté les plus hauts et, dès l'antiquité, l'importance la plus grande, en même temps que, plus particulièrement, démontrer leur autochtonisme en Allemagne et dans toute l'Europe centrale; d'où la dénomination d'« école autochtoniste ». Les autres, libres de tout parti pris, scrutaient scientifiquement le passé, en rejetant tout ce qui ne leur semblait pas établi de façon sûre. Les premiers, comme il est naturel, ont toujours été plus nombreux, et leur point de vue a bénéficié toujours d'une plus grande faveur, car il paraissait plus patriotique, et les conclusions qu'il laissait entrevoir étaient plus flatteuses pour les Slaves. Ces conclusions, en effet, étaient véritablement grandioses: Qu'on se figure que l'Italie antique, l'Étrurie, était slave, que l'on parlait autrefois slave sur les collines de Rome, que les Basques eux-mêmes, dans les Pyrénées, ne sont que des rejetons démembrés des Slaves, que toute la civilisation et toute l'histoire des Scythes et des Sarmates sont proprement slaves, et l'on ne s'étonnera pas que pareilles théories aient éveillé l'écho le plus vif et le plus joyeux dans le monde slave.

Que pouvait, par contre, opposer à cela l'autre école? Presque rien. Son effort n'aboutissait ordinairement qu'à constater qu'en vérité nous ne savons des Slaves durant l'antiquité que très peu de choses, que leur présence n'est attestée, ni en Germanie, ni en Italie, ni dans les Balkans, avant le VI^e^ siècle après Jésus-Christ, que leur civilisation était demeurée très pauvre jusqu'au X^e^ siècle. De telles constatations n'étaient certes pas à même de concourir auprès du grand public avec les thèses des autochtonistes.

Je ne me propose nullement de présenter ici, pour en faire la critique, une histoire des investigations antérieures; ce serait là une

[1] Šafařík n'a malheureusement publié qu'un seul volume, sur les origines de l'histoire des Slaves; la partie de son œuvre qui devait traiter de leur civilisation est demeurée inachevée.

tâche ingrate. Je tiens cependant à faire remarquer que les partisans mêmes des tendances autochtonistes ne doivent pas être tous mis sur le même plan et que, s'il y a eu parmi eux de purs fantaisistes, il s'en est trouvé aussi de plus raisonnables, de qui l'apport a parfois été bon et a fait même progresser les recherches.

L'initiative de la composition de cet ouvrage revient au professeur Ernest Denis. C'est lui qui, en 1919, m'a prié de l'écrire pour la collection des publications de l'Institut d'Études slaves. Je regrette profondément de ne pouvoir lui faire entendre mes remerciements et d'être réduit à ne saluer ici que sa mémoire.

La publication même du *Manuel de l'antiquité slave* est redevable de beaucoup à M. André Mazon, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, qui n'a épargné pour elle ni son savoir ni son travail: je lui en exprime ici ma reconnaissance sincère et amicale.

Prague, juillet 1922.

Lubor NIEDERLE.

Nota bene. — Le système de transcription qui a été adopté ici est celui dont les slavistes font généralement usage; il emprunte aux alphabets latins du tchèque, du polonais et du croate leurs signes diacritiques particuliers: *ě* (= ié), *č* (= tch), *š* (= ch), *ž* (= j), *ř* (= rj), *ł* (= l dur polonais); le signe ' accompagnant une consonne en indique le caractère mouillé; *ŭ* et *ĭ* représentent respectivement les *jers* dur et mou du vieux slave. Toutefois la plupart des dénominations ethniques ont été purement et simplement « francisées » pour la commodité du lecteur français, ainsi: *Drévlianes, Viatitches, Obodrites, Luticiens*, etc.

PREMIÈRE PARTIE

L'unité protoslave: son origine et son développement.

Chapitre I.

Origine du peuple slave.

La science a été hors d'état jusqu'à la fin du XVIII^e siècle de donner une réponse satisfaisante à la question de l'origine des Slaves, quelque intérêt que cette question éveillât dès alors, et bien qu'on la trouve déjà posée dans les premières esquisses de l'histoire des Slaves tentées à cette époque. Toutes les assertions arbitraires, rattachant les Slaves à des peuples anciens, tels que les Sarmates, les Gètes, les Alains, les Illyriens, les Thraces, les Vandales, etc., assertions figurant dans diverses chroniques à partir du VI^e siècle, ne procèdent que d'inventions artificielles, faites avec le concours de l'Écriture Sainte ou des livres des Pères, et fondées soit sur la simple succession des peuples qui ont occupé jadis le même territoire que les Slaves, soit sur la ressemblance purement extérieure de certaines dénominations ethniques.

Cette situation s'est prolongée jusqu'au début du XIX^e siècle; rares ont été jusqu'alors les historiens qui se sont élevés au dessus de ce niveau peu scientifique et stérile. Elle ne s'est modifiée que dans la première moitié du XIX^e siècle, et sous l'influence de deux disciplines nouvelles, celle de la linguistique comparée et celle de l'anthropologie qui, l'une et l'autre, apportaient des faits nouveaux et positifs.

L'histoire même est muette. Il n'est ni un fait historique, ni une tradition solidement garantie, ni même une généalogie mythologique qui nous fassent connaître l'origine du peuple slave. Ce peuple apparaît dans l'histoire, de façon soudaine, comme une nation grande et accomplie,

sans que l'on sache ni d'où il vient, ni quelles sont ses attaches. Un seul témoignage éclaire, en apparence, ces ténèbres: c'est le passage bien connu de la *Chronique dite de Nestor,* écrite au XII^e^ siècle sous la forme conservée à Kiev; ce passage peut être considéré comme une sorte d'acte de baptême de la nation slave.

Au commencement de cette chronique, dont la première partie, précédée de la rubrique « Ici sont les légendes des temps anciens », date au moins du siècle antérieur, on trouve une relation légendaire assez détaillée de la dispersion des peuples qui avaient tenté jadis de construire la Tour de Babel au pays de Sennaar[1]. Cette relation est empruntée aux chroniques byzantines des VI^e^-IX^e^ siècles (Chronique dite « Paschale », Chroniques de Malalas et d'Hamartolos); mais, dans les passages correspondants, aucune mention n'y est faite des Slaves. Cette lacune a visiblement touché le chroniqueur slave, vénérable moine du Monastère de la « Laure des grottes » (*Pečerskaja Lavra*). Il a voulu la combler en classant sa nation parmi celles qui, selon la tradition, ont peuplé l'Europe, et c'est pourquoi il a, sous forme de note explicative, ajouté le nom de Slave à celui d'Illyriens: *Iljurik-Slověne*[2]. Par cette adjonction il a fait apparaître les Slaves dans l'histoire sans altérer le nombre traditionnel des 72 peuples. C'est dans ce passage que, pour la première fois, les Illyriens sont déclarés parents des Slaves; et, dès lors, cette assertion restera, pour longtemps, comme à la base de leur histoire: les Slaves ont immigré du pays de Sennaar en Europe et ont occupé d'abord la presqu'île balkanique. C'est là, dans le pays des Illyriens, des Thraces et dans la Pannonie, sur les rives du Danube, qu'il faut chercher leur berceau, leur patrie première en Europe. C'est de là que, plus tard, les diverses tribus slaves dont l'ancienne unité s'était dissoute, sont parties pour gagner leurs habitats de l'époque historique, entre le Danube, la mer Baltique et le Dniéper.

C'est cette théorie qui a d'abord été adoptée par toute l'historiographie slave, et surtout par les anciennes écoles polonaise et tchèque (Kadłubek, Boguphał, Mierżwa, *Chronica Polonorum*, *Chronica principum*

[1] Voir la traduction de la *Chronique dite de Nestor* publiée par Louis Leger (Paris, 1884). Les manuscrits les plus anciens sont ceux du moine Laurent, de Suzdal' (XIV^e^ s.), et du monastère de Saint-Hypatios à Kostroma (cités: Lavr., Hyp.): la version « laurentine » et la version « hypatienne ».

[2] Lavr. (3^e^ éd., Petrograd, 1897). On lit aussi en un autre endroit: « *Narci ježe sutĭ Slověne* », c'est-à-dire: « les Noriciens, qui sont des Slaves » (*ibidem*, p. 5).

Poloniae, Długosz, etc.; — Dalimil, Jean Marignola, Přibík Pulkava, Hájek de Libočany, B. Paprocký); elle a d'ailleurs été enrichie encore d'autres fictions[1].

Une théorie nouvelle est cependant survenue. Nous ne savons pas exactement où elle a pris naissance, mais ce doit avoir été hors des écoles ci-nommées, car nous la trouvons pour la première fois dans une chronique bavaroise du XIII^e^ siècle, et par la suite surtout chez les savants allemands et italiens (Flav. Blondus, A. Coccius Sabellicus, F. Irenicus, B. Rhenanus, A. Krantz, etc.). C'est à ceux-ci que l'ont reprise les historiens slaves tels que B. Wapowski, M. Cromer, S. Dubravius, T. Pešina de Čechorod, J. Beckovský, J. Mathias de Sudetis, et plusieurs autres. Selon cette deuxième théorie, les Slaves auraient émigré vers le Nord en suivant la côte de la Mer Noire, et ils se seraient établis d'abord dans la Russie méridionale, où l'histoire connaît surtout les anciens Scythes et les Sarmates et, plus tard, les Alains, les Roxolans, etc. De là l'idée de la parenté de ces tribus avec les Slaves; de là la substitution des Sarmates aux peuples balkaniques, comme ancêtres de tous les Slaves. Ceux-ci, s'acheminant plus loin vers l'Occident, se seraient divisés en deux branches principales: les Slaves méridionaux, au sud des Carpathes, et les Slaves septentrionaux, au nord des Carpathes.

Ainsi sont apparues la théorie *balkanique* et la théorie *sarmatique,* avec l'idée de la bipartition originelle du peuple slave, et toutes deux ont eu leurs chaleureux partisans; toutes deux ont subsisté jusqu'à nos jours, et l'on voit encore trop souvent paraître des livres où l'histoire ancienne des Slaves est fondée sur leur identification avec les Sarmates ou les Thraces, Daces et Illyriens. Néanmoins, dès la fin du XVIII^e^ siècle, certains savants avaient reconnu que de semblables théories, qui ne reposaient que sur de prétendues analogies entre divers peuples et les Slaves, n'avaient aucune valeur. Le slaviste tchèque Jos. Dobrovský écrivait en 1810 à son ami Kopitar « Mich freuen solche Untersuchungen. Nur mache ich einen ganz anderen Schluss. Mir beweist alles dies, dass die Slawen keine Dacier, Geten, Thracier, Illyrier, Pannonier sind . . . Slawen sind Slawen und haben nächste Verwandt-

[1] A cette théorie est liée la légende des « lettres » d'Alexandre le Grand et d'un privilège signé à Alexandrie en faveur des Slaves pour les remercier des excellents services rendus au conquérant. L'origine de ces inventions remonte au XIII^e^ siècle. Elles ont leur source dans les relations anciennes sur les négociations entre Alexandre et les Scythes (Arrian, *Anabasis,* IV, 15).

schaft mit den Lithauern. Also muss man sie hinter diesen suchen, am oder hinter dem Dneper ».[1]

Quelques historiens, même avant Dobrovský, avaient déjà adopté la même manière de voir. Après lui, ce fut Šafařík qui renversa toutes les idées admises antérieurement en publiant, en tchèque, ses *Antiquités slaves.* Lui même, il est vrai, dans ses premiers travaux était resté sous l'influence des anciennes théories.[2] Mais dans les *Antiquités,* parues en 1837, il les rejetait, à quelques exceptions près, comme fausses; et il fondait son œuvre sur une prudente analyse des faits historiques. Cette œuvre, à ce titre, reste toujours l'œuvre fondamentale et indispensable, et cela bien que la question de l'origine des Slaves n'y soit pas élucidée: la tâche dépassait ce que pouvait l'analyse historique la plus stricte.

D'autres, cependant, s'étaient adressés à une science nouvelle, la linguistique comparée, pour y chercher les réponses que l'histoire n'était pas à même de leur fournir. Sans doute, dès le début du XII^e^ siècle, la parenté mutuelle des diverses langues slaves était-elle admise (voir la *Chronique* de Kiev), mais on n'en devait pas moins demeurer longtemps dans l'ignorance du degré exact des relations existant entre le slave et les autres langues de l'Europe. Les premiers essais faits aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles (J. W. Leibniz, P. Ch. Levesque, Fréret, Court de Gebelin, J. Dankowsky, K. G. Anton, J. Chr. Adelung, Iv. Levanda, B. Siestrzencewicz et d'autres) n'avaient que le tort d'être ou trop timides, ou bien simplement extravagants; et quand W. Jones établit, en 1786, l'origine commune du sanscrit, du gaulois, du grec, du latin, de l'allemand et du vieux perse, il ne marquait pas encore la place du slave dans la famille de ses langues.

Ce ne fut que dans le tome II de sa célèbre *Vergleichende Grammatik* (1833) que F. Bopp établit et démontra les liens du slave avec les autres langues indo-européennes; il donna ainsi la première réponse scientifique à cette question de l'origine des Slaves que les historiens

[1] В. Ягичъ, Письма Добровскаго и Копитара, Спб., 1885, p. 119.

[2] Voir spécialement son livre *Ueber die Abkunft der Slawen nach Lorenz Surowiecki* (Ofen, 1828). Les *Antiquités* parurent en 1836-1837 à Prague, en tchèque, en deux volumes; on en peut consulter la traduction allemande de Mosig von Aehrenfeld (1844), voir ci-dessus, p. VI, note 2.

avaient en vain tenté de résoudre. C'est qu'en effet déterminer l'origine d'une langue, c'est aussi déterminer l'origine du peuple qui la parle.

Depuis lors on a beaucoup discuté sur les Indo-Européens et sur la substance de leur langue. Certaines idées ont été émises, qui sont aujourd'hui rejetées à juste titre et ont perdu toute valeur. Il est acquis toutefois qu'aucune des langues connues n'a été la mère des autres, et qu'il n'a jamais existé un peuple indo-européen d'une race unique et pur de tout mélange, pourvu d'une langue unique et d'une civilisation unique. Il est acquis d'autre part, et c'est là comme le fondement de nos connaissances actuelles, que:

1°) il a existé autrefois une langue indo-européenne commune, mais que cette langue n'a pourtant jamais été complètement unifiée;

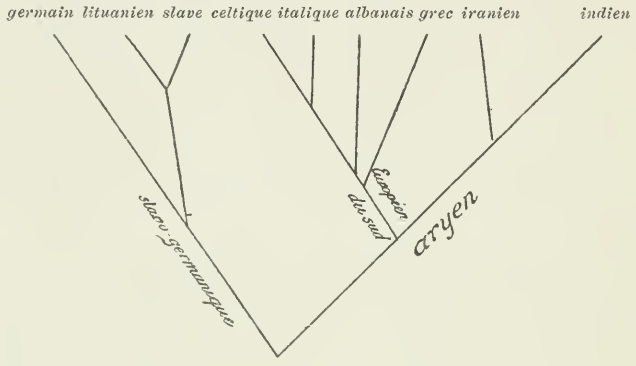
2°) l'évolution des parlers de cette langue a développé la série des langues dites indo-européennes ou aryennes, c'est-à-dire et sans compter celles qui sont disparues, le grec, le latin, le gaulois, l'allemand, l'albanais, l'arménien, le lituanien, le perse, le sanscrit, et le *slave commun* ou *préslave*, qui, au cours d'une assez longue période, a développé à son tour les langues slaves modernes: c'est précisément à dater de la constitution de cet idiome commun, que la nation slave a commencé d'exister.

Le processus de tout ce développement linguistique est encore obscur. La science n'est pas assez avancée pour le mettre en pleine lumière. Il est établi seulement que plusieurs facteurs ont contribué à la formation des langues et des nations nouvelles: force spontanée de différenciation, dissociations locales par isolement, enfin assimilation des éléments étrangers. Mais dans quelle mesure l'un ou l'autre de ces facteurs a-t-il contribué à la constitution du slave commun? Ce point demeure presque ignoré et c'est pourquoi l'histoire du slave commun est encore pleine de ténèbres.

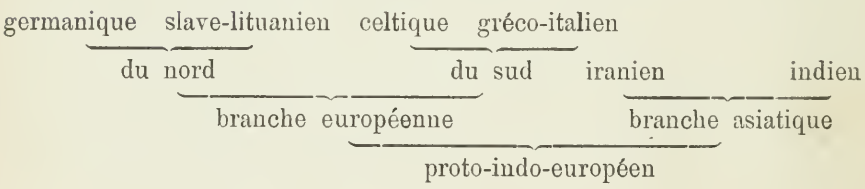
L'évolution de la langue aryenne primitive a pu progresser de deux manières: soit par une séparation subite et complète d'avec le tronc maternel des divers dialectes et des peuples les parlant, soit par une décentralisation, comportant la formation de nouveaux centres dialectaux qui se sont isolés lentement, mais sans toutefois se détacher entièrement du noyau primitif, c'est-à-dire sans perdre contact avec les autres dialectes et les autres peuples. Ces deux hypothèses ont eu chacune leurs partisans. L'arbre généalogique qu'a établi A. Schleicher ou celui qu'a établi A. Fick sont, l'un et l'autre, bien connus; il en est de

même de la théorie dite des « vagues de transition » (*Uebergangs-Wellen-Theorie*) édifiée par Johann Schmidt. L'origine des Protoslaves a beaucoup varié suivant ces différentes conceptions. On s'en rendra compte en examinant les deux schémas que voici:

1) Arbre généalogique établi par A. Schleicher en 1865:



2) Arbre généalogique établi par A. Fick:



Quelques points essentiels semblent néanmoins acquis, et la constitution de la nation slave paraît pouvoir aujourd'hui s'expliquer par les phases suivantes.

Lorsque les différences commencèrent à s'accentuer dans la langue indo-européenne, et que son vaste ensemble se divisa en deux grands groupes, langues de *satem* et langues de *centum*, le protoslave uni au protolituanien se trouva dans le premier groupe pour une période assez longue, et il conserva ainsi une affinité particulière avec le vieux-thrace (l'arménien) et l'indo-iranien. Le contact avec les Thraces était surtout étroit dans la zone limitrophe dont les habitants furent plus tard les Daces de l'histoire. Les ancêtres des Germains étaient, dans le groupe des peuples de *centum*, parmi les voisins les plus proches des Slaves,

ainsi que nous pouvons en juger par quelques concordances que l'on observe entre le slave et l'allemand.

Au commencement du IIe millénaire avant Jésus-Christ, toutes les langues indo-européennes semblent être achevées et distinctes, car c'est au cours de ce millénaire que nous voyons certains peuples aryens apparaître sur le sol d'Europe et d'Asie comme des unités déterminées. Les futurs Lituaniens seuls restaient encore unis aux Protoslaves. Ce peuple slavo-lituanien offre jusqu'ici, en dehors de l'indo-iranien, l'unique exemple de l'unité préhistorique de deux peuples aryens[1]; il avait et eut toujours pour voisins les Germains et les Gaulois d'un côté, les Thraces et les Iraniens de l'autre.

Après la séparation des Lituaniens d'avec les Slaves, séparation qui dut se produire au cours du IIe ou du Ier millénaire, les Slaves se trouvèrent former un peuple unique avec une langue commune, quoiqu'accusant déjà de légères différences dialectales, et ils se maintinrent ainsi jusque vers le début de notre ère. C'est au cours du premier millénaire après J.-C. que leur unité commença à se briser, développant des langues nouvelles (bien que très proches encore les unes des autres)[2] et des nations slaves nouvelles. Telles sont les notions que suggère la linguistique; telle est la réponse qu'elle donne à la question de l'origine des Slaves.

A côté de la linguistique comparée, une autre science est apparue, l'anthropologie, qui a apporté aussi des faits nouveaux ou complémentaires. Un savant suédois, A. Retzius, avait commencé, dès 1842, à marquer la place des Slaves parmi les autres nations du point de vue somatologique, en s'appuyant sur la forme de leur tête et en fondant

[1] On a jadis supposé une unité slavo-germanique (Schleicher, Fick) et une unité slavo-iranienne: ce sont des hypothèses aujourd'hui abandonnées. M. Meillet, comme autrefois F. Miklosich, P. Bradke et A. Pogodin, rejette même l'unité balto-slave (*Introduction à l'étude comparée des langues indo-européennes,* 5e éd., 1922, p. 48; *Les dialectes indo-européens,* 1908, p. 48, et *Avant-propos de la réimpression* de cet ouvrage, 1922, pp. 10-11). Mais son opinion a été vivement combattue par les savant slaves, surtout par A. Brückner (*Kuhns Zeitschrift*, 46, 1914, p. 217), V. Porzeziński, J. Endzelin et J. Rozwadowski (*Rocznik slawistyczny*, IV, V).

[2] La mission d'évangélisation des apôtres Cyrille et Méthode, nés à Salonique, n'a pu être couronnée de succès en Moravie que parce que leur parler de la Macédoine méridionale y était entendu sans difficulté.

un système sur la longueur relative du crâne et sur l'angle facial[1]. Il rattachait ainsi les anciens Allemands, les Celtes, les Romains, les Grecs, les Hindous, les Perses, les Arabes et les Juifs au groupe des « orthognates dolichocéphales » et les Ougriens, les Turcs d'Europe, les Albanais, les Basques, les anciens Étrusques, les Lettons et les Slaves au groupe des « orthognates brachycéphales ». Les deux groupes étaient d'origine indépendante et, par conséquent, la race à laquelle appartenaient les Slaves était entièrement étrangère à celle à laquelle étaient rattachés les Germains et les Celtes. L'une d'elles devait évidemment avoir été aryanisée par l'autre et en avoir reçu la langue indo-européenne.

Retzius ne songeait guère encore à déterminer les relations entre la langue et la race. Cette question ne s'est élevée que plus tard, au sein des premières écoles d'anthropologie française et allemande. Les savants allemands, s'appuyant sur de nouvelles recherches pratiquées dans les cimetières allemands de l'époque mérovingienne (V^e^-VIII^e^ siècles), connus sous le nom de *Reihengräber*, se rallièrent, suivant le système de Retzius, à la thèse d'une ancienne race germanique pure, pourvue d'une tête relativement longue (dolichocéphale ou mésocéphale) et de quelques caractères extérieurs particuliers: taille assez élevée, teint rosé, cheveux blonds, yeux clairs; et, en opposition avec cette race, ils en admirent une autre, plus petite, à tête plus courte (brachycéphale), au teint plus brun, aux yeux foncés et aux cheveux bruns, dont les principaux représentants devaient être les Slaves et les anciens habitants de la France, — les Celtes ou les Gaulois.

En France, l'école de l'éminent anthropologue P. Broca (E. Hamy, Ab. Hovelacque, P. Topinard, R. Collignon et d'autres) adopta à peu près le même point de vue; et c'est ainsi qu'apparut dans la science anthropologique la grande théorie des deux races primaires, qui auraient jadis peuplé l'Europe, et dont se serait composée la famille des peuples parlant l'idiome indo-européen. Il restait à savoir, et l'on a beaucoup discuté là-dessus, laquelle de ces deux races primaires était aryenne et laquelle avait été aryanisée par l'autre.

Les Allemands ont presque toujours tenu la première race, la race dolichocéphale et blonde, pour celle des Aryens primitifs, et telle a été aussi l'opinion des principaux anthropologues anglais (Thurnam,

[1] *Om formen af nordb. cranier,* 1842; cf. *Müllers Archiv für Anatomie*, 1845, p. 97, et 1858, p. 105.

Huxley, Sayce, Rendall). En France, par contre, l'opinion s'est divisée. Certains ont donné leur adhésion à la théorie allemande (Lapouge); mais les autres, et ce fut la majorité, ont considéré la deuxième race, la race brune et brachycéphale, souvent dite *celto-slave,* comme la race primitive qui aurait transmis les idiomes indo-européens aux étrangers blonds du nord de l'Europe. Et ces caractères principaux, brachycéphalie et couleur foncée des cheveux et des yeux, rapprochant cette race des peuplades de l'Asie centrale à caractères identiques, on en est même venu à parler de sa parenté avec les Finnois, les Mongols, les Touraniens. La place assignée aux anciens Slaves suivant cette théorie se devine aisément: c'est du centre de l'Asie que seraient venus les Protoslaves, peuple à la tête relativement courte, aux cheveux et aux yeux foncés. Ce peuple aurait occupé le centre de l'Europe, surtout en ses régions montagneuses, et il se serait mêlé là soit aux voisins dolichocéphales blonds du nord, soit aux peuples plus anciens, dolichocéphales et bruns, de la Méditerranée. En se mêlant aux premiers, le peuple protoslave, suivant les uns, leur aurait apporté sa langue; suivant les autres, au contraire, il aurait lui-même adopté la leur.

Mais cette théorie de l'origine touranienne des Slaves, avec toutes les conséquences qu'elle entraîne, était fondée sur une hypothèse fausse ou, tout au moins, insuffisante. Elle procédait de l'observation de deux groupes de matériaux que séparait une grande différence chronologique: le type originel allemand était établi d'après des matériaux anciens tirés des documents et des tombeaux du V^e^ au VIII^e^ siècles; le type slave primitif, par contre, était fixé d'après des matériaux relativement récents, car on n'en connaissait alors que fort peu d'anciens. On comparait ainsi l'état présent d'un peuple à l'état passé d'un autre. Aussi cette théorie devait-elle soulever tout d'un coup nombre de difficultés, le jour où les anciens cimetières slaves seraient mis au jour et commenceraient à révéler tout ce qu'ils renferment d'éléments nouveaux pour la crâniologie, en même temps que l'étude plus approfondie de l'ethnographie présenterait, elle aussi, des faits jusque là inconnus. C'est alors qu'on remarqua avec surprise que les crânes des tombeaux slaves des IX^e^ au XII^e^ siècles étaient, pour la plupart, aussi allongés que les crânes allemands anciens et très semblables à ceux-ci; on nota aussi que les relations historiques dépeignent les anciens Slaves comme un peuple blond, aux yeux clairs ou bleus, aux joues roses: et l'on constata que parmi les Slaves du Nord (du moins en leur grande

majorité) quelques-uns de ces caractères physiques dominent jusqu'à maintenant.[1]

Les tombeaux des anciens Yougorusses (Russes du Sud) renferment 80-90 % de formes dolichocéphales et mésocéphales; ceux des Sévériens, sur le Psiol, 98 %; ceux des Drévlianes, en Volynie, 99 %; ceux des Polianes, dans la région de Kiev, 90 %[2]; les tombeaux des anciens Polonais, dans le gouvernement de Plock 97,5 %, à Slaboszewo 97 %; les tombeaux des anciens Polabes, dans le Mecklembourg, 81 %; ceux des Sorabes à Leubingen, en Saxe, 85 %; à Burglengenfeld, en Bavière, 93 %[3]. Les anthropologues tchèques ont obtenu, pour l'ancienne Bohême, un nombre de formes allongées ou mésocéphales beaucoup plus élevé que pour l'époque actuelle. J. Hellich a constaté, en 1899, 28 % de dolichocéphales et 38,5 % de mésocéphales, et ces proportions ont augmenté depuis lors[4].

Là où nous trouvons aujourd'hui une prédominance de brachycéphales, les habitants anciens, du VIIIe au XIIe siècle, nous apparaissent comme des mésocéphales, ou, plus encore, comme des dolichocéphales. C'est là une constatation confirmée chaque année par de nouvelles découvertes.

Le premier texte où il soit fait mention des Slaves du VIe siècle habitant les bords du Danube porte qu'ils n'étaient ni noirs ni blancs, mais blond foncé: « τὰ δὲ σώματα καὶ τᾶς κόμας οὔτε λευκοὶ ἐς ἄγαν, ἢ ξανθοί εἰσιν, οὔτε πὴ ἐς τὸ μέλαν αὐτοῖς παντελῶς τέτραπται, ἀλλ' ὑπέρυθροί εἰσιν ἅπαντες[5] ». Les anciens témoins arabes, du VIIe au Xe siècle, les caractérisent constamment comme à l'ordinaire « blonds-roux » (*ashab*); et, seul, un voyageur juif du Xe siècle, Ibrâhîm ibn Jaʿkûb, note qu'« il est intéressant que les habitants de la Bohême soient bruns ». Ce mot « intéressant » laisse paraître d'ailleurs sa surprise de trouver les Tchèques bruns, d'où l'on peut conclure que les autres Slaves du nord n'étaient

[1] Voir les articles sur les Blancs-Russes et les Grands-Russes dans la *Revue anthropologique russe,* 1900, 1905, et aussi sur les Polonais, *ibidem*, 1901.

[2] Talko Hryncewicz (J.), « Przyczynek do poznania świata kurganowego Ukrainy » (*Materyały,* 1899, IV).

[3] Voir la revue *Światowit*, III, p. 50; VIII, p. 106; IX, p. 104, et la bibliographie donnée dans mes *Slovanské starožitnosti*, I, pp. 93 et suiv.

[4] Hellich (J.), *Praehistorické lebky v Čechách,* v Praze, 1899, p. 18.

[5] Prokopios, *B. G.*, III, 14. *Anonymi Strategicon*, éd. Müller, les appelle ἔθνη Ξάνθά.

pas, en général, de cette couleur [1]. L'état actuel montre d'ailleurs chez les Slaves du Nord une tendance au type blond et non un type brun.

C'est en partant de ces données que certains savants, adoptant un point de vue nouveau dans la question de l'origine des Slaves, ont rattaché les ancêtres de ceux-ci à la race blonde et dolichocéphale dite germanique, fixée dans le nord de l'Europe. C'aurait été seulement au cours des siècles que le type primitif se serait modifié sous l'influence du milieu et du croisement des races voisines. R. Virchow, J. Kollmann, Th. Poesche, K. Penka, parmi les Allemands, et P. Bogdanov, Dm. Anučin, K. Ikov, M. Zograf, parmi les Russes, étaient de cette opinion, et, dans mes premiers travaux, je m'y étais moi-même rallié.

Mais le problème apparaît comme plus compliqué qu'on ne le jugeait auparavant : il ne saurait être résolu de façon aussi simple ni aussi facile. Il a été trouvé aussi en plusieurs endroits, dans les anciens tombeaux slaves, des crânes brachycéphales, des restes de cheveux bruns ou noirs, et, d'autre part, l'état somatologique moderne, très compliqué, il faut bien le dire, montre pourtant au total une prédominance marquée du type brun et brachycéphale dont l'origine est difficile à expliquer. On ne peut dire que cette prédominance ait été déterminée par le milieu ; on ne peut non plus l'expliquer de manière satisfaisante par des croisements ultérieurs. Soucieux de tenir compte de toutes les données, aussi bien anciennes que modernes, je suis arrivé à la conviction que la constitution et le développement de la nation slave ont été plus complexes qu'on ne le pense, et je tiens aujourd'hui pour la plus vraisemblable et la plus admissible l'hypothèse qui s'inspire avant tout de cette complexité.

Le protoaryen ne représentait pas un type pur, d'une race pure. Au temps de l'unité indo-européenne, et alors que les différences linguistiques intérieures commençaient à s'accentuer, des races diverses participaient déjà à cette évolution, notamment celle des dolichocéphales blonds du nord et celle des brachycéphales bruns du centre de l'Europe. Les nations particulières qui se constituèrent de la sorte pendant le III^e^ et le II^e^ millénaires avant Jésus-Christ n'étaient donc déjà plus de race pure au point de vue somatologique ; tel était, parmi elles, le cas des Protoslaves. Il n'est pas douteux, en effet, qu'ayant leur premier

[1] *Slov. star.*, I, p. 97. Les divers témoignages sont rapportés *in extenso* dans *Život starých Slovanů*, I, p. 54.

habitat aux confins des deux grandes races mentionnées, ils avaient subi l'immixtion de l'une et de l'autre et, de ce fait, n'étaient ni purs ni uns au point de vue somatologique; les premières relations historiques, comme les tombeaux anciens, témoignent également de ce défaut d'unité. Par là s'explique aussi le grand changement qui s'est produit pendant le dernier millénaire. Sans doute les détails du problème sont-ils encore à déterminer, mais la solution, j'en suis sûr, ne s'en trouve pas tant dans l'influence du milieu que dans le croisement et dans le *struggle for life* des principaux éléments en présence, c'est-à-dire de la race blonde dolichocéphale du nord et de la race brune brachycéphale du centre de l'Europe. C'est la première qui, il y a 1000 ans, prédominait chez les Slaves; aujourd'hui, elle se trouve déjà en majeure partie absorbée par l'autre qui est douée d'une plus grande vitalité.

Quant à l'archéologie, elle n'est pas aujourd'hui en état de résoudre la question de l'origine des Slaves. On ne peut, en effet, suivre la culture slave depuis l'époque historique jusqu'aux temps reculés où la nation s'est constituée. Avant le V^e^ siècle après Jésus-Christ, le désarroi des archéologues est complet, et toutes leurs tentatives, tant pour établir le caractère slave des champs d'urnes cinéraires, dits lusaciens et silésiens, de l'Allemagne de l'Est, que pour en tirer les conclusions que ce caractère eût comporté, n'ont abouti qu'à un échec. Leur caractère slave n'a pas pu être démontré, car la connexion de ces champs avec les tombeaux historiques indubitablement slaves ne se laisse pas saisir jusqu'à ce jour, et l'on ne saurait, dans ces conditions, qu'admettre tout au plus la possibilité de cette théorie [1].

Quelques archéologues allemands croient pouvoir avancer que la culture des Protoslaves faisait partie de la grande culture néolithique, dite « indo-européene », ou mieux «danubienne et transcarpathique», avec sa céramique variée et pour une part coloriée : cela est également possible, mais nous ne savons rien de positif à ce sujet [2]. La liaison avec les temps historiques nous fait complètement défaut.

[1] Voir mes articles sur « Le premier habitat des Slaves et l'archéologie » (dans le *Zbornik u slavu Vatroslava Jagića*, Berlin, 1908) et « Du prétendu caractère slave des champs d'urnes cinéraires » (dans la revue *Památky archeologické*, 1914, p. 181).

[2] C'est la nouvelle théorie de G. Kossinna, de Berlin, et de P. Wilke (Kossinna, *Das Weichselland*, Danzig, 1919, p. 10; Wilke, *Mannus*, IX, p. 52).

Chapitre II.

Le premier habitat des Slaves.

La question du premier habitat du peuple slave, c'est-à-dire de la région où ce peuple s'est formé et où il est demeuré jusqu'à sa dissociation et jusqu'à la dispersion dans de nouvelles patries de ses éléments ainsi dissociés, est étroitement liée à la question que nous venons d'examiner: celle de l'origine des Slaves. Les autres nations indo-européennes voisines ont pu déterminer leur premier habitat de façon irrécusable. Les Germains, on le sait, sont originaires du sud de la Scandinavie et du Danemark, y comprises les îles et la côte adjacente entre l'Elbe et l'Oder, et leurs tribus n'ont peuplé la Germanie proprement dite qu'au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ.[1] Les Lituaniens ont, de toute certitude, conservé presque exactement leur habitat initial situé sur le rivage de la Baltique. Il n'est pas jusqu'aux anciens Thraces eux-mêmes de qui l'on n'estime avec vraisemblance qu'ils ont dû jadis demeurer beaucoup plus vers le Nord, sur les deux pentes des Carpathes, dont le nom, suivant J. Rozwadowski, est un nom notoirement thrace (en albanais *karpe* «rocher») et où des tribus thraces subsistaient encore à l'époque historique.

Quant aux Slaves, il est évident qu'ils ont vécu depuis fort longtemps quelque part au voisinage de ces divers peuples. Nous en avons la preuve dans leur appartenance à la famille linguistique indo-européenne de *satem* (voir ci-dessus p. 6), dans leur proximité des Thraces surtout de ceux du Nord (les Daces, que l'on a fréquemment confondus avec eux) et enfin dans leur union étroite avec les Lituaniens au temps de l'unité «slavo-lituanienne». Mais dans quelle région, dans quels

[1] C'est en vain que M. G. Kossinna, professeur à l'Université de Berlin, s'est efforcé, ces derniers temps, d'établir que la Pologne et l'Ukraine étaient peuplées par des Germains dès la fin de l'époque néolithique (*Das Weichselland, ein uralter Heimatboden der Germanen,* Danzig, 1919).

bassins fluviaux s'est trouvé leur premier habitat et quelles ont été leurs frontières, ce sont là autant de questions qui intéressent entre toutes l'historien de l'antiquité slave et ont d'autant plus d'importance pour lui que de leur solution dépendent et sa conception des débuts mêmes des Slaves dans l'histoire et sa représentation de leur culture primitive. Or ce premier habitat est situé de façon assez variable suivant les divers savants, et cela sans que l'accord se fasse même entre les plus éminents.

Tandis que M. Peisker, historien sociologue, place ce premier habitat dans les marais de Rokytno (dans le bassin du Pripet), auxquels M. Rostafiński ajoute encore une zone assez large et fertile au sud et à l'est, l'historien russe V. Ključevskij le cherche sur le Danube, et l'archéologue tchèque M. Píč, qui, d'abord, le plaçait aussi sur le Danube et Hongrie, le fixe, d'après ses derniers travaux, dans l'Allemagne orientale, entre l'Elbe et la Vistule, et enfin deux linguistes slaves éminents, MM. Rozwadowski et Šachmatov le trouvent plus loin vers le nord, dans le bassin de la Dvina, jusqu'au lac d'Ilmen[1]. Encore ne fais-je pas mention ici des différentes théories dites «autochtonistes», qui cherchent les Protoslaves dans toute l'Europe centrale, à l'est du Rhône et du Rhin: elles manquent complètement de fondements scientifiques, mais ne s'en sont pas moins maintenues jusqu'à ces dernières années.

Laissons au reste de côté ces théories, que j'ai suffisamment exposées dans les chapitres spéciaux de mes *Antiquités slaves*[2], et dont il n'y a pas lieu de s'encombrer ici, car leur manque de valeur ressortira de lui-même. La première question qui se pose est celle de savoir si le premier habitat des Slaves se trouvait jadis au nord ou au sud des Carpathes. Deux opinions à cet égard se sont longtemps opposées l'une à l'autre: la première le plaçait au nord, dans l'ancienne Sarmatie (d'où la dénomination de théorie «sarmatique»); la seconde le situait sur le Danube moyen et inférieur (d'où la dénomination de théorie «danubienne»). La théorie danubienne a perdu son ancienne valeur,

[1] Voir mon article sur «les nouvelles théories sur la patrie primitive des Slaves», dans la revue historique tchèque *Český časopis historický*, 1915, fasc. 1.

[2] Voir les détails dans mes *Slov. star.*, II, p. 71, III, p. 32, et dans l'appendice du présent ouvrage.

mais elle a été pourtant soutenue au cours du siècle dernier par des savants tels que A. Bielowski, M. Pogodin, Fr. Rački, M. Drinov, Iv. Filevič, J. Píč, Dm. Samokvasov et V. Ključevskij; elle trouve encore aujourd'hui des partisans et en gardera dans l'avenir, et c'est pourquoi il nous faut jeter un coup d'œil sur les arguments principaux dont elle s'autorise, afin de les comparer avec ceux qui militent en faveur de l'habitat septentrional.

L'argument principal a toujours été fourni par le témoignage de l'ancienne *Chronique* de Kiev, qu'on peut appeler comme l'acte de naissance de la nation slave. On le trouve au commencement de la *Chronique* dans un chapitre intitulé « Ici sont les légendes des temps anciens; comment s'est formé la territoire russe et qui régna le premier à Kiev », chapitre écrit au XI^e^ siècle, en partie même au X^e^[1], par un moine du monastère de la *Pečerskaja Lavra,* d'après les anciennes annales religieuses et les chroniqueurs byzantins[2]. Le texte est le suivant:

« Après bien des années[3], les Slaves s'établirent sur le Danube, là où est aujourd'hui le pays des Hongrois et des Bulgares. C'est de là que les Slaves se sont répandus sur la terre, et ils ont pris des noms particuliers à mesure qu'ils se sont établis dans différents pays: ainsi ils allèrent s'établir sur une rivière appelée Morava et s'appelèrent Moraves, et d'autres s'appelèrent Tchèques. Sont encore slaves les Croates Blancs, les Serbes, les Khoroutanes. Les Vlakhs étant venus chez les Slaves du Danube, s'étant établis au milieu d'eux et les ayant opprimés, ces Slaves allèrent s'établir sur la Vistule et s'appelèrent Lekhs, et parmi ceux-ci les uns s'appelèrent Polianes, d'autres Loutitches, d'autres Mazoviens, d'autres Pomoriens. — Et ces Slaves, s'étant fixés près du Dniéper, s'appelèrent aussi Polianes et d'autres Drévlianes, parce qu'ils habitaient au milieu des bois: d'autres s'établirent entre la Pripet et la Dvina et s'appelèrent Drégovitches, d'autres s'établirent sur la Dvina et s'appelèrent Polotchanes, du nom d'une petite rivière appelée Polota qui se jette dans la Dvina. Les Slaves qui s'établirent autour du lac Ilmen gardèrent leur nom, bâtirent une ville et l'appelèrent Novgorod, et d'autres, s'étant établis sur la Desna, sur la Sem et sur la Sula,

[1] La rédaction de la *Chronique* qui nous est parvenue date du commencement du XII^e^ siècle.

[2] Voir plus haut, p. 2.

[3] A dater de la dispersion des peuples de la tour de Babel.

s'appelèrent Sêvériens: c'est ainsi que s'est répandue la race slave, et son écriture s'appelle slave »[1].

On voit par là que, suivant l'auteur, les Slaves ont jadis habité les contrées voisines du Danube moyen, et que c'est de là, qu'ils ont émigré et se sont dispersés en Bohême, en Moravie, en Allemagne, en Pologne et en Russie. Cette idée est encore confirmée par deux fois. Il est rapporté en effet dans le même récit que les Slaves furent chassés de leur première résidence en Hongrie par les Vlakhs (*Volochove*), et plus loin, dans le passage relatif à l'apôtre Paul, il est ajouté que: « là est l'Illyrie, où est venu l'apôtre Saint Paul, et là se trouvaient les Slaves avant que Saint Paul n'y vînt[2].

Ces trois textes de la plus ancienne chronique slave, qui est la source incontestablement la plus importante pour l'étude des origines, attestent la conception que les Slaves avaient de leur provenance durant les X^e^, XI^e^ et XII^e^ siècles: ils croyaient que la diffusion et les migrations des divers groupes slaves avaient débuté au voisinage du Danube inférieur et du Danube moyen, dans les contrées qui, en ce temps là, étaient dénommées « terres des Bulgares et des Hongrois ». Cette représentation a ensuite prédominé chez la plupart des historiens et des chroniqueurs slaves, notamment chez Kadłubek, Boguphał et Długosz, en Pologne, jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, et l'on ne rencontre chez eux que de menues différences de détail quant à la délimitation de ce premier habitat. On a souvent désigné la Pannonie comme « mater et origo omnium sclavonicarum nationum » ou « prima et vetus Slavorum sedes parens et alumna »[3]. Des traditions particulières rapportent comment les ancêtres des Tchèques, des Polonais et des Russes auraient émigré de la Croatie ou de la Serbie, conduits par les frères Čech, Lech et Rus. S'il est établi depuis un certain temps que toutes ces traditions ne sont que de pures fictions créées dans les monastères tchéco-polonais aux XII^e^ et XIII^e^ siècles[4], — la relation du chroniqueur russe, par contre, a continué a être tenue par les savants même les plus éminents comme une base positive de la théorie danubienne. On la considérait

[1] Voir *Chronique dite de Nestor*, traduction Louis Leger (Paris, 1884), p. 4.

[2] Traduction de Louis Leger (*op. cit.*, p. 21).

[3] Chronique de Boguphał (*Monumenta Poloniae historica*, II, p. 468) et *Chronique* de Długosz *(Historia polonica,* I, *initio)*.

[4] C'est à l'évêque Boguphał, de Cracovie, que remontent ces récits (*loc. cit.*).

comme une tradition vraie, comme un souvenir réel des lieux habités par les ancêtres, emprunté par le chroniqueur à des récits populaires. Il n'est pas jusqu'à Šafařík lui-même qui n'ait consacré tout un chapitre de ses *Antiquités* à démontrer la véracité de cette tradition.

Le témoignage de la *Chronique* n'est malheureusement ni authentique ni réel. Il est qu'un spécimen de plus du tissu d'imaginations agencées par le chroniqueur sur le départ des Slaves de la tour de Babel, sur les routes qu'ils ont suivies à travers l'Asie Mineure jusqu'à la presqu'île balkanique, devenue leur première résidence, leur première patrie en Europe. De là l'identification des anciens Illyriens et des Slaves que nous trouvons dans la même chronique: de là aussi l'idée de leur premier habitat sur le Danube moyen, où se trouvait au XII^e^ siècle la terre des Bulgares et des Hongrois.

Et les assertions du chroniqueur russe ne sont même pas fondées sur la tradition populaire: ce ne sont que des fictions qu'il a arrangées, s'il ne les a lui-même créées, ou bien reçues d'un autre, qui en aurait été le créateur. C'est ce qui ressort — non pas seulement de la conception générale du chroniqueur, de son point de départ tout biblique et de certaines autres relations auxquelles nous devons de savoir que le clergé yougoslave avait imaginé différentes légendes démontrant l'antiquité des Slaves dans le royaume de Croatie[1], mais encore de tout ce que l'on sait de positif sur l'histoire ancienne des pays danubiens et balkaniques.

Cette histoire nous apprend que les Illyriens, les Thraces, les Pannoniens, les Sarmates, les Gaulois et les autres peuples qui ont jadis habité ces régions n'ont rien de commun avec les Slaves, que les langues en étaient tout à fait différentes de la leur et qu'avant l'ère chrétienne on ne trouve aucune trace des Slaves dans ces contrées. Au contraire tout ce que l'on sait de positif nous force à chercher le premier habitat des Slaves vers la région d'où sont parties leurs migrations, c'est-à-dire au nord des Carpathes, loin du Danube

[1] Par exemple, la légende suivant laquelle les apôtres et en particulier Saint Paul auraient prêché dans les pays slaves et suivant laquelle Saint Jérôme, mort en 420, aurait inventé l'ancienne écriture slave (la *glagolica*). Voir la *Chronique* de Kiev (*loc. cit.*), la lettre du pape Jean X, en 914-928 (« quis enim ambigit Sclavinorum regna in primitiae (*sic*) Apostolorum esse commemorata »), et la lettre du pape Innocent IV, de l'année 1248: « in Sclavonia est litterata specialis quam illius terrae clerici se habere a beato Ieronimo asserentes ».

et des Balkans. C'est à cette conclusion que nous sommes nécessairement conduits par tout ce que nous savons.

L'histoire, comme il a été dit, ne trouve pas la moindre trace des Slaves sur le Danube moyen ou inférieur avant l'ère chrétienne. Les noms des lieux, des rivières et des montagnes, ainsi que l'onomastique des peuples et leurs inscriptions, ne nous montrent que des idiomes étrangers dont aucun n'est plus proche du slave que les autres langues indo-européennes. Or, à cette époque où l'on cherche en vain les Slaves sur le Danube, les premiers rapports sont déjà parvenus à Rome, qui constatent la présence d'un grand peuple habitant au delà de la Germanie de l'autre côté de la Vistule, et qu'on appelle les *Venedi* « les Vénèdes ». Que ces Vénèdes ne sont autres que les Slaves, c'est ce que je démontrerai avant peu [1]. Qu'il nous suffise quant à présent d'admettre qu'un peuple slave se trouve au nord des Carpathes: c'est de là que peu après nous verrons les Slaves avancer, de manière continue, dans la direction du Sud, vers le Danube, et finir par traverser le fleuve, sans que l'histoire enregistre de migrations slaves dans la direction opposée, c'est-à-dire du Sud au Nord.

De plus, si l'on ne peut s'appuyer, pour fixer le premier habitat des Slaves au sud des Carpathes, que sur la tradition de Kiev, qui apparaît comme complètement invraisemblable, il est par contre possible d'emprunter à l'histoire deux autres témoignages, qui, plus réels, plus authentiques et plus importants, parlent nettement en faveur de l'habitat septentrional. L'un, d'abord, est celui du Cosmographe anonyme de Ravenne (I, 12): « *Sexta ut hora noctis Scytharum est patria unde Sclavinorum exorta est prosapia* », Il s'agit d'une description de la Scythie, au nord-est de l'Europe. L'époque à laquelle a vécu cet auteur n'est pas exactement connue, mais il n'est assurément pas postérieur au VII^e^ siècle; il est donc assez proche, plus proche que l'auteur russe du XII^e^ siècle, du temps où les Slaves ont commencé à se disperser hors de leur habitat initial. L'autre témoignage est contenu dans une courte description des peuples slaves, également faite par un anonyme, probablement par un moine slave d'un monastère bavarois, au IX^e^ siècle. L'Anonyme bavarois (*Anonymus Bavarus*), suivant l'appellation qui lui a été donnée, indique parmi les peuples au nord du Danube (et cette localisation est

[1] Voir le chapitre suivant, p. 32.

confirmée par le titre même) un peuple nommé « *Zeruiani, quod tantum est regnum ut ex eo cunctae gentes Sclauorum exortae sint et originen sicut affirmant ducant* »[1]. Nous ne savons pas au juste, il est vrai, quel peuple l'Anonyme bavarois entendait désigner par *Zeruiani,* ni si ce nom est une corruption de Sarmates ou de Serbes, ou du nom des Sévériens de la Russie postérieure, mais, en tout cas, il s'agit d'un peuple qui se trouvait au nord du Danube et des Carpathes, quelque part au fond de l'ancienne Sarmatie. Tel est le lieu d'origine de toutes les nations slaves désigné au IX^e^ siècle par une tradition indigène, mais celle-là réelle et non pas inventée, puisque c'est le peuple même qui la transmet (« sicut affirmant »).

A ces deux témoignages on peut en ajouter un troisième: le sentiment même des historiens du VI^e^ siècle, pour qui les Slaves, dont ils commencent à noter les résidences et les migrations, avaient eu leur premier habitat quelque part au nord du Danube. Il n'est pas une seule relation dont on puisse conclure le contraire. Il paraît de toute évidence qu'au temps où les Slaves ont commencé à être connus en Europe, tout le monde les considérait comme une nation d'origine septentrionale.

Les raisons que les partisans de la théorie danubienne empruntent parfois à la linguistique pour défendre leur point de vue n'ont aucune valeur décisive. On les voit en appeler à l'extension du nom du Danube[2] dans les chansons et dans la nomenclature toponymique des nations slaves, voire de celles qui sont demeurées loin de ce fleuve pendant toute leur histoire; mais, si l'on songe aux relations que les Polonais et les Russes eux-mêmes ont toujours dû avoir avec le Danube (les Tchéco-Slovaques, eux, en ont toujours été très proches), on ne peut tenir cet argument en faveur d'un premier habitat danubien pour juste et décisif. Par contre, à considérer l'ensemble des langues indo-européennes et les rapports mutuels qu'elles accusent, nous ne saurions chercher les Slaves ailleurs que vers le nord des Carpathes.

[1] Cf. Šafařík, *Slov. star.*, II, 711. Le titre de la relation est: *Descriptio civitatum et regionum ad septentrionalem plagam Danubii.* Le manuscrit découvert par J. Hormayer se trouve à la Bibliothèque de Munich.

[2] Le nom du Danube est d'origine étrangère et non slave. On suppose que les Slaves ont adopté un nom celtique (cf. lat. *Danuvius, Danubius,* Δάνουβις, etc.), lequel leur aurait été transmis par les Germains (got. *Donavis, Donavia*). L'ancienne forme slave est *Dunavŭ* et, postérieurement, *Dunaj.*

Le vieux slave a été, en effet, en relations étroites avec le thrace (dacien), l'iranien et le germanique, d'un côté, avec le lituanien et le finnois, de l'autre; et l'on ne peut mieux situer la région où ont pu se développer ces diverses relations que quelque part au delà des Carpathes. La nature même de cette région répond aussi mieux que toute autre au vocabulaire de l'ancien slave, quant aux termes concernant la flore et la faune[1]. Que l'on se rappelle tant les résultats auxquels l'anthropologie nous a conduits à propos du type physique originel des Slaves (voir p. 11), que les conclusions, un peu vagues à vrai dire, que l'archéologie s'efforce de tirer des matériaux dont elle dispose, et l'opinion à laquelle je m'arrête n'en paraîtra que mieux confirmée. Telles sont les raisons qui, à mon sens, nous autorisent à situer au nord des Carpathes le premier habitat des Slaves. Il ne nous reste qu'à en déterminer de façon plus précise l'étendue et à en tracer, pour autant qu'il sera possible, les limites dernières. Il a été déjà indiqué (voir plus haut, p. 14) que les partisans de l'habitat septentrional situent celui-ci de façon très variable, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest de la Vistule, et même sur le cours inférieur du Niémen et de la Dvina jusqu'aux bords du lac Ilmen. C'est que la solution du problème, de fait, est difficile.

A tenter cette délimitation de la région qu'ont habitée les Slaves avant leur dispersion, c'est-à-dire aux alentours du début de l'ère chrétienne, on constate d'abord, comme un fait certain, que les Slaves n'ont pas antérieurement traversé en masse la chaîne des Carpathes. Je ne veux pas nier que quelques éléments en aient pu passer par les principaux défilés, notamment par celui de Jablunkov ou par celui d'Užok, jusque dans la Slovaquie actuelle, mais l'ensemble de la nation est toujours resté au nord des montagnes et naturellement aussi au nord de la zone des forêts galiciennes qui les couronnent. Il nous faut rappeler que et toute l'ancienne toponymie des Carpathes et les dénominations historiques des principales chaînes (Carpathes, Tatra, Fatra, Matra, Magura, Beskid) sont étrangères au slave. Mais la Podolie et la Volynie devaient déjà être slaves au temps d'Hérodote, à en juger par

[1] Voir les travaux de Šulek (« Pogled iz biljarstva u praviek Slavenah », *Rad*, XXXIX, 1887), et de J. Rostafiński (« O pierwotnych siedzibach i gospodarstwie Słowian, dans le *Bulletin de l'Académie de Cracovie*, *Sprawozdania*, II, 1908, III).

les relations sur les habitants de ces contrées qu'il nomme Νευροί (IV, 100—118), et dont le caractère slave est assez évident[1].

A l'Ouest, on est embarrassé pour décider si la frontière doit être fixée sur l'Elbe ou sur la Vistule. Cela dépend des résultats auxquels l'archéologie aboutira quant à l'appartenance des champs d'urnes du type lusacien-silésien, dont nous avons déjà parlé plus haut (voir p. 12). Si ces cimetières se révèlent slaves, l'ancienne frontière avancera à partir de la fin du IIe millénaire jusqu'à l'Elbe et à la Saale; sinon, elle devra être placée dans la zone de la Vistule. C'est le point de vue que j'adopte aujourd'hui. Une raison linguistique le confirme. Les Slaves n'ont pas à l'origine connu le hêtre *(fagus silvatica),* car ils se rattachaient, dans l'ensemble des Indo-Européens, au vaste groupe qui se trouvait au delà de la frontière orientale de la région du hêtre, c'est-à-dire à l'est de la ligne approximative Königsberg-Kremenec-Odessa[2]. Mais ils avaient pourtant déjà appris à connaître cet arbre, alors que leur unité subsistait encore, car ils avaient adopté le mot germanique (*Buche,* sl. *buk*), d'où on peut conclure qu'ils avaient atteint la Vistule dès avant l'ère chrétienne. Quant à savoir s'ils avaient été jusqu'à traverser en même temps ce fleuve et à pousser jusqu'à l'Elbe, c'est à l'archéologie, comme on l'a vu, d'en décider.

Une observation, toutefois, s'impose à cet égard. Si l'on réussissait à démontrer le caractère slave des champs d'urnes, qui appartiennent dans l'ensemble au premier millénaire avant Jésus-Christ, on devrait supposer que les Slaves, ayant poussé jusqu'au delà de l'Elbe, auraient été, dans la seconde moitié de ce millénaire, comprimés par les Gaulois venus de l'Ouest, puis par les Germains venus du Nord, et cela de telle sorte que la Vistule fût redevenue leur frontière occidentale pour le rester jusqu'au moment où ils ont commencé leur grandes migrations. Tous les écrivains anciens, en effet, à partir du Ier siècle, sont d'accord pour désigner la Vistule comme la limite de la Germanie et de la

[1] Voir les notes relatives à ce sujet dans mes *Slov. star.,* I, pp. 266 et suiv.

[2] Suivant M. Al. Brückner, l'éminent philologue polonais, la dénomination slave primitive et commune du *fagus* était *grabŭ, grabrŭ* (*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* XLVI, 193). Il n'y aurait pas lieu, dans ces conditions, d'éloigner les Slaves de la Vistule; mais je crois l'explication un peu forcée. Le premier habitat des Slaves excluait aussi l'if, *tisŭ (taxus vaccata),* qui est un végétal correspondant seulement à l'ouest de la région que nous venons de délimiter.

Sarmatie[1], et l'on n'a nulle raison de supposer que leur témoignage à cet égard soit dénué d'un fondement réel.

La frontière à l'Est est pareillement incertaine. On sait que le bassin de la Volga a été jadis finnois et que les Finnois se sont étendus autrefois plus loin vers l'Ouest, occupant la totalité des bassins de l'Ougra, de l'Oka et peut être même du Don. Il n'y a que la région du Dniéper qu'on puisse considérer comme appartenant à la patrie première des Slaves. Le nom de ce fleuve est évidemment d'origine étrangère[2], et l'ancienne appellation *Borysthenes* ne peut aussi s'expliquer que difficilement par le protoslave *berstŭ*, russe *berestŭ*[3]. Mais d'autres raisons nous déterminent à ranger le Dniéper moyen parmi les fleuves slaves. Si l'on considère qu'au VI^e^ siècle après Jésus-Christ le territoire situé au nord de la mer d'Azov, ou plus exactement le bassin du Don, était déjà comme un véritable réservoir de Slaves (Prokopios, IV, 4, parle de « peuples immenses »: ἔθνη ἄμετρα τῶν Ἀντῶν), il n'est pas douteux qu'on a le droit d'ajouter, à partir de l'ère chrétienne, le cours moyen du Dniéper à leur territoire initial, en y faisant rentrer le cours inférieur de ses affluents, la Bérézina et la Desna[4], dont les noms sont incontestablement slaves. Je crois en outre possible de considérer avec vraisemblance les Boudines d'Hérodote (Βουδῖνοι, IV, 21, 102, 108) comme des Slaves: leur siège se trouvait quelque part sur la Desna

[1] M. Vips. Agrippa, le premier (Plin., IV, 81, 97, Dimens. prov., 19); puis Pomp. Mela, III, 1, 82; III, 3, 25; Ptolem., II; 11, 1, 4, 8, 10; III, 1, 8; Marc., II, 31, 36-38. Le nom de la Vistule a été tenu soit pour slave (Dobrovský, Krek, Hanusz, Kawczynski, Al. Pogodin), soit pour slavo-germanique (Fierlinger, Schrader), soit pour germanique (Förstermann, Budilovič), soit enfin pour gaulois, et ce dernier avis est partagé par d'éminents linguistes modernes (Rozwadowski, Šachmatov, Vasmer, Buga, Bremer). Mais il faut ne pas perdre de vue que des noms identiques ou très proches sont assez répandus dans la toponymie des régions slaves. Ainsi l'on trouve non seulement Visłoka, Visłok (affluents de la Vistule) en Galicie, mais aussi Vislica, Isłoč, Visłoč, Visłanovka en Pologne, Vislava (Viszló) en Hongrie. J'ajouterai que le savant philologue russe A. Sobolevskij reporte même les relations entre les Slaves et les Saxons à l'époque de l'unité slave.

[2] On le suppose d'origine scytho-sarmate (ossète *dan* « l'eau »), cf. L. Niederle, *Starověké zprávy o zem. vých. Evropy,* v Praze 1899, p. 58, et Sobolevskij, *Archiv für slavische Philologie,* 1905, p. 240.

[3] Sl. *berstŭ* « orme » (*Starověké zprávy* . . . etc., pp. 70, 84); cf. l'analogie du nom de son affluent, la Bérézina, dérivé de *bereza* « bouleau ».

[4] Voir Vasmer, *Rocznik slawistyczny,* VI, p. 164; V, p. 138; VI, p. 177.

et sur la partie voisine du Don[1]. Les Scythes agriculteurs, qui vivaient entre le Bug et le Dniéper (Hérodote IV, 17, 18, 53, 54), au-dessus des rapides, d'une manière complètement différente de celle des vrais Scythes nomades, ne peuvent avoir été que les ancêtres des Slaves orientaux. Les Slaves, dans ce temps-là, n'ont accédé à la Mer Noire qu'en commerçants. Ainsi s'explique par exemple le mot vieux slave *korablĭ*, emprunté au grec καράβιον «bateau», et introduit chez les Slaves dès avant l'ère chrétienne.

Vers le Nord, les bassins du Niémen et de la Dvina ont été d'abord lituaniens; la zone des innombrables lacs, étangs et marais, qui s'étendent entre la Prusse et la Mazovie, puis entre les affluents du Narew et du Pripet, constituait une frontière naturelle que les Slaves n'ont franchie que plus tard et partiellement[2]. Le territoire lituanien avançait même autrefois plus vers le Nord-Est, sur le cours supérieur du Dniéper, où il séparait les Slaves des Finnois occidentaux et orientaux.

A quelle époque les Slaves ont-ils pénétré jusqu'au Niémen et jusqu'au Dniéper supérieur? Nous savons qu'au IX^e^ siècle après Jésus-Christ ils étaient fermement établis sur les bords du lac Ilmen et même aux bords de la Néva et du lac Ladoga, mais c'est là une époque bien éloignée de celle où l'on peut encore parler de l'unité slave et d'un premier habitat commun. Un excellent philologue russe, Al. Sobolevskij, prétend, se fondant sur les formes slaves anciennes des noms *Němŭnŭ*, lit. *Nemunas*, et *Seregĕrŭ*, *Seližarŭ* (nom d'un petit lac près d'Ostaškovo), que cette pénétration se serait produite de très bonne heure, avant même la dissolution de l'unité linguistique; mais ses conclusions se sont heurtées à des objections[3]. La question reste pendante, et je tendrais à la résoudre plutôt négativement: on ne peut guère, à mon sens, chercher la frontière ancienne des Slaves, dans la direction du Nord, au delà de la ville de Smolensk.

Il ressort de tout ce qui précède que le territoire occupé par les Slaves avant leur émigration s'étendait entre l'Elbe et le bassin du Dniéper moyen (avec la Desna, le Pripet et la Bérézina), mais qu'il convient de le réduire de la partie occidentale située entre l'Elbe et la Vistule, en attendant que le caractère slave des anciens champs d'urnes de

[1] Voir plus loin, pp. 27 et 174.

[2] Kočubinskij, «Территорія доисторическоï Литвы», Ж. М. Н. П., 1897, I.

[3] A. Sobolevskij, dans les Лингвист. и археолог. наблюденія, 1, 5 (Варшава, 1910); contre ses conclusions voir Al. Pogodin, Изв. отд. русск. яз. и слов., 1905 (X, 3, p. 11).

cette région ait été démontré, s'il doit jamais l'être. Ce sont donc en somme la Pologne orientale actuelle, le sud de la Russie blanche (avec le cours moyen de la Bérézina, le cours de la Sož et celui de l'Iput'), le nord de la Petite Russie (Podolie, Volynie et pays de Kiev, avec la Desna) que les Slaves ont occupés lors de leur unité nationale et linguistique[1]. C'est là que se laissent le mieux localiser les relations anciennes concernant l'habitat commun de toutes les nations slaves (Anonyme de Ravenne, Anonyme bavarois), ainsi que les premières mentions relatives à la grande nation des Vénèdes du Ier au IVe siècle de l'ère chrétienne. C'est là aussi que nous conduit l'étude des rapports de l'ancien slave avec l'ancien iranien, avec le lituanien et avec le finnois occidental. C'est là enfin que nous trouvons une nature dont la flore et la faune correspondent à ce que le vocabulaire vieux-slave nous laisse entrevoir de celles de la contrée primitivement habitée par les Slaves. A cet égard, je suis en plein accord avec les idées de M. Rostafiński. Mais je ne saurais, avec M. Peisker, limiter l'aire de cette contrée aux seuls marais du bassin du Pripet[2].

Une question encore suscite quelque difficulté: celle des noms des cours d'eau. On s'attendrait normalement à une nomenclature entièrement slave dans une région où les Slaves ont dû jadis habiter. Au contraire, des philologues des plus éminents affirment constamment que les noms des cours d'eau de l'ancienne Pologne sont en majorité étrangers, par exemple: Vistule, Wiar, Nida, Raba, Ropa, San, Mień, Mroga, Brda, Odra, Osoblaha, Labunka, Wda, Sola, Orava, Morava, Vidava, etc. . . . Ce sont surtout deux savants slaves, Jan Rozwadowski, de Cracovie, et Alex. Šachmatov, de Petrograd, qui ont défendu ce point de vue et expliqué la plupart de ces noms comme gaulois. C'est aussi pourquoi ils ont fait remonter les Protoslaves jusqu'en arrière du bassin du Niémen inférieur, sur la Dvina et sur les bords du lac Ilmen, où malheureusement ils n'ont pas trouvé non plus une ancienne nomenclature slave. Šachmatov, lui, plaçait les Finnois sur le Pripet et la Dvina et faisait occuper aux Gaulois-Vénèdes la partie orientale du

[1] L'unité de civilisation, seule, n'existait pas. Le bassin de la Vistule a toujours été sous l'influence de civilisations autres que le bassin du Dniéper, et la civilisation des Slaves occidentaux a toujours été différente de celle des Slaves orientaux.

[2] Ce savant lui-même admet par ailleurs que l'expansion des Slaves autour de ce bassin a été déjà antérieure à l'époque historique.

bassin de la Vistule [1], où les Slaves ne se sont installés qu'au IIIe siècle après J.-C.

Ces vues étant celles de philologues d'une pareille valeur, la solution du problème apparaît comme difficile. Elle doit cependant être trouvée. Il est impossible et d'admettre le caractère celtique ou finnois de la contrée en question, comme Šachmatov le fait, et d'en éliminer simplement les Slaves. On en arriverait à la conclusion absurde qu'il n'existe nulle part en Europe une région où puisse être localisée la patrie des Slaves [2], parce qu'il n'existe pas de région à nomenclature géographique purement slave. Il faudrait exclure les Slaves de l'ancienne Europe et ne les y faire venir que quelques siècles après Jésus-Christ, ce qui serait impossible du point de vue historique. Si le caractère celtique de la nomenclature vistulienne était démontré, — j'ajoute que les conclusions de Šachmatov se sont heurtés à la résistance acharnée de quelques philologues slaves autorisés [3] —, il faudrait songer à une occupation ancienne du territoire en question par les Protoceltes ou par d'autres Indo-Européens pendant la première période de leur développement, avant l'installation des Protoslaves. Mais cela n'empêcherait pas que ce soient les Slaves qui, après la dislocation de l'unité indo-européenne, aient occupé le pays et s'y soient établis au cours des IIe et Ier millénaires avant J.-C. Or, c'est précisément l'habitat des Slaves à la fin de leur période unitaire que nous cherchons à déterminer, et non pas la place de leur premier noyau sur l'ancien territoire indo-européen. La théorie de Šachmatov, si elle était justifiée, prouverait seulement

[1] Al. Šachmatov, Изв. отд. русск. яз. и слов., 1911, p. 707; *Archiv für slavische Philologie,* 1911, p. 51; J. Rozwadowski, *Bulletin de l'Académie de Cracovie,* 1901, XI, 1906, III, *Almae matri Jagiellonicae* (Lwów, 1900), p. 107. Dans un article plus récent M. Rozwadowski s'exprime très prudemment et abandonne la théorie du celtisme des Vénèdes (*Rocznik slawistyczny,* VI, pp. 39, 269), mais il maintient qu'avant l'ère chrétienne il n'y avait pas de place pour les Slaves dans la contrée située entre la Vistule et le Dniéper et que ceux-ci devaient se trouver au nord de Niémen.

[2] Voir mon article sur «les nouvelles théories sur le premier habitat des slaves», *Český časopis historický*, 1915, 3.

[3] Voir les critiques de K. Buga et M. Vasmer (*Rocznik slawistyczny*, VI, pp. 1-28, 179): ces auteurs ont nié formellement le caractère gaulois des noms en question (sauf celui de *Vistula*), les trouvant simplement indo-européens, mais non gaulois. Au reste, Alex. Šachmatov lui-même, peu avant sa mort, reconnaissait-il «la faiblesse et l'insuffisance» de ses malheureuses hypothèses celtiques (d'après A. Meillet, *Revue des Études slaves*, I, 1921, p. 190, note 1).

que cette contrée aurait été habitée aussi par des Celtes pendant une période limitée, mais non pas qu'il faille renoncer à y chercher l'ancienne patrie des Slaves, que tant d'autres raisons nous obligent à y situer. Qu'il suffise seulement de rappeler, par exemple, comme quelques siècles ont réussi à modifier, en la slavisant, la toponymie de la Germanie orientale.

Le caractère du territoire considéré est bien connu des géographes. C'est un pays dont la partie centrale, constituée par le bassin du Pripet, est encore aujourd'hui couverte d'innombrables eaux stagnantes et courantes, d'immenses forêts de pins, de hêtres, de bouleaux, d'aunes, de saules, avec un climat rude sous lequel il ne peut vivre que des chasseurs ou des pêcheurs. Et encore ces conditions, aujourd'hui fort améliorées [1], étaient-elles plus défavorables il y a deux ou trois mille ans. Les territoires plus fertiles où l'on pouvait exercer l'agriculture ne se trouvaient qu'à la périphérie, surtout à l'est et au sud-est.

Le peuple qui vivait dans ce pays était contraint à un rude labeur pour transformer les marais et les forêts en terres labourables. Ces conditions même ont amené un développement des formes sociales fondé sur la coopération des grandes familles et sur l'égalité sociale; elles ont déterminé un développement de l'état démocratique défavorable à toute concentration économique et politique. Une chose reste encore à remarquer. Le peuple est, de ce fait, pendant une longue série de siècles, demeuré dans une paix relative, en dehors des orages qui ont menacé ou troublé le monde ancien, mais aussi en dehors du domaine des grandes civilisations d'autrefois. Le pays slave a toujours été très mal connu des Grecs et des Romains. Son peuple a vécu longtemps «chez soi» et «pour soi», à l'abri des influences étrangères, et c'est pourquoi il a pu croître en une grande nation («μέγιστον ἔθνος», dit déjà Ptolémée) sans que l'attention se fût portée sur lui.

Tel a été le premier habitat des Slaves, telles ont été les conditions premières de leur existence.

[1] Jusqu'à l'anné 1900 il a été asséché pour l'agriculture 7.832.000 hectares; 328.000 hectares ont été transformés en prairies; il ne restait plus à cette date que 2.644.000 hectares de marais.

Chapitre III.

Les premières relations historiques concernant les Slaves; leurs dénominations.

Les premières relations historiques concernant les Slaves apparaissent relativement tard: il n'est fait d'eux aucune mention certaine avant l'ère chrétienne.

Ils se trouvaient pourtant depuis longtemps, comme nous venons de le voir, dans l'Europe centrale, et il n'est pas douteux qu'ils y avaient éprouvé des vicissitudes diverses sous l'influence des événements qui s'étaient produits avant notre ère et avant l'époque de leur dispersion. Mais l'histoire ne nous apprend rien à cet égard qui se rapporte nommément à eux. On ne peut qu'entrevoir indirectement qu'au temps où les divers éléments appelés à se constituer plus tard en tribus différentes vivaient encore ensemble, dans un habitat commun, quelques grands faits ont dû exercer une action sur leur destinée. Nous l'entrevoyons, parce que cet habitat nous est connu et que nous savons que certains événements historiques, dont l'histoire nous montre le cours et les conséquences, n'ont pu demeurer sans effet sur les Slaves.

C'est ainsi que nous devons penser de toute nécessité qu'aux VIII^e^ et VII^e^ siècles avant Jésus-Christ, les Slaves sont entrés en relations étroites avec les Scythes iraniens qui, à cette époque, étaient passés de l'Asie dans la zone des steppes de la Russie méridionale [1]. Je n'hésite pas à me déclarer convaincu que, parmi les voisins septentrionaux des Scythes mentionnés par Hérodote, non seulement les Neuriens, en Volynie et dans le pays de Kiev, et probablement aussi les Boudines, entre le Dniéper et le Don, mais encore les Scythes dits laboureurs (Σκύθαι ἀροτῆρες, γεωργοί) situés par Hérodote [2] au nord des steppes

[1] Voir, pour plus de détails, *Slov. star.*, I, p. 221, et ici même, pp. 171 et suiv.
[2] Hérodote, IV, 17-18 et 53-54.

proprement dites entre le Bug supérieur et le Dniéper moyen, étaient sans doute des Slaves ayant subi l'influence de la civilisation gréco-scythe ainsi que le prouvent nombre de *tumuli* (en russe: *kurgany*) des gouvernements de Kiev et de Poltava.

Nous voyons, d'autre part, par le récit que nous fait Hérodote de l'expédition de Darius en Scythie dans les années 513/512 (ou 507/505), que cette expédition avait atteint et troublé aussi les Slaves (les Neuriens), qui en ont accusé le contre-coup sur eux-mêmes en se retirant plus au Nord [1]. Il ressort de même de certaines données linguistiques, — à savoir la proportion assez importante des noms celtiques dans la nomenclature des rivières d'au delà des Carpathes, les noms de villes également celtiques, cités par Ptolémée (Καρρόδουνον, Οὐιβανταυάριον, Μαιτώνιον, Ἔρακτον), et, enfin quelques noms de tribus (Ὄμβρωνες, Τευρίσκοι, Ἄναρτοι, Βριτολάγαι) —, que les pays slaves transcarpathiques ont subi au moins en partie l'invasion gauloise qui, au III^e^ et II^e^ siècles, atteignit jusqu'au littoral de la Mer Noire, comme le prouvent les Γαλάται du psêfismate de Protogène à Olbia. Cette invasion était due sans doute à la pression des Germains descendant du Nord vers la Germanie centrale, mais quels en furent le sort et la durée, ce sont là questions encore extrêmement obscures. Que les Vénèdes, que mentionnent sur la Vistule des documents historiques ultérieurs, fussent précisément de ces envahisseurs gaulois, je ne le pense pas pour des raisons qui seront expliquées plus loin [2].

Je suppose du moins que les Bastarnes germaniques et les Scires, partis de la Baltique, sont apparus dès le III^e^ siècle sur les bords de la Mer Noire, qu'ils ont traversé le territoire habité par les Slaves à peu près comme les Gots au III^e^ siècle après Jésus-Christ, et cela à une époque qui est à situer entre la mort d'Hérodote, qui n'en sait rien encore, et les années 240-230 où l'on cite des Bastarnes près du Danube (28^e^ prologue de l'histoire de Trogus Pompeius), donc entre la moitié du V^e^ siècle et la moitié du III^e^.

Tels sont les principaux événements historiques qu'il convient de retenir en tant qu'intéressant les Slaves, avant l'ère chrétienne.

Mais une hypothèse encore mérite d'être mentionnée spécialement, car les conséquences en ont été données comme particulièrement

[1] Hérodote, IV, 83-98 et 118-143.

[2] Voir plus loin, p. 32.

importantes et de nature à rénover les fondements de l'histoire des Slaves : j'entends parler de l'opinion de Jan Peisker, suivant laquelle la nation slave, longtemps avant l'ère chrétienne et jusque vers le XI^e^ siècle de cette ère, aurait été soumise par des maîtres divers, tantôt Germains, tantôt Turco-Tatars, à un esclavage permanent et rigoureux qui aurait déterminé son caractère et imprimé une marque particulière à sa vie et à son développement ultérieurs [1]. Ce n'est pas ici le lieu de montrer en détail ni pourquoi cette hypothèse ainsi formulée n'a aucune base solide, ni comment quelques menus faits démesurément exagérés amènent l'auteur à des conclusions inadmissibles; je ne puis à cet égard, et en renvoyant le lecteur à mon ouvrage sur « La vie des anciens Slaves » [2] que me borner aux quelques indications indispensables à son orientation.

Le professeur Peisker édifie essentiellement sa thèse sur un petit nombre de mots vieux-slaves ayant trait à la civilisation; ces mots, empruntés les uns au germanique, les autres aux langues turco-tatares, prouveraient à son sens que les Slaves, tant qu'ils ont vécu dans leur habitat commun du bassin du Pripet, auraient été soumis tour à tour aux Germains et aux Turco-Tatars. Ce sont les mots *mlěko* « lait », *skotŭ* et *nuta* « bétail », d'une part, et, d'autre part, *bykŭ* « taureau », *volŭ* « bœuf », *koza* « chèvre » et *tvarogŭ* « fromage blanc » : le fait même de leur emprunt suffirait à prouver qu'il n'était pas permis aux Slaves d'élever du bétail et qu'ils ne parlaient du bétail et de ses produits que comme de la propriété privilégiée de leurs maîtres germaniques et turco-tatars. Que d'ailleurs ils vivaient dans un esclavage cruel, Peisker croit pouvoir le conclure de certaine relation tardive sur les attaques des Turco-

[1] Le savant tchèque J. Peisker a exprimé ses idées dans plusieurs travaux, notamment : *Die älteren Beziehungen der Slaven zu Turkotataren und Germanen* (Berlin, 1905), *Neue Grundlagen der slavischen Altertumskunde ; Vorbericht* (Stuttgart, 1914); *The expansion of Slavs* (reprinted from the Cambridge Medieval History, II, 1914). Cf. les résumés critiques donnés par moi dans l'*Archiv für slavische Philologie* (1909, p. 569), sous le titre « J. Peiskers neue Grundlagen der sl. Altertumskunde », et dans la *Revue des Études slaves* (II, 1922, pp. 19-37), sous le titre « Des théories nouvelles de Jan Peisker sur les anciens Slaves », et les répliques de J. Janko « Sur les relations des anciens Slaves et des Turco-Tatars » publiées dans le *Bulletin de l'Académie tchèque* (1908, p. 101) et dans la revue *Wörter und Sachen* (I, p. 109).

[2] Voir *Život starých Slovanů*, I, p. 162, III, p. 135, 146 et suiv., et article déjà cité dans la note précédente.

Tatars contre les Slaves, relation suivant laquelle il n'existait en Russie ni chevaux ni bétail[1].

J'ai cependant établi, dans une discussion serrée, que les suppositions sur lesquelles Peisker bâtit son hypothèse, sont pour la plupart de tout point inexactes. Les Slaves, suivant une abondante série d'autres témoignages historiques et archéologiques, élevaient eux-mêmes depuis longtemps le bétail et, pour le désigner, possédaient en propre une riche terminologie. Les quelques noms d'emprunt invoqués par Peisker comme véritablement étrangers[2] ne font que confirmer ce que l'histoire nous apprend par ailleurs, à savoir que les Slaves étaient établis depuis longtemps dans la Russie méridionale comme voisins des Turco-Tatars et qu'ils avaient avec eux des rapports multiples. C'est l'histoire également qui nous apprend que plus tard, et pour une courte période, les tribus slaves ont subi individuellement l'invasion des Huns, des Awars, des Pétchénègues, des Koumanes, des Bulgares. Mais il ne découle nullement de tout cela, et l'on ne saurait en faire découler que « tous les Slaves vivaient dans l'esclavage depuis la période de leur unité, alternativement esclaves des Germains et des Tatars ». Les preuves apportées par Peisker, si même elles étaient justes, n'autoriseraient pourtant pas pareille conclusion. Peut-être serait-on tenté d'admettre que les relations turco-tatares ont commencé bien avant les relations avec les Awars, dès l'époque néolithique, alors que, plusieurs millénaires avant Jésus-Christ, les brachycéphales bruns venus de l'Asie centrale envahissaient l'Europe, mais à cette époque il n'y avait pas encore de Slaves: la nation indo-européenne primitive en était seulement à se constituer dans une région mal déterminée de l'Europe centrale, et les Slaves qui étaient confondus dans sa masse ne pouvaient subir les effets de cette invasion plus fortement que tels ou tels autres éléments de cette masse.

Ainsi, ni pour alors, ni pour plus tard, nous n'avons la démonstration d'une servitude rigoureuse de tous les Slaves sous un joug germano-tatar. Pareille servitude n'a jamais existé que dans l'imagination volontiers outrancière de Peisker. Nous en devons donc, dès l'abord, écarter l'hypothèse des débuts de l'histoire des Slaves et nous en tenir

[1] Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, 2.

[2] Il a été fait beaucoup d'objections par les philologues, surtout contre l'emprunt supposé des termes *mlěko* et *tvarogŭ*. Le maître de la philologie slave, V. Jagić, les tient l'un et l'autre pour des mots slaves (voir le travail de J. Janko cité plus haut).

strictement, pour la période des origines, aux seuls événements mentionnés au commencement de ce chapitre.

Les premières relations sûres concernant les Slaves datent du I^er^ et du II^e^ siècles de notre ère. Les Slaves apparaissent sous le nom de Vénèdes (*Venedi, Venadi, Veneti*, Οὐενέδαι). Ces relations sont les suivantes :

Pline (*Nat. Hist.*, IV, 97, écrite vers 77) : « quidam haec habitari ad Vistulam usque fluvium a Sarmatis, Venedis, Sciris, Hirris [*corr.*] tradunt » ;

Tacite (*Germ.*, 46, écrite en 98) : « hic Suebiae finis. Peucinorum Venetorumque et Fennorum nationes Germanis an Sarmatis ascribam dubito . . . Veneti multum ex moribus traxerunt : nam quidquid inter Peucinos Fennosque silvarum ac montium errigitur, latrociniis pererrant, hi tamen inter Germanos potius referuntur, quia et domos fingunt et scuta gestant et pedum usu ac pernicitate gaudent : quae omnia diversa Sarmatis sunt in plaustro equoque viventibus » ;

Ptolémée (mort vers 178, *Geogr.*, III, 5, 7) : « κατέχει δὲ τὴν Σαρματίαν ἔθνη μέγιστα· οἱ δὲ Οὐενέδαι παρ' ὅλον τὸν Οὐενεδικὸν κόλπον καὶ ὑπὲρ τῆν Δακίαν Πευκῖνοί τε καὶ Βαστέρναι » ;

(*Geogr.*, III, 5, 8) : « παρὰ τὸν Οὐιστούλαν ποταμὸν ὑπὸ τοὺς Οὐενέδας Γύθωνες, εἶτα Φίννοι εἶτα Σούλωνες » ;

(*Geogr.*, III, 56) : « τὰ Οὐενεδικὰ ὄρη ».

A ces témoignages peuvent être ajoutés un peu plus tard : celui de la carte de Peutinger, qui date à mon avis de la fin du III^e^ siècle, et où l'on trouve deux fois la mention *Venadi Sarmate*, l'une en Dacie, l'autre entre le Danube et le Dniester ; — puis celui d'une énumération grecque des divers peuples, composée à peu près au commencement du III^e^ siècle (Διαμερίσμου τῆς γῆς ἀποσπασμάτιον), et où se trouvent les noms Βαρδουλοί, Κουαδροί, Βεριδοί, évidentes corruptions de Βανδουλοί et Βενιδοί ; — enfin celui du périple de Markianos (c. 400), où se trouve de nouveau le Οὐενδικὸς κόλπος (II, 38, 39, 40), emprunté à Ptolémée.

Ces premières relations authentiques nous montrent les Vénèdes-Slaves comme une grande nation (μέγιστον ἔθνος), répandue au delà de la Vistule entre la mer Baltique (la baie des Vénèdes), les Car-

pathes (les montagnes des Vénèdes) et la résidence des *Peucini* et des *Fenni*.

Tels nous apparaissent les Slaves aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Les témoignages antérieurs ne sont pas sûrs. De tous ceux qui ont été recherchés avec l'intention d'accroître l'ancienneté historique des Slaves, il n'en est que deux auxquels il puisse être accordé un certain degré de vraisemblance: la note de Cornelius Nepos (94-24), où il est question d'*Indi* poussés par une tempête de « la mer indienne » (*indica aequora*) jusqu'aux bords de « la mer septentrionale », où ils furent pris par le roi des Bataves et présentés au proconsul A. Metellus Celer en 58[1]; — puis une série de traditions anciennes, selon lesquelles l'ambre provenait du pays des Hénètes ou Énètes, à l'embouchure du fleuve Eridanos, qu'on identifie avec le Pô[2].

Les *Indi* et les *indica aequora* ne peuvent être rapportés à l'Hindoustan, car il n'est pas admissible qu'une tempête puisse chasser un navire jusqu'à la côte de la Germanie. Il est évident qu'il ne s'agit pas ici des Hindous, mais d'un autre peuple ayant un nom semblable, à savoir les « Vendes » ou « Vindes », qui ne sont autres, avec ce nom germanique (*Wenden*), que les Vénèdes des auteurs romains. Quant aux traditions sur l'origine de l'ambre, il convient de rappeler que le pays des Vénètes italiens ne produisait pas cette substance précieuse, alors que, par contre, la Baltique en fournissait jadis une quantité considérable aux pays méditerranéens et que le commerce en existait déjà au cours du IIe millénaire avant J.-C. On peut dès lors admettre que la localisation traditionnelle de l'ambre dans l'Italie septentrionale (la Venise historique) ne provient que d'une confusion des Vénèdes baltiques avec les Vénètes italiens, ceux-ci étant, à vrai dire, plus connus des historiens que ceux-là. Mais, il faut le reconnaître, l'explication de ces deux témoignages remontant à l'antiquité peut assurément être récusée.

Les Vénèdes de la Baltique sont en toute certitude des Slaves. On en a plusieurs preuves. D'une part, leur habitat aux Ier et IIe siècles de l'ère chrétienne coïncide avec celui des Slaves au VIe: ces derniers seulement l'ont quelque peu débordé au cours de la grande migration

[1] Cité par Pomp. Mela, III, 5, 45. Cf. Pline, II, 170.

[2] On trouve déjà cette légende chez Hérodote (III, 115), Hésiode (Hes. fragm., ed. Marckscheffel, 355), Skylax (c. 19), Skymmos (v. 188); cf. aussi Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen* (I, p. 29).

des peuples. D'autre part, et c'est la preuve la plus évidente, le nom de Vénèdes, Vendes[1] s'est conservé à travers toute l'histoire, et jusqu'à l'époque moderne, dans la langue des voisins allemands (*Wenden, Winden*) pour désigner en général les Slaves. Les anciens villages slaves que leurs voisins voulaient distinguer des villages allemands de même nom portent la dénomination de *windisch* ou *wendisch*. Enfin Jordanis, l'historien du VI^e^ siècle, qui, le premier, expose la période des origines de l'histoire slave, sait que les noms Vende, Vénède et Slave s'appliquent à un même peuple, et il les emploie l'un pour l'autre[2], d'où nous sommes fondés à conclure qu'on reconnaissait au VI^e^ siècle l'identité des Vendes et des Slaves.

Ces diverses raisons enlèvent également toute valeur et à l'opinion de Tacite qui, après avoir hésité entre l'origine sarmatique ou germanique des Vénèdes, conclut en faveur de leur origine germanique, — et aux hypothèses archéologiques de M. R. Much, suivant lesquelles ces mêmes Vénèdes étaient des Illyriens, — et aux nouvelles explications de Šachmatov ou de Peisker qui les considèrent comme Celtes en raison de la prétendue nomenclature celtique des cours d'eau de leur premier habitat[3]. Si cette nomenclature est en vérité celtique (et l'on peut en douter au moins pour une partie des noms qu'elle présente), cela ne ferait que prouver seulement que les Celtes ont pénétré autrefois dans ces contrées, poussés, à ce qu'il me semble, par la pression des Germains qui, venant du Nord, envahissaient alors la Germanie[4]. Mais cela ne prouve point que les Vénèdes du I^er^ au VII^e^ siècle de l'ère chrétienne fussent eux-mêmes des Celtes. On pourrait tout au plus admettre que, si les Vénèdes étaient d'origine celtique, leur slavisation se serait produite longtemps avant le I^er^ siècle après J.-C. Pour moi il ne saurait subsister aucun doute: les Vénèdes de Pline, de Tacite et de Ptolémée, ainsi que les Vénèdes de Jordanis, de Prokopios et des historiens suivants, sont toujours des Slaves. Leur nom de Vendes, Vénèdes ne doit pas être un nom propre indigène,

[1] La forme *Vende* paraît être la forme originelle; la forme élargie *Vened* semble avoir pris naissance dans les littératures grecque et romaine, sous l'influence du nom bien connu des Vénètes adriatiques.

[2] Jordanis, *Get.*, V, 34, XXIII, 119.

[3] Voir la critique et la réfutation de M. Vasmer et de K. Buga dans le *Rocznik slawistyczny*, IV, 3, p. 189, et ci-dessus, p. 25.

[4] Voir ci-dessus, p. 28.

mais de toute évidence une appellation d'origine étrangère qui leur avait été donnée par leurs voisins, et l'extension considérable des noms composés de la particule *vind-* ou *vend-*, que l'on constate dans tous les territoires jadis habités par les Celtes, porte à penser que cette dénomination doit être d'origine celtique[1].

Cette grande nation, qui occupait, aux premiers siècles de notre ère, le vaste territoire compris entre la Vistule, la Baltique, les Carpathes et le Dniéper avec la Desna, avait par ailleurs dès cette époque son nom propre et indigène: les « Slaves ». On suppose aussi l'existence d'un autre nom plus ancien encore: *Serb* (pl. *Serbi*), et cela d'après une note énigmatique de Prokopios qui écrit[2] à propos des Slaves et des Antes: « Σπόρους γὰρ τὸ παλαιὸν ἀμφωτέρους ἐκάλουν ὅτι δὴ σποράδην, οἶμαι, διεσκημένοι τὴν χώρὰν οἰκοῦσιν », note à laquelle peut être ajoutée la tradition conservée par le Géographe bavarois anonyme du IXe siècle: « *Zeruiani* [il s'agit d'un peuple au delà des Carpathes], *quod tantum est regnum ut ex eo cunctae gentes Sclavorum exortae sint et originem sicut affirmant ducant* ».[3] Evidemment il existait une dénomination ressemblant au nom grec Σπόροι (lequel semble une abréviation de Βοσπόροι, nom d'un royaume bien connu autour de la mer d'Azov), mais l'explication selon laquelle il s'agit ici des Serbes, est fort invraisemblable. Les ancêtres des Serbes historiques, en effet, n'ont jamais habité au delà de la mer d'Azov; le mot *Serbi* ne se trouve nulle part comme appellation collective de tous les Slaves et la forme *Sorb*, qu'exige celle de Σπόροι, n'existe pas dans les anciens documents appartenant aux Serbes orientaux[4].

[1] Ainsi: *Vindana*, *Vindalum*, *Vindonissa*, *Vindeleia*, *Vendovera*, *Vindobriga*, *Pennovindos*, *Vindobala*, *Vindolana*, *Vindomova*, *Vindogladia*, *Vindogara*. en Gaule et en Bretagne; *Vindelici*, *Vindonianus vicus*, *Vindobona*, *Magiovindus*, *Vendidora*, etc., dans les pays des Alpes orientales.

Cf. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, II, pp. 264, 294. L'étymologie du mot *vend*, *vind*, est incertaine (**vindos* « blanc » ?). Pour les autres étymologies proposées voir *Slov. star.*, I. p. 201. Il ne manque pas d'étymologies slaves (Pervolf y trouve la racine *vent* « grand », comparatif vieux-slave *vętšij* « plus grand »).

[2] Prokopios, *B. G.*, III, 14.

[3] Voir plus haut, p. 19.

[4] On ne le trouve dans les documents qu'à partir du VIIIe siècle (*Slov. star.*, II, p. 487; III, p. 114), et seulement pour désigner les Serbes de l'Elbe (*Sorabi*, dans les *Annales Einhardi*, 782, 806, 822, et *Surbi* dans Fredegar, IV, 68).

Il ne nous reste qu'un nom commun réel et ancien, et c'est le nom de Slaves, en slave *Slověne* (forme de pluriel correspondant au singulier *Slověninŭ*).

Ce nom apparaît dans l'histoire pour la première fois au commencement du VI^e^ siècle chez le Pseudo-Césarios de Naziance[1], puis, plusieurs fois chez Prokopios et Jordanis, vers 550, et chez les historiens suivants. Mais on le rencontre déjà, suivant toute probabilité, dans l'énumération que Ptolémée donne des peuplades vivant aux confins de la Sarmatie; le nom de Σουοβηνοί (*Geogr.*, VI, 14, 9), qu'emploie cet auteur, est en effet tout proche de la forme slave *Slověne*, et l'on peut supposer qu'il l'a emprunté à quelque source, mais naturellement sans savoir ce qu'était ce peuple ni quel rapport il avait avec les Vénèdes à l'ouest de la Sarmatie[2].

Pour expliquer ce nom, Fr. Miklosich a émis l'opinion qu'il n'aurait été appliqué à l'origine qu'à ceux des Slaves qui, au VI^e^ siècle, s'acheminèrent vers le Sud (Slovènes, Slaves de Dacie et Bulgares ultérieurs): c'est au cours des siècles suivants qu'il aurait été étendu à tous les Slaves en général. Il me paraît cependant établi par des preuves suffisantes que ce nom, dès le VI^e^ siècle, désignait toutes les tribus slaves: nous le trouvons non seulement chez les Slaves qui ont pénétré alors en Italie, en Istrie et dans la péninsule balkanique, mais aussi au milieu de la Russie (*Suavi*, chez Jordanis, *Get.*, 250, sans parler des Σουοβηνοί cités par Ptolémée); nous le trouvons ensuite au VII^e^ siècle, en Bohême (*Samo rex Sclavinorum*, chez Fredegar) et en Lusace (*Surbi gens ex genere Sclavinorum, Sclavi cognomento Winadi, id., Chron.*, IV, 48, 68), et au VIII^e^ siècle, sur la côte de la Baltique (Einhard, *Ann. Franc.*, 782, 789, *Ann. Alem.*, 790). La littérature slave la plus ancienne emploie, dès le IX^e^ siècle, le terme commun de *slověneskŭ językŭ* « la langue slave », pour désigner tout idiome slave; on dit aussi *slověnĭsko plemję, slověnĭskyj narodŭ vĭsĭ* « la nation slave, toute la nation slave »; enfin la conservation dans toutes les régions de dérivés du nom de Slave témoigne en faveur d'un sens originel commun. On

[1] *Dialogi*, 110 (Migne, *Patrologia graeca*, 38, 847). Cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, II, 347, 367.

[2] Il n'existe pas de mentions plus anciennes. Les deux noms propres *Stlabonius Fuscinus* (*Corpus inscr. lat.*, III, 4150) et *M. Slavus Putiolanus* (*ibid.*, III, suppl., p. 1958), que A. Pogodin considérait comme intéressants à ce propos, sont l'un et l'autre fort douteux.

connaît les *Slaves de Novgorod*, en Russie au IX^e^ siècle; on connaît, aujourd'hui encore, les *Slovinces* près de l'embouchure de la Vistule, les *Slovènes* en Carniole, les *Slovaques* en Slovaquie (Hongrie septentrionale); pour les Albanais, les Serbes et les Bulgares de Macédoine n'étaient que des *Škja, Škjejí,* c'est-à-dire des Slaves.

Le nom de Slave est d'origine indigène, mais, si étonnant que cela soit, nous n'en connaissons pas exactement le sens primitif, l'étymologie. Outre les formes Σκλαυηνοί, Στλαυηνοί, *Sclaveni, Stlaveni,* provenant directement de *Slověne*, il existait en latin et en grec des formes raccourcies Σκλάβοι, Σθλάβοι, *Sclavi, Stlavi,* d'origine inconnue, formes apparues peut-être sous l'influence de la terminaisons *-slavŭ* que l'on trouve si souvent dans les noms de personnes. On les recontre déjà au VI^e^ siècle; et, dès le VIII^e^ siècle, elles sont très répandues dans la littérature. Partant de ces formes abrégées (et du russe *Slavjane*), on a commencé dès avant le XIII^e^ siècle à expliquer le nom de la nation par le mot *slava* «gloire» et à le traduire par *gloriosi,* αἰνετοί. Cette explication s'est maintenue avec persistance jusqu'au XIX^e^ siècle, et le célèbre poète et archéologue slave Jan Kollár l'a appuyée de son autorité. Une autre explication, non moins ancienne, car on la trouve déjà à partir du XIV^e^ siècle, rattachait le nom de *Sloven*, *Slověne* au mot *slovo* «parole, mot» et l'interprétait «*verbosi*, *sermonales*, ὁμογλόττοι». Cette interprétation a été adoptée par les savants les plus éminents, tels que J.Dobrovský, J. P. Šafařík; elle s'autorise surtout du fait, qui lui sert de pendant, que les Slaves ont appelé les Allemands, le grand peuple voisin dont la langue leur était incompréhensible, *Němci* (sing. *Němec,* dérivé du mot *němŭ* «muet»). Si les partisans de cette seconde hypothèse ont été nombreux, la plupart des philologues modernes se refusent pourtant à l'accepter, pour la raison que le suffixe slave *-ěn-, -ěnin, -janin* marque toujours un lieu et que *Slověnin* doit, en conséquence, être dérivé d'un nom de lieu (*Slovo?*), nom que malheureusement l'on ne trouve nulle part[1].

L'origine du nom des Slaves reste donc inexpliquée. Mais on

[1] En dernier lieu M. Rozwadowski cite une série de noms de rivières de Pologne et de Russie dérivés des thèmes *slav-* et *slov-*, et il suppose qu'il a existé «un fleuve nommé *Slova* ou *Slava*, ou bien un pays marécageux appelé *Slovo*», dont les riverains ou les habitants auraient reçu le nom de *Slověne;* ces divers noms de rivières se rattacheraient à la racine *kleu-* qui offre le sens de «arroser, nettoyer». M. Milan Budimir exprime, de son côté, la même opinion (*Zbornik* dédié à A. Belić, Belgrade 1921, pp. 129-131 et 97-112).

sait que, dès le début de l'ère chrétienne, leur nation apparaissait au milieu de l'Europe comme une nation puissante, répandue sur le vaste territoire compris entre la Vistule et la Desna: «*natio populosa per immensa spatia consedit*», écrit d'elle Jordanis au VI^e^ siècle[1]. On sait aussi aujourd'hui que ce grand peuple n'est pas arrivé à ce moment-là en Europe, mais qu'il s'y trouvait depuis longtemps déjà, en étroite liaison avec les autres peuples indo-européens. C'est là une certitude scientifique qu'il n'est plus nécessaire de défendre, comme on a dû le faire il y a un siècle, alors que le grand Šafařík écrivait ses *Antiquités slaves* en se proposant tout particulièrement de démontrer l'antiquité des Slaves mise en doute par certains Allemands[2].

[1] Jordanis, V, 34.

[2] Voir *Český časopis historický*, I, 1895, p. 19.

Chapitre IV.

De la différenciation des peuples slaves.

Le peuple slave, bien qu'il soit parlé de son unité préhistorique, n'a jamais constitué un tout unique au sens absolu du mot. Il a toujours présenté, comme toute masse ethnique, des différences somatologiques [1], culturelles [2] et linguistiques. Ce sont ces dernières que nous connaissons le mieux, car la langue nous fournit les matériaux les plus complets, et c'est grâce à elle que nous pouvons nous représenter de quelle façon la différenciation a commencé à se produire et s'est ensuite poursuivie.

Comme partout, un facteur interne a d'abord agi, sous l'influence duquel de menues différences phonétiques, grammaticales et lexicologiques se sont effectuées, et des dialectes ont apparu; ces différences premières se sont accrues dans la suite par l'isolement et surtout, à la suite de mouvements d'émigration, par la séparation de certains éléments du tronc maternel et par le croisement avec une langue ou des langues étrangères.

Sous l'influence de ces facteurs, l'ancienne unité du peuple slave — on peut parler d'unité parce que pendant longtemps les différences n'ont été que faibles — s'est rompue et, à l'aube de l'histoire, on voit déjà une série d'unités nouvelles qui se sont constituées au cours des siècles suivants, à savoir: 1) russe; — 2) bulgare; — 3) serbo-croate; — 4) slovène; — 5) tchéco-slovaque; — 6) sorabe-lusacienne; — 7) polabe et poméranienne; — 8) polonaise. Toutes les langues en sont la continuation de l'idiome maternel, jadis parlé dans le premier habitat transcarpathique. Nous ne pouvons préciser exactement l'époque à laquelle

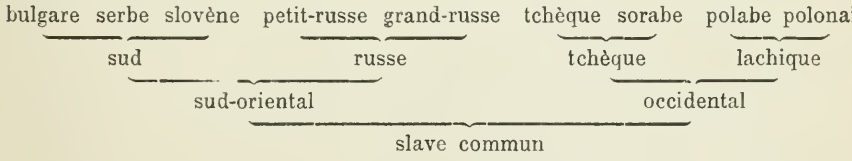
[1] Voir plus haut, pp. 9 et suiv.

[2] Qu'il suffise, quant à présent, de rappeler, comme un fait capital, que la partie occidentale de l'ancien territoire slave a toujours subi, même dans les temps préhistoriques, des influences civilisatrices autres que la partie orientale rattachée au Dniéper et, par ce fleuve, à la Mer Noire et à l'Orient.

cet idiome a cessé d'être un, ni quand les langues citées et les peuples qui les parlaient ont commencé à avoir une vie propre indépendante. La philologie slave admet aujourd'hui que l'unité ancienne (bien que la désagrégation eût déjà commencé) a existé encore durant quelques siècles de notre ère [1]; mais c'est là tout ce qu'on peut affirmer. La division et l'individualisation des langues slaves ne se sont sans doute pas produites tout d'un coup, mais successivement; et l'on a depuis longtemps cherché à en établir le processus ainsi que de la parenté réciproque des peuples parlant ces langues.

Le grammairien tchèque Jan Blahoslav, en 1571, répartissait les langues slaves en trois grands groupes: tchèque, slovène et polono-russe; mais ces trois groupes, par la suite, furent généralement réduits à deux. C'est à cette division bipartite que s'en tinrent A. Banduri, J. Frisch, Ch. Jordan, K. Anton, M. Katančić, Aug. Schlözer, etc., mais sans se fonder sur une argumentation scientifique solide. C'est seulement au grand slaviste, l'abbé Jos. Dobrovský, qu'il appartenait d'établir la base scientifique de cette bipartition. Selon lui, l'ancienne langue slave commune s'est divisée d'abord en deux branches, l'orientale et l'occidentale; les idiomes dérivés de la première sont le russe, le vieux slave, l'illyrien (serbe et bulgare), le croate et le slovène; les idiomes dérivés de la seconde sont le tchèque, le slovaque, le sorabe et le polonais.

Après J. Dobrovský, l'idée de la bipartition est demeurée assez longtemps en faveur, même auprès de philologues éminents tels que J. Šafařík, B. Kopitar, F. Buslaev, J. Gebauer; et Aug. Schleicher a, suivant ce principe, dressé, en 1865, l'arbre généalogique suivant des peuples slaves [2]:



[1] Tel est par exemple l'avis de V. Jagić, de O. Hujer, de A. Sobolevskij. A. Šachmatov prolonge l'unité jusqu'au IVe siècle, tandis que A. Meillet admet que le slave commun était encore sensiblement un vers le VIIIe siècle après J.-C. (*Le monde slave*, 1917, III, p. 399; *Revue des Études slaves*, I, 1921, p. 8, et II, 1922, p. 303, et critique de M. Belić dans *Slavia*, I, 1922, p. 8).

[2] Voir le supplément au tome VII du *Bulletin de l'Académie des sciences*, nº 2, Pétersbourg, 1865, et *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, 1856, pp. 1-27.

Mais, au lieu de la bipartition, on établit bientôt une tripartition primitive. Cette idée (sans tenir compte de la doctrine formulée par Blahoslav en 1571) a pris naissance en Russie, où l'on sentait le besoin de séparer la langue russe des autres langues et d'en faire une branche indépendante. C'est le Russe A. Vostokov qui l'a, le premier, exprimée et défendue. Il a été suivi par M. Maksimovič, J. Sreznevskij, V. Grigorovič, A. Budilovič et par plusieurs autres savants. Ce nouveau système a rencontré, même en dehors de la Russie, plus de faveur que le système de Dobrovský et de Schleicher.

Mais la réaction qui s'est produite dans la philologie comparée contre de pareilles filiations (nous avons déjà mentionné les travaux de Joh. Schmidt)[1] a porté aussi sur les idées relatives à l'origine des langues slaves, et toutes les généalogies ont été finalement rejetées. Je me borne à présenter ici l'opinion que V. Jagić, aujourd'hui le doyen de l'école philologique slave, a exposée à ce sujet, et qui s'accorde parfaitement avec la période la plus ancienne de l'histoire des Slaves.

M. Jagić attribue une grande valeur aux théories de M. Johann Schmidt. A son avis, les germes des langues ultérieures se trouvaient déjà dans le slave commun, répartis suivant la distribution territoriale que ces langues présentent jusqu'à ce jour. Ces germes dialectaux, une fois transportés dans les divers habitats historiques des Slaves, s'y sont définitivement isolés, mais de telle façon néanmoins qu'ils ont formé simultanément trois groupes distincts dont chacun contenait les langues les plus voisines:

1° groupe russe avec la grand-russe et le petit-russe;

2° groupe occidental avec le tchéco-slovaque, le polonais, le sorabe ou lusacien et le polabe;

3° groupe du sud avec le slovène, le serbo-croate et le bulgare[2].

La différenciation et la dérivation ne sont, il est vrai, pas toujours nettes, et il y a parfois empiètement d'un territoire sur le territoire limitrophe. En général, cependant, la tripartition n'en est pas moins évidente, et il est intéressant d'observer à quel degré la topographie du premier habitat slave et son relief ont aidé à cette division. De ce premier habitat slave que nous avons situé au delà des Carpathes, entre

[1] Voir ci-dessus, p. 6.

[2] *Archiv für slavische Philologie,* XX, p. 21 (XVII, p. 71).

la Vistule et le Dniéper, nous voyons trois grandes voies s'ouvrir à un peuple en croissance mû par le besoin de se répandre et d'émigrer. La première voie se dirige vers l'Ouest; elle est d'accès absolument libre, car la Vistule, aussi bien que l'Oder, ne constitue guère un obstacle. La deuxième voie s'ouvre dans les mêmes conditions vers les plaines infinies de la Russie. Le Nord est barré par le mer et par la série de lacs et de marais qui la précèdent [1]; le Sud, par la chaîne des Carpathes. Mais aux extrémités de cette chaîne il y a assez de place pour pénétrer et se diriger en deux courants vers le Danube: c'est là qu'est la troisième voie. Les conditions topographiques du territoire slave primitif ont ainsi beaucoup contribué à la tripartition, car ce n'était que vers l'Ouest, vers le Sud et vers l'Est que la nation pouvait se répandre.

Les trois grands groupes qu'offrent les peuples slaves procèdent de la sorte non seulement d'une tripartition linguistique, mais aussi de l'emplacement et de l'orientation de l'habitat commun. La ligne de séparation des divers groupes correspond à peu près à la limite des deux bassins hydrographiques de la Mer Noire et de la Baltique. Les uns en ont suivi les eaux vers l'Ouest et vers le Nord; les autres, vers le Nord, vers l'Est et vers le Sud. La grande bipartition culturelle que postérieurement, l'on constate chez les Slaves est due à la participation à la vie de l'un ou l'autre de ces deux bassins maritimes [2].

[1] D'ailleurs les marais mêmes du bassin du Pripet, qui ont formé la partie septentrionale de l'habitat commun des Slaves, étaient si peu habités que la population fixée dans cette zone n'était pas en force pour entreprendre une conquête efficace des régions du Nord, occupées alors par la population dense des Prussiens et des Lituaniens.

[2] Voir plus haut, pp. 24 et 38.

DEUXIÈME PARTIE

Les Slaves du Sud.

Chapitre V.

Les origines des Slaves du Sud.

I. *La marche vers le Sud.*

Bien que le premier habitat des Slaves se soit trouvé au nord de l'arc des Carpathes, on voit pourtant, à l'époque historique, des Slaves établis, en grandes masses, au sud de ces montagnes, non seulement dans le bassin hongrois, mais aussi dans la région des Alpes orientales et, au delà, dans presque toute la péninsule balkanique. Ce sont eux précisément que l'on dénomme Slaves du Sud, par opposition aux autres qui sont demeurés plus au nord.

A quelle époque cette branche méridionale s'est-elle séparée du tronc commun? A quelle époque ont commencé la mise en mouvement et l'extension de ces Slaves vers le sud des Carpathes, puis, plus loin, au sud du Danube? C'est là une question à laquelle il n'a pas toujours été donné une réponse uniforme. Les historiens y ont répondu de trois manières [1].

Un premier groupe de savants, sous l'empire d'une série de raisons que nous avons déjà exposées plus haut et auxquelles nous reviendrons, a tenu pour erronée la thèse du premier habitat septentrional, estimant que la patrie primitive des Slaves n'était pas au nord des Carpathes, mais au sud, près du Danube hongrois et dans les Balkans. La notion d'une venue des Slaves de la région du Nord dans

[1] Voir *Slov. star.*, II, pp. 71-101.

les Balkans apparaissait dès lors comme inexacte; la question ne se posait pas de savoir comment et quand la chose avait eu lieu, puisque, de ce point de vue, les Slaves méridionaux, ancêtres de ceux qui furent plus tard les Slovènes, les Croates, les Serbes, les Bulgares, étaient établis depuis longtemps là où l'histoire les trouve, dans ce qu'on peut appeler leur « résidence historique ». Telle a été la tendance dite « autochtoniste » dans l'historiographie des Slaves méridionaux; ses partisans aimaient à qualifier leur école de « slave », par opposition à l'école « allemande » ou « de Berlin-Vienne ». L'autochtonisme s'est aussi manifesté, comme nous le verrons, dans la question des Slaves en Germanie[1].

Une deuxième tendance s'est manifestée, que l'on a dénommée « allemande », parce qu'à la tête de ses partisans se trouvaient les premiers historiens allemands qui, dans leurs œuvres d'histoire universelle comme dans les études qu'ils ont consacrées spécialement à ce problème, n'admettent pas la présence des Slaves dans le Sud, tant que l'histoire demeure muette à leur égard. Or, les témoignages incertains une fois écartés, on ne rencontre de mention d'eux qu'au cours du VI^e^ siècle; il faudrait donc en conclure que les Slaves méridionaux ne sont venus qu'au VI^e^ siècle au sud de la Save et du Danube, et un peu antérieurement, mais non pas avant le V^e^ siècle, vers le Danube, dans la Hongrie du nord.

Enfin, une troisième tendance se dégageait en principe de l'autochtonisme, mais elle en acceptait néanmoins quelques menues données témoignant que les Slaves se trouvaient en Hongrie, dans les Alpes orientales et dans les Balkans avant les V^e^ et VI^e^ siècles.

Entre les divers historiens de la première et de la troisième tendances les nuances sont nombreuses, suivant qu'ils apportent plus ou moins de rigueur critique à leur démonstration et, par suite, suivant les conclusions auxquelles ils aboutissent dans leur évaluation de l'ancienneté de la présence des Slaves au sud des Carpathes. Les uns acceptent sans contrôle les documents les plus hypothétiques; les autres font preuve d'esprit critique. Les uns voient partout des Slaves; les autres n'en voient qu'une quantité limitée.

Les autochtonistes résolvent le problème entier en déclarant simplement slaves toutes les nations que l'antiquité connaissait au sud

[1] Voir plus loin, pp. 122-130.

des Carpathes, ainsi les Illyriens, les Pannoniens, les Thraces, les Daces, jusqu'aux Macédoniens, jusqu'aux Épirotes et même jusqu'aux habitants primitifs de la Grèce. A l'aide de noms tronqués et déformés, tenus pour slaves, les partisans de cette tendance, qui a sévi surtout dans l'historiographie slave du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècles[1], parvenaient à trouver des Slaves partout, depuis le lac de Constance jusqu'à Venise, jusqu'à l'embouchure du Danube et jusqu'à Constantinople: tout était slave autrefois. A la fin du XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^, alors qu'un mouvement de renaissance nationale commençait à se manifester dans les littératures slaves, les plus grands chercheurs eux-mêmes, des hommes d'une haute formation scientifique, tels que P. J. Šafařík, ne surent pas résister à ce courant[2]. Aujourd'hui encore, l'histoire et la philologie, en dépit des progrès réalisés et de la méthode solidement établie qui est la leur, n'ont pas réussi à écarter du domaine scientifique tels livres où l'on enseigne que les Illyriens ou les Thraces n'étaient autres que des Slaves.

Cette conception a son point de départ dans les théories artificielles échafaudées par le clergé yougoslave pour établir une relation entre l'origine des Slaves du Sud et les Actes des Apôtres. Ainsi sont apparues, au début du Moyen-Age, les traditions suivant lesquelles Saint Paul lui-même aurait apporté le christianisme aux Croates[3] et Saint Jérôme (mort en 420) aurait inventé l'écriture slave dite glagolitique[4]. Ainsi est apparue la théorie suivant laquelle les anciens Illyriens étaient des Slaves, ancêtres des Serbo-Croates; théorie qui a eu une extension telle qu'au X^e^ ou au XI^e^ siècle elle a passé dans les traditions des couvents russes et a été transcrite par quelques prédécesseurs du moine Nestor au commencement de la *Chronique* de Kiev[5]. La théorie danubienne du premier habitat des Slaves procède

[1] Pour les détails, voir *Slov. star.*, I, p. 41, et II, pp. 73-93.

[2] Voir plus loin, p. 45.

[3] Voir la *Chronique* de Kiev, chap. XX, et la lettre du pape Jean X (914 à 929) au roi des Croates Tomislav et à Michel, prince de Zachlumci: « Quis enim ambigit Sclavinorum regna in primitiis (*corr.*) Apostolorum et universalis Ecclesiae esse commemorata » (Jaffé, *Reg. pont. rom.*, 312).

[4] Voir la lettre d'Innocent IV de l'année 1248: « quod in Sclavonia est littera specialis, quam illius terrae clerici se habere a beato Ieronimo asserentes, eam observant in divinis officiis celebrandis » (Theimer, *Vetera monumenta Slavorum meridionalium*, I, 78).

[5] Voir au commencement de la *Chronique*: « *Iljurik-Slověne* », et aussi: « *Narci ježe sutĭ Slověne* ».

aussi de ces imaginations, comme nous l'avons déjà noté plus haut[1]. Des premières traditions, des premières chroniques elle a passé dans toute la série des chroniques slaves et étrangères, d'abord dans les chroniques polonaises et tchèques, puis surtout dans les chroniques croates. Simplement énoncée d'abord, elle a commencé peu à peu à chercher l'appui de preuves historiques anciennes appelées à démontrer l'antiquité de la présence des Slaves dans les Balkans, ou, en d'autres termes, le caractère slave des Illyriens et des Thraces (Daces, Gètes) et même des Italiens.

Parmi les preuves ainsi produites il s'en est parfois trouvé qui n'étaient que des faux historiques, comme, par exemple, les lettres d'Alexandre le Grand aux Slaves et le soi-disant privilège accordé par le roi, à Alexandrie, dans la deuxième année de son règne, aux Slaves des Balkans; document promettant aux Slaves, en reconnaissance des services qu'ils avaient rendus, la domination et la primauté permanentes sur toutes les autres nations de l'Europe centrale[2]. Mais la plupart des preuves invoquées étaient d'ordre philologique: des noms d'anciennes tribus, des noms de l'ancienne topographie hongroise et balkanique, et, naturellement, d'anciens noms de personnes étaient aussi expliqués, à tout prix, comme slaves, fût-ce en subissant les plus grandes déformations. Cette méthode, qui eut surtout sa vogue chez les Slaves du Sud au XVIII[e] siècle, conduisit aux pires absurdités: ainsi, non seulement la Hongrie et la péninsule balkanique, mais des pays lointains, tels que l'Italie, l'Asie Mineure, l'Egypte, devenaient dans le passé des contrées slaves. Rien ne parvint à endiguer le mouvement, ni les polémiques d'historiens et de philologues rigoureux (Zanetti, Peyssonel, Thumann, Adelung, Dobrovský, Engel, Schwabenau, etc.), ni la grande autorité de P.-J. Šafařík. Le revirement d'opinion qu'il manifesta dans ses *Antiquités slaves,* parues en 1837[3], ne réussit pas à engager les recherches

[1] Voir ci-dessus, p. 16.

[2] Ces traditions artificielles des lettres et du privilège apparaissent dans la littérature à partir du XII[e] siècle. Elles prirent sans doute naissance dans un couvent tchèque ou polonais, car on croyait que l'original du privilège était conservé soit à Prague, soit à Cracovie (quelquefois aussi à Constantinople). Il est déjà fait mention des relations d'Alexandre avec les Slaves dans Kadłubek (*Chron. Pol.,* I, 9-10); le privilège n'apparaît que plus tard. Voir les textes et de plus amples explications dans les *Slov. star.*, II, p. 335.

[3] Šafařík, d'abord, avait adhéré complètement aux idées autochtonistes dans son ouvrage *Ueber die Abkunft der Slaven nach Lor. Surowiecki* (Ofen, 1828); il slavisait les Vénètes, les Illyriens, les Gètes, les Sarmates de Hongrie et nombre

dans une voie plus juste. Les anciens partisans de Šafařík, au lieu d'adopter ses idées nouvelles, se séparèrent de lui : ils lui reprochaient comme une erreur son changement d'orientation; ils ignoraient les *Antiquités*; ils s'en tenaient à son premier écrit, et cela en allant au delà des conclusions qu'ils y trouvaient. Les archéologues eux-mêmes n'eurent pas, pour la plupart, d'autre attitude.

Le XIX^e^ siècle ne réussit donc pas à se débarrasser du poids de l'école autochtoniste, dont les travaux étaient en somme plus nuisibles qu'utiles au développement des études slaves. Il n'y eut que peu d'autochtonistes à savoir observer la mesure, et de qui les travaux, malgré leurs conclusions trompeuses, ont gardé quelque valeur réelle[1]. La plupart n'ont laissé que des travaux sans nul mérite, bien que souvent flattant l'opinion du grand public et, par suite, répandus et même populaires dans les pays slaves[2].

de tribus thraces. Mais, dans son œuvre fondamentale et directrice, les *Antiquités slaves* (Prague, 1837), il abandonnait cette thèse et lui substituait une conception beaucoup plus mesurée. Les Slaves, professait-il alors, avaient débordé assez tôt leur premier habitat pour atteindre jusqu'à la mer Adriatique; mais ils avaient été partiellement refoulés vers le Nord, partiellement dissociés par l'attaque des Gaulois venus de l'Occident au IV^e^ siècle avant Jésus-Christ. De la sorte il n'en subsistait plus tard que les Vénètes de l'Adriatique et des vestiges insignifiants le long du Danube et dans les Balkans (par exemple les Besses, les Krobyzes, les Triballes, les Sarmates serfs). Les Illyriens proprement dits et les Thraces n'ont jamais été des Slaves, et ce n'est qu'aux VI^e^ et VII^e^ siècles que les pays balkaniques furent de nouveau occupés par des Slaves venus du Nord.

[1] Dans le nombre il faut surtout compter: — parmi les historiens tchèques, Al. Šembera (*Západní Slované v pravěku,* Vídeň, 1868; *Die Westslawen in der Vorzeit*, Wien, 1877), Jos. Pervolf (« Slavische Völkernamen », dans l'*Archiv für slavische Philologie*, tomes VII-VIII), — et parmi les Polonais: V. Kętrzyński: (*O Słowianach mieszk. między Renem i Łabą*, Kraków, 1899; *Co wiedzą o Słowianach ... Prokopiusz i Jordanes*, Kraków, 1901), Ed. Bogusławski (*Historya Słowian*, Kraków-Warszawa, I, 1888, II, 1899; *Początky Chorwacyi illiryjskiej*, Kraków, 1893; *Metoda i środki poznania czasów przedhistorycznych w przeszłości Słowian,* Kraków-Warszawa, (1901, ouvrage traduit en allemand par W. Osterloff: *Einführung in die Geschichte der Slaven,* Jena, 1902; *Dowody autochtonizmu Słowian,* Warszawa, 1912).

[2] Parmi les travaux récents, il faut citer surtout: J. Ružić, *Stara i nova postojbina Hrvata* (Zagreb, 1903); V. Žunković, *Wann wurde Mitteleuropa von den Slaven besiedelt?* (Kremsier, 1905, ouvrage réédité six fois de 1905 à 1911 !) J. Stovik, Славяне древн. автохт. народъ Европы, Одесса, 1905); G. Cĕnov, Праотечеството и праезикъ на Българитѣ, София, 1907), J. Kuffner, *Věda či báchora* (Praha, 1912-1922).

Il est naturel qu'une réaction se soit produite, de plus en plus forte à mesure que les sciences historiques et philologiques se développaient davantage au cours du XIXe siècle. Cette réaction a rejeté toutes les hypothèses, toutes les étymologies; elles n'a accepté que les données positives et indiscutables. Elle ne s'est pourtant pas toujours manifestée avec une force égale. Si certains ont fait preuve de la plus grande rigueur, d'autres se sont montrés plus modérés et ont consenti telle ou telle concession. Mais, en général, presque toute l'école moderne historique allemande et avec elle l'école slave, durant les trente dernières années, se trouvent d'accord contre l'autochtonisme pour:

1° rejeter l'hypothèse du premier habitat danubien;

2° rejeter l'hypothèse du caractère slave des anciens Pannoniens, Illyriens et Thraces, y compris les Daces et les Gètes septentrionaux;

3° ne pas reconnaître avant le VIe siècle la présence des Slaves dans les Balkans, dans les Alpes et dans la Basse-Hongrie, pour la raison qu'avant cette époque il n'est fait d'eux aucune mention dans les sources historiques;

4° prendre, par contre, pour point de départ la relation de Jordanis, suivant laquelle, à l'époque où il écrivait son histoire des Gots (551), les Slaves étaient établis depuis la ville de Noviotunum (à l'embouchure du Danube) et le lac de Mursa (à l'embouchure de la Save) jusqu'au Dniestr et, au Nord, jusqu'à la Vistule[1].

Suivant la conception générale de l'école historique, l'arrivée des

[1] Jordanis, *Get.*, 34-35: «introrsus illis Dacia est ad coronae speciem arduis Alpibus emunita, iuxta quorum sinistrum latus qui in aquilone vergit, ab ortu Vistulae fluminis per immensa spatia Venetharum natio populosa consedit quorum nomina licet nunc per varias familias et loca mutentur, principaliter tamen Sclaveni et Antes nominantur. Sclaveni a civitate Novietunense et laco qui appellatur Mursiano usque ad Danastrum et in boream Viscla tenus commorantur; hi paludes silvasque pro civitatibus habent. Antes vero, qui sunt eorum fortissimi qua Ponticum mare curvatur a Danastro extenduntur usque ad Danaprum.»

Ce texte, avec les mots *lacus Mursianus (Morsianus, Musianus)* et *civitas Novietunensis*, corrompus dans les manuscrits, a donné naissance à de nombreuses explications (voir *Slov. star.* II, pp. 292, 531). Mais il est hors de doute que le premier nom désigne soit les marais situés aux environs de Mursa, à l'embouchure de la Save, soit le lac Nezider (*lutum Musun* dans l'Anonyme du roi Bela, 57) le deuxième, Noviodunum, près de l'embouchure du Danube, au voisinage de la ville actuelle d'Isaccea. Les Slaves étaient établis, en masses compactes, avant la moitié du VIe siècle, depuis le lac Nezider, c'est-à-dire depuis l'embouchure de la Save, jusqu'à l'embouchure du Danube.

Slaves sur le Danube a non seulement coïncidé avec la grande migration des tribus germaniques, mais elle ne s'est même produite qu'après l'évacuation par les Germains de la Germanie et de la Hongrie. Ce n'est qu'après le départ de ceux-ci que les Slaves ont avancé, les uns à l'ouest à travers le bassin de la Vistule, les autres au sud à travers les Carpathes et vers le Danube. Les Slaves, de la sorte, n'ont atteint le Danube qu'après les Germains et les Huns; mais ils s'y sont établis si rapidement qu'ils ont occupé presque d'un coup les régions abandonnées par leurs prédécesseurs. C'est l'unique explication possible de l'épanouissement soudain que signalent, au VI^e^ siècle, Jordanis, Prokopios et toute une série d'historiens postérieurs. L'école historique admet comme première date historiquement vérifiée du mouvement vers les Balkans l'année de l'avènement au trône de Justinien (527); elle se fonde en cela sur le témoignage de Prokopios[1] et sur la concordance avec cette date de la première apparition du nom de Slave chez le Pseudo-Cesarios de Naziance[2].

Ce sont les travaux de K. Zeuss et surtout de K. Müllenhoff et de Rœssler qui ont guidé les recherches dans ce sens; c'est, du point de vue philologique, l'œuvre de Fr. Miklosich qui a concouru à cette orientation (d'où l'autre appellation « école de Berlin-Vienne », que les partisans de l'autochtonisme donnent à l'école historique). Il n'y a de divergences au sein de cette école qu'en ce qui concerne la détermination de l'époque où les Slaves sont parvenus jusqu'au Danube et jusqu'à la Save et, de là, ont poussé dans la péninsule balkanique pour commencer à s'y fixer. Certains ont supposé que l'avance des Slaves en Hongrie aurait été déjà déterminée par l'arrivée des Huns et surtout par les mouvements survenus après la destruction de l'empire des Huns en 453 (Šafařík, Grot, Klaić, Maretić, Kos, Stanojević et Müllenhoff). D'autres ont attribué le même résultat à l'arrivée des Bulgares vers la fin du VI^e^ siècle. D'autres, enfin, et c'est le plus grand nombre, établissent un lien entre l'avance des Slaves et l'arrivée des Awars dans la deuxième moitié du VI^e^ siècle (Zeuss, Koch, Büdinger, Rœssler).

[1] « Οὖννοί τε καὶ Σκλαβηνοὶ καὶ Ἄνται σχεδόν τι ἀνὰ πᾶν καταθέοντες ἔτος, ἐξ οὗ Ἰουστινιανὸς παρέλαβε τὴν Ρωμαίων ἀρχὴν, ἀνήκεστα ἔργα εἰργάσαντο τοὺς ταύτῃ ἀνθρώπους » (Prokopios. *Hist. arc.*, 18). Cf. également Jordanis, *Rom.*, 388. Pour plus de détails, voir *Slov. star.*, II, p. 191; pour la correction de la date admise par l'école historique, voir plus loin, p. 61.

[2] *Dialogi*, 110 (Σκλαβηνοί); Migne, *Patrol. graeca*, 38, 847. Voir Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, II, 34, 367.

Il s'ensuit que les uns placent la marche vers les Balkans à la fin du Ve siècle ou au commencement du VIe siècle, alors que les autres ne veulent pas admettre la véritable occupation avant le VIIe. Ce ne sont là, du reste, à considérer l'ensemble, que des différences secondaires.

Il ne m'est pas possible, quant à moi, d'adopter complètement le point de vue de l'école historique. Je ne nie pas sans doute ce qui est un fait historique, à savoir que les grandes invasions slaves dans les Balkans ne se sont produites qu'aux VIe et VIIe siècles et qu'on ne peut placer l'occupation de la péninsule avant la première moitié du VIe siècle. Mais je n'en demeure pas moins convaincu que le mouvement général des Slaves des Carpathes vers le Danube et vers la Save s'était produit longtemps avant le VIe siècle et que ceux-ci avaient atteint certaines portions au moins du pays danubien dès les Ier et IIe siècles de l'ère chrétienne, de telle sorte qu'ils ont commencé à peupler les plaines de la Hongrie à partir du IIIe siècle. Les Slaves ne sont donc pas, dans cette région, des autochtones; ils n'y ont pas eu leur premier habitat, au sens de la *Chronique* de Kiev et des théories modernes exposées plus haut. Ils y sont venus des pays transcarpathiques avant le Ve et le VIe siècles, mais d'abord par détachements dispersés entre les anciennes résidences des Illyriens et des Thraces, plus tard entre les Germains et les Huns. Telle est ma thèse fondamentale sur l'évolution initiale des Slaves méridionaux.

Cette thèse, on le voit, s'oppose à la fois à la thèse autochtoniste aussi bien qu'à la thèse historique de Müllenhoff ou de Rœssler[1]. J'invoque à son appui, d'une part, certaines inscriptions historiques mentionnées plus loin, et, d'autre part, une série de noms de lieux anciens le long du Danube, dont je juge le caractère slave incontestable. Il n'existe pas beaucoup de ces noms dans une contrée dont le caractère philologique est, par ailleurs, non-slave (illyrien, ou thrace, ou dace); mais il en existe, comme on le verra ultérieurement. Ce n'en est pas

[1] On trouve assez souvent des idées semblables dans l'historiographie slave ancienne (Cromer, Jordan, Ullmann, Sulzer, Mannert, Linhart, Kopitar, Muchar, Šafařik, Pervolf, Szaraniewicz). On les trouve aussi, mais exagérées, dans l'ouvrage de Marin Drinov sur le peuplement de la péninsule balkanique par les Slaves Заселеніе балканскаго полуострова Славянами, Москва, 1873), ouvrage dont les conclusions ont été adoptées par K. Jireček (dans ses premiers travaux), Iv. Šišmanov, T. Smićiklas, G. Zanetov, Vl. Milkowicz, B. Kállay et Ernest Denis.

assez de ces noms pour autoriser à mettre en doute la présence originelle en cette contrée des Pannoniens, des Illyriens, des Thraces, des Daces, tous peuples non-slaves; il ne saurait y avoir de discussion à cet égard. Mais le témoignage de ces quelques noms, incontestablement slaves, s'ajoutant aux raisons historiques que l'on a de considérer comme vraisemblable la présence d'éléments slaves, permet de voir en chacun d'eux la manifestation d'une unité slave (famille, ou communauté, ou tribu) fixée en territoire étranger. C'est là la seule concession qui puisse être faite aux théories autochtonistes en tant qu'elles invoquent toute une série de noms de caractère slave en Dacie, en Pannonie ou en Illyrie. On peut ainsi présumer la présence des Slaves parmi les Illyriens et parmi les Thraces avant le VI^e^ siècle, mais non pas le caractère slave des Illyriens et des Thraces, non plus que l'autochtonisme des Slaves.

II. Première avance des Slaves vers le Danube avant la fin du V^e^ siècle.

Il y a des raisons qui nous autorisent *a priori* à présumer que les Slaves avaient, eux aussi, participé au mouvement général de la marche vers le Sud avant la fin du V^e^ siècle de l'ère chrétienne.

On sait par l'histoire des grandes migrations que les peuples ont commencé à descendre impétueusement du Nord vers le Danube dès le I^er^ siècle après Jésus-Christ: ils venaient surtout de la Germanie orientale, par la Moravie, à travers les défilés occidentaux et orientaux des Carpathes. Dès avant les guerres marcomanes il nous est rapporté que les Lugiens, les Obiens et une partie des Lombards ont roulé vers le Sud; pendant les guerres marcomanes ce sont les Kotins, les Oses, les Besses, les Hermundures, les Bures, les Vandales, les Victovales, les Kostobokes, les Karpes, les Alains, les Roxolans, les Bastarnes et les Peukines qui avancent à leur tour[1]. Dans les années 175-176, la tribu des Astings repousse les Kostobokes des Carpathes jusque dans les Balkans[2], et Dio nous apprend qu'en 180 des « Daces libres » sont chassés des Carpathes et vont s'établir en Dacie[3]. Plus tard, au III^e^ siècle, les Gépides arrivent, venant du pays de la Vistule; puis, à côté d'eux, provenant des mêmes contrées, des troupes de Skires, d'Hérules, de Ruges et, enfin, la tribu des Lombards, qui avait longtemps vécu

[1] Voir surtout les relations de Julius Capitolinus (*Vita Marci*, 22) et de Dio Cassius (71, 12; 72, 2).

[2] Dio Cassius, 71, 12; Pausanias, X, 34; *Slov. star.*, I, p. 415.

[3] Dio Cassius, 72, 3.

d'une vie errante au delà des Carpathes. C'est des Carpathes que toute une tribu de Karpes est transférée par César Galère dans la Basse-Pannonie[1]. Tous ces divers mouvements ont été déterminés par la pression des Barbares du nord (*superiores Barbari*), comme le dit expressément Julius Capitolinus[2]. Il ne s'agit pas seulement de la pression des Lombards et des Gots, lorsqu'ils se rendent de la Vistule vers le Danube au début du IIIe siècle, mais aussi certainement de la pression active des Slaves, qui, d'ailleurs, se faisait seule sentir là lorsque les Gots ont atteint, au début du IIIe siècle, la Mer Noire. Cette pression n'est contenue ni par les Carpathes ni par la Vistule; elle se poursuit à travers les défilés des montagnes et, à leur voisinage, jusqu'au Danube. Il n'est pas possible de se représenter les Slaves d'alors autrement que mus par un élan de vaste expansion.

C'en est assez de cette migration constante des peuples septentrionaux des pays transcarpathiques vers le Danube, du Ier au Ve siècle — même alors que, parmi eux, l'histoire ne mentionne pas les Slaves — pour tenir lieu de preuve *a priori* de la mise en mouvement des Slaves, hors de leur résidence transcarpathique, longtemps avant le Ve siècle.

Nous trouvons une seconde preuve *a priori* de ce même fait dans la large diffusion des Slaves que nous constatons dès le VIe siècle. A cette époque, comme il sera démontré plus loin, les Slaves apparaissent sur une énorme étendue, depuis l'Elbe, la Saale, la Forêt de Bohême et les Alpes à l'Ouest jusqu'au Don à l'Est, et depuis la mer Baltique et le lac Ilmen jusqu'à la mer Égée et à l'Adriatique. Ils sont établis sur un territoire au moins cinq fois plus grand que ne l'était leur habitat primitif d'au delà des Carpathes. Si les Slaves, comme l'ont estimé Müllenhoff ou Rœssler, avaient afflué tout d'un coup de la fin du Ve siècle au début du VIIe, ce n'eût pu être nécessairement qu'en évacuant le territoire de leur patrie primitive, comme l'ont fait alors les Gots, les Gépides, les Lombards, les Vandales et les Burgondes, lorsqu'ils sont partis de la Germanie orientale. Mais il n'en a rien été. Le pays transcarpathique est demeuré plein de Slaves. C'est là un fait qui nous autorise à repousser toute idée d'un débordement soudain des Slaves.

[1] Ammien Marcellin, 28, 1, 5; Aurel. Vict., *De Caes.*, 39, 43; Eutropius, IX, 25; Jordanis, *Rom.*, 299, *Get.*, 16, 91, etc. Voir *Slov. star.*, I, p. 426.

[2] *Vita Marci*, 14 (« Victovalis et Marcomannis cuncta turbantibus aliisque etiam gentibus, quae pulsae ab superioribus barbaris fugerant . . . »).

Il nous autorise en même temps à admettre une extension lente et par là même beaucoup plus ancienne dans toutes les directions, celle du Sud y comprise. Avant même le V^e siècle, les Slaves s'étaient mis en marche, rayonnant au delà de leur patrie originelle, mais y laissant toujours une grande partie de leur nation.

Telles sont les deux principales preuves *a priori* de la première avance des Slaves vers le Sud. Mais nous avons en outre des preuves *directes* de cette avance, empruntées à l'histoire et à la philologie, et les voici.

D'après la relation formelle de Jordanis en date de 551, relation mentionnée précédemment[1], des Slaves étaient établis, dès le milieu du VI^e siècle, jusque sur la Save inférieure et sur tout le Danube, du confluent de la Save à l'embouchure du fleuve. D'autre part, la relation du rhéteur Priskos touchant l'ambassade que l'empereur Théodose envoya en 448, sous la direction de Maximin, à Attila installé à l'intérieur de la Hongrie[2], prouve de toute évidence que les Slaves étaient déjà établis dans la Basse-Hongrie avant 448 sous la domination des Huns.

Priskos, qui faisait lui-même partie de l'ambassade, a décrit tout le voyage qui s'effectua de Constantinople, par Serdika (la future Sofia) et par Naissos (Niš), jusqu'à Viminacium, puis au delà du Danube, par trois grandes rivières, Drikon (le Temeš), Tigas (la Béga ou le Maroš?) et Tifisas (la Tisa), jusque dans la pusta de la Hongrie centrale, où Attila avait son enceinte fortifiée, quelque part dans le comitat actuel de Pest-Pilis. Dans ce voyage l'ambassade rencontra certaine population qui lui offrit du millet et une boisson faite de miel, dite μέδος: Priskos la qualifie de Scythes. C'était le nom alors fréquemment usité pour désigner les Gots, mais il ne s'agissait pas là des Gots, car Priskos distingue ces gens hospitaliers des Huns et des Gots en notant qu'ils apprennent facilement d'autres langues en dehors de leur langue maternelle, soit le got, l'ausonien et le hun. Or, la dénomination de «μέδος» n'étant autre que le mot slave commun *medŭ* grécisé, c'est-à-dire «la boisson de miel» en usage chez les Slaves, il semble évident que la population qui vivait là à côté des Huns était une population slave. Le μέδος de Priskos ne peut provenir que d'une langue slave; si le mot avait été got, Priskos eût entendu *miđus* ou, en transcription grecque, μίθος ou μίδος.

[1] Voir ci-dessus, p. 47.

[2] Priskos Paniates, I, chap. 8 (Müller, *Frag. hist. gr.*, IV, 69).

Aussi bien le caractère slave de cette population soumise à la domination des Huns est-il confirmé par la relation de Jordanis relative aux funérailles d'Attila. On y lit en effet qu'à la mort du roi il fut célébré sur sa tombe de grandes solennités funéraires, parmi lesquelles certain rite dénommé *strava*[1]. Cette *strava* ne peut être expliquée par le got, comme ayant le sens de « cercueil » (de *straujan* = « ausbreiten »; grec στρωννύναι), car le contexte montre qu'il s'agit là d'un rite des fêtes funéraires (« concelebrare stravam ingenti comessatione »); de plus, Jordanis, Got de naissance, n'aurait pas désigné *strava* comme un mot hun, s'il avait été got. Par contre, nous voyons que les anciens Slaves avaient coutume de consommer un repas funéraire nommé *strava*; cette coutume est encore attestée, chez les Polonais et chez les Tchèques, au XIV^e^ siècle et au XV^e^[2]. Il s'agit probablement, dans le cas d'Attila, du grand festin appelé *strava* par les Slaves de la région. Ainsi ce mot, comme celui de *medŭ*, contribue à démontrer que les Slaves, à l'époque d'Attila et sous sa domination, par conséquent dans la première moitié du V^e^ siècle, étaient déjà fixés entre le Danube moyen et la Tisza inférieure.

Nous faisons ainsi remonter la présence des Slaves dans cette région jusque vers la fin du IV^e^ siècle. Nous possédons d'ailleurs, pour ce siècle même, telles relations qui ne peuvent être comprises de façon satisfaisante qu'en tenant compte des Slaves. Ce sont des relations qui se rapportent à « deux classes » de Sarmates en Hongrie. Les Sarmates (Jazyges), d'origine iranienne, étaient venus du Danube inférieur en Hongrie dès les années 20 à 50 de l'ère chrétienne, et ils s'y étaient établis. Leur histoire n'est qu'une suite de guerres avec l'empire romain. Or, en 334, nous lisons qu'une grande guerre éclate dans leur sein: un parti, désigné dans les sources sous les noms de *servi Sarmatarum* (οἱ δοῦλοι, οἱ οἰκέται, chez Eusèbe) ou aussi de *Sarmatae Limigantes*, se révolte, écrase et chasse au delà du Danube les Sarmates auparavant « libres » (*domini, liberi*) ou aussi *Sarmatae Arcaragantes*, *Arcaragantes*[3].

[1] Jordanis, *Get.*, 49 (258): « postquam talibus lamentis est defletus, stravam super tumulum ejus, quam appellant ipsi, ingenti comessatione concelebrant, et contraria invicem sibi copulantes luctu funereo mixto gaudio explicabant ».

[2] Voir *Život starých Slovanů*, I, pp. 275, 282, et *Slov. star.*, II, p. 136.

[3] On trouve des relations au sujet de cette guerre dans Hieronymus, *Chron. ad olymp.*, 279, 2 (éd. Schœne, II, 192); Eutropius, X, 7; Anon. Valesianus, 31; Amm. Marc., XVII., 12 (18-19), 13 (1); Eusebius, *Vita Const.*, IV, 6; *Fasti Hydatiani*, ad ann. 334 (*Monum. germ.*, IX, 1). Voir *Slov. star.*, II, pp. 128 et suiv.

Les vaincus trouvèrent accueil les uns, grâce à Constantin, sur le sol romain, et les autres en Dacie. Il ne restait plus dès lors dans la plaine que les *Sarmatae servi*. Le fait est confirmé par des témoignages des IVe et Ve siècles. Bientôt après le nom de Sarmates disparaît, et l'on ne parle plus que des Slaves.

Il n'est pas douteux que ces événements de 334 se ramènent à une guerre entre les deux grandes classes fixées dans la plaine hongroise. Qu'on admette que l'une fût libre, maîtresse de l'autre asservie, qu'en même temps la première vécût d'une vie nomade, et la seconde d'une vie villageoise, pratiquant l'agriculture et cultivant surtout le millet[1], et l'on tiendra pour infiniment vraisemblable que les Sarmates nomades, c'est-à-dire iraniens, dominaient en Hongrie une population *d'une autre origine,* consacrée à l'agriculture. Cette population ne pouvait être qu'une population slave: sa civilisation en témoigne, et, avec elle, le fait que, quelques dizaines d'années plus tard, nous la retrouvons habitant le même territoire sous la domination des Huns, là où, quelques dizaines d'années auparavant, la carte de Peutinger, dans la plaine hongroise, au delà du Danube, offre l'inscription: *Vénèdes-Sarmates*. La carte de Peutinger, sous la forme où elle nous est parvenue, date de la fin du IIIe siècle; ses inscriptions ethnographiques surtout témoignent, dans l'ensemble, en faveur de cette époque[2], et nous n'avons aucun droit de considérer la légende *Venadi Sarmate*, en Hongrie[3], ou l'autre l'inscription *Venedi*, en Bessarabie, à l'embouchure du Danube, comme datant du Ve ou du VIe siècle, alors que la présence antérieure des Slaves en ces deux régions est attestée par d'autres preuves. D'ailleurs l'auteur qui aurait postérieure-

[1] Voir *Slov. star.*, II, pp. 130, 133, 138.

[2] C'est en faveur du IIIe siècle ou d'une date antérieure que témoigne l'inscription des Bures et des Lugiens dans la Hongrie centrale, des Gépides (*Piti*) en Dacie, puis des Marcomans, des Quades, des Vandales et des Juthungs. Les Sarmates nomades figurent aussi en Hongrie au delà du Danube, mais ni les Rugiens, ni les Lombards, ni les Huns ne sont au voisinage du fleuve.

[3] *Tab. Peut.*, segm. VIII, 1. A côté des Vénèdes-Sarmates figurent aussi les Sarmates nomades sous la légende *Sarmate Amaxobi, Sarmate vagi* (segm. VI, 1-4, et VII, 2-3). La légende *Lupiones Sarmate* doit, par contre, être corrigée en *Lugiones Sarmate,* et il faut y reconnaître les Lugiens de la Vistule qui étaient descendus en Hongrie, pressés par le mouvement des grandes migrations; ces Lugiens, dans le sens de l'interprétation donnée plus loin (voir chap. XI), étaient probablement aussi plutôt des Slaves que des Germains, ce que tend à faire croire le complément *Sarmatae*. Voir *Slov. star.*, II, p. 161.

ment inscrit sur la carte des indications désignant des Slaves n'aurait pas manqué d'employer le nom courant de *Sclaueni*. C'est pourquoi les deux inscriptions de la carte nous fournissent, à elles seules, la preuve suffisante de l'avance des Slaves vers le Danube avant la fin du IIIe siècle; de même, les relations concernant la guerre entre les deux classes de Sarmates nous prouvent leur présence dans cette contrée au IVe siècle, et la relation de l'époque d'Attila la confirme pour le Ve siècle. La liaison est ainsi établie. Le nom des Sarmates se conserve jusqu'au VIe siècle, où, comme par une transformation soudaine, il n'est plus question que de Slaves.

L'histoire, de manière assez évidente, fait donc mention des Slaves sur le Danube au moins au IIIe siècle; mais les documents historiques sûrs font défaut pour les IIe et Ier siècles, et il ne nous reste pour cette époque que des probabilités. Il est vraisemblable, par exemple, que les traditions par lesquelles le nom de l'empereur Trajan a été conservé dans la mythologie slave[1] ont pris naissance dans les rapports des Slaves avec Trajan, en Dacie, pendant ses campagnes des années 101-102 et 105-106; il est aussi possible que la tradition des chroniques touchant l'attaque des Vlakhs contre les Slaves danubiens[2] se rapporte à ces grandes campagnes romaines du commencement du IIe siècle. D'ailleurs la *Tactique* de Léon mentionne expressément, d'après des traditions réelles, que les Romains avaient fait déjà la guerre aux Slaves « au delà du Danube », avant que ceux-ci n'eussent passé le fleuve (Léon pense au Danube inférieur)[3]. Cela ne peut concerner que la Dacie et probablement l'époque où la Dacie fut conquise par Rome ou, du moins, se trouva sous la domination romaine (106 à 275).

Aucune de ces relations ne fournit une preuve sûre de la

[1] Le nom de Trajan apparaît, dans les sources russes des XIIe et XIIIe siècles, parmi les dieux païens russes (*Trojan* dans l'apocryphe Хожденіе Богородицы по мукамъ et dans l'apocryphe Откровеніе св. апостолъ); dans le poème sur l'expédition d'Igor, il est fait mention de l'époque de la terre et de la trace de *Trojan*. Le folklore serbe aussi a conservé la notion d'un être surhumain nommé *Trojan*. — Voir pour les détails *Slov. star.*, II, p. 144, et *Život starých Slovanů*, II, p. 125.

[2] Voir plus haut, p. 15.

[3] *Tactica*, XVIII, 79.

présence des Slaves sur le Danube aux IIe et Ier siècles, mais elle en augmente la vraisemblance; l'examen de quelques noms de lieux situés le long du Danube fortifie plus encore cette vraisemblance. L'ensemble de la nomenclature géographique dans la partie de la Hongrie avoisinant le Danube n'est pas slave. Elle est, à l'ouest, probablement pannono-illyrienne, à l'est thraco-dace et, au cours des années, des éléments sarmates et turco-tatars s'y sont mêlés. Mais il s'y trouve quelques dénominations particulières qui portent visiblement le caractère slave; il n'est, en effet, possible de les expliquer que par le slave, pour la forme et pour le sens; elles ont des analogies dans les autres nomenclatures slaves et se sont, pour une part, conservées jusqu'à aujourd'hui.

Tel est d'abord, dans la zone de l'ouest, le nom de *lacus Pelsois*, mentionné par l'Anonyme de Ravenne et par Jordanis (chez Pline, *lacus Peiso,* qu'il faut corriger en *Pelso,* et, chez Aurelius Victor, *Pelso*)[1], et dont peut être rapproché le slave commun *pleso* au sens d'« eau stagnante », de « lac ». Tel est aussi, sur la Save inférieure, entre la Drave et la Save, le nom actuel de la *Vuka,* déjà attesté entre le IIe et le IVe siècles, en vieux slave *Volka,* c'est-à-dire « la rivière des loups »; type slave fréquent de nom de rivière, chez Dio Cassius Οὔολκος, sur la carte de Peutinger *Ulca,* chez Aurelius Victor *Hiulca,* dans l'« Itinéraire du Jérusalem » *Ulcus,* et, dans le « Panégyrique d'Ennodius », de 488, *Ulca*[2]. Tel est enfin le cas d'un nom slave plus significatif encore, celui de la rivière *Vrbas.* On trouve déjà chez Pline la notation *Urpanus* (affluent actuellement appelé *Vrbanja*), mais sans que l'origine slave en soit évidente. La carte de Peutinger, par contre, offre près de l'embouchure de cette rivière (segm. VI, 1) la notation *Vrbate,* forme d'ablatif courante sur la carte, provenant non pas du vieil *Urpanus,* mais de la forme slave *Vrbas*[3]. Je ne tiens, par contre, pour probants ni le nom ancien de la *Pliva,* affluent du *Vrbas* (dans

[1] *Anonyme de Ravenne,* IV, 19; Jordanis, *Get.,* 52, 83; Plin., III, 24; Aurelius Victor, *De Caes.,* 40, 9. Voir *Slov. star.,* II, p. 148.

[2] Dio Cassius. LV, 32, 2 (Οὐόλκαια ἔλη); *Tab. Peut.,* segm. VI, 2; Aurelius Victor, *Epitome,* 41. 5; *Itin. Hierosol.,* 563, 1; Ennodius, VII, 28. Dans les documents médiévaux postérieurs on trouve *castrum Wolkou, Wulckow, Ulcou, Walko, villa Uulchoi, Uelchea.* Voir *Slov. star.,* II, p. 150.

[3] Dérivé de *vrba* «saule» avec suffixation *-asŭ :* cf. le village de *Vrbaš* près de Novi Sad (en hongrois: *Verbász*). Cf. la critique de M. Ramovš dans *Časopis za slov. jezik,* 1920, p. 98.

l'*Itinerarium Antonini: Pelva*), ni celui de l'*insula Metubarris* (Pline, III, 148), où Pervolf voyait une transcription des mots slaves *među barami* « entre marais » (cf. serbe *Međureč*). La *civitas Pistrensis,* citée par Ammien Marcellin, vers l'année 373, en Pannonie[1], est vraisemblablement ainsi nommée d'après une rivière appelée en slave *Bystra* (il y en a plusieurs de ce nom dans le territoire slave des Alpes orientales; on peut en rapprocher du reste le *fluvius Bustricius,* pour la *Bystrica,* chez l'*Anonyme de Ravenne.*

Un second groupe de noms visiblement slaves est celui que l'on trouve dans la partie transdanubienne de la Hongrie, et surtout dans le Bas Banat actuel. C'est là qu'on rencontre tout d'abord, et cela depuis le commencement du IIe siècle de l'ère chrétienne, le nom de la rivière actuelle *Černa* qui se jette dans le Danube, venant du nord, près deRšava. L'appellation de *La noire,* en face de *La blanche,* est des plus fréquentes dans la nomenclature slave des cours d'eau, notamment dans la région des Carpathes. Et cette même appellation, nous l'avons, désignant un village situé auprès de l'embouchure de cette rivière: dans deux inscriptions votives du IIe siècle qui ont été trouvées à Mehadia et près d'Apula (*statio Tsiernensis, municipium Dierna*), — sur trois briques trouvées en Serbie et en Bulgarie (*Dierna*)[2], — chez Ptolémée (πόλις Διέρνα, située sur le Danube, en aval de Viminacium), — chez Ulpien, au commencement du IIIe siècle (« *in Dacia Zernensium colonia a divo Traiano deducta* »), — sur la carte de Peutinger (*Tierna*), — dans les *Notitiae dignitatum* du IVe siècle (*Transdiernae:* station sur l'autre rive du Danube), — et encore, chez Prokopios, la forteresse *Zerna* (φρούριον Ζέρνης) entre les stations *Novae* et *Pontes* sur le Danube[3]. Si le village de *Tsierna,* à l'embouchure de l'actuelle Černa, a été fondé par des colons de Trajan, il n'est pas douteux que ces colons, provenant, d'après Ulpien, de la Dacie, étaient d'origine slave, et que ce sont eux qui ont donné à la rivière son nom slave, lequel a ensuite été étendu au village.

[1] Ammien Marcellin, XXIX, 6, 7.

[2] *Corpus inscr. lat.*, III, 1568, 14468; briques, *ibid.*, 8277, 12677.

[3] Ptolémée, III, 8, 10; Ulpianus, lib. I, *De cens. Dig.*, 50, 15, 1, 8, 9; *Tab. Peut.*, VII, 4; *Notitiae dignitatum*, 42, 29; Prokopios, *De aedif.*, IV, 6. Les sons barbares pour des oreilles romaines *č* et *d'* sont ordinairement notés *ti, di.* Le nom de *Trans-Černa* (noté *Trans-Dierna*) est apparu sur l'autre rive du Danube par analogie avec tels autres noms comme *Trans-Drobetae, Trans-Marisca.*

Un autre nom slave, tout aussi expressif, est celui de la rivière *Brzava*, affluent du Temeš (du slave *brzŭ* «rapide»), nom appliqué également à une station romaine, *Bersovia*, sur la voie de Viminacium à Sarmizegetus, et cela non seulement sur la carte de Peutinger, à l'endroit où la voie traverse la Brzava, mais encore, dès le début du IIe siècle, chez le grammairien Priscien (sous la forme *Berzobis*)[1]. D'autres noms géographiques probants, et attestés au Ier et au IIe siècles, pourraient être relevés dans la plaine du Danube; ainsi celui de la *Tisa* sous la forme du composé slave *Potisie* (chez Strabon, Πάρισος, à corriger en Πάθισος; chez Pline, *Pathissus amnis*)[2], — celui du Hron (chez Marc-Aurèle, à la fin du IIe siècle, Γρανούας)[3].

On voit qu'il existe une série, peu nombreuse sans doute, mais entièrement probante, de noms slaves attestés par des documents du Ier au IVe siècle de l'ère chrétienne, dans trois régions surtout, autour du lac de Blatno, sur la Save inférieure et dans le Bas Banat. C'en est assez de ce témoignage complémentaire, s'ajoutant aux raisons qu'on a vues par ailleurs, pour nous autoriser à tenir non seulement pour vraisemblable, du Ier au IIe siècle, mais comme certaine, du IIIe au Ve siècle, la présence de Slaves dans cette zone; les noms de *Pelso, Vulka, Vrbas, Tsierna, Berzovia,* Γρανούας, *Pathissus* m'apparaissent tous comme des vestiges d'anciennes communautés ou même d'anciennes tribus slaves. Les Slaves ont donc commencé à pénétrer dans les régions du Danube et de la Save dès les débuts mêmes de l'ère chrétienne, mais en ne formant que des îlots d'allogènes au milieu d'une population illyro-thrace et sarmate. Le caractère de lenteur de cette pénétration explique précisément l'isolement des quelques noms de lieux slaves attestés à date ancienne.

Les données de l'histoire et celles de la toponomastique, à les considérer dans leur ensemble, se complètent et se confirment réciproquement. Elles concordent à montrer le bien fondé de notre thèse. Les Slaves ne sont pas arrivés tout d'un coup, à travers les Carpathes,

[1] *Tab. Peut.*, VII, 3; Priscien, 3, 13. Cette citation a été prise par Priscien aux commentaires de Trajan sur la guerre contre les Daces: «Inde Berzobim Aizi processimus». Cf. de même *Geogr. Rav.*, IV, 14.

[2] Strabon, VII, 5, 12; Pline, IV, 80; Ammien Marcellin, XVII, 13, 4.

[3] Marcus Aur., Εἰς ἑαυτόν, I (*sub finem*). Le nom de la rivière *Hron* (avec ses dérivés *Hronec, Hronek*) est à rattacher sans doute au slovaque *hron* «bruit» et au vieux tchèque *hronúti* «tomber».

jusqu'à la partie hongroise du Danube au Ve siècle, ni jusque vers le Danube inférieur au VIe siècle; mais il y sont venus dès le Ier et le IIe siècles, par petits groupes isolés, s'infiltrant parmi les Sarmates iraniens, les Pannoniens illyriens et les Daces traces; sans doute au IIIe siècle leur avance, jusque là très clairsemée, est-elle devenue plus dense sous l'influence du large mouvement de migration des populations transcarpathiques, et le fait est que, dès les IVe et Ve siècles, la partie septentrionale du pays danubien apparaissait comme pleine de Slaves. C'est là un résultat qui n'a pu être atteint soudainement, peu avant l'époque (551) où Jordanis écrivait dans son histoire la relation précitée [1], sur laquelle se fondent ceux qui ne veulent pas admettre l'arrivée des Slaves à une date plus reculée.

III. *Avance des Slaves vers les Balkans et occupation de la péninsule.*

Si l'on trouve des documents témoignant de la présence des Slaves sur le Danube moyen et sur la Save, du Ier au IVe siècle de l'ère chrétienne, il n'en existe pas, par contre, qui établissent de manière positive leur colonisation dans la péninsule balkanique, au sud du Danube et de la Save. M. Drinov et quelques-uns de ses partisans [2] ont essayé de présenter à cet égard une série de preuves; mais ces preuves ne sont pas convaincantes. Il est possible, sinon très vraisemblable, que des fractions de tribus, peut-être même des tribus slaves en leur entier, se soient trouvées engagées dans les attaques antérieures des Germains et des Huns dirigés vers les Balkans. Nous n'en avons pourtant pas la démonstration sûre. J'ai moi-même, autrefois, accordé trop de valeur à la relation de Moïse de Khorène, suivant laquelle les Gots, pressés en 376 par les Huns, auraient refoulé de Dacie sur l'autre rive du Danube vingt-cinq tribus slaves [3]; l'époque à laquelle

[1] Voir ci-dessus, p. 47.

[2] M. Drinov, Заселеніе балканскаго полуострова Славянами, M., 1874. Cf. en outre, par exemple, J. Pervolf, A. Hilferding, P. Šafařik, Ed. Bogusławski. J'ai moi-même partagé autrefois l'opinion de ces savants. Voir *Slov. star.*, II, p. 174.

[3] L'époque à laquelle a été écrite la *Géographie* de Moïse de Khorène est tout à fait discutable, et l'on ne peut que la placer approximativement entre les IVe et Xe siècles. Une traduction française en a été publiée par A. Soucry, à Venise, en 1881 (*Moïse de Khorène*, texte traduit par A. Soucry) et une traduction russe par K. Patkanov (Армянская географія VII вѣка, Спб., 1877); cf. également le nouveau texte de Soucry dans l'article du Ж. М. Н. П., 1883, nº 226, 21. Voir *Slov. star.*, II, p. 175.

cette relation absolument unique a pris naissance [1] et la façon dont elle est apparue dans la géographie de Moïse demeurent, en effet, obscures. On ne peut non plus invoquer les passages de Constantin Porphyrogénète relatifs à l'attaque des Slaves et des Awars contre Salona, vers 449 [2]. Constantin a, en effet, confondu l'agression des Gots de cette année-là avec la prise de Salona par les Slaves dans la première moitié du VII[e] siècle, probablement sous le gouvernement de Phocas (602-610). Enfin les noms de lieux mêmes que nous lisons sur les cartes de géographie et dans les itinéraires romains des III[e] et IV[e] siècles, et dont l'aspect phonétique paraissait slave à divers savants [3], ne peuvent être tenus pour tels ou, du moins, le caractère slave n'en est-il nulle part nettement manifeste. Quelques noms de lieux de l'ouvrage de Prokopios Περὶ κτισμάτων se rapprochent par leur apparence et par leur aspect phonétique de certains noms slaves, par exemple Στρέδην, Δόλεβιν, Βράτζιστα, Δέβρη, Βελέδινα, Ζέρνης, Βέρζανα, Λάβουτζα, Πέζιον, Κάβετζα [4]; mais cet ouvrage date de la deuxième moitié du VI[e] siècle (après 560), pour laquelle l'existence de communautés slaves dans les Balkans ne peut plus être niée. D'ailleurs ces noms ne sont pas aussi convaincants que l'étaient ceux de *Černa, Pleso* ou *Brzava* au Nord.

En un mot, il n'existe pas de documents sûrs touchant l'arrivée des Slaves dans la péninsule avant la fin du V[e] siècle. Il est possible, sinon vraisemblable, qu'ils y vinrent avec les attaques des Karpes, des Kostobokes (en 176), des Gépides, des Gots, des Sarmates et des Huns, au cours des II[e], III[e] et IV[e] siècles; il est même possible que des bandes ou des tribus aient colonisé d'anciens villages ou des villages abandonnés, mais un point important demeure établi: c'est qu'on ne saurait parler d'une *occupation* des Balkans par les Slaves avant le VI[e] siècle. Les premiers témoignages directs et indiscutables touchant leur marche à travers la Save et le Danube ne paraissent qu'au VI[e] siècle, et tous les historiens byzantins sont d'accord sur le fait que les

[1] *L. Niederle,* «Ein Beitrag zur Gesch. der südslav. Wanderungen»,' dans l'*Archiv für slavische Philologie*, XXV, p. 207.

[2] *De adm. imp.*, 29, 30. Voir *Slov. star.*, II, p. 176.

[3] Ainsi, par exemple, dans l'*Itinéraire de Jérusalem:* Beodizus, Berozicha; dans l'*Itinéraire* d'Antonin: *Brizica, Brendice, Milolitus, Cosintus, Ostodizus;* sur la carte de Peutinger: *Micolitus, Hostizus, Zervae, Burtizus*, etc. Voir *Slov. star.*, II, p. 178.

[4] Prokopios, *op. cit.*, IV, 4. Voir *Slov. star.*, II, p. 179.

assaillants slaves des VI^e et VII^e siècles sont de *nouveaux* conquérants, une nouvelle nation qui demeurait auparavant de l'autre côté du Danube [1].

On admet ordinairement que la première date marquant l'avance des Slaves dans l'empire byzantin est l'année 527, c'est-à-dire l'année de l'avènement de Justinien, car Prokopios dit expressément de ce prince (en parlant de l'Illyrie et de toute la Thrace): « Οὖννοί τε καὶ Σκλαβηνοὶ καὶ Ἄνται σχεδόν τι ἀνὰ πᾶν καταθέοντες ἔτος, ἐξ οὗ Ἰουστινιανὸς παρέλαβε τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν, ἀνήκεστα ἔργα εἰργάσαντο τοὺς ταύτῃ ἀνθρώπους » [2].

Cette date n'est cependant pas exacte; et plusieurs raisons, par contre, nous autorisent à placer l'arrivée des Slaves à une époque antérieure au moins à l'époque du règne de Justin, prédécesseur de Justinien (518-527). Prokopios fait, en effet, mention pour l'année 550 de la défaite infligée aux Slaves par Germanus, chef romain au temps de Justin [3]: d'autre part, les attaques des Gètes en Thessalie, en Epire et en Illyrie, mentionnées par le comte Marcellin (*comes Marcellinus*) pour les années 517 et 530, peuvent être considérées comme des attaques faites par des Slaves, car Marcellinus distingue dans son texte les Gètes des Bulgares, des Huns et des Gots [4]. Enfin Prokopios, dans son ouvrage sur les édifices de Justinien, où il décrit la restauration magnifique des fortifications que Justinien avait fait faire peu après son avènement. parle de deux petites forteresses nommées φρούριον Ἄδινα et ὀχύρωμα Οὐλμιτῶν. où, dit-on, siégaient alors des Slaves, ceux-ci se trouvant même dans la seconde de ces forteresses depuis un long temps: « βαρβάρων δὲ Σκλαβηνῶν ἐπὶ χρόνου μῆκος ἐκείνῃ τᾷς ἐνέδρας πεποιηκότων » [5]. Nous ne savons pas où se trouvait la forteresse d'Adina

[1] Léon, *Tactica*, XVIII, 79, 99; Prokopios, *B. G.*, I. 27, III, 14. Voir *Slov. star.*, II. p. 180.

[2] Prokopios, *Hist. arc.*, 18. Cf. le témoignage de Jordanis (*Rom.*, 388): «hi sunt casus romanae rei publicae praeter instantia cottidiana Bulgarorum, Antium et Sclavinorum».

[3] Prokopios, *B. G.*, III, 40. Ici les commentateurs transforment le nom de Justin en Justinien, mais sans fondement, comme je l'ai montré dans le *Český časopis historický*, 1905, p. 136 et dans les *Slovanské starožitnosti*, II, p. 191. Prokopios dit clairement que la bataille eut lieu sous le règne de Justin, et non de Justinien, et tous les manuscrits portent Ἰουστῖνος.

[4] Marcellin, années 517, 530 *(Getae equites)*. Peu après, nous voyons Theophyl Simokattes identifier d'une façon absolue les Gètes et les Slaves (éd. Boor, III, 417; VII, 2, 5; cf. *Photii summaria*, éd. Boor, 8, 13). Voir *Slov. star.*, II, pp. 186-189

[5] Prokopios, *De aedif.*, IV, 7.

(peut-être n'est-ce là qu'une forme corrompue de Ἄλδινα, nom d'une forteresse située sur la Danube, près de Silistrie); la forteresse d'Ulmeton, appelée *vicus Ulmetum* dans une autre inscription latine[1], était située en Dobroudja, au sud de la ligne Axiopolis (Černa voda)—Tomis (Constantza), et ses ruines ont été récemment l'objet de fouilles dirigées par l'archéologue roumain Vassili Parvan. Il n'y a (malheureusement) pas été trouvé de trace des Slaves[2].

C'est à partir de 527 que les attaques des Slaves, même si cette année n'en marque pas le début, commencèrent à devenir de plus en plus fréquentes et à prendre de l'extension, soutenues qu'elles étaient par les agressions contemporaines des Huns, des Bulgares et des Awars. Justinien, monté sur le trône, voulut faire face au danger du nord par un système grandiose de défenses, composé de plusieurs lignes de forteresses à garnisons permanentes, jusqu'au « Mur long » (μάκρον τεῖχος) qu'Anastase avait fait édifier peu avant, en 512, en avant de Constantinople (de Selymbria à Derkos). Ce système de forteresses fut en effet reconstruit et réaménagé[3]; mais l'empire ne manquait que de soldats pour faire garder ces lignes d'une façon suffisante. Si, sans doute, quelques grandes garnisons étaient suffisamment fournies de soldats de l'Empire et de Barbares alliés (φοιδεράτοι), il existait, par contre, de vastes intervalles sans troupes, et l'armée n'était pas sûre. Aussi les Barbares du nord du Danube, Slaves, Bulgares, Huns et Awars ne se sont-ils inquiétés que médiocrement de cette défense de l'Empire: l'histoire du règne de Justinien et de ses successeurs le montre assez clairement.

Au voisinage du Danube qui était, de fait, la frontière de l'Empire, étaient établis en Pannonie les Lombards, en Hongrie moyenne les Gépides, sur le Danube inférieur les restes des Huns et les Bulgares. A côté d'eux il y avait partout des Slaves, pour la plupart sur le cours moyen du fleuve et dans la Valachie actuelle. C'était tout spécialement le pays des Slaves — la Σκλαβινία de cette époque — auquel se rattachait, à l'embouchure même du Danube, en Bessarabie,

[1] Sur une pierre votive de l'année 140, trouvée près de Ceatal-Orman: cf. J. Weiss, *Mittheilungen der geographischen Gesellschaft*, XLVIII, p. 231, et CIL, III, pp. 1424, 1426.

[2] Vas. Parvan, *Cetatea Ulmetum* (publication de l'Académie de Bucarest), 1912-1915.

[3] Voir leur énumération dans l'ouvrage de Prokopios, *De aedif.*, IV.

le pays des Antes, des Slaves aussi, mais toujours distingués des Slaves proprement dits.

Les attaques des Slaves avaient recommencé dès l'avènement de Justinien : elles s'étaient ralenties quelque peu dans les années 530 à 533, mais on en mentionne de nouveau en 545, en Thrace ; en 547-548, en Illyrie et en Dalmatie, quand les Slaves atteignent Drač (Durazzo)-Epidamne ; en 548/549, en Italie ; en 549, en Thrace ; en 550, vers Niš ; en 551, en Illyrie ; puis, après une interruption, une forte attaque en Thrace jusqu'au Long Mur de Constantinople, vers Salonique et en Grèce ; des Huns (les Kotrigoures) coopèrent à cette dernière expédition dans une plus large mesure. Mais un nouvel et puissant ennemi de l'Empire, un nouvel allié des Slaves, ne devait pas tarder à entrer en scène. C'étaient les Awars.

Les Awars, tribu d'origine turco-tatare, s'étaient mis en mouvement peu auparavant, venant de l'Asie dans la Russie du Sud ; ils s'étaient frayé un chemin à travers les Huns et les Antes slaves[1], et on les vit apparaître inopinément près du Danube, conduits par leur chef, le khakan Baïan. Dès 558, l'empereur recevait des délégués des Awars et tout Constantinople accourait pour les voir, « ἔθνος παράδοξον ». Ils demandaient qu'on leur assignât une place dans l'Empire. L'empereur, qui redoutait ces nouveaux hôtes, sut jusqu'à la fin de son règne, en 565, écarter le danger par des cadeaux et des promesses. Mais aussitôt qu'il fut mort et que Justin II, son successeur (565-578), eut refusé de payer le tribut, commença une série de campagnes awaro-slaves contre Constantinople, qui firent trembler l'Empire jusque dans ses fondements et menacèrent jusqu'à la capitale. Les combats se déroulèrent surtout autour de Sirmium (aujourd'hui Mitrovica, sur la Save), que Baïan, maître de la Pannonie, voulait conquérir coûte que coûte. Les Awars, par ailleurs, participèrent avec les Slaves aux grandes incursions dans les Balkans, dirigées surtout contre Salonique et la Grèce, sous le règne de Justin et de son successeur Tibère (578-582). Il faut noter, comme particulièrement importantes, l'agression contre la Grèce des années 577/578, puis la puissante attaque de l'année 581, qui eut pour conséquence la première occupation durable, ainsi que nous le savons par le récit du chroniqueur syriaque contemporain Jean d'Ephèse pour l'année 584. Les Slaves,

[1] Voir plus loin chapitre XVIII, pp. 189 et suiv.

nation « maudite », conquirent en 581 nombre de villes et forteresses, pillèrent la contrée, tuèrent les habitants. « Aujourd'hui encore » (c'est-à-dire en 584), écrit Jean, « ils demeurent dans les provinces romaines, sans inquiétude ni crainte, pillant, tuant, incendiant. Ils ont acquis des richesses; ils ont de l'or, de l'argent, des troupeaux de chevaux, une multitude d'armes, et ils ont appris à conduire la guerre mieux que les Romains »[1].

La guerre ne cessa pas sous le règne de Maurice (582-602); elle se déchaîna au contraire bien davantage, l'empereur ayant refusé aux Awars le tribut consenti par Tibère. L'empereur était ladre, mais en même temps brave et énergique, et il eût étouffé le danger venant de l'Ouest, s'il n'avait été occupé pendant la première moitié de son règne, jusqu'en 591, par une guerre difficile en Orient. Les Slaves et les Awars avaient ainsi les mains assez libres à l'Ouest, et la défense de l'Empire, au début, ne fut que faible. De nouvelles attaques furent prononcées en 582, en 584/585 et de 586 à 589: l'ennemi pénétra de nouveau en Grèce et occupa le pays[2]. Les attaques contre Salonique décrites dans la première légende de Saint-Démétrios tombent à la fin du règne de Maurice, peu avant 597 selon toute probabilité[3]; de même, les menaces des Slaves contre l'Italie septentrionale, dont il est question dans des lettres du pape Grégoire Ier. Mais, entre temps, l'énergie de l'empereur avait grandi: il avait, en effet, en 591, terminé la guerre à l'Est et remporté aussi de beaux succès à l'Ouest. C'est alors que les armées romaines, sous les généraux Priscus et Pierre, non seulement osèrent traverser le Danube, en 593 et en 597, et pénétrer à l'intérieur du pays slave pour anéantir l'adversaire[4], mais encore remportèrent finalement de grandes victoires sur les Awars, les Gépides et le Slaves, à l'intérieur même de l'empire awar, quelque part sur le Danube, près de Viminacium, et sur la Tisza, en 601.

[1] Jean d'Ephèse, VI, 25; cf. aussi Michel de Syrie, éd. Chabot, X, 18. Pour la chronologie exacte de ces expéditions, voir *Slov. star.*, II, pp. 205 et suiv.

[2] J'ai donné toutes preuves détaillées du fait que ce furent principalement les Slaves qui participèrent en ces années aux incursions en Grèce: voir *Slov. star.*, II, pp. 209 et suiv.

[3] Cf. *Slov. star.*, II, p. 228. La première légende est attribuée à l'archevêque de Salonique Jean II (2e moitié du VIIe siècle). La seconde est l'œuvre d'un auteur inconnu de la fin du VIIe siècle.

[4] D'autres guerres sont mentionnées en Thrace et en Mésie, durant les années 596, 600, 601, et en Illyrie, en 592 et en 598.

L'Empire n'eut cependant aucun profit durable de ces victoires, et la situation se modifia bientôt, quand Phocas, s'étant débarrassé de Maurice par le meurtre, eut pris le pouvoir (602-610): il se déchaîna alors de tous côtés de nouvelles tempêtes que l'empereur n'était pas de force à dominer. La Save et le Danube cessèrent de marquer la frontière de l'Empire. Maurice maintenait encore les assaillants, mais, lui mort, les portes s'ouvrirent toutes grandes aux attaques des Barbares du Nord; il en fut de même plus tard, au début du règne d'Héraclius (610-641). Les Slaves attaquèrent l'Italie (600-603), occupèrent l'Illyrie et la Dalmatie (la prise de Salona par les Slaves se place probablement sous le règne de Phocas), attaquèrent Salonique (609, puis 623 à 641 environ) et l'Istrie (611). D'autres grandes incursions des Awars et des Slaves en Thrace jusqu'aux portes de Constantinople sont mentionnées en 611, 618, 622, et surtout une formidable attaque en 626, à la suite de laquelle la mer, sous les murs de Constantinople, fut rouge du sang des hommes et des femmes slaves[1]. Mais ni le khakan ni les Slaves ne réussirent à prendre la ville.

Ce combat est mémorable en tant qu'ayant creusé la tombe de la force des Awars. Ce ne fut pas là le seul échec; d'autres insuccès suivirent, car le premier élan était brisé. En 623, Samo libéra les Slaves tchèques et slovènes du joug awar; le Bulgare Kuvrat opéra de même de 635 à 641, et c'est sans doute à la même époque que se produisit le renversement de la domination des Awars par les Slaves illyriens, croates et serbes. Tels étaient les signes manifestes de la décadence d'une force qui ne devait plus être restaurée.

Sans doute des combats de moindre envergure eurent-ils encore lieu par la suite; mais ce fut pourtant l'année 626 qui vit la dernière grande offensive awaro-slave contre Constantinople. Les attaques postérieures furent rares; il n'en était d'ailleurs plus besoin, car il est hors de doute que, pendant le règne d'Héraclius (610-641), de Constant II, (642-668), de Constantin IV (668-685), de Justinien II (685-695), la péninsule entière s'était peuplée de Slaves. Ils étaient venus du Nord et avaient définitivement colonisé le pays. Les agressions cessaient dès lors d'elles-mêmes, les assaillants ne jugeant plus utile de pousser vers le Sud et restant dans le territoire occupé. Au VII^e^ siècle, l'expression « pays slave » ne se rapporte plus au territoire du nord du Danube, mais à l'intérieur

[1] Pour les détails, voir *Slov. star.*, II, p. 231.

de la péninsule, surtout à la Macédoine et aux alentours. En un mot, à la fin du VII^e siècle, l'occupation de la péninsule balkanique, la Grèce et une partie de l'Archipel y comprises (en 623, les Slaves pénétrèrent en Crète), était terminée. Pendant 218 ans (à partir de 589), un Romain ne put se montrer dans le Péloponèse: c'est de quoi le patriarche de Constantinople, Nicolas III (1084-1111), se plaint dans la lettre-synodale qu'il adresse à l'empereur Alexis I^er [1].

IV. *La situation ethnique nouvelle en Hongrie et dans les Balkans.*

Les incursions que nous venons de décrire eurent un fort retentissement sur les pays tant du Danube que des Balkans, et cela non seulement dans le domaine politique, mais aussi dans le domaine ethnique. L'étendue de l'Empire romain, dont le Danube (après l'abandon de la Dacie, en 275), puis la Save (à partir de 453) étaient devenus la frontière septentrionale, commença à se trouver réduite du fait de l'avance des Slaves. Morceau par morceau, les Romains allèrent perdant toujours de leur force, surtout après l'année 601 où le Danube fut, pour la dernière fois, fixé comme frontière dans le traité conclu par l'empereur Maurice avec les Awars: de vastes territoires se trouvaient ainsi détachés définitivement de l'Empire. Certaines provinces et préfectures continuaient à figurer *de nomine* dans les recensements officiels, mais de fait elles ne faisaient déjà plus partie de l'Empire, et lors qu'il fut procédé, au VIII^e siècle, à une nouvelle division en « thèmes » qui réunissaient les pouvoirs militaires et civils[2], le domaine impérial *(Romania)* ne s'étendait plus que sur une zone située le long de la mer Égée, sur la Grèce (mais de nom seulement) et sur une zone étroite le long de l'Adriatique.

La perte de tous ces territoires était accompagnée de grandes modifications ethniques. Avant l'arrivée des Slaves, toute la péninsule balkanique semblait vouée pour une partie à la « grécisation » et pour l'autre à la « romanisation », la limite des deux zones d'influence passant environ par Lissa au sud de Scutari, par Prizren et par Skoplje, entre Niš et Bela Palanka, laissant Kustendil d'un côté et Pirot de l'autre,

[1] *Slov. star.*, II, p. 210. Pour l'histoire de l'invasion slave dans les Balkans, voir aussi le précieux ouvrage (en serbe) de St. Stanojević sur « Byzance et les Serbes » (Византија и Срби, Нови Сад, 1903).

[2] Voir la bibliographie de cette question dans les *Slov. star.*, II, p. 285.

pour continuer au nord de Vraca et de Nikopol. Cette limite se déduit des inscriptions, selon la langue dont on constate la prédominance [1].

La romanisation de la zone du nord rayonnait en s'élargissant autour de deux centres, à savoir: d'une part, les villes du littoral dalmate, colonisé de façon compacte par l'Italie (d'abord Salona, la principale de ces villes, puis Aequum, Iader, Narona et Epidaurum); d'autre part, la région du Danube, ou plus exactement les colonies et les forteresses bordant les rives du fleuve. De là, la romanisation pénétrait jusqu'à l'intérieur des Balkans. Sans doute était-elle plus ou moins intense suivant les régions; mais il n'en est pas moins certain que, même à l'intérieur, il y avait au VI^e^ siècle, autour des colonies, de vieux habitants autochtones romanisés: les restes ultérieurs de cette population, dont il sera question plus loin, suffisent à en témoigner.

La première entrave apportée au progrès de la romanisation provint de la division de l'empire romain, après la mort de Théodore I^er^, en 395; la limite entre les deux moitiés de l'empire se trouva fixée par une ligne reliant Kotor (Cattaro) à Belgrade et, à l'est de cette limite, le latin, quoiqu'il dût dominer longtemps encore (par exemple dans l'armée), commença à partir du VI^e^ siècle à céder la place au grec. Mais il était alors trop tard pour la romanisation comme d'ailleurs pour une hellénisation nouvelle, car, dès les VI^e^ et VII^e^ siècles, l'occupation slave survenait, apportant les éléments d'une autre civilisation, non pas certes affinée, mais forte, saine, d'une capacité productrice et assimilatrice extraordinaire. Les Slaves aimaient à recevoir les acquisitions d'une culture étrangère supérieure à la leur, à adopter des mœurs étrangères, mais, loin de perdre pour cela leur langue ni leur nationalité, ils savaient au contraire s'assimiler eux-mêmes des étrangers. Une fois devenus les maîtres, grâce à leurs grandes masses, de la majeure partie de la péninsule, ils s'y sont assuré une résidence durable, anéantissant une partie des anciens habitants [2], en chassant une autre et assimilant le reste, de telle sorte qu'il ne devait rester de ceux-ci qu'une proportion infime, surtout dans le massif balkanique.

De fait, lorsque l'occupation slave est un fait accompli, la situation est la suivante.

[1] Pour plus de précisions sur cette limite, voir C. Jireček, *Arch. Ep. M.*, X, 44, *Romanen*, I, 13.

[2] Il faut d'ailleurs rappeler qu'avant l'occupation slave la péninsule balkanique avait déjà perdu beaucoup de sa population autochtone.

Les Grecs se sont maintenus seulement sur le littoral de la Mer Noire, à partir de Deultum dans la direction du Sud, et sur la Mer Égée. Là même, pourtant, les Slaves sont arrivés, par endroits, jusqu'à la mer, mais probablement sans être en force (aux alentours de Salonique notamment), car on ne saurait comprendre autrement l'hellénisation ultérieure de toute la Thrace méridionale et orientale. Dans l'Hellade proprement dite, de même, les Grecs continuent à former le noyau de la population, quelques indications que l'on ait sur la « slavisation » de la Grèce: ainsi s'explique la disparition relativement rapide des Slaves qui ont occupé la Grèce au VI^e^ siècle et la tenaient encore aux VII^e^ et VIII^e^ siècles [1]. Par contre, les colonies de prisonniers grecs installées sur la rive nord du Danube (VII^e^-VIII^e^ siècles) ne se sont pas maintenues.

L'élément roman, après l'arrivée des Slaves, est resté surtout sur le littoral de l'Adriatique, en Dalmatie, dans les parties attenantes de la Bosnie et de l'Herzégovine et enfin dans certaines régions de l'intérieur qui ne formaient que comme des îlots dans l'ensemble de la population slave. Les habitants du littoral de l'Adriatique parlant le roman sont appelés dans les sources *Romani* ou *Latini* (ainsi déjà chez le prêtre de Dukla), pour être distingués des Romaïotes (du grec Ῥωμαῖοι), c'est-à-dire des Grecs byzantins; les Romans à l'intérieur ont été nommés par les Slaves *Vlasi* (pluriel de *Vlach*), c'est-à-dire « Vlakhs », ou bien, par opposition aux gens du littoral, *Crni Latini, Nigri Latini,* Μαυρόβλαχοι, *Moroulachi, Morlachi, Morlacci, Murlachi* (appellation conservée jusqu'à ce jour dans la région de la montagne de Velebit). Les Romans de Dalmatie parlaient à l'origine un dialecte de l'Italie du sud, puis ils passèrent au dialecte vénitien; mais entre temps, peu à peu, ils se laissèrent de plus en plus slaviser. Dès les IX^e^ et X^e^ siècles, les Slaves arrivaient jusqu'au littoral; ils s'établissaient auprès de villes dont les habitants prenaient leurs filles pour femmes; et c'est ainsi que les dernières positions romanes, les îles de Veglia (Krk), Lussin (Lošinj), Arbo (Rab) et les villes de Trogir, Split (Spalato), Dubrovnik (Raguse) et Kotor (Cattaro) se slavisèrent progressivement sous l'influence d'une paisible vie en commun. Au XVII^e^ siècle, on avait en général cessé de parler roman dans cette région, et c'est en 1898 qu'est mort à Krk le dernier citoyen connaissant

[1] Voir plus loin, p. 108.

encore la « langue mystérieuse », c'est-à-dire les derniers restes du vieux roman[1].

Les Vlakhs de l'intérieur n'apparaissent dans les sources qu'au XI^e siècle en Macédoine méridionale[2]. Ils s'y étaient d'ailleurs largement étendus. Leur centre, aux XIII^e et XIV^e siècles, était l'ancienne Thessalie, qu'on appelait Βλαχία et aussi Μεγάλη Βλαχία, par opposition aux anciennes Aetolie et Acarnanie, constituant la Μικρὰ Βλαχία, et à l'Épire, appelée Ἀνωβλαχία. Ils s'étaient rassemblés là sur les deux versants du Pinde. Ils sont signalés encore en divers autres endroits de la Macédoine, de la Vieille Serbie, du Monténégro, de l'Herzégovine jusqu'au Velebit; ils le sont aussi plus loin à l'Est, entre Niš et Sofia. Tous ces Vlakhs ne sont que des éléments de l'ancienne population romanisée, chassés de la zone romane par l'avance des Slaves du Sud. Aussi les trouve-t-on comme concentrés sur la frontière de la Grèce; quelques-uns d'entre eux ont été poussés de l'Ouest vers la Stara Planina et les Rhodopes, où ils n'avaient jamais résidé jusqu'alors.

Ces Romans de l'intérieur ou Vlakhs ont été plus tard partiellement slavisés (le nom de *Vlach* a désigné, en effet, par la suite un Slave pasteur montagnard demeurant dans les villages des montagnes nommés *katun*). Ils se sont toutefois maintenus en partie jusqu'à nos jours dans la Macédoine méridionale et sur le Pinde, sous les noms d'Aromuns (Aramâns), Meglenites, Tsintsars, Achanes, Koutso-Valaques, Korakatchanes. Ceux qu'on appelle les Kara-Vlakhs sont des immigrés venus plus tard de Valachie[3].

Il y a un lien étroit entre l'histoire de ces Romans et l'origine du peuple roumain cantonné au nord du Danube. Cette origine des Roumains de l'ancienne Dacie est à vrai dire assez complexe. Il était d'abord demeuré certainement en Dacie des restes d'une population

[1] Voir la bibliographie de l'histoire des Romans de Dalmatie dans *Slov. star.*, II. pp. 300—301, et surtout l'étude célèbre de C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters* (Wien, 1901).

[2] Kekaumenos, 172, 175, 176; Kedrenos, II, 435 (Bonn); Anna Komnena, V, 5, VIII, 3, X, 3; Niketas Akom., 171 (Bonn); Jan Kinnamos, VI, 3 (Bonn); Kantakuzenos, I, 146. Voir *Slov. star.*, II, p. 302.

[3] Parmi les études nombreuses, mais en grande partie de caractère politique, qu'ont suscitées les Vlakhs, les plus importantes sont celles de G. Weigand: *Wlacho-Meglen* (Leipzig, 1892), *Aromunen* (Leipzig, 1895, 1899), *Rum. Dialekte* (*Jahresber. des Inst. für rum. Sprache,* Leipzig, 1900).

primitive geto-dace (thrace) et aussi des représentants des colons romains et des Daces romanisés. Vinrent ensuite des éléments slaves, des éléments turco-tatars. Le noyau essentiel de la population, à ce qu'il semble, était pourtant constitué par les immigrés romans des pays balkaniques voisins, à savoir de la Haute Mésie, de la Dacie ripène *(ripensis)* et méditerranéenne et de la Dardanie: ces immigrés, au Moyen Âge, ne cessèrent de se retirer vers le Nord, pour y former avec les divers habitants de l'ancienne Dacie un ensemble ethnique nouveau, celui des Roumains[1]. Cette marche vers le Nord ne fut pas arrêtée par les Carpathes orientaux: elle se poursuivit jusqu'au territoire des Ruthènes et des Slovaques; elle ne s'acheva même qu'au XVI^{e}-XVII^{e} siècles dans la Moravie orientale, qui reçut alors des immigrés le nom de Valachie[2].

Les restes des vieilles tribus des Thraces et des Illyriens, si fortement réduites même avant l'arrivée des Slaves, ont eu le même sort que les Romans de l'intérieur[3]. Les Thraces ont, à l'Est, entièrement disparu. Ils sont mentionnés pour la dernière fois au VI^{e} siècle, avec l'indication qu'alors on parlait encore leur langue dans les montagnes, puis ils disparaissent de l'histoire, à l'exception des Besses[4]; et quelques noms de tribus seulement, conservés par les Bulgares, paraissent indiquer, mais sans que cela soit tout à fait sûr, que les Slaves ont eu des relations avec les tribus thraces des Besses, des Sapes et des Païons[5].

[1] On trouvera un exposé ainsi que la bibliographie de ce problème si discuté dans le travail de R. Briebrecher, *Der gegenwärtige Stand der Frage über die Herkunft der Rumänen* (Progr. Hermannstadt, 1897) et dans les ouvrages de N. Jorga (*Geschichte des rumänischen Volkes,* I. p. 86), de K. Kadlec (*Valaši a valašské právo v zemích slovanských a uherských,* v Praze, 1916, pp. 1-82) et d'Onciula (*Românii in Dacia traiana,* Bucarest, 1902). J. Peisker a récemment soutenu, par des arguments d'ordre économique, que les Vlakhs et les Roumains étaient des Turco-Tatars romanisés (*Abkunft der Rumänen,* Graz, 1917, *Zeitschr. des hist. Ver. f. Steiermark,* XV): c'est là une thèse évidemment outrancière.

[2] J. Válek, *Čas. Mor. Mus.,* 1909, p. 129.

[3] Strabon, VII, 7, 9; Eutropius, VIII, 6.

[4] Michel le Syrien, X, 23; Anton. Plais., *Corpus scr. eccles. lat.* (Vindobonæ, 1898), XXXVIII, 184, 213. Sur les Besses, voir Theophanes, éd. Boor, 145, et Tomaschek, *Thraker,* I, p. 77, *Zur Kunde der Hæmus-Halbinsel* (Wien, 1882), p. 59.

[5] Il s'agit du nom de *Bešafara* (les Besses?) conservé dans la région de Tatar-Pazardžik, du nom des *Chopes* (les anciens Σάπαι, Σαπαῖοι?), dans le pays

Les Illyriens ont de même tout à fait disparu sous la vague slave, surtout une fois que l'empire des Bulgares se fut étendu, sous le règne du tsar Siméon, jusqu'à la mer Adriatique. Mais, lorsque les Byzantins, en 1041, ont reconquis l'Épire et brisé la domination slave, les anciens Illyriens autochtones ont commencé à réapparaître de plus en plus au grand jour sous le nom nouveau, qu'ils avaient tous en commun, d'Albanais (Arbanites, Arbanases), nom qui en réalité n'était originellement que l'appellation locale d'une peuplade de montagnards[1]. Ces Albanais illyriens (ou, d'après certaines théories récentes, thraces), habitaient alors entre l'Adriatique, la frontière du Monténégro actuel, Prizren, le lac d'Ochrida et l'Épire au sud. L'élément slave, qui a été autrefois assez important parmi eux, ainsi qu'il ressort du caractère slave de quantité de noms de lieux, a été absorbé peu à peu. Au nord de la Save, par contre, les anciens Pannoniens disparurent tout à fait. Prokopios, au VI^e^ siècle, emploie encore de temps à autre les vieilles appellations de « Pannoniens, Dalmates, Noriciens, Carniens », mais celles-ci ne désignent plus les anciennes tribus: elles s'appliquent aux nouvelles tribus qui s'étaient alors établies dans la région, de même que, par la suite, le nom de Pannoniens est employé quelquefois pour désigner tantôt les Slaves, tantôt les Magyars[2]. Les Slaves Croates ont dû pourtant rencontrer sur la Save les anciens Breuks: on est autorisé à le penser par le nom des Braïks (*Brajci*) actuels, habitants de la Haute Kulpa qui parlent le kajkavien. On ne peut dire, faute d'aucun témoignage, ce que sont devenus les anciens Daces; mais il est vraisemblable que, malgré la dévastation de leur pays et les déportations à l'étranger, ils se sont conservés jusqu'à l'arrivée des Slaves, soit tels qu'ils étaient, soit du moins romanisés: complétés ensuite par des Romans venus de l'intérieur des Balkans, ils ont contribué à former la nation roumaine.

compris entre Kratovo et Sofia, et du nom des Piantses (Πταίονες, byz. Πιάνιτζα, Πίαντζος) en Macédoine, auprès des sources de la Struma. A ces trois noms Drinov a ajouté le bulgare *dulupъ* (Δόλοπες?) et Geitler les *Darzilci* (Δερσαῖοι, Δάρσιοι?). Voir, pour les détails, *Slov. star.*, II, pp. 309-311.

[1] Voir Ptolémée, II, 14, 1; III, 12, 20: « Ἄλβανον ὄρος, Ἀλβανοί. La première mention des Albanais en Épire se trouve chez Anna Komnena (VI, 8), en 1079, et chez Jean Skylitses (éd. Bonn *apud Cedrenum*, II, 739): Ἀρβανῖται. La première mention de la *lingua albanesca* se trouve dans une charte de Raguse de l'année 1285 (Jireček, *Romanen*, I, 43).

[2] Voir Prokopios, *B. G.*, 15; *Ann. Fuld.*, 884; Jean Kinnamos, V, 17; *Anon. regis Belae*, 50; *Vie de Saint Clément*, 2. Voir aussi *Slov. star.*, II, p. 314.

On ne saurait croire en effet que les contrées montagneuses de l'ancienne Dacie étaient tout à fait désertes au moment de la venue des Slaves.

Il n'est presque rien resté non plus des tribus d'envahisseurs qui ont précédé les Slaves dans les Balkans. Il n'est aucunement question de Gaulois à l'époque slave. Les restes des Sarmates iraniens, transférés là comme colons par Constantin (en 334)[1], ne se manifestent que dans les noms de deux forteresses de la montagne: Σάρματες et Σαρμάθων[2]. Quant aux Germains, ils étaient nombreux aux IIIe et IVe siècles, les Gots en particulier, dans les villes des Balkans, comme nous le voyons par le discours de Synesios à Arkadios en 399[3]; mais par la suite, à l'époque slave, il n'en restait plus que quelques villages en petit nombre. Les Gots sont signalés aussi dans la Dalmatie du nord et, plus tard, aux environs de Nikopol, sous l'Hæmus, où l'on parlait encore got au IXe siècle[4]. Les Hérules, établis en 512 aux environs de Singidunum, sont mentionnés en 526 parmi les forces des Awars attaquant Constantinople[5]; de même les Gépides, qui ont disparu ensuite au cours de leurs combats avec les Awars, les Lombards et les Slaves dans la Basse Hongrie[6]. Des Bastarnes, dont l'empereur Probus avait installé, en 279, une centaine de mille hommes dans les Balkans, il n'est demeuré, attesté par Prokopios, que le nom de la seule petite forteresse de Βαστέρναι[7]. Peut-être est-il permis de retrouver des restes des Skires dans les Angiskires de Jordanis, établis dans la Scythie Mineure[8]. Les Lombards n'ont laissé que la trace d'une garnison à Ἄπροι, entre l'embouchure de l'Hebros et la Propontide[9]. Les Rugiens sont signalés

[1] Voir plus haut, p. 53.

[2] Prokopios, *De aedif.*, IV, 4, 11. Cf. aussi *Itin. Hier.*, 565, 8.

[3] Latyšev, *Scythica*, I, 736.

[4] Prokopios, *B. G.*, I, 7; Jordanis, *Get.*, 267 (cf. aussi Prokopios, I, 16, IV, 5; *B. Pers.*, I, 8); Walafrid Strabo, *De reb. eccl.*, 7 (*Bibl. vet. patrum Lugd.*, 1677, XV, 184), ce dernier auteur étant mort en 849.

[5] Georg. Pisides, 197.

[6] Theophanes, éd. Boor, 315. Voir ci-dessus, p. 64.

[7] Prokopios, *De aedif.*, IV, 11.

[8] Jordanis, *Get.*, 272-280.

[9] Prokopios, *De aedif.*, IV, 27. Il y avait aussi la petite forteresse de Λακκοβοῦργος sur le Danube (*ibid.*, IV, 6); et le nom des Lombards se retrouve dans celui du village de *Logovardi*, en Macédoine, dans la région de Monastir.

pour la dernière fois en 452 dans deux villages de la Thrace méridionale (Bizye, Arkadiopolis), non loin de Constantinople[1].

Parmi les Turco-Tatars, les Huns, arrivés à la fin du IVe siècle, se sont retirés derrière les Carpathes, le Seret et le Prut, après leur défaite de 453, ne laissant derrière eux que des éléments insignifiants. Plus tard, lors des attaques des Slaves, ils sont complétés par des tribus nouvelles, les Kotrigoures et les Outrigoures, mais de fait ils cessent d'être dangereux après les années 558-559[2]; on les trouve signalés pour la dernière fois à l'attaque de Constantinople, en 526[3]. Les Awars étaient plus nombreux que les Huns, et ils ont résisté à la submersion slave jusqu'au IXe siècle. Arrivés sur le Danube moyen en 566-567[4], ils sont restés concentrés tout d'abord dans la Pannonie méridionale, puis plus tard au Nord, entre le lac de Blatno et la forêt de Vienne, où se trouvait, aux VIIe et VIIIe siècles, l'Awarie proprement dite (on disait *Avaria, terra Avarorum*, comme *Hunnia, regnum Hunnorum*), défendue par une ligne de places fortifiées (*hringus*)[5]. De là leur domaine se prolongeait à l'est du Danube, vers la Tisa. On ne dispose pas de données historiques ni archéologiques établissant leur présence en Bohême, non plus qu'en Moravie, non plus que parmi les Slaves des Alpes[6]: ces pays, comme d'autres encore, subissaient seulement de loin la domination des Awars, par des incursions intermittentes, à la suite desquelles les Awars emmenaient les Slaves pour les enrôler de force dans leurs troupes et les faire combattre au premier rang (*befulci, bifulci*)[7]. Ces relations étroites des Awars avec les Slaves ont laissé leur trace dans les langues slaves du Nord où le nom des Awars s'est conservé sous la forme *obr* « être sauvage, fort, surhumain », « géant »[8].

La décadence de la puissance des Awars commença au VIIe siècle,

[1] Jordanis, *Get.*, 266.

[2] Voir plus haut, p. 63.

[3] Georg. Pisides, 197 et suiv.

[4] Voir ci-dessus, p. 63.

[5] Voir *Slov. star.*, II, p. 321.

[6] Voir mon article sur « Les Tchèques et les Awars » dans le *Český časopis historický*, 1909, p. 345. Par contre, d'après Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, 30), des Awars étaient restés dans la Dalmatie septentrionale dans le district de Lika-Krbava (voir F. Šišić, *Geschichte der Kroaten*, Agram, 1917, I, p. 55).

[7] Voir surtout les précisions données dans la *Chronique* de Fredegar, IV, 48.

[8] Tchèque *obr*, slovaque *obrin*, polonais *obrzym, olbrzym*, sorabe *hobr*, russe *obrin*; on lit, pour la première fois, dans la légende de Constantin, chap. XVI: *obri*.

durant les années 623-641[1]; mais il fallut, pour la ruiner définitivement, les guerres avec Charlemagne, de 791 à 799. L'ancienne *terra Avarorum* fut alors si complètement dévastée et dépeuplée qu'au IX^e^ siècle elle était encore qualifiée *solitudines Avarorum*[2]. Une partie des Awars s'était réfugiée derrière la Tisza; une partie était restée en Pannonie; mais ils devaient disparaître ici comme là. C'est en 822 qu'on voit, pour la dernière fois, une délégation des Awars apparaître à la diète de Francfort; en 873, des Awars christianisés sont signalés dans la Basse Pannonie[3]. Ensuite ils disparaissent parmi les Slaves ou parmi les Magyars qui ont pris possession de la plaine hongroise à la fin du IX^e^ siècle.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des colonies asiatiques de moindre importance établies dans les Balkans surtout à partir du VIII^e^ siècle[4]. Il sera question plus loin de l'arrivée des Bulgares en 679 et des conséquences qui en sont découlées[5].

[1] Voir plus haut, p. 65.

[2] Regino, *Chron.*, 889.

[3] *Ann. Einhardi*, 796; *Ann. regn. Franc.*, 811, 812; *Conv. Bag. et Car.*, 3, 6.

[4] Voir *Slov. star.*, II, pp. 324-325. Il s'agit surtout de la colonisation des Syriens, des Arméniens et des Turcs Vardariotes, ces derniers ainsi nommés parce qu'ils s'étaient installés sur le Vardar, en Macédoine, vers 838.

[5] Voir plus loin le chapitre IX, consacré aux Bulgares, pp. 100 et suiv.

Chapitre VI.

Différenciation des Slaves du Sud.

On a cru longtemps, suivant l'opinion de Kopitar, à laquelle s'était rallié Miklosich, que les premiers Slaves arrivés dans le Sud avaient formé un groupe *slovène* s'étendant des Alpes à la Mer Noire: ce n'est qu'au VII^e^ siècle que, par la venue des Serbo-Croates, ce groupe se serait trouvé comme divisé en Slovènes proprement dits, à l'Ouest, et en Slovènes de Dacie, à l'Est. De fait, ni l'histoire ni la philologie ne justifient cette opinion. La version d'une venue si tardive des Serbo-Croates ne mérite pas créance[1], et d'ailleurs l'étude minutieuse qui a été faite ces derniers temps des dialectes slaves du Sud ne montre qu'une série continue de parlers, depuis les Alpes jusqu'à la Mer Noire, sans aucune solution de continuité autorisant l'hypothèse d'une enclave soudainement enfoncée dans une unité linguistique ancienne. Aussi l'école philologique nouvelle, avec V. Jagić à sa tête, n'admet-elle pas la conception de Kopitar[2]. Elle estime que la vague slave qui a roulé vers le Sud apportait en elle-même, dès l'origine, les éléments d'où sont issus plus tard les Slovènes, les Serbo-Croates et les Bulgares, ces éléments étant d'ailleurs déjà disposés dans l'ordre où, par la suite, l'histoire devait les trouver[3]. Assurément ce n'étaient là que des éléments, et la différenciation définitive en trois groupes

[1] *Lautlehre der slav. Sprachen* (Wien, 1879, p. 33); cette opinion a été adoptée aussi par L. Mahnić, T. Maretić, St. Novaković et B. Ljapunov.

[2] Voir surtout les articles de V. Jagić (*Archiv für slavische Philologie*, VI, p. 148; VIII, p. 579, et XVII, pp. 47-87) et de V. Oblak (*ibid.*, XVII, p. 595); voir aussi *Slov. star.*, II, p. 257.

[3] Le voisinage ancien des Slovènes et des Tchèques, comme des Bulgares et des Russes, est attesté par diverses particularités linguistiques dont on trouvera l'indication dans les *Slov. star.*, II, p. 329; voir aussi la nouvelle grammaire historique du bulgare de B. Conev, История на българский езикъ, София, 1919 (introduction).

distincts, séparés l'un de l'autre par des différences assez profondes, ne s'est produite qu'une fois les Slaves du Sud installés dans leur nouveau domaine: l'habitat, le milieu, l'influence des autochtones illyriens ou thraces demeurés dans le pays et, plus tard, l'influence des Romans devaient imprimer leur marque sur le développement local de leurs parlers et de leur civilisation; l'histoire devait enfin, avec le temps, parachever cette différenciation en dissociant dans une certaine mesure les Serbes des Croates.

La masse des Slaves du Sud, alors qu'elle s'éloignait de son habitat primitif, n'offrait probablement que de faibles différences intérieures, mais les centres dialectaux qu'elle comprenait devaient s'y présenter déjà dans le même ordre géographique que par la suite, et nous pouvons admettre que les Protoslovènes occupaient le coin sud-ouest de cet habitat primitif, quelque part vers la Haute Vistule, à côté des Tchèques, tandis que les Protobulgares occupaient le coin sud-est et que les Protoserbocroates se trouvaient entre les Protobulgares et les Protoslovènes, vers la partie centrale des Carpathes, ainsi que le confirme peut-être le lien que l'on a essayé de constater entre le nom des Croates (*Chorvat* ou *Charvat,* cette seconde forme étant sans doute plus ancienne) et le nom même des Carpathes[1]. Les Protobulgares ont avancé le long du Seret et du Prut vers le cours inférieur du Danube; les Protoslovènes et, en partie au moins, les Protoserbes ont descendu le long des pentes occidentales des montagnes, à travers la Moravie, vers la Pannonie[2]. Il n'a dû passer que peu d'éléments par la partie centrale des Carpathes en raison de la difficulté des communications[3]; mais il n'en est pas moins sûr que c'est par la voie du nord que les

[1] Sur la coïncidence du gr. Καρπάτης, du germ. Harfaða et du slave *Charvat,* voir *Slov. star.*, I, pp. 181, 297 et 427 et suiv; elle est contestée d'ailleurs par Al. Brückner. L'origine du nom de Carpathes est obscure et, par suite, celle du nom de Croate l'est également. Il est à remarquer que l'on constate des coïncidences curieuses entre plusieurs noms de rivières transcarpathiques et les appellations slaves ultérieures de certains cours d'eau des Balkans: voir *Slov. star.*, II, p. 330.

[2] Je suis porté à croire que les ancêtres des Croates, dès avant la poussée des Germains et des Turco-Tatares, se trouvaient en Galicie et les ancêtres des Serbes en Moravie ou dans le nord de la Hongrie. Les tribus croates sont descendues plus tard que les tribus serbes, peut-être poussées par les Awars.

[3] Il faut remarquer pourtant que les défilés de Dukla et surtout ceux d'Užok et de Jablonica étaient déjà assez fréquentés même avant l'époque historique.

Serbo-Croates et les Slovènes ont dû arriver en Pannonie et dans la région des Alpes, et non point par la voie du Danube méridional, sous la pression des Awars, comme on l'enseigne souvent d'après les résultats d'un travail ancien de Rœssler[1].

Après l'arrivée des Slaves du Sud dans les Balkans, l'évolution linguistique de leurs parlers se développa dans les directions essentielles qui les caractérisent. Ces parlers, par comparaison avec les autres parlers slaves, offrent les traits suivants: 1° caractère dur des voyelles *e* et *i*; — 2° disparition de la différence entre *i* et *y*; — 3° substitution de *e* à la nasale *ę*; — 4° valeur syllabique, en certains cas, de *r* et de *l* et transformation de *t* dur en *l* moyen; — 5° groupes *trat* et *tret*, pour *tort* et *tert* (*tlat, tlet*, pour *tolt, telt*); — 6° usage de la conjonction *da* dans les propositions subordonnées; — 7° palatalisation du slave commun *tj, dj* en *č, j* en slovène, en *ć, j* en čakavien, en *ć, đ* en štokavien, en *g', k'* dans les parlers de la Resava et de la Morava, et en *št, žd* en bulgare commun[2].

C'est ainsi qu'à l'ouest s'est constituée une zone, où *o* représente le slave commun *o, e* le slave commun *ě* et *j*, *c* le slave commun *tj, dj;* — plus à l'est s'est formée la zone du dialecte kajkavien qui est comme une zone de transition entre celle du slovène et celle du serbo-croate[3]; — enfin la zone du serbo-croate pur est apparue, composée de deux domaines: celui des parlers čakaviens (avec *j* correspondant au slave commun *dj*) et celui des parlers štokaviens (le serbe proprement dit avec *đ* pour le slave commun *dj*). — Il faut ajouter, d'ailleurs, que, depuis le temps les plus reculés, le čakavien est en train de

[1] Rœssler, *Ueber den Zeitpunkt der slav. Ansiedelung auf der unteren Donau*, p. 92 (dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, Phil.-hist. Kl., 1873, Bd. 73). C'est ce qu'enseignait aussi Miklosich (*Vergleichende Lautlehre*, 1879, p. 33) et ce qu'enseignent plusieurs autres savants même jusqu'à ce jour: voir *Slov. star.*, II, p. 332.

[2] Jagić, *Archiv für sl. Philologie*, XX, p. 35; Vondrák, *Vergleichende Grammatik der slav. Sprachen*, I, p. 2.

[3] Les Kajkaviens actuels, dans la Croatie occidentale, sont Croates au point de vue national (voir L. Niederle, *La race slave*, trad. du tchèque par Louis Leger, pp. 175-176); mais leur dialecte a un tel caractère de transition que certains philologues, comme Kopitar, Miklosich, Oblak, Belić, le tiennent pour slovène, tandis que d'autres, comme Jagić, Rešetar, Vondrák, Polívka le tiennent pour serbo-croate. Voir à cet égard l'article d'A. Belić dans la *Revue des Études slaves*, I, 1921, pp. 20-27: « Les rapports mutuels du serbo-croate et du slovène ».

céder la place, au nord, au kajkavien et, au sud, au štokavien auquel il a déjà abandonné un vaste territoire en Dalmatie, en Bosnie et en Slavonie [1].

Entre le štokavien et le bulgare pur s'étend une zone de dialectes de transition qui, en certains endroits, offrent davantage d'éléments serbes, tandis qu'en d'autres endroits le bulgare y prévaut. Ce sont les dialectes vieux-serbes qui vont de Prizren et de Tetovo, en passant par Priština, Kumanovo, Vranja, Niš, jusqu'au Timok, (dialectes de Prizren et du Timok), — et, au sud, les dialectes de la Macédoine septentrionale, de Skoplje à Trn et à Sofia. Les dialectes de la Macédoine méridionale sont déjà nettement bulgares. Le bulgare pur, caractérisé par le changement de *tj, dj* en *št, žd* et, à l'époque ancienne, par la conservation assez tardive des nasales et des *jers* semi-voyelles, s'est étendu dans la partie orientale du territoire des Slaves du Sud, c'est-à-dire depuis le Timok, la région de Sofia et la Macédoine jusqu'à la Mer Noire: il s'est divisé au cours du temps, suivant le traitement des *ě* et des nasales du slave commun, en groupe occidental (*ě* > *e*) et en groupe oriental (*ě* > *ᵉa*).

L'évolution du serbo-croate a subi, dans la suite, ainsi que l'on sait, l'effet de civilisations différentes: une partie des éléments parlant le serbo-croate a embrassé la religion catholique-romaine et, du même coup, a adopté l'écriture latine et toute la civilisation occidentale; les autres éléments ont embrassé la religion orthodoxe byzantine et la civilisation orientale. C'est ainsi que se sont constitués, d'une part, les Croates et, d'autre part, les Serbes, deux peuples slaves aujourd'hui nettement distincts malgré leur étroite parenté.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'à l'époque qui a immédiatement suivi l'arrivée des Slaves dans les Balkans les Serbes et les Croates n'avaient aucunement l'existence propre qu'ils ont aujourd'hui. Les Slovènes et les Bulgares n'avaient pas non plus, d'ailleurs, leur existence propre. Il n'y avait alors qu'une série de tribus peu différenciées les unes des autres: c'est d'elles qu'au cours de l'histoire médiévale sont issus les Slovènes à l'ouest, les Croates et les Serbes au centre et les Bulgares à l'est [2].

[1] Voir la bibliographie de cette question dans les *Slov. star.*, II, p. 334.

[2] On trouvera l'indication des travaux concernant cette évolution dans les *Slov. star.*, II, pp. 334-337, et dans mon *Slovanský svět,* v Praze, 1910, p. 183 (ou dans la traduction française de cet ouvrage, *La race slave*, pp. 227-231).

Chapitre VII.

Les Slovènes.

Les Slaves établis au sud du Danube et au nord de la Drave inférieure, de la Kulpa et de l'Istrie avaient traversé le Danube moyen après le début de l'ère chrétienne, comme le prouve la dénomination slave du lac de Blatno, *Pleso,* chez Pline[1]. Mais ils n'apparaissent dans l'histoire, de façon patente et en tant que Slaves, qu'à la fin du VI^e^ siècle, dans les attaques contre les villes de l'Istrie et de l'Italie du nord en 592, 600, 602[2] et dans les guerres contre Tassilo, duc de Bavière, en 595-596, près des sources de la Drave et de la Mura, dans la région que l'on appelait dès alors *provincia Sclavorum*[3]. A la même époque, ou du moins bientôt après (après 611), tous les Slaves de cette contrée, des Alpes au Danube moyen, tombent sous la domination des Awars dont Samo les libère en 623-658[4]; mais ils ne restent pas longtemps libres, car, dès 745, Borut, prince de Carinthie, accepte la domination bavaroise en échange du secours que les Bavarois lui avaient prêté contre les Awars. Cette domination est scellée en 772 par l'écrasement d'une révolte contre les dominateurs germaniques; elle est remplacée en 788 par la domination de l'empire des Francs. C'est alors que les Slaves embrassent le christianisme (à l'exception de ceux qui vivaient retirés dans les lieux les plus écartés), grâce surtout à l'impulsion de Virgile et d'Arne, évêques de Salzburg, sous la juridiction de qui cette région slave est placée par l'Église[5].

[1] Voir plus haut, p. 56.

[2] Voir les épîtres du pape Grégoire I^er^, de l'année 592, au préfet d'Illyrie Jobine et, de l'année 600, à l'évêque de Salonique Maxime; voir aussi la relation de Paulus Diacon, IV, 24.

Paulus Diacon, IV, 7, 10.

[4] Voir surtout Fredegar, *Chron.,* IV, 48; voir aussi *Slov. star.* II, pp. 341 et suiv.

[5] *Slov. star.,* II, pp. 343-344 (voir surtout *Conversio Bag. et Car.,* 4-7).

L'occupation slave n'avait pas partout une égale densité. Elle était le plus dense, à ce qu'il semble, là où s'est maintenue jusqu'à ce jour une zone slovène, à savoir dans la Styrie méridionale, en Carinthie et en Carniole et aussi, bien que cette région dût être plus tard évacuée, en Pannonie. Ce noyau mis à part, la colonisation, par ailleurs, n'était que faible, et d'autant plus faible, comme il va de soi, que l'on s'enfonçait plus profondément dans les montagnes; aussi l'œuvre de germanisation devait-elle être facile. Dans l'ensemble, le territoire que l'on peut, aux VII^e^ et VIII^e^ siècles, tenir pour purement slave, ou du moins de majorité slave, s'étendait bien au delà des limites du territoire slovène actuel: la ligne-frontière principale en part de Trieste, passe par Tržič (Montfalcone), Kormin (Cormons), gagne Čedad (Cividale), Pontebba, Saint Mohor, Bělak (Villach) sur la Drave, puis passe entre les lacs d'Osoje et de Vrba, Radgona sur la Mura, Saint-Gotthard sur la Raba, Varaždin sur la Drave, d'où, en suivant la Sotla, la Kulpa, le mont Snežnik et en contournant Buzet (Pinguente), elle revient à Trieste[1].

Aux VIII^e^ et IX^e^ siècles, par contre, cette ligne peut être tracée non seulement de l'Istrie à Cividale et à Pontebba, mais encore de manière à englober la zone de villages slaves nouvellement constituée, qui, au sud de Cividale, s'étendait vers l'ouest, par Palmanova, Codroipo et, au delà du Tagliamento, jusqu'aux environs de Pordenone. Nous avons à cet égard, outre plusieurs données historiques, le témoignage de quantité de noms de lieux slaves italianisés, mais souvent accompagnés de l'attribut *schiavonesco, schiavonico;* ces noms ont été recueillis pour la plupart par S. Rutar et Fr. Musoni[2]. La ligne-frontière courait ensuite de Pontebba vers l'Ouest, le long de la crête des Alpes Carinthiennes, jusqu'à la Haute Drave, où le ruisseau de Mühlbach, entre Innichen et Lienz, près du village d'Anras, formait en 770 la frontière du pays bavarois et du pays slave[3]. Au Nord, le tracé ne peut être établi d'après des indications historiques, mais, les vallées de l'Isel (Iselthal),

[1] Pour le détail de ce tracé, voir *Slovanský svět,* p. 103 (*La race slave,* pp. 136-138).

[2] S. Rutar, *Ljubl. Zvon,* 1883, *Beneška Slovenija* (Ljubljana, 1899), p. 110; Fr. Musoni, *I nomi locali e l'elemento slavo in Friuli* (Firenze, 1897); voir *Slov. star.*, II, p. 348. Il est resté, dans la région de Cividale, plus de 35.000 Slaves. Les résultats du dernier recensement de 1920 ne sont pas encore connus.

[3] Kos, *Gradivo,* I, p. 274; *Slov. star.*, II, p. 349.

du Deffreggen (Deffregenthal) et du Kalser (Kalserthal) fourmillant toutes les trois de noms de lieux slaves [1], et cela jusqu'à nos jours, nous sommes autorisés à supposer que d'Anras la frontière suivait la crête des Alpes jusqu'à la pointe des Trois Seigneurs (*Dreiherrenspitze*), puis de là gagnait le Venediger, le Gr. Glockner, le long de la crête des Hauts Taurus et des Taurus de Radstatt, de telle sorte que le Lungau de Salzburg se trouvait englobé dans la zone slave. Nous savons par un témoignage formel que le village de Bischofshofen sur la Salica (*Pongau*), à la fin du VIII[e] siècle, se trouvait menacé «a vicinis Sclavis» [2]. Au delà du passage de Radstatt, la frontière se dirigeait vers Dachstein et, en passant près du lac d'Atter, vers la Travna moyenne, où, abandonnant la rive orientale, elle contournait le Krems et St-Florian. A l'Ouest même, d'ailleurs, on pouvait trouver quelques colonies slaves isolées, jusque vers l'Inn. Il est signalé en effet des Slaves, aux environs d'un monastère sur la Krems, soumis à l'autorité d'un «joupan» (*jopan Physso*), et cela dans la charte connue de Tassilo de 777 comme dans d'autres chartes de 789 et de 791 [3]. Un autre document, de l'année 834, qualifie le territoire s'étendant près de Kronsdorf sur Ense «pars Sclavorum» [4]; un autre document enfin, à St-Florian, en 906, mentionne «Bavari vel Slavi istius patriae» [5]. Après le confluent de la Trava et du Danube, la frontière allait d'Uhrfahr (Buchenau) vers le Nord.

Partout, sur ce domaine ainsi délimité, et là même où il n'y a aujourd'hui que de purs Allemands, les anciens noms de lieux slaves abondent, mais ils n'ont malheureusement pas encore été recueillis ni analysés comme il conviendrait. Les essais tentés dans ce sens n'ont été jusqu'à ce jour que l'œuvre de la science locale : ils auraient besoin d'être revisés par des philologues autorisés [6].

Le Danube formait la frontière septentrionale de la zone slovène, car les Slovènes n'avaient pas passé sur la rive gauche. L'élément

[1] Voir la bibliographie de cette question dans les *Slov. star.*, II, p. 349.

[2] *Breves notitiae*, 3 (Kos, *Gradivo*, I, p. 250); *Salzb. Urkundenbuch*, I, pp. 22, 27, année 790.

[3] *Slov. star.*, II, p. 351; Kos, *op. cit.*, I, p. 289; *Urkundenbuch des Landes ob der Enns*, II, 2, 6, 13.

[4] Kos, *op. cit.*, I, p. 306.

[5] *Urkundenbuch des Landes ob der Enns*, II, p. 55.

[6] Voir la bibliographie de la question dans les *Slov. star.*, II, pp. 349-350, 353, 354, et dans Dopsch, *Aeltere Soz. und Wirtschaftsverfassung der Alpenslaven*, Weimar, 1909, pp. 53, 57.

tchèque, par contre, qui voisinait depuis longtemps dans cette région avec les Slovènes, non seulement avait atteint le Danube, mais l'avait franchi par endroits et, à ce qu'il semble, s'était avancé assez loin en territoire slovène, surtout à l'est vers le lac Blatno. Les Tchèques avaient franchi le Danube même dans la région occidentale, dans la Haute- et la Basse-Autriche actuelles: nous en avons des preuves certaines [1]. J'ai déjà en son temps fait ressortir l'abondance de noms de lieux slaves que l'on constate entre l'Ems et la Litava, le long de la Murica, et de la Mura jusqu'à la Drave, tous noms ayant conservé certain caractère tchèque, surtout les noms dérivés de la forme tchèque *jedla* (slovène *jel, jela*), ou les noms dérivés de la forme tchèque *chlm*, *chlum* «colline» (slovène: *holm, hom*) [2]. On a fait remarquer, il est vrai, que les dialectes slovènes du Nord aujourd'hui disparus formaient ici la transition vers le tchèque, de telle sorte que ces formes ne seraient pas caractéristiques du tchèque, mais seulement d'un parler slovène proche du tchèque [3]. Il appartient aux philologues de décider jusqu'à quel point la nomenclature slave de la Basse-Autriche et de la Styrie est plus slovène que tchèque. Il est pourtant en faveur de l'élément tchèque deux témoignages irrécusables: ce sont ceux de la charte de Passau de 987, qui mentionne expressément la présence de Tchèques sur la petite rivière Perschling (anciennement *Berznica* ou *Brznica* [4] ?), et, en outre, d'une série de noms de lieux composés avec *Böhm-*, *Böheim-*, *Böhmisch-*, comme Beheimberg en Styrie et Böheimkirchen près de Saint-Hippolyte, noms attestés dans des chartes du XII[e] siècle [5].

La situation était sans doute analogue, plus loin à l'Est, dans la vieille Pannonie, près du lac Blatno. Nous n'avons pas à vrai dire de preuves de la présence de l'élément tchèque ou, plus exactement, de l'élément slovaque avant le IX[e] siècle, et l'on peut douter qu'il soit légitime de songer à la venue de Slovaques en Pannonie avant

[1] Voir *Slov. star.*, II, pp. 354 et suiv.

[2] *Český časopis historický*, 1909, p. 76.

[3] Telle est l'opinion de Miklosich, *Ortsnamen . . .*, I, p. 106 (*Denkschriften der Wiener Akademie*, Phil.-hist. Klasse, XXI). Voir J. Stur, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, Phil.-hist. Kl., CLXXVI, et A. Beer, *Listy filologické*, XLIII, p. 149.

[4] «Postea Persnicha sicut Willihelmus in proprium possidebat, quod tempore presenti Boemani insidendo arabant» (*Niederösterr. Urkundenbuch*, I, 1, 4).

[5] *Urkundenbuch des Landes ob der Enns*, I, 118, 126; *Niederösterr. Urk.*, I, 1, 18.

cette époque. Il est pourtant très vraisemblable que, lorsqu'après la défaite des Awars, en 796, toute la Pannonie est restée, suivant Einhard, «vide de population»[1], la domination politique que lui imposèrent les princes slovaques de Nitra y amena quantité de colons du Nord, par conséquent de colons tchéco-slovaques[2]. C'est ainsi du moins que l'on peut s'expliquer que la moitié des noms des chefs slaves qui assistaient en 850 à la consécration de l'église du château du prince Pribina, sur la Sala, près de Blatno, aient le caractère du slave du Nord-Ouest plutôt que celui du slave du Sud[3]. Il faut ajouter à cela qu'au IX^e^ siècle on appliquait également le nom de «Moravie» aux deux rives du Danube, au pays du nord moravo-slovaque aussi bien qu'au pays pannonien: Saint Méthode est qualifié par Clément, son disciple, « ἐπίσκοπος Μοράβου τῆς Πανονίας »[4]; les deux pays étaient compris sous la notion de Grande Moravie (Μοραβία ἡ μεγάλη), cette grande Moravie sur laquelle régnèrent les princes moraves Pribina, son fils Kocel et enfin Svatopluk[5], la *Conversio Bagoariorum*, au reste, appelle Mojmir «dux Moravorum *supra Danubium*», d'où l'on peut induire qu'il y avait aussi des Moraves *infra Danubium:* c'est à quoi doit être aussi rattachée sans doute la distinction que fait le Géographe bavarois de deux sortes de Moraves.

Ces éléments nouveaux venus mis à part, le Danube moyen peut être considéré en général comme la frontière ancienne des Slovènes à l'Est jusqu'à la Drave. Au delà se trouvaient, avant les Magyars, d'autres Slaves du Sud, les futurs Bulgares. Au Sud, la limite avec les Serbes et les Croates était formée dès alors par la zone de transition du dialecte kajkavien, et cela sur une étendue beaucoup plus grande qu'actuellement, où la frontière approximative est constituée par une ligne allant de Virovitica sur la Drave, en contournant Belovar, vers Jasenovac sur la Save et de là, le long de la Save et de la Kulpa, vers Karlovac et Gackopole: autrefois en effet le territoire presque entier de la Slavonie était kajkavien jusqu'à une ligne passant par Osěk-

[1] *Vita Caroli Magni*, 13.

[2] *Conv. Bag.*, 6, 10, 11 (*Slov. star.*, II, p. 364, note 3).

[3] *Conv. Bag.*, 11. Voir V. Jagić, *Entstehungsgeschichte der kirchensl. Sprache*, 1re éd., p. 85; J. Melich, *Szláv jövevenyszavaink* (Budapest, 1902-1905); et Fr. Pastrnek, *Dějiny sv. apoštolů*, 67, 270.

[4] *Fontes rerum bohemicarum*, I, p. 77. Voir aussi Lavrov, Житіе св. Наума, Спб., 1907, 5, et *Conv. Bag.*, 10.

[5] Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, 13, 40, 42.

Vinkovci et l'embouchure de la Bosna, et ce n'est qu'au cours de l'histoire, bien ultérieurement, à l'époque turque, qu'il a été colonisé par les Štokaviens[1]. Le kajkavien était alors très proche du slovène.

On ne saurait chercher à déterminer l'étendue de la Slovénie de jadis sans rappeler encore certaines théories, vieilles ou récentes, qui élargissent le domaine des anciens Slovènes beaucoup plus loin vers le Nord, en Hongrie, ou plus exactement dans la Slovaquie actuelle, et présentent les anciens Slovaques soit tout bonnement comme des Slovènes pannoniens, soit comme des Slaves du Sud n'ayant qu'un rapport lointain avec leurs voisins de l'Ouest, les Tchèques.

Cette conception avait déjà été celle de Miklosich et d'A. Dümmler: les savants magyars, à leur suite, ne pouvaient que se contenter de l'adopter avec satisfaction, jusqu'à ce qu'un philologue slovaque, Samo Czambel, en tentât la rigoureuse démonstration philologique et historique. Comme il va de soi, elle n'était pas une, ni identique, mais elle revenait toujours à considérer les anciens Slovaques des VIII[e] et IX[e] siècles comme des Slovènes ou du moins comme une tribu slave du Sud, toute proche des Slovènes[2]. Elle avait été déterminée surtout et par l'emploi, noté ci-dessus[3], de l'appellation de Moravie en tant qu'en-

[1] *Slovanský svět*, p. 130, *La race slave*, p. 157; *Slovanské starožitnosti*, II. p. 366; M. Rešetar, *Das štokavische Dialekt* (*Schriften der Balkan-Kommission, Linguist. Abth.*, VIII), pp. 30, 33, 42.

[2] Voir d'abord Fr. Miklosich, *Altsloven. Formenlehre*, pp. III-IV, et Dümmler, *Die pannon. Legende*, p. 25 (leurs vues sont adoptées par Wattenbach, Maretić, Šuman, Hodža, Ed. Bogusławski, Králíček); voir ensuite P. Hunfálvy, *Ethnographie von Ungarn*, p. 299, et J. Volf « Die Heimat der kirchensl. Sprache » (*Ethn. M. aus Ungarn*, VI, 1897-1898); voir enfin *Slov. star.*, II, pp. 357 et 360 et suiv. — S. Czambel a exposé ses vues dans ses deux ouvrages *Slováci a ich reč* (Budapest, 1903) et *Slovenská reč* (Turc. Sv. Martin, 1906, I). Il a été combattu par J. Škultéty (*Slovenské Pohľady*, 1903, p. 709; 1908, p. 380) et surtout par Fr. Pastrnek (dans le *Věstník České Akademie*, XIII). — La doctrine d'un peuple slave du Sud particulier et d'une langue pannonienne n'est plus soutenable, depuis qu'il est fermement établi que la langue des textes sacrés traduits par Saint-Méthode et ses collaborateurs est un parler bulgare méridional de la région de Salonique (voir à cet égard le travail de V. Jagić: *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*, Berlin, 1913). Le pannonisme a été défendu jadis par Kopitar, Šafařík et Miklosich; le philologue hongrois J. Volf a été le dernier, à une époque récente, à tenter un suprême effort en sa faveur: pour les détails, voir *Slov. star.*, II, pp. 360-361.

[3] Voir plus haut, p. 83.

globant la Pannonie, et par le caractère de la langue slovaque où se rencontrent quelques traits tenus pour slaves du Sud. Cet argument linguistique était décisif pour Czambel et ses partisans. C'est en se fondant sur cet argument qu'ils voyaient dans les anciens Slovaques des Slaves du Sud, parents des Slovènes et des Serbes, et qui n'avaient été séparés de ceux-ci et soumis à l'influence de la civilisation tchèque qu'à une époque relativement tardive, à partir du XIII^e siècle.

On ne peut nier sans doute que le slovaque n'ait quelques traits communs avec les langues slaves du Sud: ainsi, dans les verbes la 1^re personne du singulier du présent en *-em*, le *-a-* intercalaire du génitif pluriel, les neutres du type *dobrô*, *starô*, la chute de *d* devant *l*, etc. On trouve aussi, il est vrai, dans la nomenclature toponymique slovaque, des dénominations ayant un caractère méridional, par exemple *Toplá*, *Piešťany*, *Hrmovo*, *Lončary*, *Razpuče*, *Moštenica*, *Grlica*, *Kalište*, mag. *Palugya*, *Pokorágy*, *Privigye*[1]; mais elles ne sont que peu nombreuses. L'ensemble de la langue comme de la nomenclature géographique est par ailleurs slave occidental, et, dans le groupe slave occidental, tout proche du tchèque. C'est pourquoi il faut considérer les Slovaques comme appartenant aux Slaves de l'Ouest et ayant formé jadis une masse commune avec les Tchèques[2]. Ce qu'ils offrent de commun avec les Slaves du Sud s'explique assez par leur position centrale, par leur voisinage de longue date avec les Slovènes, les Serbes et les Bulgares, voisinage comportant nécessairement des relations linguistiques. Il faut l'expliquer aussi par le fait que des éléments yougoslaves ont dû se joindre à eux, soit éléments demeurés en arrière au moment de la descente vers le Sud, soit éléments ayant reculé au nord du Danube après l'occupation de la Pannonie par les Awars et par les Magyars[3].

Les Slaves établis entre les Alpes, le Danube, la Drave et l'Istrie sont dénommés à l'ordinaire dans les sources anciennes *Sclavi*, moins souvent *Sclavani* (et leur territoire *Sclavinia*), ou bien *Winedi*, *Winidi*, *Winades* (quelquefois, par erreur, *Wandali*). Ils ont eux-mêmes conservé l'appellation de *Sclavi* comme leur dénomination de tribu, et cela sous

[1] On voit surtout par les formes magyares que les Hongrois, au IX^e et au X^e siècles, ont entendu les formes méridionales *Palud'a, Pokorad'*, alors que la langue actuelle ne connaît que les formes slovaques *Paludza, Pokoradz.*

[2] Voir plus loin, chap. XV, pp. 156 et suiv.

[3] Voir, au sujet de la dévastation causée par les Awars, *Ann. Fuld.*, année 894.

la forme *Slovenec* (fém. *Slovenka*, plur. *Slovenci*), laquelle s'est imposée à l'usage littéraire à l'époque de la renaissance nationale. Leurs voisins romans du Sud leur ont gardé ce nom, tandis que les Allemands adoptaient l'autre appellation, celle de *Winedi*, *Windi* (en allemand *Wenden*) et que les Magyars forgeaient pour eux, ainsi que pour les Slovaques, la dénomination commune de *Tót* (pl. *Tótok*). Les circonstances politiques, par la suite, firent appeler le pays slovène *marca Winedorum*, *marcha orientalis*, *Oriens*, *Slougenzin marcha*, *provincia Sclavorum*, etc., ou bien par restauration, d'appellations anciennes, *Caranlani* (plus tard *Carentani*, *Carentini*), *Carnii*, *Carniolenses*, *Pannonii*, Πάνονες; *Carnia*, *Carniola*, *Carantania*, *Pannonia* [1]. Le mot de *Carnia*, par étymologie populaire, est devenu *Krajina* [2].

Il n'est signalé comme petites tribus slovènes que les Doudlebes, sur la Mura inférieure près de Radgona [3], et peut-être aussi les Stodoranes, dont on trouve la trace dans le nom de la vallée de Stoder [4]. Les premiers sont à rapprocher des *Dudleby* tchèques et des Doulèbes russes [5], les seconds des Stodoranes polabes. Mais les tribus étaient beaucoup plus nombreuses, car leurs princes (*dux*, *princeps*, *rex*, ἄρχων) apparaissent dans l'histoire mentionnés en divers endroits, probablement comme chefs de différentes tribus locales [6]. En outre, quelques éléments détachés des Croates voisins sont venus s'installer parmi les Slovènes, en Carinthie et en Styrie [7].

La germanisation des Slovènes du nord a commencé peu après leur conversion au christianisme et après l'avènement de la domination allemande [8], surtout à partir de 796, lorsque l'ennemi qui semblait le

[1] Cf. Kos, *Gradivo*, I, pp. 390-391; II, pp. 451, 455, 491; *Slov. star.*, II, pp. 345 et 366-367.

[2] On trouve cette dénomination dans des documents du VIIIe siècle (*Creina, Chreine marcha*), cf. Kos, II, pp. 338, 340, 490.

[3] *Conv. Bag.*, 11 (*Dudleipin*); chartes du roi Ludovic, de 860 (*Tudleipin*), d'Arnulf, de 891 (*in comitatu Dudleipa*), etc. Voir *Slov. star.*, II, p. 369. Un *locus Dulieb* est mentionné, en 1060, sur la Haute Drave (*Acta Tirolensia*, éd. Redlich, I, n. 170).

[4] Sur la frontière de la Styrie et de l'Autriche, et près du Triglav, cf. *Slov. star.*, II, p. 370.

[5] Voir plus loin, pp. 156-161 et 214-215.

[6] Voir *Slov. star.*, II, p. 371.

[7] Voir plus loin, p. 93.

[8] Voir plus haut, p. 79.

plus dangereux, les Awars, eût été subjugué et anéanti. L'organisation politique et l'organisation ecclésiastique allemandes accordaient leur action contre les Slaves; et, dans les régions où la colonisation slave était moins dense et où s'établissaient des colons bavarois, l'élément slave ne tardait pas à disparaître. Il en était ainsi au Nord, en Autriche par exemple, où les derniers Slaves avaient disparu dès le XIII[e] siècle[1]. Les circonstances n'étaient pas non plus favorables en Pannonie, car, lors de la colonisation nouvelle du pays, après la défaite des Awars en 796-799, il était venu quantité de colons allemands. Quand, en 850, l'évêque de Salzburg Liufram consacrait la première église chrétienne près de Blatno (voir plus haut p. 83), la moitié des noms des trente seigneurs présents est slave et l'autre moitié allemande. La nomenclature géographique allemande de la Pannonie n'est pas moins probante[2]. Les Slovènes de la Pannonie ont d'ailleurs été plus tard magyarisés, à l'exception d'un petit groupe dans les comitats de Zala et de Vas[3].

Ce n'est qu'au Sud, où ils s'étaient établis en masses denses, que les Slovènes se sont maintenus jusqu'à nos jours, dans la région dont les limites ont été indiquées ci-dessus[4].

[1] Voir surtout les travaux de F. Krones, *Die deutsche Besiedelung der östlichen Alpenländer*... etc. (*Forschungen zur deutschen Landeskunde*, III, Stuttgart, 1889) et de O. Kæmmel, *Die Besiedelung des deutschen Südostens von Anfang des X. bis gegen Ende des XI. Jahrh.* (Leipzig, 1909). La question a été aussi récemment traitée par un historien slovène, Fr. Kos (*Izv. Muz. Kranj.*, VII, p. 110, et *Gradivo*, II, pp. XVI et suiv.).

[2] *Conv. Bag.*, 11.

[3] Niederle, *Slovanský svět*, p. 105. (*La race slave*, pp. 140-142). Il est resté aussi un îlot près de Taraň, au sud de la Kaniža.

[4] Voir plus haut, p. 80.

Chapitre VIII.

Les Serbo-Croates.

L'empereur Constantin Porphyrogénète nous a laissé certaines données relatives à l'origine des Croates et des Serbes et à leur arrivée dans les Balkans aux chapitres 30-33 de son ouvrage *De administrando imperio* (ou Περὶ ἐθνῶν), écrit vers 950. Nous y lisons que, d'après la conception populaire et les traditions qui circulaient alors dans la péninsule balkanique, les Croates et les Serbes ne seraient arrivés de l'Europe septentrionale dans la région où les trouve l'histoire que sous le règne de l'empereur Héraclius (610-641), et qu'ils ne s'y seraient établis que sur son invitation directe, à peu près vers 630-640. Ils seraient venus du Nord, de leur ancienne patrie, la Croatie Blanche, ou Grande Croatie, ou Serbie Blanche, qui se trouvait derrière la Turquie (c'est-à-dire la Hongrie), mais loin de la mer, à côté du pays des Francs et des Saxons, près de la Vistule, appelée Διτζική. Constantin place la résidence des Croates blancs à côté de la *Vagibareia* (Βαγιβάρεια) et celle des Serbes Blancs au pays dit Βοϊκι. Comment interpréter cette relation? Où placer l'ancien habitat septentrional commun aux deux peuplades, et comment accorder le mode et l'époque de leur arrivée dans le Sud avec l'histoire proprement dit qui ne connaît par ailleurs aucune relation positive de cette arrivée? Ce sont là des questions qui depuis longtemps sont débattues entre toutes par les slavistes et surtout, comme il va de soi, par les historiens croates et serbes [1].

[1] Voir la riche bibliographie de tout ce problème (jusqu'à 1906) dans *Slov. star.*, II, pp. 251-262. Les travaux de premier plan sont ceux de Fr. Dümmler (*Ueber die älteste Geschichte der Slawen in Dalmatien*, Wien, 1856), de Fr. Rački («Ocijena starijih izvora za hrvatsku i srbsku poviest sredn. vieka», *Književnik*, I, Zagreb, 1865, et «Biela Hrvatska i Biela Srbija», *Rad*, LII, LIX, Zagreb, 1880-1881), de V. Jagić («Ein Kapitel aus der Geschichte der südslavischen Sprachen», *Archiv*

Cette relation de Constantin Porphyrogénète a été acceptée pendant longtemps telle quelle, sans nulle critique. L'effort des savants ne tendait qu'à expliquer ce qu'étaient l'énigmatique *Vagibareia* et le pays dit Βοϊκι : la première était généralement identifiée à la Bavière (Bagoaria) et le second à la Bohême (Βοϊκι étant tenu pour une corruption de *Boiohaemum*). C'était là l'explication ordinaire au XVIII^e^ siècle et au début de XIX^e^ ; elle n'excluait pas d'ailleurs d'autres interprétations secondaires, comme celles qui rattachaient *Vagibareia* à la rivière *Vag* (*Váh*) ou à la montagne de *Babia góra* dans les Beskydes. D'autre part, l'idée s'était fait jour qu'on ne pouvait assigner comme point de départ aux Croates et aux Serbes la région de l'Elbe, bien que pourtant l'histoire y montrât les Serbes de Lusace et les Croates tchèques, parce que la langue des Serbes et des Croates du Sud, si distincte de celle des Serbes et des Croates de l'Ouest, n'autorisait pas un tel rapprochement. S'inspirant de cette idée, Banduri, Dobrovský, Katančić, Zeuss et surtout Šafařík cherchaient la Croatie et la Serbie Blanches en dehors des pays de l'Elbe, plus loin vers l'Est. Šafařík, par exemple, situait l'habitat ancien des Croates à l'est de la Bohême, vers la Vistule, et plus loin même encore, jusque dans la Galicie orientale, et celui des Serbes depuis l'Elbe moyen, à travers la Pologne, jusqu'au Bug et jusqu'à Minsk; Βοϊκι était à ses yeux le pays des « Boïkes » dans les Carpathes, près de Stryj et de Sambor[1]. Tous ces savants, d'ailleurs, admettaient l'arrivée dans le Sud à l'époque d'Héraclius, soit vers 630-640, et, par voie de conséquence, se représentaient l'élément serbo-croate comme s'étant originellement enfoncé, ainsi qu'un coin, parmi les Slaves qui, dès longtemps, avaient occupé le pays depuis Kras et les Alpes jusqu'à la Mer Noire. Miklosich a lui-même sanctionné cette théorie du point de vue philologique[2].

C'est Fr. Rački qui, le premier, en 1865 et en 1880, dans les travaux indiqués ci-dessus, a introduit des vues nouvelles sur cette

für slav. Philologie, XVII, 1895, pp. 47-87), de T. Florinskij (ЖМНП., CCXIV-CCXV, 1881), de K. Jak. Grot (Извѣстія Константина Багрянороднаго о Сербахъ и Хорватахъ, Спб., 1882), de L. Gumplowicz (*Chorwaci i Serbowie*, Warszawa, 1902, et «Le origini storiche dei Serbi e dei Croati», *Rivista di sociol.*, Roma, 1902), d'A. Pavić (*Cara Konstantina VII Porf. de adm. imperio glave 29-36*, Zagreb, 1906, 2° vyd., 1909). Voir aussi J. Bury («The treatise de adm. imperio», *Byzantinische Zeitschrift*, 1906, XV).

[1] Šafařík, *Slov. star.*, II, pp. 254, 406.

[2] *Vergleichende Lautlehre* (1879), p. 33 ; *Altslovenische Formenlehre* (1874), pp. X et suiv.

question, vues que V. Jagić a plus tard adoptées et complétées. L'essentiel en est que les Croates et les Serbes n'ont pu venir de l'Elbe, mais sont venus de contrées plus à l'Est, c'est-à-dire des bassins de la Vistule et du Dniester, et cela non pas pour la première fois sous le règne d'Héraclius, mais bien antérieurement et, comme il ressort des rapports linguistiques réciproques que l'on constate entre les parlers slaves du Sud, en contact étroit avec les Slaves qui ont occupé la péninsule aux Ve et VIe siècles[1]. Et V. Jagić en est même venu à rejeter l'existence de la Croatie et de la Serbie Blanches du Nord: ce ne sont pour lui que «des pays de fantaisie» dont Constantin, ou bien son informateur, a pu imaginer l'existence en entendant parler des Croates tchèques et des Serbes de Lusace, créant ainsi de toutes pièces deux grands empires transcarpathiques qui n'ont jamais eu aucune réalité, celui des Croates et celui des Serbes[2].

Il n'est plus possible d'admettre aujourd'hui, et l'autorité de V. Jagić y est pour beaucoup, que les Serbes et les Croates ne sont descendus vers le Sud qu'en 630-640. Le lien qu'établit Constantin entre leur venue et l'empereur Héraclius s'explique autrement: c'est à cette époque qu'ils avaient, eux aussi, rejeté la domination des Awars, et, de ce fait, réveillé les anciennes prétentions de l'empire byzantin sur ce coin nord-ouest de la péninsule, et la domination romaine s'y trouvait par là même restaurée dans une certaine mesure[3].

Les Croates et les Serbes sont venus au début du VIe siècle, et, lorsqu'il est question, en l'année 536, de l'arrivée des Slaves vers Salona ou, en 548, à Dyrrhachium, c'est bien d'eux qu'il s'agit, à n'en pas douter. Il ne s'ensuit pas cependant, à mon avis, que la tradition de la Grande Croatie Blanche du Nord, comme de la Serbie Blanche, doive être nécessairement tenue pour une pure fantaisie des Byzantins. Les Croates et les Serbes sont en effet arrivés dans le Sud en fortes tribus; c'est donc qu'ils sont partis en force de leur habitat primitif d'au delà des Carpathes, et l'on ne saurait douter de l'importance de leur masse originelle, lorsqu'on constate que des éléments importants sont demeurés sur place alors qu'ils partaient. Ces éléments portent aussi le nom de

[1] Voir ce qui a été dit plus haut à ce sujet, p. 75.

[2] D'autres interprétations ont été récemment proposées par V. Klaić, U. Kętrzynski, Fr. Kos, Ed. Bogusławski et L. Gumpłowicz: on en trouvera l'indication dans *Slov. star.*, II, pp. 259 et suiv.

[3] Voir *Slov. star.*, II, p. 278.

Croates : ce sont les Croates de la Galicie orientale, les Croates de Silésie et de la Vistule, les Croates des Monts des Géants en Bohême, sans compter telles autres fractions plus petites [1]. Il ne m'est pas possible de considérer ces quatre unités croates, à l'origine établies ensemble (car les Croates des Balkans sont venus de la Vistule), comme des unités différentes du point de vue national. Il n'y a pas eu originellement de Croates tchèques, polonais, russes et méridionaux, vivant en voisins auprès des Carpathes : tout s'oppose à une pareille hypothèse, et en particulier le groupement topographique de ces divers éléments en une seule région. Tout concourt par contre à faire supposer qu'il a existé jadis au delà des Carpathes une grande tribu portant le nom de *Chorvati* (ce nom si proche de celui des Carpathes) [2]. Cette tribu, qui avait un parler la rattachant au groupe des Slaves du Sud, a émigré en grande partie vers le Sud. Les éléments qui en étaient restés dans le Nord, et qui se sont trouvés pris dans les domaines tchèque, polonais ou russe, ont fortement subi l'influence de ces divers domaines, se sont progressivement assimilés au milieu nouveau qui était le leur et ont perdu leur caractère méridional. Ce même caractère, par contre, s'est maintenu dans la tribu qui était descendue vers les Balkans [3]. Il est à remarquer que l'existence de la Grande Croatie trouve une confirmation dans certaines traditions du Nord, conservées dans les sources arabes des IX^{e}-X^{e} siècles, sur un grand pays slave du nord des Carpathes

[1] Voir plus loin les chapitres relatifs aux Tchèques, aux Polonais et aux Russes, pp. 158, 164, 213. Une menue fraction de cet ensemble croate était aussi représentée par le village de *Chruvati* sur la Saale (Thietmar, III, 11), aujourd'hui *Klein Corbetha*.

[2] Sur les rapports que l'on peut supposer entre le nom de Croate et celui de Καρπάτης ὄρος, voir F. Braun, Разыск. въ обл. готослав. отношеній, Спб., 1889, travail qui n'est pas d'ailleurs sans soulever d'objections (*Slov. star.*, I, pp. 297, 428; II, pp. 122, 484). Sur la relation prétendue entre les Croates et les anciens Karpes que Galerius et Maximianus ont transférés, en 295, en Pannonie, voir *Slov. star.*, II, pp. 108 et 385. Le nom des Croates demeure obscur quant à son étymologie (*ibid.*, II, p. 484). L'attestation la plus ancienne en est trouvée par A. Pogodin dans les formes Χορόαθος, Χορούαθος figurant dans des inscriptions de Tanais des II^{e}-III^{e} siècles après J.-C. (Сборникъ статей по славяновѣдѣнію, Спб., 1902, p. 156). La forme slave ancienne était *Chrŭvate*, *Chorvate*, mais *Charvate* n'est pas une forme plus récente (voir les diverses formes attestées dans *Slov. star.*, II, p. 485).

[3] Il ne faut pas oublier qu'aux IV^{e} et V^{e} siècles les différences linguistiques entre les divers parlers slaves étaient encore peu importantes.

appelé *Chordâb, Chrâvat*[1]. En ce qui concerne les Serbes et l'existence d'une Grande Serbie transcarpathique, on ne dispose d'aucune attestation analogue[2]: il n'est pas impossible que Constantin ait imaginé la Grande Serbie du Nord comme une sorte de pendant à la tradition relative à la Grande Croatie.

Quand et comment les Croates et les Serbes ont-ils émigré du Nord au Sud? On ne sait rien de précis à cet égard. On pourrait supposer en toute vraisemblance que la ruine de l'unité croate, la dislocation qui en est résultée et la poussée des Carpathes vers la Save ont pu être causées par l'invasion de la Galicie, au commencement du VI^e^ siècle, par les Awars. Deux considérations, cependant, s'opposent à cette hypothèse. D'abord, le choc des Awars dans le nord des Carpathes, admis par Peisker, n'est pas suffisamment établi: on sait seulement que les Awars, au VI^e^ siècle, harcelaient les Doulèbes en Volynie et qu'ils ont provoqué peu après le démembrement de l'empire des Antes, et c'est le seul motif pourquoi il est vraisemblable d'imaginer que leurs attaques ont pu aller plus loin, jusque sur la Vistule, où elles auraient déclanché la migration de la grande tribu des Croates. Il faudrait supposer, d'autre part, en vertu de cette hypothèse, que les Croates seraient arrivés sur la Save plus tard que les autres Slaves du Sud, ce qui serait en contradiction avec les données des philologues.

Toutes données précises font défaut sur la condition des Serbes et des Croates après leur arrivée dans le Sud et durant la première période de leur séjour dans leur résidence nouvelle, aux VII^e^ et VIII^e^ siècles. Ce n'est qu'au début du IX^e^ siècle qu'ils commencent à apparaître les uns et les autres dans l'histoire: les premiers dans les guerres contre les Bulgares, les seconds dans les combats contre les Francs et les Slaves de la Pannonie. L'empire des Croates se fortifie rapidement; son histoire glorieuse commence dès le IX^e^ siècle; la Serbie, par contre, reste encore au dernier plan et comme dissimulée: son

[1] C'est ainsi que ce pays est dénommé par Kardîzî, par le Géographe anonyme perse et par Ibn Rosteh; toutefois on lit, chez Rosteh et Kardîzî, Džrvâb et Džrâvat, par une confusion facile en arabe de *dž (ǧ)* et *ḥ* (voir *Slov. star.*, II, pp. 267-270). Mas'ûdî parle également des Croates du Nord.

[2] Les attestations qui ont été mises en avant sont douteuses; les *Zeruiani* du Géographe bavarois, les Σερβίοι russes de Constantin Porphyrogénète (*De adm. imperio*, IX) et le *Surbîn* de Mas'ûdî; voir à ce sujet *Slov. star.*, II, p. 274.

histoire ne commence que plus tard. Le peu que nous fournissent les sources des IX^e^ et X^e^ siècles nous permet pourtant de nous représenter la situation et les conditions des deux tribus à cette époque.

Les Croates proprement dits sont venus, d'après la tradition, avec sept familles; mais, dès le X^e^ siècle, Constantin présente la Croatie comme composée de 14 joupanies (Χλεβίανα, Τζέντζηνα, Ἥμοτα, Πλέβα, Πεσέντα, Παραθαλασσία, Βρέβερα, Νόνα, Τνήνα, Σίδραγα, Νίνα, Κρίβασα, Λίτζα, Γουτζηκᾶ) et occupant un vaste territoire, délimité au Nord par Labin (*Albona*) en Istrie, la Kulpa et la Save, derrière lesquelles s'étaient déjà établis les Slovènes kajkaviens [1], au Sud, par la rivière Cetinja, et, à l'Ouest, par la mer avec les îles (seules les îles de Rab, de Krk et d'Osero n'étaient pas croates). Il n'est pas possible de fixer avec certitude jusqu'où s'étendait à l'Est l'habitat des Croates proprement dits aux VIII^e^ et IX^e^ siècles, ni quelle partie de la Bosnie ils occupaient alors. Les tribus slaves qui étaient installées là ne se distinguaient guère des Croates et des Serbes voisins que par l'absence d'un lien de parenté directe avec ceux-ci; le seul hasard des circonstances ultérieures devait décider de leur rattachement plus étroit aux premiers ou aux seconds. Constantin nous apprend seulement, en ce qui concerne les confins méridionaux du domaine croate, que dans l'arrière-pays de la Cetinja, les joupanies de Chlebiana (l'actuel Livno) et de Pliva (sur la rivière du même nom) étaient limitrophes du domaine serbe. Mais là, comme plus loin au sud de la Cetinja, il en était de même pour les éléments slaves qui s'y trouvaient que pour les éléments de Bosnie: l'avenir devait déterminer la nation à laquelle ils appartiendraient. En dehors de ce territoire ainsi délimité, il ne reste à signaler que quelques groupes détachés, quelques colonies lointaines, vestiges peut-être de l'époque de la grande migration: ainsi quelques communes en Carinthie, *Gravati pagus*, *Chrouuat*, *Croudi*, *Chrowata*, *Chrowath*, *Kraubat*, tous noms figurant dans des chartes du X^e^ au XII^e^ siècle, c'étaient les communes de la région de Saint-Vit, entre la Krka et la Glina, des districts de Feldkirch, de Celovec (Klagenfurt) et, en Styrie, des régions de Lubno sur la Mur et de Saint-Florian [2]. On trouve aussi, d'ailleurs, jusqu'en Macédoine, au sud du lac Prespa, et jusqu'en Grèce, près de

[1] Voir ci-dessus, p. 77, 83.

[2] Voir le détail de ces vestiges dans *Slov. star.*, II, p. 388.

Mycène et d'Athènes, des villages appelés *Chŭrvati,* Χαρβάτι, souvenirs évidents des expéditions des VI^e^ et VII^e^ siècles.

Le noyau de la nation croate, établi entre la Kulpa, le Vrbas et la Cetinja, constituait dès le X^e^ siècle une unité nombreuse, forte et belliqueuse. L'histoire nous fournit à cet égard une série de témoignages; et Constantin évalue la puissance militaire des Croates chrétiens à 160.000 soldats et 180 navires [1]. Cette force des Croates et la position territoriale avantageuse qu'ils occupaient sur le golfe du Quarnero, position facilitant leurs relations avec les vieilles civilisations de l'Italie et de Byzance, leur libération relativement précoce du joug des Awars, tout cela devait favoriser l'expansion rapide des Croates et leur permettre d'étendre assez vite leur empire sur les tribus slaves voisines d'Istrie, de Pannonie et de Bosnie. Au X^e^ siècle, le roi croate Tomislav (904-928) apparaît comme le maître effectif des régions de la Save, du Primorje, de la Bosnie et de la Dalmatie [2].

A l'intérieur de la masse croate, il faut noter, parmi les dénominations des joupanies donnés par Constantin, celle de *Gutzika*, devenue plus tard *Gacko*, région située au nord de la Lika dans le Primorje. C'est là qu'il faut placer à mon sens les Guduskanes slaves des Annales franques (*Guduscani* du slave *Gadĭskani*), mentionnées en 818 et 819 dans les combats avec Liudevit de Pannonie [3]; c'est là qu'il faut placer sans doute aussi la tribu que Mas'ûdî qualifie *Gušânîn.* Leur prince Borna a le double titre de « dux Dalmatiae atque Liburniae ».

Les Serbes [4], eux aussi, constituaient déjà une tribu très forte, lorsqu'ils sont arrivés dans les Balkans. On ne saurait assimiler leur

[1] *De adm. imp.*, 31.

[2] Voir F. Šišić, *Geschichte der Kroaten,* Zagreb, 1917, I. Ce n'était que la région peu avantagée de la Bosna supérieure à laquelle était alors appliquée le nom de *Bosona,* Βόσωνα (d'après Constantin).

[3] *Ann. regni Franc.*, années 818, 819; *Vita Hludowici,* 32.

[4] Le nom de *Serbe* est à reconnaître, suivant toute vraisemblance, dans la colonie de *Servitium,* Σερβίνον, mentionnée par Ptolémée, par la carte de Peutinger et par les itinéraires. Les sources byzantines donnent aussi les formes avec voyelle radicale Σέρβλοι, Σέρβιοι, Σέρβοι, de même que les sources russes anciennes ont Серебъ. Серъ. Les sources purement serbes offrent Срьбинь, Срьблинь, Срьбиja (voir *Slov. star.*, II, p. 487). Le sens étymologique du nom de *Serbe* est obscur (voir *ibid.*, II, p. 486), mais l'origine slave en paraît du moins probable.

domaine d'alors ni à celui d'aujourd'hui, ni même à celui qu'ils occupaient aux XII^e-XIII^e siècles. Les Serbes proprement dits se sont établis à l'origine à l'est des Croates, sur un territoire relativement limité par comparaison avec la Serbie actuelle. Au nord ils allaient, semble-t-il, jusqu'à la région de la Save: c'est là, tout au moins, que nous devons placer les Sorabes (*Sorabi*), chez qui, en 822, se réfugia, venant de Sisak à travers la Save, le prince pannonien Liudevit[1]. Par ailleurs nous ne savons rien sur les Serbes de cette région. Nous ne savons pas non plus jusqu'où allait le territoire serbe à l'Est. On peut dire seulement que les anciens Moraviens, sur la Morava bulgare, et les Timotchanes, sur le Timok, ne se rattachaient pas encore à cette époque aux Serbes proprement dits. A l'Ouest, la frontière avec le domaine croate se trouvait sur le Liven et sur la Pliva. Au Sud-Est l'on peut mentionner, en face de l'empire bulgare, au IX^e siècle, une ville serbe défendant la frontière, *Ras* ou *Rasa*, sur la Raška, affluent de l'Ibar, près de Novipazar[2].

Il suffit que les relations ultérieures situent dans cette région le centre de la Serbie croissante et le foyer de sa force et de sa gloire futures pour nous autoriser à admettre que le gros des anciens Serbes proprement dits se trouvait, dès après leur arrivée, dans le territoire montagneux compris entre la Pliva, la Tara, le Lim et l'Ibar[3]. C'est de là qu'est parti le mouvement de progressive assimilation des contrées et de tribus voisines, imposant alentour le caractère serbe et le nom même de *Serbe*. Cette assimilation fut d'ailleurs d'autant plus facile que les tribus slaves voisines ne se distinguaient qu'à peine des Serbes proprement dits, tant leurs parlers et leur civilisation étaient semblables: il n'y avait entre elles et ceux-ci que des différences tribales. Aussi se soumirent-elles aisément à l'expansion politique et culturelle de la vigoureuse tribu des Serbes jusqu'à la ligne qu'opposait la vague, plus forte encore, de l'expansion bulgare.

Le premier empire serbe a été ainsi constitué au XI^e siècle par la dynastie du voïvode de Zeta; on a d'ailleurs, dès le IX^e siècle, plusieurs indications sur l'existence de « joupans » (*župani*) et de « grands joupans »

[1] *Ann. regni Franc.*, année 822.

[2] Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, p. 32.

[3] Il est intéressant que dans la vallée du Lim le nom *Sbrljak* ait été conservé jusqu'à nos jours pour désigner spécialement un élément ancien que l'on distingue des *Vasojevići* (St. Novaković, *Archiv für slav. Philologie*, XXXIII, p. 438).

à l'intérieur du pays, et c'est à la fin du VII^e siècle et au commencement du IX^e que St. Novaković fixe l'époque de la cristallisation autour du noyau serbe[1]. Il n'y avait même pas originellement de Serbes proprements dits à l'Ouest, entre la Pliva, la Bojana, la Neretva et la mer: les tribus qui se trouvaient là sont traitées en bloc par Constantin, au milieu du X^e siècle, à côté des «Serbes de l'intérieur du pays»; mais il est vrai que ces tribus, proches entre toutes des Serbes et bientôt après soumises à leur domination, n'ont pas tardé à devenir une partie intégrante et inaliénable du peuple serbe.

On ne connaît d'autres tribus particulières à l'intérieur de l'ancienne Serbie proprement dite que celles qu'indiquent les huits noms de joupanies donnés par Constantin[2], à savoir: Δεστινίκον, Τζερναβουσκεή, Μεγυρέτους, Δρεσνεήκ, Λεσνήκ, Σαληνές, Κάτερα, Δεσνήκ. Le nom de Rasciens (lat. *Rasciani*), d'où est venu le nom magyar des Serbes, *Rácz* (plur. *Ráczok*), n'est qu'une dénomination ultérieure de noyau serbe, provenant par dérivation de la place principale de *Ras*, sur la Raška: elle n'apparaît qu'à la fin du XII^e siècle.[3]

Il n'y a ainsi que la région comprise entre la Serbie proprement dite et la mer, de la Cetinja, en direction du Sud, jusqu'à la Boïana, pour laquelle on dispose d'un tableau ethnographique détaillé antérieur au X^e siècle. On sait par diverses relations, et surtout encore par celle de Constantin, qu'une série de tribus était établie là, tribus distinctes des Serbes proprement dits et ne dépendant pas d'eux, à savoir[4]:

1°) les Narentanes (Ναρεντάνοι, *Narentani, Narentini*), installés sur le littoral, entre la Neretva (*Narenta*) et la Cetinja, et dans les îles de Mljet, Korčula, Hvar, Vis et Lastovo, par conséquent tenant la mer et devant y dominer longtemps en marins fameux et en pirates; leur pays fut appelé plus tard *Krajina* et les habitants *Krajinjane* (*Craynenses, Cherenania*);

[1] Pour cette période des origines du peuple serbe, voir les chapitres afférents des travaux récents de St. Stanojević (Историја српскога народа, Београд, 1908, 2^e édition, 1910), de K. Jireček (*Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911) et les articles de St. Novaković sur «Les problèmes serbes» (*Archiv für sl. Philologie*, XXXIII-XXXIV). Voir aussi St. Stanojević et Ćorović, Одабрани изворн за српску историју, I, Београд, 1921.

[2] *De adm. imp.*, chap. 32.

[3] Il sera question plus loin des Moraviens et des Timotchanes, précédemment nommés (p. 95), ainsi que des Abodrites et des Praedenécents du IX^e siècle.

[4] Pour les détails, voir surtout Jireček, *Geschichte der Serben*, pp. 161 et suiv.

2°) les Zachloumes (Ζαχλοῦμοι, *Chulmi*), ainsi nommés parce qu'ils étaient établis derrière une colline boisée, en slave *chlum* (Blagaj?), se trouvaient entre le cours inférieur de la Neretva, vers Raguse et vers l'intérieur du pays jusqu'à Livno, Konjica et la Neretva supérieure;

3°) et 4°) les Tervounianes ou Travounianes (Τερβουνιῶται, Τερβουνιάται, Τράβουνοι, Τερβουνία, *Travunia,* en slave *Trebinje*) étaient entre Raguse et Cattaro, jusqu'à Bilek et à Piva; une zone étroite les séparait de la mer, zone occupée par la tribu des Konavlianes (Καναλῖται) et dénommée, d'après l'aqueduc d'Épidaure (comme les alentours même de Raguse), *Canale*, *Canali,* en slave *Konavlie*, *Konavlii*;

5°) les Douklianes (Διοκλητιανοί), ainsi appelés d'après la ville ancienne de *Doclea, Dioclea*, au confluent de la Zeta et de la Morača, non loin de Podgorica, se tenaient entre les Bouches de Cattaro et la Bojana, occupant le Monténégro actuel et une partie de l'Albanie; l'appellation ancienne de Dioclie a été supplantée par la suite par celle de *Zeta* (latin *Zenta, Genta*).

Toutes ces tribus, aussi bien que les tribus inconnues du Sud et de l'Est, de la Métochia, du pays de Kosovo et de la Vieille Serbie, les Serbes proprement dits avaient su se les adjoindre, partie dès le X^e^ siècle, partie plus tard, et former avec elles un tout ethnographique qui a trouvé sa pleine expression dans le peuple serbe, un grand peuple dont le domaine s'est étendu depuis la Kulpa et la Drave jusqu'à la Bojana, jusqu'au Drin, jusqu'à Priština et à Skoplje; on verra plus loin quel a été son rôle en Macédoine.

Il convient d'ailleurs d'indiquer que les Serbes se rencontrent encore bien loin hors de ces limites. C'est sans doute une ancienne agglomération serbe que Σέρβλια, Σέρβια (aujourd'hui Serfidže) sur la Bystrica, aux confins nord de la Thessalie; il y avait là au XI^e^ siècle un thème serbe particulier avec un évêque. Ce sont aussi certainement d'anciennes agglomérations serbes, demeurées après des campagnes dans l'extrême-sud, que les villages de Grèce et d'Epire portant les noms de Σέρβου, Σερβόχια, Σερβιάνικα, Σερέβιανι, Σερβιανά, Σέρβοτα, etc. C'est peut-être même un ancien habitat serbe que la Γορδόσερβα (plus tard *Seruochoria*), mentionnée dans un dénombrement des diocèses et qui se trouvait au VII^e^ siècle, au sud-est de Nice et au nord de Dorylaïon, en Asie Mineure[1].

[1] Voir *Slov. star.*, II, pp. 398-399.

Chapitre IX.

Les Bulgares.

I. Les Bulgares turco-tatares et les Slaves.

On a vu, par ce qui a été dit précédemment sur les campagnes des Slaves dans les Balkans, que ceux-ci avaient commencé à s'installer dans la partie orientale de la péninsule dès le VI^e^ siècle. On n'a pas, il est vrai, de relation formelle et précise à cet égard, mais l'on ne saurait s'expliquer, sans admettre cette hypothèse, la véritable submersion qui se constate au VII^e^ siècle. Il n'est pas jusqu'aux incursions en Grèce[1] du VI^e^ siècle qui n'aient été accompagnées de l'installation de quelques éléments slaves sur le territoire grec.

Les campagnes des Slaves étaient dues à la participation de deux grands groupes de Slaves transdanubiens: celui des « Slaves » (Σκλαυηνοί), qui, au témoignage de Jordanis, se tenaient à cette époque sur le Danube moyen et jusqu'à son embouchure, — et celui des Antes qui était établi derrière l'embouchure du Danube, sur la Mer Noire, depuis le Dniester jusqu'au Dniéper[2]. Mais de ces deux groupes, seul, le premier se rattachait aux Slaves du Sud et demeura dans les Balkans. Les Antes, qui étaient des Slaves de l'Est, renouvelèrent souvent leurs attaques durant la première moitié du VI^e^ siècle, mais sans rester, ni sans laisser des leurs dans la péninsule, à en juger du moins par l'absence de tout témoignage en ce sens, absence d'autant plus significative que les Byzantins connaissaient bien les Antes et les distinguaient parfaitement des autres Slaves. Les Antes ont dû vraisemblablement se retirer dans la Russie méridionale sous la pression des Awars[3].

[1] Voir plus haut, p. 63.

[2] Jordanis, *Get.*, V, 34-35 (voir le texte ci-dessus, p. 47).

[3] Voir ce qui a été dit sur les Antes, p. 47, et voir surtout ce qui les concerne, à propos des Slaves de l'Est, pp. 189 et suiv.

Il n'est pas douteux, dans ces conditions, qu'à l'est comme au centre de la péninsule, ce sont des Slaves du groupe du Sud qui ont occupé le territoire; les quelques éléments qui appartenaient à d'autres groupes n'étaient que de faible importance, et l'on peut supposer qu'ils ont bientôt été absorbés. Ces Slaves, descendus vers le sud-est, formaient une série de tribus et de familles parties de l'habitat primitif commun des Slaves du Sud derrière les Carpathes: ils étaient apparentés, par leur parler et leur civilisation, aux tribus slovènes, croates et serbes, cette parenté n'excluant pas certaines différences qui devaient s'accentuer avec le temps. Ils ne constituaient pas d'ailleurs une unité au moment de leur venue dans les Balkans; ils ne se sentaient aucune union même vis-à-vis des Serbes, leurs voisins immédiats à l'ouest; ils n'étaient que répartis en groupes plus ou moins grands, n'ayant entre eux que des relations de voisinage, ainsi en Mésie, ainsi en Macédoine. L'état qui, de cette chaîne incohérente de tribus, était appelé à former une union politique et même culturelle et linguistique en face des Serbes de l'Ouest, n'a pris naissance que plus tard; mais même alors du reste, après la naissance de cet état, il devait subsister entre les deux unités une zone intermédiaire, allant du Timok, par Skoplje, à Ochrida, et qui oscillerait, non seulement au point de vue politique, mais même au point de vue ethnique et culturel, entre le monde serbe, à l'Ouest, et le monde bulgare, à l'Est, zone dont le caractère de transition n'est pas encore effacé même aujourd'hui après plusieurs siècles d'efforts. Il ne saurait être question, cela va de soi, d'imaginer une union quelconque des éléments slaves de l'est et du centre de la péninsule au VII^e^ siècle.

Sans doute, il eût pu apparaître, parmi ces éléments slaves de l'est de la péninsule, une tribu plus forte que les autres, et qui les aurait dominés, et qui en aurait formé un tout, comme il est advenu à l'ouest avec les Croates et avec les Serbes, — un tout d'origine purement slave. Mais cette évolution naturelle a été devancée par un événement qui l'a rendue inutile, car il a précisément réuni tous ces éléments de l'est en un tout politique et national, mais avec cette différence, par comparaison avec les Croates et les Serbes, que l'union n'a pas été l'œuvre d'une force indigène, mais d'une force étrangère. Cette œuvre a été accomplie par la tribu turco-tatare des Bulgares, à l'époque même où le mouvement de colonisation slave touchait à sa fin.

Les Bulgares sont des Huns d'origine[1]. Ils étaient arrivés sur le Danube, venant de la Volga et du Don, au Ve siècle (car c'est en 482 que Zeno les appelait à l'aide contre les Gots, et c'est en 499 qu'est attestée leur première invasion des Balkans). Ils prirent part très souvent aux incursions qui se sont produites au cours du VIe siècle; ils étaient même à l'attaque de Constantinople en 626. Mais ils n'en revenaient pas moins à chaque fois au nord du Danube. C'est là que, dans les années 635-641, ils réussissent à abattre le joug des Awars en même temps que, de leur côté, les Slaves l'abattaient à l'Ouest. Mais, au début des années 70 du VIIe siècle, ils se virent obligés, sans doute par une pression nouvelle des Khazars à l'Est, de gagner vers le Sud. Leur khakan était alors Asparuch (Isperich): il se mit en marche avec son peuple, s'arrêta tout d'abord sur le delta du Danube[2], puis, en 679, franchit le fleuve et occupa rapidement toute la vieille Mésie, entre le Danube et la contrée montagneuse du Balkan, concentrant ses sujets dans la Dobroudja actuelle.

Cette occupation et la soumission conjointe des tribus slaves installées dans cette région se firent dans le calme, sans soulever de résistance. Loin de là: les Slaves accueillirent les Bulgares comme des auxiliaires contre Byzance, et ils conclurent avec Asparuch une convention sur la base de laquelle il organisa tout le territoire, répartit les tribus slaves dans des résidences nouvelles, soit pour leur faire défendre le Balkan menacé par l'empereur, soit pour garder

[1] Sur la question de savoir si les Bulgares sont d'origine turque, finnoise ou slave, question qui a été l'objet de tant de discussions, voir surtout l'étude détaillée d'Iv. Šišmanov («Критиченъ прѣгледъ на вопроса за произхода на прабългаритѣ», dans le Сборникъ за нар. умотвор., XVI-XVII, Sofia, 1900), les *Slov. star.* (II, pp. 527 et suiv.) et l'ouvrage récent de V. Zlatarski (История на българската държава, I, Sofia, 1918, pp. 23 et suiv.). Le document essentiel est actuellement la généalogie des princes bulgares, découverte en 1866 par A. Popov dans deux manuscrits d'un Chronographe slave appelé le *Chroniqueur hellène:* il est reproduit dans l'étude précitée d'Iv. Šišmanov (*op. cit*, p. 556). La doctrine de l'origine slave des Bulgares a été soutenue pour la première fois en 1829 par I. Venelin dans un travail publié à Moscou: Древніе и нынѣшніе Болгаре.

[2] Il s'arrêta dans la région que Theophanes appelle Ὄγκλος, Ὄγγλος, Nikephoros Ὄγλος et Anastasius *Onglon*. On a essayé avec Šafařík, de reconnaître dans cette appellation le slave *ǫglŭ* «angle», turc *budžak*, mais il me semble préférable d'y retrouver, avec Zlatarski, le turc *ogl* «cour, enceinte fortifiée», sans doute le camp d'Asparuch. Voir *Slov. star.*, II, p. 406, et Zlatarski, История ..., I, p. 126. Selon K. Škorpil, ce camp se trouvait près de Nicolicelu

le Timok, à l'ouest, des attaques des Awars. Il s'établit de la sorte entre Slaves et Bulgares une vie commune paisible; l'ancienne organisation slave subsista; les princes slaves se trouvèrent seulement sous la suprématie du khakan bulgare. L'assimilation des deux éléments ainsi associés ne tarda pas à se produire. Ce ne furent pas les Slaves qui la subirent, mais les Bulgares. Les souverains bulgares prirent bientôt des noms slaves et abandonnèrent leur langue maternelle pour la slave; leurs boïars, leur peuple firent de même. Si, dans les légendes de Saint-Dimitri et dans les relations byzantines du VIII^e^ siècle, la distinction se fait encore entre les Bulgares et les Slaves, dès les IX^e^ et X^e^ siècles, par contre, l'identification des deux termes est accomplie, et tous deux s'emploient couramment l'un pour l'autre; on lit ainsi: « Σθλοβενῶν γένος εἴτ' οὖν Βουλγάρων », ou « езыкы словенскые се рекше Бльгаре », etc.[1] N'étaient d'ailleurs les nouveaux éléments turco-tatars qui sont venus ultérieurement dans les Balkans, Péchénègues, Polovtses, Ouzes, et qui ont renforcé et soutenu en Dobroudja et dans les régions environnantes[2] l'établissement des Turco-Tatars, il ne serait demeuré probablement aucun vestige des anciens Bulgares d'Asparuch. Aussi bien les descendants qu'ont laissés ceux-ci, ou que du moins certains croient trouver (K. Škorpil, Zanetov) dans les Gadjals de Deli-Orman ou dans les Gagaouz, sont-ils des descendants fort douteux[3].

C'est ainsi que se constitua dans l'ancienne Mésie un nouvel état, dirigé par les Bulgares turco-tatars, mais ethniquement slave, et cela dès l'origine, de par la majorité de ses sujets. Le caractère slave s'en affermissait et s'approfondissait à mesure que cet état s'accroissait et s'attachait de nouvelles tribus slaves. Le mouvement de croissance s'orienta d'abord vers le centre de la péninsule; sous le règne de Krum (de 803 à 814), le pays transdanubien est annexé; sous les règnes de Presiam et de Boris, la Macédoine du nord jusqu'à Ochrida et jusqu'à

[1] Voir *Slov. star.*, II, p. 411.

[2] C'est là qu'était le premier centre des Bulgares proprement dits, à Pliska (Πλισκᾶ, Πλίσκοβα), sur l'emplacement de l'actuel Aboba, entre Šumen et Jenipazar, où, grâce aux travaux des archéologues russes, tchèques et bulgares, les fondations de tout un château ont été mises à jour (voir l'ouvrage Аббба-Плиска, Sofia 1905). En 822 le centre des Bulgares a été transféré sous Omortag à Přeslav sur la Tyča. Voir *Slov. star.*, II, p. 408, et Škorpil, Прѣславъ (Varna, 1910).

[3] Voir *Slov. star.*, II, p. 413.

l'Ibar est absorbée, et, à la fin du IX^e siècle, sous le règne du tsar Siméon (893-927), la domination bulgare s'étend depuis le littoral albanais, par l'Épire et la Macédoine, jusqu'en Thessalie, au Sud, et, au Nord, jusqu'au Srĕm et jusqu'à l'intérieur de la Hongrie. [1]

Cependant les Slaves établis dans ces régions en tribus éparses prenaient conscience peu à peu de leur communauté et de leur unité, et ils le manifestèrent en acceptant la dénomination commune de Bulgares. C'est de la sorte que les éléments qui composent la nation bulgare se sont rapprochés et fondus, tout d'abord sur le terrain politique, mais bientôt aussi dans le domaine linguistique et culturel. On ne saurait donc parler d'une dénationalisation, par turquisation, de ces Slaves de l'est de la péninsule; la part de sang étranger qui s'est mêlée à leur sang slave, et cela seulement dans la Mésie orientale, est trop faible pour les avoir profondément transformés [2]. Les Bulgares sont demeurés des Slaves dans la même mesure que leurs voisins serbes ou que les Russes. Si quelque action ethnique a influencé dans une plus grande mesure le type originel purement slave, ce ne peut être que celle des anciens habitants des Balkans, et cela tant à l'est qu'à l'ouest de la péninsule, mais non pas celle des gens d'Asparuch.

Le territoire occupé par les Slaves qui ont contribué, au cours de l'époque historique postérieure, à constituer la peuple bulgare s'étendait dans la presqu'île balkanique depuis la Mer Noire et la Mer Égée jusqu'à l'Adriatique, au sud de la Bojana, et jusqu'à la Morava. Plus tard il s'étendit en outre largement au Nord, depuis la Hongrie moyenne jusqu'au Seret, et vers le Sud atteignit jusqu'à des parties de la Grèce et jusqu'à l'Archipel. C'était le territoire slave le plus avancé au Sud, mais la population slave, à vrai dire, y était d'une densité très inégale, et il y restait d'importantes surfaces dépeuplées ou peuplées des restes de la population ancienne. C'est pourquoi, et peut-être aussi parce que

[1] Pour étudier les débuts de l'histoire de l'état bulgare, il suffit actuellement de recourir à l'ouvrage récent du professeur Zlatarski (ouvrage précité à la p. 100); consulter en particulier le tome I, pp. 84 et suiv.

[2] Michel le Syrien a évalué la suite d'Asparuch à 10 000 hommes (Marquart, *Osteur. Streifzüge,* p. 484); Zlatarski, récemment, à 20 000 ou 25 000 hommes au plus, en considération du fait que le premier camp d'Asparuch tout entier avait pu être logé dans l'île de Saint-Georges (Период. Списание, София, 1902, pp. 325, 330). Ce ne sont là sans doute que des hypothèses incertaines, mais la réalité, à coup sûr, ne les dépasse guère: les Bulgares ne s'étaient établis que dans la région du Deli-Orman.

les données dont nous disposons sur les diverses parties de cet ensemble sont pareillement fort inégales, la population slave nous apparaît comme formant un certain nombre de groupes séparés les uns des autres, à savoir: 1°) le groupe du nord ou mésien, dans l'ancienne Mésie; 2°) le groupe macédonien; 3°) le groupe grec; 4°) le groupe transdanubien.

Ce n'est qu'à l'égard de ces groupes que l'on dispose de quelques données, tant quant aux circonstances de leur établissement que quant à la différenciation des diverses tribus les composant. Il serait passé de la Dacie dans les Balkans, suivant la géographie de Moïse de Khorène (du VII[e] siècle), 25 tribus slaves: information peu précise à vrai dire, et que nous tenons pour peu digne de foi; mais nous ne croyons pas qu'il y eût moins de tribus slaves dans l'Est balkanique [1].

II. *Les Slaves de Mésie.*

Installés entre le Bas-Danube et l'Hæmus et soumis, les premiers, par les Bulgares, ce sont les Slaves de Mésie qui ont formé avec ces nouveaux venus le noyau de l'état et de la nation bulgares. L'histoire nous enseigne qu'ils étaient répartis en sept tribus slaves qui, suivant la relation de Theophanes, se sont rangées de bon gré sous la domination d'Asparuch [2]. Parmi ces tribus figurait la tribu des Sêvériens (les Σέβερεις de Theophanes, les *Severes* d'Anastasius), qui, à ce qu'il semble, lors de l'arrivée d'Asparuch, était établie sur le Danube, vers le Deli-Orman, puis fut transférée plus tard vers le Sud sur les cols orientaux des Balkans (de Čalykavak à Gulič). On sait qu'Asparuch transféra d'autres tribus encore à la frontière occidentale pour y faire face aux Awars; or, des sources d'une époque très proche de celle de ce transfert mentionnent sur cette frontière la tribu des Moraviens (Μωράβοι, Μωραβία), sur la Morava [3], et celle des Timotchanes, sur

[1] Voir Patkanov, Ж. M. H. П., 1883, t. 226, p. 25. et *Slov. star.*, II, p. 415.

[2] Theophanes, éd. Boor, p. 359: «Σκλαυινῶν ἐθνῶν τὰς λεγομένας ἕπτα γενέας, τοὺς μὲν Σέβερεις . . .». Peut-être faut-il voir, dans la tribu énigmatique des *Eptaradici* («habent civitates CCCLXIII») du Géographe bavarois, un écho de cette notion qu'avaient les Byzantins de sept tribus slaves en Mésie. Il est possible que l'auteur latin, comprenant mal le grec, ait transformé ἕπτα ῥάδικες en *Eptaradici;* le nom de *Sebirozzi* qui, chez le même auteur, figure à côté de celui des Ouglitches, paraît n'être autre que celui des Σέβερεις «les Sêvériens».

[3] L'archevêque des Moraviens était présent au concile de Photios en 879 (*Assemanni Kalend.*, III, 133). Constantin nomme un «archonte de Moravie (*De*

le Timok[1]: il est très probable que ces deux tribus, elles aussi, appartenaient aux sept tribus des Slaves « mésiens » ou, comme les nomment certains auteurs, « danubiens »[2]. On voit par là que la zone des Slaves bulgares s'étendait déjà, aux VIIIe et IXe siècles, jusqu'aux confins orientaux de la Serbie actuelle.

On ne sait au juste où résidaient ni à qui se rattachaient les Abodrites, appelés aussi *Praedenecenti* et signalés quelque part sur le Danube au commencement du IXe siècle. Les *Annales franques* les mentionnent, à propos de leurs relations avec l'empire des Francs, en 822 et en 823; à la première de ces dates, dans la relation concernant les délégués slaves à la diète de Francfort (822), on ne peut déterminer, étant donné le contexte, s'il ne s'agit pas des Abodrites de la Baltique; en 823, par contre, le texte est net: « *Abodriti*, qui vulgo *Praedenecenti* vocantur et contermini Bulgaris Daciam Danubio adjacentem incolunt ». L'explication de ces deux noms, *Abodriti* et *Praedenecenti*, est également obscure. Peut-être le premier contient-il le nom d'une rivière de la Hongrie méridionale, le *Bodrog*, affluent de la Tisa inférieure. Quand au second, il est ordinairement rattaché au nom de la ville de Braničevo, sur la Mlava (byz. Βρανίτζοβα, Βράνιτζα, latin *Brandiz*, *Brandiez*, serbe *Braničevo*), mais c'est là une explication douteuse, et l'on ne sait pas davantage où ces Slaves étaient situés, ni s'ils étaient plus proches des Bulgares ou des Serbes[3].

III. *Les Slaves de Macédoine.*

La Macédoine, au VIe et au VIIe siècles, était si remplie de Slaves, venus du Nord vers la mer, qu'elle avait reçu, à partir du

cerem., II, 48); le texte slave d'une légende salonicienne mentionne « le prince Desimir de Moravie » parmi d'autres princes bulgares (Jordan Ivanov, Северна Македония, p. 64). On ne peut décider, par contre, si les *Annales franques* (année 822) et le Géographe bavarois ont en vue ces Moraviens du Sud, ou les Moraves du Nord (voir *Slov. star.*, II, p. 417).

[1] *Ann. regni Franc.*, années 818-819: « Timociani qui nuper a Bulgarorum societate desciverant et ad nostros fines se contulerant ».

[2] Ainsi chez le Pseudo-Cesarios de Nazianze: Δανούβιοι (*Dialogi*, 110), et dans la traduction vieux slave: *Dunavene*; de même dans la *Chronique* de Kiev: Дунайци.

[3] Pour les détails, voir *Slov. star.*, II, pp. 418 et suiv. Les *Osterabtrezi* du Géographe bavarois ne sont autres apparemment que les Abodrites, comme les *Braničâbîn* de Mas'ûdî sont les *Braničevci*, si l'on admet que la leçon adoptée par Marquart est exacte.

milieu du VII^e siècle, l'appellation de « pays des Slaves » : ἡ Σκλαυινία, αἱ Σκλαυινίαι[1]. Cette *Sklavinia* a été d'abord indépendante des Bulgares, et c'est chez elle que le nom de « Slaves », tout court, est demeuré le plus longtemps comme appellation ethnique couramment employée par les Balkaniques : les Albanais voisins nommaient encore il y a quelques années les Bulgares de Macédoine tout simplement *Škjeji*, c'est-à-dire « Slaves » (en italien *Schiavo*). La cause première de ce débordement des Slaves dans la vieille Macédoine est, à coup sûr, toute géographique : les Barbares, qui du Nord roulaient vers le Sud, devaient nécessairement aboutir, de vallée en vallée, jusque sur la route du Vardar. Puis Salonique elle-même, comme Constantinople à l'Est, attirait les conquérants par la légende de ses richesses.

C'est ainsi que les alentours de Salonique surtout, dans toutes les directions, se peuplèrent de Slaves, sur qui les légendes de Saint-Démétrius nous ont conservé des relations assez détaillées et intéressantes. Salonique, d'ailleurs, n'est pas restée sans subir elle-même l'influence slave. Dès 597, une grande foule de transfuges, qui venaient de chez « les Slaves », était arrivée dans la ville et s'y était installée ; et l'on peut juger à quel point l'élément slave s'était multiplié jusqu'au IX^e siècle par les paroles adressées par l'empereur Michel à Constantin, l'évangélisateur des Slaves, alors qu'il l'envoyait, environ vers 862, en Moravie : « Va ! Vous êtes Saloniciens, et les Salouiciens, tous, parlent purement le slave »[2]. C'est d'ailleurs là précisément, à Salonique, que, d'après les résultats présents de la philologie slave, se trouve la patrie de la langue dite « vieux-slave », qu'ont employée les évangélisateurs Constantin-Cyrille et Méthode, et dans laquelle ont été traduits, dans les pays slaves, tous les plus anciens textes religieux. La vieille théorie de Kopitar et de Miklosich, admettant une zone « vieux slave » en Pannonie, dont la langue aurait servi à la traduction des livres saints, n'est plus aujourd'hui soutenable. Le vieux slave n'est qu'un parler vieux-bulgare des environs de Salonique[3].

[1] Par exemple dans Theophanes, éd. Boor, pp. 347, 364, 430 ; Barhebræus II, 118 ; Nikephoros, *Brev.*, éd. Boor, 218, etc. Voir *Slov. star.*, II, p. 421.

[2] Légende slave de Méthode, cap. V (éd. Pastrnek : *Dějiny slovanských apoštolů Cyrilla a Methoda*, v Praze, 1902).

[3] Voir plus haut, p. 84. On trouvera l'étude la plus approfondie de cette question dans l'ouvrage de V. Jagić : *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*, 2^e éd., Berlin, 1913.

Les tribus slaves qui, d'après les sources, tenaient les environs de Salonique, cette ville même n'ayant plus gardé en sa possession propre qu'une zone d'une vingtaine de kilomètres de largeur, étaient les suivantes[1].

A l'Ouest se trouvaient les *Sagoudates* (Σαγουδάται, des *Leg. Dem.;* ou Σαγουδάοι, d'Anna Komnena; ou Σαγουδάτοι, de Joan. Kameniates), de qui le nom est d'origine inconnue, et, à côté d'eux, les *Rynchiniens* (Ῥυγχίνοι, ou Σκλαβῖνοι ἀπὸ τοῦ Ῥυγχίνου, dans les *Leg. Demetr.,* et ailleurs Ῥηχίνοι), sur la rivière Rynchinos, que l'on n'a pas encore réussi à identifier[2]. Ces deux tribus, d'après les documents anciens, occupaient même une partie de la Chalcidique, et en particulier la montagne de l'Athos[3]. A l'ouest de Salonique encore, entre Salonique et Verria sur la Bystrica, se trouvaient les *Dragouvitches* ou *Drougouvitches* (Δρουγουβίται, des *Leg. Dem.* et de Joan. Kameniates), là où il est mentionné plus tard un évêque qualifié ἐπίσκοπος τῆς Δρουγουβιτίας[4].

De l'autre côté de la ville, à l'est, sur la Basse et la Moyenne Struma, étaient établis les *Strumiens* (Σκλαβῖνοι οἱ ἀπὸ τοῦ Στρυμῶνος, dans *Leg. Dem.,* Στρυμονῖται chez Joan. Kamen.): ils atteignaient jusqu'au lac de Langaza. Puis venaient, sur la Moyenne et sur la Haute Mesta, les *Smoliens* (Σμολέανοι, *Corpus inscr. graec.*, IV, p. 318; Σμολένοι, *Nik. Akom.*), qui s'étendaient jusqu'à l'Arda supérieure, comme en témoigne le nom actuel de *Smiljan* (en turc Ismilan).

La partie centrale de la Macédoine était tenue par les Berzites (Βερζῆται, *Leg. Dem.*), dont l'habitat, que Telerig chercha à envahir en 773, était probablement la zone même où le nom de Brsjaci s'est maintenu jusqu'à nos jours pour désigner les gens des régions d'Ochrida, de Bitolja (Monastir), de Prilep, de Kičevo, de Kruševo et de Veles.

[1] La limite de cette zone urbaine, en 904, comme on l'a vu par la découverte de certaines bornes-frontières, passait par le village de Vardarovce et par Nareš, au nord de Salonique.

[2] Cette rivière serait-elle le Galik ou le Bas Vardar? En tous cas elle paraît se confondre avec la rivière du Ῥήχιος, mentionnée par Prokopios (*De aedif.*, IV, 3).

[3] Voir *Slov. star.*, II, p. 426.

[4] Ce titre est pareillement celui des métropolites de Philippopoli: ἔξαρχος Θράκης Δραγοβιτίας. Il n'est pas impossible, dans ces conditions, qu'il y ait eu deux tribus de Drougouvitches dans les Balkans, l'une près de Salonique et l'autre dans la région des Rhodopes. Voir *Slov. star.,* II, p. 425.

C'est là qu'était aussi, suivant toute vraisemblance, la Βερζιτία de Theophanes, de Kedrenos et de Léon[1].

D'autres tribus slaves encore s'étaient installées en Macédoine, mais tous renseignements précis à leur sujet nous font défaut[2]. Nous savons seulement, par les vieilles légendes des IX^e^ et X^e^ siècles, qu'il y avait des Slaves sur la Bregalnica (affluent du Vardar) et aux alentours de la place de Ravno, puis dans la Kutmičivica (Κουτμιτζιβίτζα), la région à laquelle appartenaient Ochrida, le Devol et la Glavinica, enfin dans le pays de Δρεμβίτζα (*Drĕnovica?*) et dans celui de Βελίτζα (soit sur la Velika, affluent du Vardar, soit sur la Velika qui est près d'Ochrida). Nous savons aussi que l'Albanie actuelle était remplie de Slaves, et cela de manière si dense qu'elle fourmille encore aujourd'hui de noms de lieux slaves, même là où il n'y a plus trace de population slave[3]. Mais nous ignorons à quelle époque doit être rapporté cet établissement des Slaves en Albanie, au premier temps de l'occupation slave des Balkans ou bien à une époque ultérieure, à savoir lorsqu'en 861 et 920 la domination bulgare s'étendit jusqu'à Drač (Durazzo).

A l'est de la Macédoine, comme à l'ouest, les Slaves étaient assez nombreux, mais nous n'avons pas à leur sujet de relations détaillées remontant à une époque ancienne, et nous ne savons pas non plus quand ils s'étaient établis là. On les mentionne, du XIII^e^ siècle jusqu'au XV^e^, dans tout le pays des Rhodopes, aux alentours de Fere, de Xantia, d'Enos, de Cavalla (par contre les villages proches de Constantinople sont des colonies de date plus récente). La contrée slave de Ζάγορα, Ζαγόρια, au sud du Balkan, est signalée déjà dans la géographie de Moïse d'Arménie au VII^e^ siècle.[4] Il y avait aussi des Slaves, à la même époque, au nord de la province d'Astika, à côté de la ville de Bizye (*Leg. Demetr.*).

[1] Hopf l'identifiait aussi avec le pays qu'on appelle Βελζητία, mais ce dernier paraît être la terre des Vélégésitches en Thessalie.

[2] Tout au plus pourrait-on retrouver le nom de la tribu bulgare des *Pijanci* dans le nom du pays de Πιάνιτζα, Πίαντζος, qui figure déjà dans la liste de la première bulle d'or de Basile.

[3] Nous n'avons pas encore d'analyse détaillée et précise de la nomenclature topographique de l'Albanie. Les matériaux les plus nombreux ont été recueillis par V. Makušev dans le travail intitulé Историческія разысканія о Славянахъ въ Албаніи, Варшава, 1871). Novaković a relevé, sur 72 villages de l'éparchie de Korča (Koritsa), une bonne moitié de noms slaves. Voir aussi Hahn, *Albanesische Studien* (1854), I, pp. 310, 334.

[4] Voir *Slov. star.*, II, p. 432.

Ces divers Slaves ont été assez rapidement soumis à la domination bulgare et par là même, en une certaine mesure, se sont trouvés unifiés non seulement au point de vue politique, mais aussi au point de vue national. L'acceptation du nom des Bulgares est comme l'indice visible d'une certaine conscience nationale et surtout de la communauté d'intérêts. Ils ont aussi de bonne heure, à n'en pas douter, témoigné d'une tendance à se rapprocher linguistiquement et, du même coup, à se détacher du domaine linguistique serbe, bien que les parlers macédoniens formassent et continuent encore à former comme une zone de transition entre le serbe pur et le bulgare oriental. Les Macédoniens, il est vrai, n'ont nettement affirmé leur appartenance à la nation bulgare qu'après leur renaissance nationale et durant les guerres de libération du XIX[e] siècle. Je ne puis, quant à moi, me rallier à l'opinion ni de ceux qui tiennent nonobstant pour Serbes la majorité des Slaves de la Macédoine ancienne et moderne, ni de ceux qui ont voulu faire de ceux-ci une nation particulière, distincte des Serbes comme des Bulgares orientaux[1]. On ne saurait nier, d'ailleurs, que des éléments serbes se soient introduits parmi les Slaves de Macédoine, de même qu'en Grèce au cours de la grande migration vers le Sud. Cette pénétration est attestée et par le village serbe de Σέρβια sur la Bystrica[2] et par certains vestiges linguistiques conservés dans d'anciens noms de lieux[3].

IV. *Les Slaves en Grèce.*

Les principales expéditions des Slaves en Grèce, accompagnées d'un mouvement de colonisation, commencèrent en 578 et prirent fin après l'avènement de l'empereur Héraclius, car alors, ainsi que l'indique Isidore (*Chron.*, 44): « Sclavi Graeciam Romanis tulerunt ». Cette occupation de la Grèce par les Slaves était forte: ce n'étaient pas quelques milliers d'hommes dans une région qui eussent suffi à dominer de loin toute la Grèce, comme le faisaient les Bulgares à l'est et au centre des Balkans. Les Slaves se sont établis dans toute la Grèce et

[1] Telle était aussi l'ancienne théorie de Stojan Novaković qui voyait dans les Macédoniens les « Slaves » (*Slovĕne*) proprement dits, les distinguant et des Serbes venus plus tard et des Antes dont sont issus les Bulgares (Први основи...), pp. 89-98).

[2] Voir ci-dessus, p. 97.

[3] Voir *Slov. star*, II, p. 434.

même jusque dans l'Archipel, et cela dans certaines régions de manière si dense que des relations historiques ultérieures en parlaient comme de pays slaves. Déjà l'abbé Jean Biclarien, à la fin du VI^e siècle, écrivait: « Sclaveni partes Graeciae atque Pannoniae occupant[1] ». Cette occupation est confirmée par Jean d'Ephèse, en 584[2], par la Chronique de Monembasie et par la lettre synodale du patriarche Nicolas III[3]. Dans les années 723-728, l'évêque Wilibald, qui voyageait de Syracuse en Terre Sainte et s'arrêta en Monembasie, qualifiait le lieu de cette halte de pays slave[4]. Et, au X^e siècle encore, alors que la Grèce était reconquise par l'empire byzantin, l'empereur Constantin lui-même écrivait à propos de la Grèce: « ἐσθλαβώθη πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος »; et l'épitomator de Strabon ajoutait peu après: « καὶ νῦν δὲ πᾶσαν Ἤπειρον καὶ Ἑλλάδα σχέδον καὶ Πελοπόννησον καὶ Μακεδονίαν Σκύθαι Σκλάβοι νέμονται[5] ». C'est pourquoi l'appellation d'Ἑλλαδικοί était entrée dans l'usage à la place de celle d'Ἕλληνες.

La domination des Slaves en Grèce, d'après la relation ci-dessus mentionnée du patriarche Nicolas III, aurait duré 218 années avant la victoire grecque de Patras (805-807), et cela avec une rigueur telle que pas un Romain ne pouvait y paraître. Ce n'est qu'à la fin du VIII^e siècle que la situation se modifia: tout d'abord, au Nord, par l'expédition victorieuse de Staurakis contre les Slaves en Hellas même et aux alentours de Salonique (783); puis, en 847-849, par la prise de presque toute la Morée sous Michel III et enfin, en 940, par la soumission des deux dernières tribus libres des Milingues et des Iézérites[6].

Nous n'avons que peu de données historiques sur l'étendue du mouvement de la colonisation slave en Grèce. La force s'en reconnaît surtout à l'abondance des noms de lieux slaves et à l'influence linguistique du slave sur le grec. On ne connaît, comme historiquement attestées, que les tribus slaves suivantes: les *Vaïounites* (Βαιουνῆται, *Leg Dem.*), dont l'habitat n'est pas exactement connu, mais peut être

[1] Joan Biclar., éd. Mommsen, 212.

[2] Jean d'Ephèse, VI, 25; voir aussi la *Chronique* de Michel le Syrien, X, 18, et celle de Barhebræus (éd. Bruns, II, 94).

[3] Vasiljev, Византійскій Временникъ, I, pp. 411, 637.

[4] *Vita Wilibaldi ep.* (*M. G., Scriptores*, XV, p. 93).

[5] Constantin, *De thematibus*, II, 6; Epit. Strab., Müller, *Geogr. gr. min.*, II, p. 574.

[6] Theophanes, éd. Boor, 456; Constantin Porphyrogénète, *De adm imp.*, 49.57

localisé le plus vraisemblablement en Épire, au nord de la baie d'Arta, dans la *Vagénétie* ultérieure des XI^e^-XIV^e^ siècles[1]; puis les Vélégézites (Βελεγεζῆται, *Leg Dem.*), établis en Thessalie, sur le golfe de Volo, près des villes anciennes de Thèbes et de Démétrias[2]; enfin, en Morée, sur les deux versants du Taygète, les Milingues et les Iézérites (Μιληγγοί, Ἐζερῖται)[3], les premiers étant établis sur le versant ouest, les seconds sur le versant est, dans une région appelée Helos (où il y a encore un village d'*Ezeron*). C'est là que les signale aussi la Vie de Saint-Nikon, composée vers 1142. L'histoire ne connaît pas d'autres tribus slaves en Grèce[4]; mais nous savons qu'il y avait des éléments slaves ailleurs encore (en Arcadie dans les régions de Skorta, de Gardilivos, entre Sparte et le Taygète, de Zarnata, au sud de Kalamata, de Vatika, près du cap Malé). On trouve en outre par toute la Grèce quantité de vestiges slaves conservés dans les noms de lieux, et la langue grecque elle-même témoigne assez des influences slaves qu'elle a subies[5]. Dans l'Archipel la présence des Slaves est attestée surtout en Crète, dans la presqu'île d'Eubée, à Samothrace et à Thasos, mais elle est vraisemblable

[1] Sur les autres localisations possibles, voir *Slov. star.*, II, p. 438. La force de l'élément slave en Épire est surtout mise en lumière par P. Aravantino (Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου, Athènes, 1857, II, p. 313), qui a trouvé 717 noms slaves, sur 1539 noms de lieux, en particulier dans le district d'Avlona (sur 619 noms, 334 slaves). Voir l'ouvrage précité de Makušev (p. 107).

[2] Les sources des XII^e^ et XIII^e^ siècles appellent cette contrée *Belegezitia*, et c'est à elle aussi que doit probablement se rapporter l'appellation de *Belzitia*, attestée au VIII^e^ siècle (voir p. 107).

[3] Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, 50.

[4] Nous n'avons pas d'arguments suffisants pour considérer les *Maïnotes*, *Maniates* (Μανιάται) voisins, non plus que les Tsakones (Τζάκωνες), établis entre le Parnon et le golfe d'Argos, comme d'anciennes tribus slaves. Mais il est vrai que des Slaves ont habité autrefois dans ces régions. On lit encore dans le traité de Venise de 1485: «ad partes Zachonie sive Sclavonie» (Vasiljev, *op. cit.*, 438).

[5] La nomenclature topographique n'a malheureusement pas encore été suffisamment étudiée à ce point de vue. On peut consulter du moins les travaux d'A. Hilferding (articles de la Русская Бесѣда, 1859, IV, et l'ouvrage intitulé Исторія Сербовъ и Болгаръ, Собр. соч., I, 281), d'Arn. Cervesato (dans le *Pensiero ital*, 1896, fasc. 47-48) et de J. Vařeka (sur «les noms slaves dans la topographie de la Grèce moderne» (Programme du gymnase de Budějovice, 1902). Pour ce qui concerne les éléments slaves dans la langue grecque, voir surtout le travail ancien de Miklosich (*Denkschriften* de l'Académie de Vienne, *Phil. hist. Classe*, 1870, LXIII) et les études récentes de M. Vasmer (Греко-слав. этюды, I-II, dans les Изв. отд. русск. яз. и слов., 1906-1907). Voir aussi *Slov. star.*, II, p. 441.

aussi à Corfou, à Samos, à Tenos, à Aegine, à Métana, à Zante et à Leucas[1].

Malgré l'installation de ces éléments slaves en Grèce, dans certaines régions du nord et du sud, il ne serait pas exact d'en conclure que les Grecs modernes sont des Slaves grécisés. Cette vieille théorie de Fallmerayer, résumée dans la phrase connue: « Das Geschlecht der alten Griechen ist ausgerottet in Europa », est évidemment injustifiée ou, tout au moins, plus qu'exagérée[2]. Il suffit pour la réfuter de constater que, aussitôt que la domination byzantine a été restaurée en Grèce, le pouvoir étant rendu à l'élément autochtone, il s'est produit une rapide dénationalisation des Slaves qui a abouti à leur complète disparition. Il est instructif de comparer à cet égard la situation en Macédoine et en Grèce. En Macédoine aussi, par la suite, la suprématie de la langue et de la civilisation grecques a tendu à s'affirmer à nouveau, mais sans que le pays, à l'encontre de la Grèce, cessât d'être slave. C'est qu'en Grèce apparemment les anciens habitants autochtones étaient demeurés établis dans une mesure suffisante pour pouvoir prendre le dessus sur les Slaves, comme ils l'ont fait précisément. On ne saurait donc parler, dans ces conditions, de la disparition de l'élément grec ancien.

Que les Slaves qui ont occupé la Grèce fussent, dans leur grand majorité, de ceux qui s'étaient établis au centre et dans la partie orientale des Balkans, les procédés d'occupation, les routes suivies, les noms de lieux enfin le démontrent assez[3].

Les Slaves du nord-ouest des Balkans n'ont participé à cette occupation que dans une mesure moindre; mais on trouve dans diverses régions de la Grèce des vestiges évidents d'anciennes résidences serbes et même croates[4].

V. *Les Slaves de Dacie.*

Au nord même du Danube moyen et inférieur, dans la Hongrie, la Transylvanie et la Valachie actuelles, il était resté une portion im-

[1] Voir Iv. Šišmanov, Слав. селища въ Критѣ..., София, 1897.

[2] J. Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea* (Stuttgart, 1830), *Die Entstehung der heutigen Griechen* (Stuttgart, 1835), *Das slavische Element in Griechenland* (*Fragm. aus dem Orient*, 1845, II).

[3] Voir *Slov. star.*, II, p. 446.

[4] Voir ci-dessus, pp. 93, 97, et *Slov. star.*, II, p. 445: Lavrov a découvert une série de serbismes parmi les noms de lieux.

portante des Slaves du Sud qui y avait élu domicile. Nous ne savons d'eux que fort peu de choses, mais assez cependant pour les rattacher aux Slaves établis dans la partie orientale de la péninsule. On leur donne le nom de Slaves de Dacie parce qu'ils occupaient l'ancienne Dacie de Trajan. Miklosich et Kopitar voyaient jadis en eux une branche particulière des Slaves du Sud, plus voisine des Slovènes que des Bulgares[1]. Mais nous savons aujourd'hui que cette vue n'est pas justifiée. Les Slaves installés en Dacie étaient, du point de vue linguistique et ethnographique, tout proches de ceux qui devinrent plus tard les Bulgares slaves, et ils avaient même avec ceux-ci des liens politiques.

Dès 631, les Bulgares turco-tatars s'efforcent de dominer les Awars en Hongrie[2], et l'on sait par diverses relations qu'à partir de la fin du VIII^e^ siècle leur empire atteignait jusqu'à la Hongrie du sud et même, à partir de 829, jusqu'à la Pannonie[3]. Aussi le Géographe bavarois indique les Bulgares (*Vulgarii*) comme voisins de l'empire bavarois, et Alfred situe le *Pulgaraland* dans le voisinage de la Carinthie[4]. La *Vie de Saint-Naoum* et la *Conversio Bagoariorum*, vers 836[5], témoignent de même du voisinage des Bulgares avec la Pannonie. En 892, Arnulf demande aux Bulgares de ne pas donner aux Slaves de Moravie du sel des salines hongroises[6]. On conçoit, dans ces conditions, que la Valachie, jusqu'au Prut, ait été bulgare et au pouvoir des Bulgares: c'est à elle que se rapporte, au IX^e^ siècle, l'appellation « Βουλγαρία ἐκεῖθεν τοῦ Ἴστρου ποταμοῦ », c'est-à-dire « la Bulgarie de l'autre côté de l'Ister », par opposition à « la Bulgarie de l'Ister » (« ἐντὸς τοῦ Ἴστρου »[7]).

La parenté des Slaves de ces régions avec les Slaves devenus plus tard les Bulgares ressort notamment des traits phonétiques distinctifs, à savoir *št, žd* et les nasales, qu'offrent certains noms de lieux.

[1] Voir plus haut, p. 75.

[2] Fredegar, IV, 72; Paulus, *Hist. Lang.*, V, 29; Theophanes, éd. Boor, I, 357; Nikephoros, 35.

[3] *Ann. regni Franc.*, années 827-829, et dénombrement des évêchés dans les bulles d'or de Basile (Gelzer, *Byzantin. Zeitschrift*, II, p. 53).

[4] Rački, *Doc.*, 382.

[5] Éd. Lavrov, p. 5; *Conv. Bag.*, 10.

[6] *Ann. Fuld.*, année 892. Sur les anciennes salines de Hongrie voir Kučubinskij, Труды IX-го археолог. съѣзда, I, p. 14.

[7] Voir la série d'autres témoignages indiqués dans les *Slov. star.*, II, p. 450.

Ainsi les trois *Pešt,* dont celle du comitat de Zvolen, en Slovaquie[1], montrent assez, de par la forme même de leur nom (avec *št*), combien ces Slaves s'étaient étendus loin vers le nord, avant que les Slaves de l'Ouest (les Slovaques) et de l'Est (les Russes) n'eussent occupé cette partie de la Hongrie septentrionale, les uns et les autres arrivant de deux directions opposées. Certains mots magyars empruntés au slave portent de même la marque de leur origine bulgare[2]. Parmi les Slaves originellement établis en Transylvanie il y avait aussi des Bulgares[3]; mais les éléments bulgares qui se trouvaient encore là à la fin du XVIII[e] siècle, à Čerged, à Bongárd et à Roszcsúr, n'étaient pas des restes des Slaves de Jordanis, mais des colonies ultérieures installées dans cette région au XIII[e] siècle[4], comme d'ailleurs les colonies bulgares actuelles du Banat (Vinga, près d'Arad, Bešenov, près de Szeged, Brestě, près de Vršac), qui sont postérieures. L'histoire ne nomme pas en Dacie d'anciennes tribus particulières. Le nom du comitat de Severin (à partir du XIII[e] siècle : *terra Zemra, Zevrino, Sevrin, Zeverino*) indique qu'il a pu y avoir là une tribu des Sêvériens, peut-être une partie de celle qui apparaît au VIII[e] siècle dans le Deli-Orman; mais rien ne nous autorise même à supposer la présence de quelque autre tribu.

Les Slaves établis en Transylvanie et en Valachie se sont plus tard romanisés. Quand et dans quelles conditions, nous ne le savons pas. Je ne tiens pas pour juste l'opinion de certains historiens roumains, qui supposent l'abandon complet de ces territoires par les Slaves (ainsi Xenopol, Hasdeu, Jorga). Je crois qu'il y est resté bon nombre de Slaves qui se sont romanisés; ils devaient être, de toute évidence, en minorité par rapport aux Daco-Roumains; sans quoi ils auraient slavisé la vieille population et dominé la contrée comme ils l'ont fait dans les Balkans. Quant à l'élément turco-tatar, il n'a pas dû

[1] Les trois Pešt sont: Pešt sur le Danube moyen, Pešt près de Muráň et Pešt sur le Bas-Danube, près d'Ilok (cette dernière actuellement disparue). De l'autre côté du Danube, les formes de ce même nom sont slovéno-serbes, *Kis-Pécz (Rab), Pécz* (Szilagy), *Pécs* (dans la Baranya).

[2] Voir *Slov. star.*, II, p. 452. Sur l'abondance des nasales dans les noms de lieux de la Hongrie septentrionale, voir *ibid.*, II, p. 454; ces nasales se sont aussi conservées, partiellement, chez les Slaves voisins, jusqu'au X[e] siècle.

[3] *Slov. star.*, II, p. 454.

[4] *Ibid.*, II, p. 453.

être important en Moldavie ni en Valachie, bien que cependant il n'y soit pas resté sans influence[1].

VI. *Les Slaves en Asie*[2].

Il existe enfin un groupe de Slaves du Sud, territorialement isolé de leur masse, hors d'Europe, en Asie Mineure. Ce groupe comprend les colonies, d'une part, de Bithynie, sur la mer de Marmara, et, d'autre part, de Cappadoce et de Syrie. Les colons en sont venus des Balkans, probablement de la partie orientale et byzantine, de la région de Salonique surtout; seul le nom de *Gordoserba* semble indiquer une origine serbe[3]. La première relation de l'établissement des Slaves en Bithynie nous est donnée par le sceau des fédérés slaves de la région d'Opsikion, aux environs de 650. Ce sceau offre, autour de la tête de l'empereur, l'inscription (détériorée): «των ανδραποδον των Σκλαβοων της Βιθυνων επαρχιας[4]». A ce témoignage s'ajoute celui des relations grecques concernant la colonisation des Slaves en Syrie, en 664 aux environs d'Apamée[5], en 688 près de Nicomédie, où il était arrivé quantité de Slaves venus de Salonique[6], en 762 sur la rivière Artana, en Bithynie, non loin du Bosphore[7]. On trouve en outre une série de mentions relatives à cette colonisation dans les sources orientales, en particulier chez Michel le Syrien, à propos des villages d'Andak et de Guris (*Antiochia, Cyrrhus, Chorus*), près d'Antioche[8].

C'est par ces sources grecques et orientales, et par quelques

[1] J. Peisker, *Die Abkunft der Rumänen*, Graz 1917 (extrait de la *Zeitschrift des hist. Ver.*, XV).

[2] Voir surtout les travaux de VI. Lamanskij, О Славянахъ въ Малой Азіи (Зап. II отд. Импер. Академіи наукъ, V, 1859), de B. Pančenko, Памятникъ Славянъ въ Виѳиніи VII вѣка (Изв. археол. Института Констант., VIII, 1902) et de L. Niederle, «K slovanské kolonisaci Malé Asie a Syrie VIII-X století» (Сборникъ по славяновѣд., II, Спб., 1907) et *Slov. star.*, II, p. 458.

[3] Voir plus haut, p. 97.

[4] Voir Pančenko, *op. cit.*, 25.

[5] Theophanes, éd. Boor, I, 348; Anastasius, *Hist.*, éd. Boor, 219.

[6] Theophanes, éd. Boor, 364. 365; Nikephoros, *Brev.*, 41 B; Leo Gram. *Chron.*, 163 (Bonn), etc. Voir *Slov. star.*, II, p. 460.

[7] Theophanes, *op. cit.*, 432, Nikephoros, *op. cit.*, 68-69.

[8] Michel le Syrien, XI, 15, éd. Chabot, et Barhebræus, éd. Bruns, II, 118. Voir en outre, pour les données plus récentes, les articles précités de Lamanskij et de Pančenko.

autres d'importance moindre[1], que l'on constate qu'il y avait un centre de Slaves en Bithynie (ce pays était divisé au X^e siècle en deux « thèmes », l'*Optimaton* et l'*Opsikion*), et surtout aux environs de Nicomédie et de Nicée. On trouve aussi mentionnée au VII^e siècle *Gordoserba* sur la route de Malagina à Dorylaïon[2] et certaine ville des Sagoudaens (κωμόπολις Σαγουδάοι), lesquels ne sont autres sans doute que les *Sagudati* de Salonique[3]. Les Slaves installés en Bithynie étaient appelés Σθλαβησιάνοι[4]. Il y avait un autre centre slave en Syrie et dans la partie de la Cappadoce l'avoisinant : c'est là qu'étaient les colonies d'Apamée (Seleukobulos, Ṣaḳalabīje), d'Antioche, de Chorus, la forteresse de Loulon, à la frontière de la Syrie et de la Cappadoce (φρούριον Λοῦλον, Λουλοῦ), sur la route qui traversait le Taurus, puis les petites forteresses de Ḥîsn-aṣ-Ṣaḳâliba, au sud de celle-ci, et de Ḥîsn-Sâlmân, quelque part près d'Alep, et enfin, suivant toute vraisemblance, le village de Σθλαβοτίλιν, qui était situé en un endroit mal déterminé de la Syrie occidentale[5].

[1] D'après Theophanes, *Cont.*, II, 10, la migration des Slaves en Asie Mineure était importante dès avant 821.

[2] Voir ci-dessus, p. 97.

[3] Anna Komnena, *Alex.*, XV, 2.

[4] Constantin Porphyrogénète, *De cerem.*, II, 44, 45.

[5] Pour les détails, voir *Slov. star.*, II, p. 464.

TROISIÈME PARTIE.

Les Slaves de l'Ouest.

Chapitre X.

La situation ethnique dans l'ancienne Germanie orientale.

Le groupe slave qui, comme on l'a vu, s'était constitué, par l'effet d'une différenciation dialectale croissante, dans la partie occidentale de l'habitat primitif, subissait depuis longtemps d'autres influences culturelles que le groupe oriental: il devait, avec le temps, se trouver dans des conditions nouvelles, différant plus profondément encore de celles de l'autre groupe, en un mot, dans un nouveau milieu. La plus grande partie, d'ailleurs, de ce groupe occidental s'est détachée même géographiquement des autres Slaves, quittant son coin natal dans l'habitat commun pour tendre vers l'Ouest, c'est-à-dire vers l'Oder, vers l'Elbe et, au delà de ce fleuve, vers la Saale, et aussi dans la direction du Sud-Ouest, jusqu'au delà du Danube moyen, jusqu'à la Bavière d'aujourd'hui. Comme, dans le même temps, le groupe méridional, presque en son entier, s'était mis en mouvement vers le Sud, descendant en Hongrie, vers la Mer Adriatique et vers la péninsule balkanique, et comme les rapports entre l'un et l'autre groupes étaient rendus de plus en plus lâches par les obstacles qui les séparaient désormais, soit les vastes et inaccessibles marais de Rokytno, soit le bloc des Prussiens de Lithuanie et des Iatvingues (en russe Ятвяги), le groupe de l'Ouest, dans ses parlers, dans sa culture, dans sa vie politique, commença à se développer de manière propre, indépendamment des Slaves du Sud et de ceux de l'Est. Ainsi est apparue et a poussé la branche des Slaves occidentaux, et ce processus, commencé avant notre ère, ne s'est

achevé qu'à la fin du Ier millénaire après Jésus-Christ. C'est à cette époque qu'on trouve déjà formés, au moins en leur ensemble et à l'état brut, les divers peuples slaves qui composent plus tard, dans l'histoire, la famille des Slaves occidentaux; c'est dès alors aussi que leurs divers parlers ont pris corps: parlers des Tchèques et des Slovaques, parlers des Serbes de Lusace ou Sorabes, parlers des Polabes, parlers des Poméraniens et enfin parlers des Polonais.

La principale résidence des Slaves à l'Ouest se trouvait dans la partie orientale du vaste territoire dénommé « Germanie » depuis le Ier siècle avant Jésus-Christ et ayant pour frontières: à l'Ouest le Rhin, au Sud, d'abord le Main et les Sudètes, puis, plus tard, le Danube, à l'Est, une frontière longtemps vague, qui, de plus en plus, devait tendre à se fixer sur la Vistule. On voit déjà la Vistule séparer la Germanie de la Sarmatie chez Vipsanius Agrippa, chez Pomponius Mela, chez Pline, chez Ptolémée, chez Markian et jusque chez Jordanis. En dehors de la Vistule, on y voit figurer, comme formant limite au Sud, un des affluents du Danube, d'abord la Morava, plus tard le Vah (*Vagus*), le Hron (*Granuas*) ou l'Ipel [1], en Hongrie.

Les sources historiques attestent dans ce territoire, pour l'époque la plus ancienne, les traces de deux grands peuples: les Celtes auxquels ont jadis appartenu toute la partie occidentale de la Germanie et, probablement aussi, les parties centrale et orientale, et les Germains qui, de leur habitat initial de la Scandinavie méridionale, du Danemark et de la partie septentrionale de la Germanie comprise entre l'Elbe et l'Oder, se sont étendus, au cours du IIe et du Ier millénaires, soit vers le Rhin, soit au delà du Rhin, poussant devant eux, vers la Gaule et vers l'Helvétie, les anciennes tribus gauloises soit occupant la Germanie orientale entre l'Elbe et la Vistule. Les Germains n'ont jamais été les habitants primitifs de ces régions, non plus qu'ils ne l'ont été de la région sise entre le Weser et le Rhin. Ils y ont aussi succédé, comme nous l'enseigne l'archéologie, à d'autres peuples, et notamment, entre la Saale et la Vistule, à ce grand peuple auquel appartiennent, à partir du XIIe siècle avant Jésus-Christ, les champs d'urnes cinéraires du type dit « lusacien » et « silésien », peuple à vrai dire d'origine incertaine, mais sans aucun doute non germanique [2]. Les Germains, qui,

[1] Voir *Slov. star.*, III, p. 8.

[2] Voir *Slov. star.*, III, pp. 15 et suiv., et ici même, pp. 12, 122, 123.

depuis longtemps, avaient d'abord lentement progressé entre l'Elbe et l'Oder et, au delà de l'Oder inférieur, vers la Vistule, ont occupé presque d'un coup le reste de la Germanie au cours des derniers siècles avant Jésus-Christ; ils en ont expulsé une partie de l'ancienne population, germanisant ou bien en absorbant le reste. Au début de notre ère, alors que les premiers rapports plus détaillés qui les concernaient parvenaient à Rome, ils occupaient déjà la Germanie toute entière. C'est pourquoi les chroniqueurs romains et grecs appelaient toute la région « Germanie » et tous ses habitants Germains [1], bien qu'il soit *a priori* probable que des vestiges considérables des anciennes populations y subsistaient encore derrière la façade germanique.

La Germanie orientale transalbine (c'est-à-dire d'au delà de l'Elbe) était occupée alors, d'après les données de Jules César, de Strabon, de Pline, de Tacite et de Ptolémée, par les tribus suivantes.

D'abord les Suèves (*Suevi*, *Suebi*): leur lieu de résidence, au Ier siècle avant notre ère, s'étendait entre la Werra, l'Elbe et le Main, avec son centre près de l'Elbe (dans le pays des *Semnones* suèves), d'où ils descendirent plus tard sur le Main et plus loin encore, où nous les retrouvons sous le nom historique de « Souabes » (*Suabi*, *Suavi*). Cependant, dans une acception plus large, le nom de Suèves désignait encore une longue série d'importantes tribus [2] qui, toutes, étaient qualifiées suèves. C'étaient les *Semnones* sur l'Elbe moyen, dans l'ancienne Altmark, qui reculèrent, l'an 6 après J.-C., devant les armées romaines, jusque dans le Brandebourg et en Lusace. Ils disparaissent plus tard des documents historiques; l'hypothèse que les anciens Semnons ne seraient autres que les Alamans des siècles suivants (on a appelé Alamans, à partir du IIIe siècle de notre ère, les tribus germaniques du Danube supérieur et du Rhin) ne repose sur aucun fondement. Le fait est qu'en réalité l'on ignore ce que les Semnons sont devenus.

Une autre tribu suève était celle des Lombards (*Langobardi*, *Longobardi*), qui résidait à l'origine dans le Lünebourg, d'où, en l'année 6 après Jésus-Christ, elle passa de l'autre côté de l'Elbe, dans l'empire de Marobud. En 167/168, plusieurs éléments de cette tribu commencèrent à émigrer vers le Danube, mais la masse principale erra long-

[1] Sauf la petite tribu des Osiens et des Cotins, dans la région du Sud-Est, dont Tacite dit qu'ils étaient d'origine pannonienne et gauloise (*Germania*, 43).

[2] Voir Strabon, VII, 1, 3; Tacite, *Germania*, 38, 39-43; Ptolémée, II, 11; Dio Cassius, LI, 22, 6.

temps encore dans l'Europe centrale et orientale [1], avant de se trouver en 490 dans le Rugiland, dans la plaine morave, d'où, en 526 ou en 546, elle partit pour la Pannonie et enfin, en 568, pour l'Italie septentrionale où elle fonda le nouvel empire lombard.

Il y avait encore d'autres tribus suèves: les Quades (*Quadi*), les Marcomans (*Marcomani*) et les Hermundures (*Hermunduri*). Les Quades étaient arrivés de la région rhénane en Moravie et en Slovaquie avant l'année 14; les Marcomans, dans les années 9-8 avant Jésus-Christ, avaient pénétré dans la Bohême, ancien pays des Boïens (*Boiohaemum*). Après la disparition du grand empire des Marcomans fondé par Marobud, les deux tribus se réunirent sur la rive septentrionale du Danube. C'est là que vraisemblablement les Marcomans, avec le temps, se déplacèrent vers l'Ouest, au delà de l'Inn, formant ainsi la souche des Bavarois historiques, tandis que les Quades, dont le centre se trouvait sur le Hron inférieur, disparurent après des luttes nombreuses sur le Danube et des migrations nouvelles. Les *Hermunduri* (Τευριοχαῖμαι, chez Ptolémée) ont résidé d'abord entre la Saale et la Werra, où, à partir du Ve siècle, ils apparaissent sous le nom de Thuringeois. Mais une partie d'entre eux s'était mise en route, dès le IIe siècle, vers le Danube.

Il se trouvait aussi à l'époque la plus ancienne, dans la Germanie orientale, outre une partie des tribus suèves, les tribus des Bastarnes (*Basterni*), qui devaient quitter la région de la Baltique entre les Ve et IIIe siècles, pour gagner, par la Vistule et la Pologne, le Danube inférieur et les rives de la Mer Noire [2]: c'est là qu'exténués par les combats nombreux qu'ils avaient soutenus, ils furent accueillis par l'empereur Probus qui les établit, en 279, en Thrace [3].

Après le départ des Bastarnes, la Germanie orientale, et notamment les régions avoisinant la Baltique, se peupla d'un grand nombre de nouvelles tribus germaniques, dont la principale était celle des Gots, visiblement la plus ancienne et la plus forte de toutes. Les Gots

[1] Sur les migrations des Lombards, qui se sont trouvés aussi près du pays des Antes slaves, et qui, avant leur arrivée dans le Rugiland, ont traversé le pays tchèque (*Boiohaemum*), voir notamment le travail récent de Fr. Westberg, *Zur Wanderung der Langobarden* (*Mémoires* de l'Académie de Pétersbourg, 1904), et celui de C. Blasel, *Die Wanderungen der Langobarden* (Breslau, 1909).

[2] Voir plus haut, p. 28.

[3] Une partie des Skires (*Sciri*), qui menacèrent Olbia au IIIe ou au IIe siècle avant J.-C., avait fait route vers la Mer Noire avec les Bastarnes.

occupèrent le littoral, mais, dès la fin du IIe siècle, s'en allèrent à travers les pays slaves, soit en Dacie, soit sur le Dniéper et vers la Mer Noire; une attaque des Huns, en 375, les détermina à se replier d'abord en Dacie et dans les pays balkaniques, puis, de là, en Italie et dans l'Europe occidentale.

D'autres tribus germaniques que celles des Gots résidaient encore, au début de l'ère chrétienne, en deçà de la Vistule. A savoir: les Gépides, qui émigrèrent au IIIe siècle en Transylvanie et en Hongrie, pour y disparaître au VIIe siècle; — ensuite les Hérules, qui, partis de la Germanie du nord, se dispersèrent au IIIe siècle partie vers le Rhin, partie vers le Danube moyen, partie vers la Mer Noire; — les Rugiens, qui résidaient sur l'Oder inférieur, mais émigrèrent sans doute, eux aussi, au cours du IIIe ou du IVe siècle, vers le Danube (*Rugiland*), en Italie et dans les Balkans; — les Vandales, résidant d'abord au delà des Monts des Géants (les Οὐανδαλικὰ ὄρη de Dio Cassius, LV, 1), puis, plus tard, dès le IIe siècle, et encore plus au IIIe et au Ve siècles, sur le Danube, en Pannonie, en Gaule et en Espagne; — les Burgondes, d'abord sur la Warta et la Notecz, puis, après 250, une petite partie sur la Mer Noire et une plus grande partie sur le Main, et, à partir de 406, sur le Rhin, et de là, après 443, en Gaule, sur le Rhône; — les Varins, au Ier siècle de notre ère dans le Mecklenbourg, plus tard sur le Rhin (depuis le IIIe siècle environ); — enfin, les Silings, originellement en Silésie, aux environs de Breslau, puis mentionnés, dès le IIIe siècle, sur le Danube, et, au début du Ve siècle, en Espagne, avec les Vandales, avec qui ils avaient sans doute quitté l'Oder au IIe ou au IIIe siècle.

La dernière grande famille de la Germanie orientale était celle des *Lugii* ou *Lygii*[1]. Les historiens de l'antiquité, Tacite (*Germania*, 43), Strabon (VII, 1, 3) et Ptolémée (II, 11, 10) s'accordent à affirmer que cette grande famille, dont le centre se trouvait au nord des montagnes tchèques et moraves, se divisait en un grand nombre de petites familles, parmi lesquelles ils citent *Lugi Diduni*, *Lugi Buri*, *Harii*, *Helvetones* (*Helvecones*), *Manimi*, *Helisii*, *Nahanarvali*[2]. Était-ce là un peuple ger-

[1] Pour l'histoire de ces diverses tribus germaniques, voir les récents manuels de L. Schmidt, *Allgemeine Geschichte der germanischen Völker* (München, 1909), *Geschichte der deutschen Stämme* (Berlin, 1913), et O. Bremer, *Ethnographie der germanischen Stämme* (Strassburg, 1900).

[2] Voir *Slov. star.*, III, p. 27.

manique? On ne sait. Toute assurance formelle fait défaut à cet égard; tous documents linguistiques sont absents. Si grand que ce peuple ait été (« latissime patet Lugiorum nomen », écrit Tacite dans sa *Germania*; « Λού[γ]ιοι μέγα ἔθνος », note Strabon, *op. cit.*), il semble avoir complètement disparu de l'histoire. Nous savons seulement que quelques éléments s'en sont détachés et ont combattu sur le Danube ou dans les Balkans (voir *Buri* et *Lupiones*, c'est-à-dire *Lugiones Sarmatae*, en Dacie, sur la carte de Peutinger du IIIe siècle); mais, à partir du IVe siècle, aucune mention n'en atteste plus l'existence. C'est vraiment un peuple énigmatique, tant par son origine que par son histoire, et l'on ne s'étonne pas de lui voir jouer un rôle prépondérant dans les théories qui tenaient l'ancienne Germanie en son entier pour un pays slave. Il en sera reparlé plus loin, ainsi que des autres peuples offrant quelque rapport avec cette question.

Il ressort de ce rapide aperçu que les diverses tribus germaniques, dès le IIe et le IIIe siècles de notre ère, sinon même plus tôt, avaient généralement évacué la Germanie orientale. Il n'existe pas de tribu pour laquelle on puisse établir qu'elle y résidait encore au IVe ou au Ve siècle. C'est là une particularité, dans l'ensemble du mouvement de migration des peuples, dont il nous faudra toujours tenir compte quand nous entreprendrons des recherches relatives aux résidences et aux destinées des Slaves voisins. On peut supposer avec certitude que la Germanie orientale a été évacuée rapidement au IIe et au IIIe siècles et que, dès le IVe et le Ve siècles, il n'y restait plus aucune des tribus germaniques susmentionnées, à l'exception d'éléments de peu d'importance. Seul le sort de la grande famille des *Lugii*, on l'a vu, demeure obscur. Est-elle restée là en partie, ou bien a-t-elle émigré toute entière? L'histoire est muette à ce sujet.

Chapitre XI.

La marche des Slaves occidentaux vers l'Elbe et la Saale.

Les premières données dont on dispose, de sources autorisées, sur les Slaves de l'Elbe ne datent que du VI^e^ et du VII^e^ siècles[1].

Des savants ont admis et admettent encore que la présence des Slaves en Germanie peut être établie dès le début de l'ère chrétienne; les autres admettent même que cette présence est de toute antiquité et n'a été que temporairement effacée par la submersion du flot germanique. D'autres supposent qu'au moins une partie des tribus généralement considérées comme germaniques était en réalité slave. Il existe aussi des archéologues qui voient des cimetières slaves primitifs dans les champs d'urnes cinéraires de type lusacien[2], dont les premiers datent, sur l'Elbe et l'Oder, de la fin du II^e^ siècle avant J.-C. Mais toutes ces hypothèses ne forment qu'une partie de la théorie générale de l'autochtonisme des Slaves dans l'Europe centrale, sur laquelle je reviendrai à la fin de cet ouvrage[3]. Elles sont, d'ailleurs, ou absolument fausses, ou, tout au moins, si exagérées qu'elles ne sauraient être acceptées sous cette forme. Sans doute peut-on, comme on le verra plus loin, admettre la possibilité et même la probabilité de la présence des anciens Slaves dans la Germanie orientale, mais il est impossible d'en parler, comme d'un fait attesté par des documents historiques, avant le IV^e^ siècle.

J'ai, pour ma part, une idée assez différente de l'arrivée des Slaves en Germanie. Il me paraît qu'il faut avant tout distinguer deux questions: 1° les Slaves étaient-ils en Germanie, comme des autochtones,

[1] Voir plus loin, p. 131.

[2] Voir ci-dessus, p. 12. Tels sont notamment les archéologues tchèques J. Wankel, J. Píč, J. Voldřich, Fr. Černý, K. Maška, J. L. Červinka et Ch. Buchtela.

[3] Voir plus loin *Appendice*.

avant l'arrivée des Germains? — 2° dans quelle mesure les peuples historiques que les sources mentionnent en Germanie, depuis le VI^e^ siècle avant notre ère jusqu'au V^e^ siècle de cette ère, sont-ils slaves? Ce sont là deux aspects très différents du même problème.

En ce qui concerne la première question, celle de l'autochtonisme des Slaves en Germanie, nous pouvons, de nos connaissances actuelles, conclure ce qui suit.

Il est possible que les Slaves aient résidé dans la Germanie orientale avant l'arrivée des Germains, bien que la chose ne puisse être prouvée que de façon toute indirecte. Les Germains eux-mêmes n'ont peuplé la portion orientale qu'au cours du I^er^ millénaire avant Jésus-Christ, et cela, successivement, une région après l'autre. Or l'on sait aujourd'hui avec certitude qu'un autre peuple les y avait précédés, ce peuple qui a laissé les vastes champs d'urnes cinéraires du type dit « lusacien-silésien ». Quel était ce peuple? L'hypothèse d'un archéologue de Berlin, M. G. Kossinna, suivant laquelle il s'agirait là des Thraces ou des Illyriens venus du Sud, ne repose pas sur un fondement suffisant. Il ne saurait être question, en réalité, que de deux grands peuples indo-européens, dont les résidences primitives étaient précisément voisines; les Celtes, à l'Ouest, et les Slaves, à l'Est, dans le bassin de la Vistule. Les vestiges de l'ancienne nomenclature celtique en Bohême, en Moravie et dans toute la Pologne semblent témoigner en faveur des Celtes; mais, d'autre part, l'histoire aussi bien que l'archéologie ne confirment aucunement pareille hypothèse, sans parler, au reste, du celtisme douteux de plusieurs noms: ces tombes ne sont pas de caractère celtique et ne ressemblent pas à celles du domaine celtique. La présence des Slaves dans la Germanie orientale reste donc *a priori* possible, sinon probable. Les Slaves s'y seraient trouvés, dans ces conditions, avant l'arrivée des Germains qui les auraient en partie expulsés et en partie soumis, de sorte qu'au début de l'ère chrétienne la Germanie pouvait être considérée par les Romains comme germanique. Il n'est pas possible, à mon avis, d'aller au delà de cette hypothèse[1]; il ne faut pas perdre de vue

[1] Voir plus haut, pp. 21, 118. En ce qui concerne les noms celtiques, il s'agit surtout des noms de rivières, que J. Rozwadowski et Al. Šachmatov considèrent comme celtiques, et des noms des stations commerciales conservés chez Ptolémée, dont plusieurs présentent un caractère celtique incontestable. Mais j'ai déjà indiqué que les théories philologiques de Rozwadowski et de Šachmatov se sont heurtées à une opposition considérable (voir ci-dessus, p. 25).

d'ailleurs que le caractère slave des cimetière en question n'est pas encore démontré.

Il faut, par suite, admettre aussi qu'*a priori* il n'est pas sans fondement de chercher des Slaves parmi les tribus historiques dites germaniques. L'ancienne Germanie, entre le V^e^ siècle avant notre ère et le V^e^ siècle de notre ère, n'était pas un pays assez accessible à Rome pour que le monde antique en fût exactement informé. L'idée de la « Germanie » est essentiellement une idée géographique, et la question se pose de savoir si le terme de « tribu germanique » désigne toujours une tribu de nationalité germanique, ou seulement une tribu d'une origine quelconque, résidant en Germanie. Nous savons, en effet, qu'il existait dans la Germanie de Tacite des peuples non germaniques (les Trévires gaulois, les Nerviens et les Cotins, les Aestes lituaniens). Tacite va même jusqu'à appeler une fois les Osiens *Germanorum natio*, tout en sachant qu'ils parlaient la langue pannonienne, et, à un autre endroit, il compte parmi les Germains les Calédoniens britanniques et les Vénèdes slaves [1]. Dans ces conditions il n'est pas impossible que d'autres tribus anciennes, mentionnées en Germanie, ne fussent pas d'origine germanique et qu'il y eût aussi parmi elles des Slaves. Il ne s'agit que de le prouver, et c'est dans l'administration de cette preuve que les autochtonistes ont commis des erreurs fréquentes, travaillant sans méthode, faisant état de mentions douteuses, de documents mal fondés, sans valeur, ou même faux, cherchant à résoudre de délicates questions philologiques sans posséder les connaissances nécessaires.

Pour un savant qui sait éviter ces erreurs, l'existence d'éléments slaves parmi les tribus dites germaniques est assurément possible; mais il y a loin de là à déclarer pour Slaves, à l'exemple de A. Šembera, de V. Kętrzyński et d'autres, les Gots, les Skires, les Hérules, les Suèves, les Lombards, les Thuringiens, les Marcomans, les Quades, les Rugiens, les Vandales et les Burgondes, toutes tribus de la Germanie orientale. Il y a loin de là à remettre en question l'origine germanique de ces tribus, laquelle est attestée par nombre de mentions historiques incontestables, par nombre de témoignages philologiques. Ce n'en est assez pour cela ni du fait qu'un chroniqueur médiéval, par ignorance, qualifie les Vandales d'ancêtres des Polonais ou les Gots d'ancêtres des Croates [2],

[1] *Germania*, 28, 43, 46; *Agricola*, 11.

[2] Voir *Slov. star.*, I, 46, 50; II; III, 34.

— ni du fait que le nom de *Suevi*, en apparence si proche de celui de *Slavi*, a été employé par erreur par un géographe anonyme bavarois, au IXe siècle, là où il est en réalité question des Slaves[1]. Le nom indigène de *Slověne*, au début de l'ère chrétienne, n'a pu donner naissance à celui de *Slavi*, ni d'autant moins à celui de *Suevi* ou *Suebi*.

Quelques noms seulement, parmi ceux des peuples de l'ancienne Germanie, méritent une attention spéciale à ce point de vue, bien qu'à vrai dire je n'y trouve pas, pour ma part, un indice sûr de slavisation. C'est d'abord le nom des Lugiens; puis c'est aussi la slavisation des noms des Varins, des Rugiens, des Silings, des Korkontes, des Rakates et des Baïms dont l'examen nous conduit, mais dans une direction différente, à des résultats intéressants. Les habitants de l'ancienne Lugie sont identifiés généralement par les autochtonistes, en raison de la confirmité des noms, de la coïncidence des lieux de résidence et de l'absence de documents suffisants sur leur départ de ces lieux, avec les Lusaciens slaves postérieurs ou Sorabes (habitant la Haute et la Basse-Lusace, au nord de la Bohême.) Les autochtonistes font dériver leur nom du slave *lugŭ* (slave commun *lǫgŭ* « bois »). Cette interprétation philologique même n'est pourtant pas fondée: si le nom des Lugiens était slave et dérivé du slave *lugŭ*, il aurait dû être prononcé anciennement *Lungii* ou *Longii*, parce qu'alors (et encore longtemps après, jusqu'au IXe siècle) son original slave contenait la nasale *ǫ*[2]. Aucune source ne confirme d'autre part que les Lugiens soient restés en Germanie jusqu'à l'époque slave. On ne saurait cependant repousser catégoriquement l'hypothèse de leur caractère slave. Le slave commun offrait encore, à côté du mot *lǫgŭ*, le mot *lugŭ*, au sens de marécage, d'où ont pu être dérivés *Lugi, Lugii;* la forme latine même n'est pas sans formes analogues correspondantes (qu'on se rappelle les tribus slaves à noms latins comme *Varnavi, Hevelli, Polabi, Moravi*). On ne saurait méconnaître non plus que deux noms au moins, parmi ceux des petites tribus des Lugiens[3], se rapprochent beaucoup des noms de tribus slaves postérieures, à savoir les *Helvetones* de Tacite, qui font songer aux *Havolanes* slaves ultérieurs, résidant dans la même région, sur la rivière Havola (*Havela*, en 789), — et les

[1] « *Suevi non sunt nati sed seminati* » (Bielowski, *Monumenta Poloniae historica*, I, 11).

[2] Le nom des Lusaciens figure pourtant encore au IXe siècle chez le Géographe bavarois sous la forme *Lunsici*.

[3] Voir ci-dessus, p. 120.

Μουγίλωνες, de Strabon, qui rappellent les Mogilans slaves (dérivé du slave *mogyla*) cités par Thietmar au X^e siècle (*pagus Mogelini*, *Mogilina urbs,* près de Meissen)[1]. Ces faits apportent sans doute un témoignage sérieux en faveur du caractère slave des Helvetons et des Mugilons, et aussi, par extension, des Lugiens, témoignage indépendant d'ailleurs de l'hypothèse archéologique relative aux champs d'urnes cinéraires des peuples slaves[2]. Mais ils ne nous autorisent pas, à eux seuls, à tenir les Lugiens, de manière certaine, pour un grand peuple slave de la Germanie orientale[3].

De même les Baïms (Βαῖμοι), situés par Ptolémée en Moravie, restent un peuple de race inconnue, bien que l'on puisse admettre qu'ils n'étaient autres que des ancêtres slaves des Tchèques, la présence des Slaves en Moravie dès cette époque semblant par ailleurs admissible[4]. Il existe, d'une part, une relation évidente entre le nom de Korkonts (Κορκοντοί), donné par Ptolémée aux montagnes de Bohême, et le nom slave de Krkonoše; mais, d'autre part, on ne peut qu'en conclure que les Slaves auraient trouvé, à leur arrivée dans ces montagnes, soit une tribu dite des Korkonts, soit un nom de montagne dérivé de celui de cette tribu[5]. De même le nom de l'ancienne *Vindobona*, malgré la ressemblance apparente avec la forme tchèque *Vídeň* « Vienne » et avec le nom de rivière *Vědĭnja*[6], n'est pas un nom slave, mais gaulois (*vindos-bona*).

Tout cela ne prouve pas, comme on le voit, de façon suffisante ni que la Germanie orientale de Tacite ou de Ptolémée fût slave, ni que quelques-uns des divers grands peuples qui l'habitaient alors fussent slaves. Cependant de l'étude de l'histoire de ces peuples, de l'examen d'une série de noms géographiques anciens et des idées nouvelles relatives aux âges primitifs de l'Europe nous pouvons tirer, en cette matière, des conclusions plus sûres et plus exactes qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

[1] Pour les *Havolanes* slaves, voir plus loin; pour les *Mogelini*, voir Thietmar IV, 5 (4), et V, 37 (22).

[2] Voir ci-dessus, pp. 122, 123.

[3] Pour ce qui concerne le caractère slave des Lugiens, voir *Slov. star.,* III, p. 50. Ce caractère leur est catégoriquement refusé, ainsi qu'aux Μουγίλωνες, par Al. Brückner (*Slavia,* I, 1922, p. 383).

[4] Voir *Slov. star.*, III, p. 58.

[5] Voir *Slov. star.*, III, p. 57.

[6] *Ibid.*, III, p. 56.

A passer en revue les hypothèses qui viennent d'être signalées, l'on constate qu'il est impossible d'affirmer avec certitude le caractère slave de telle ou telle tribu; mais l'on n'en est pas moins frappé, en même temps, par un fait important, celui de l'analogie ou même de l'identité absolue de certaines appellations d'une haute antiquité avec leurs correspondants slaves du Moyen Âge. On ne saurait en induire que ces appellations s'appliquaient dès la période la plus ancienne à des Slaves, mais du moins paraît-il évident que les Slaves avaient trouvé, à leur arrivée en Germanie, un grand nombre de tribus étrangères non encore parties. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut expliquer l'analogie de certains noms slaves avec les noms de ces tribus: *Slęzy* avec le germanique *Siling*, *Varnavi* avec *Varini*, *Havolanes* avec *Helveones* (*Helvetones*), *Rujani* avec *Rugii*; et, dans la nomenclature géographique: *Krkonoše* (Κορκοντοί), *Jeseniky* (Ἀσκιβούργιον ὄρος), *Labe* (*Albis*), *Sala* (Σάλας), *Vidava* (Οὐϊάδουα), *Morava* (*Marus*), *Chuba* (*Kamp*, Κάμποι), *Kališ* (Καλισία). On peut même, allant plus loin encore, supposer en toute vraisemblance que les Slaves ont dû résider assez longtemps parmi ces anciennes tribus, soit sur le même territoire, soit dans leur voisinage immédiat, car il n'eût pas suffi d'un contact éphémère et rapide, provoquant le départ d'anciennes tribus, pour déterminer l'adoption et le maintien de noms anciens dans la langue d'un peuple nouveau venu. On peut donc voir dans cette adoption et ce maintien comme une preuve positive des relations des Slaves avec les Varins, avec les Rugiens, avec les Silings, aves les Havolanes, probablement longtemps avant que ces tribus n'eussent quitté la Germanie.

Ce n'est pas, et loin de là, reconnaître l'autochtonisme des Slaves en Germanie; ce n'est que corriger l'opinion des savants allemands qui, avec Zeuss, Müllenhoff et Kossinna, plaçant, presque tous, l'arrivée des Slaves par la Vistule vers l'Oder et l'Elbe au V^e^ siècle, ou au VI^e^ et même au VII^e^, préfèrent laisser vide pendant un long temps la Germanie orientale plutôt que d'y admettre la présence d'éléments slaves dès cette époque[1]. Les Silings, les Varins, les Rugiens, ainsi qu'il à été dit plus haut, étaient partis dès le III^e^ siècle ou, plus tard, au IV^e^ siècle. Au moment de cette mise en route, des Slaves devaient se trouver parmi eux depuis longtemps, soit comme nouveaux venus, soit comme

[1] Récemment G. Kossinna fixe l'arrivée des Slaves dans la Germanie orientale vide aux VII^e^-VIII^e^ siècles après J.-C. (*Das Weichselland, ein uralter Heimatboden der Germanen*, Danzig, 1919, p. 24).

restes du grand peuple des Lugiens. L'analogie des noms ci-dessus mentionnés indique de manière évidente que les Slaves ne sont pas arrivés dans la Germanie orientale seulement au VI^e ou au VII^e siècle, mais qu'ils y étaient déjà au moins au II^e ou au III^e siècle. On ne saurait non plus ne pas tenir compte du passage de Julius Capitolinus expliquant pourquoi, sous le règne de l'empereur Marc Aurèle, il s'est produit un vaste mouvement parmi les peuples de la Germanie orientale et pourquoi les Vandales, les Astings, les Lacringes, les Victuals, les Alains, les Roxolans et les Bastarnes ont commencé à attaquer l'empire romain : leurs tribus se trouvaient : « pulsae ab superioribus barbaris », écrit le chroniqueur[1]. C'était sans doute la pression slave qui commençait à agir.

Cette déduction, tirée d'arguments philologiques et historiques, est indépendante de la question de savoir si les Slaves étaient autochtones en Germanie et si les Lugiens étaient des Slaves. Les travaux archéologiques les plus récents tendent aussi à établir, de plus en plus clairement, que les Slaves sont venus de bonne heure en Germanie. On constate en effet, à partir du IV^e siècle, dans les civilisations archéologiques de l'Allemagne orientale, une interruption totale de l'évolution ancienne que les meilleurs archéologues scandinaves, Montelius, Almgren et Salin expliquent précisément par l'influence de l'invasion slave[2]. Il nous faut donc, même du point de vue archéologique, placer l'invasion slave avant le IV^e siècle, non pas comme un mouvement subit, mais comme une migration à étapes successives, continue et lente. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut comprendre pourquoi certains Slaves ont adopté la céramique provinciale romaine. Si, d'autre part, l'on pouvait admettre, avec Alexandre Sobolevskij, que les Slaves ont dû adopter dès la période du slave commun l'appellation *Sasŭ, Sasinŭ* « Saxon » (avec chute du *k*), on disposerait d'une preuve philologique de plus en faveur de la venue des Slaves sur l'Elbe inférieur au moins au début de l'ère chrétienne[3].

Cette représentation de l'expansion des Slaves dans l'ancienne Germanie est en somme assez sensiblement différente de celle qui est communément acceptée jusqu'à ce jour. Si l'on tient pour acquis que le premier habitat des Germains se trouvait dans les pays scandinaves

[1] *Vita Marci*, 14.

[2] Voir *Slov. Star.*, III, p. 62.

[3] ЖМ. М. Н. П., 1904, p. 464. Cette preuve est récusée par Al. Brückner (*Slavia*, I, p. 386) et par J. Mikkola (*Revue des Études slaves*, I, 1921, p. 199).

et celui des Slaves au delà de la Vistule, il semble possible *a priori* que les Slaves se soient répandus au début du premier millénaire hors de leur patrie transvistulienne jusque dans la Germanie orientale, aussitôt après l'évacution de celle-ci par les autres peuples aryens primitifs, qui y vivaient peut-être 1000 ans avant notre ère. Cette hypothèse est soutenue non seulement par l'archéologie, mais aussi par la pureté relative de la nomenclature topographique entre l'Oder et la Vistule, ainsi que par l'emprunt fait aux Slaves par les Germains du nom de la Vistule[1]. Ce n'est seulement que dans cette mesure qu'on pourrait donc parler sérieusement de l'autochtonisme des Slaves en Germanie, à savoir en supposant que les Slaves s'y trouvaient ou, du moins, ont pu s'y trouver avant les Germains.

Mais les Germains ayant occupé par degrés, au cours du premier millénaire, la Germanie toute entière et, par conséquent, la Germanie orientale également, les Slaves se trouvèrent ou expulsés, ou absorbés, et la Germanie devint germanique. Cette marche des Germains ne s'est pas arrêtée aux frontières de la Germanie orientale; elle s'est poursuivie plus loin. Déjà, entre le V^e^ et le III^e^ siècles, les Bastarnes et les Skires se dirigeaient vers l'Est; au II^e^ siècle, les Cimbres vers le Sud; et quand, au début de notre ère, et surtout à partir du II^e^ siècle, les invasions germaniques se déchaînèrent de toutes parts, la Germanie orientale entière, à l'exception de l'ancienne Lugie, se vida au cours des II^e^ et III^e^ siècles et peut être aussi en partie au IV^e^ siècle. Il semble évident que les Slaves qui demeuraient au delà de la Vistule n'ont pas dû, durant cette période d'évacuation, demeurer inactifs. C'est à eux vraisemblablement que se rapporte la mention précitée relative aux Barbares du Nord[2], qui exerçaient leur pression sur les tribus germaniques. Au départ des Germains, les anciens îlots slaves, s'il y en avait, se ranimèrent d'une vie nouvelle et, surtout, le flot slave, partant de la Vistule, déborda dans toutes les régions évacuées par les Germains. On sait, par l'adoption des noms ethnographiques et géographiques cités ci-dessus[3], que les Slaves avaient là depuis longtemps divers points de contact

[1] Le nom de la Vistule a un grand nombre de parallèles dans la nomenclature des rivières slaves (*Visla*, *Vislica*, *Vislok*, *Visloka*, *Vislanovka*, *Vislava*, *Svisloč*): voir *Slov. star.*, III, p. 64. C'est pourquoi il m'est difficile de donner raison à ceux qui voient dans le nom de la Vistule un nom celtique.

[2] Julius Capitolinus, *Vita Marci*, 14. Voir ci-dessus, p. 128.

[3] Voir ci-dessus, p. 127.

avec la population germanique. Il devait leur être facile de s'étendre dans la Germanie orientale dès le IIIe et le IVe siècles, sinon même durant le IIe; et l'on n'aperçoit point, dans ces conditions, sur quoi pourrait se fonder l'opinion des historiens allemands, qui croient devoir reporter cette extension après l'évacuation complète de la Germanie, et encore longtemps après celle-ci, au Ve ou au VIe siècle, quelquefois même aux VIIe et VIIIe siècles. Ceux des Slaves qui étaient passés en Silésie adoptèrent le nom des Silings aux IIe-IIIe siècles; ceux qui avaient pris la direction du Nord, vers le pays des Varins et des Rugiens, adoptèrent en même temps les noms de ces tribus: *Varnavi*, *Rugiani*. Si les noms Καλισία, Ἀσκαυκαλίς, cités par Ptolémée, sont slaves, ainsi que l'admet M. Brückner, ils autoriseraient à supposer que les Slaves ont franchi la Vistule avant la moitié du IIe siècle [1].

Les Slaves ont donc atteint l'Elbe et l'Oder dès une période comprenant au moins les IIIe et IVe siècles, bien que l'histoire, il est vrai, ne les mentionne pour la première fois avec certitude qu'en 512, chez Prokopios [2]. Ils se sont forgé, pour désigner tous les Germains, l'appellation collective de *Němec* (en vieux slave *Němĭcĭ*, au pluriel *Němci*) [3]; cette appellation n'est pas née, comme certains l'ont supposé, de la transformation du nom de la tribu germanique des Némètes sur le Rhin, car ces derniers n'ont jamais été en contact avec la masse des Slaves: elle est dérivée simplement du mot *němŭ* « muet », c'est-à-dire « étranger, parlant une langue étrangère », inintelligible pour un Slave.

[1] Voir *Slavia*, I, 1922, p. 399.

[2] Prokopios, *B. G.*, II, 15. Voir *Slov. star.*, III, p. 66.

[3] Ce mot apparaît pour la première fois chez Thietmar (*Nemzi*, VIII, 59), puis dans la légende de Saint-Clément (13, Νεμιτζοί) et chez Constantin Porphyrogénète (*De cerem.*, II, 398, Νεμέτζιοι).

Chapitre XII.

La marche des Slaves vers la Germanie occidentale.

La première mention historique relative à la présence des Slaves sur l'Elbe figure dans l'ouvrage de Vibius Sequester *De fluminibus* (du VI^e^ siècle), où il est dit de l'Elbe: «Albis Suevos a Cervetiis dividit», car il est pour moi hors de doute que le nom de *Cervetii* désigne un *pagus* sorabe de la rive droite de l'Elbe, entre Magdebourg et la Lusace, lequel est appelé plus tard, dans les chartes d'Otto I, d'Otto II et de Henri II, *Cierristi, Zerbisti, Kirvisti,* et aujourd'hui *Zerbst.* Le caractère sorabe de ce *pagus* est d'ailleurs confirmé et par une indication de Fredegar relative à l'existence d'un duché sorabe sur la Saale en 623-631, et par les autres mentions qu'on trouve chez cet historien des invasions des Slaves en Thuringe en 631 et 632, d'où il ressort sans conteste qu'à cette époque les Sorabes et les Tchèques se trouvaient les uns et les autres au voisinage de la Thuringe[1]. Au VIII^e^ siècle, Einhard écrit: «Sala fluvius Thuringos et Sorabos dividit»[2], et, à partir de la fin du VIII^e^ siècle, les documents historiques commencent à parler des Slaves de plus en plus fréquemment et de manière plus détaillée.

C'est alors, en 782, que les Allemands entreprirent une grande offensive contre les Slaves qui, traversant l'Elbe, commençaient à menacer l'empire de Charlemagne. Ce fut Charlemagne qui, pour établir un certain ordre du côté de l'Est, détermina en 805 le *limes sorabicus*, destiné à servir de frontière pour les relations économiques (commerciales) entre les Germains et les Slaves[3]; la ligne en allait de l'em-

[1] Fredegar, *Chron.*, IV, 68, 74, 75, 77, 87.

[2] *Vita Caroli,* 15.

[3] Le *limes sorabicus* a été fixé dans le Capitulaire publié en 805 à Thionville (*Mon. Germ. Leg.,* Sectio II, I, 122, n° 44).

bouchure de l'Enze, près de Lorch (l'ancien *Lauriacum*), le long du Danube, jusqu'à Regensbourg; de là, par Pfreimd (près de Nuremberg) et par Forchheim à Bamberg; ensuite, par Halasztat (non identifié) et par la Forêt franconienne, à Erfurt, vers la Saale et l'Elbe, à proximité de Magdebourg; enfin vers le Brunswick, au lieu dénommé Schezla (non identifié)[1], jusqu'à Bardowik sur l'Elbe. Au delà de Bardowik commençait la frontière déterminée plus tard, en 808: le *limes Saxoniae*, allant de la Delvenava (Delvenau) jusqu'aux sources de la Bilena (Bille) et, le long de la Travna (Trave), du lac de Plun (Plönersee) jusqu'à l'embouchure de la Sventina (Schwentine), dans le golfe de Kiel[2].

Sans doute ne saurait-on tenir cette ligne pour une frontière ethnographique précise des domaines slave et allemand, mais on peut y voir du moins une frontière approximative entre les deux nations. Cette limite nous permet de constater jusqu'où les Slaves avaient atteint au début du IX^e^ siècle, dans leur marche vers l'Elbe et au delà de l'Elbe. Il est certain qu'au IX^e^ siècle tout ce qui se trouvait à l'est de ces deux lignes-frontières (*limes sorabicus* et *limes Saxoniae*) était slave. Mais les Slaves ne devaient pas être arrêtés par ces lignes, et cela malgré les attaques allemandes qui commençaient à se multiplier. De fait la frontière slavo-allemande réelle a certainement subi maintes modifications au cours des luttes qui se poursuivirent du IX^e^ siècle au XII^e^. On ne peut prétendre, en cherchant à déterminer jusqu'où les Slaves sont parvenus durant ces luttes, fixer exactement une frontière à une date précise; il n'est possible que d'indiquer les points extrêmes jusqu'où les Slaves ont atteint à différentes époques.

Ces points ne sauraient d'ailleurs être considérés comme indiquant la frontière de deux régions foncièrement distinctes, l'une réellement allemande et l'autre réellement slave, régions où les deux peuples, résidant de part et d'autre en masses compactes, se seraient trouvés opposés nettement l'un à l'autre. Cette frontière des masses compactes a toujours été sensiblement plus à l'Est, et il n'y a jamais eu, au delà, dans la direction de l'Ouest, que des groupes slaves temporaires, quelquefois peu importants, sur un territoire par ailleurs allemand. Le caractère slave même de ces groupes ne peut être d'ailleurs que rarement établi par une mention historique directe; il faut à l'ordinaire

[1] Soit près du Schessel actuel: sur la rivière Wümme, ou plutôt sur l'Isa (Ise), au confluent de l'Allera (Aller). Voir *Slov. star.*, III, p. 71.

[2] Adam Brem., II, 15. Voir, pour les détails, *Slov. star.*, III, p. 71.

se borner à constater l'aspect slave d'un nom de lieu ou la disposition arrondie d'un hameau (en tchèque *okrouhlice,* en allemand *Runddorf*), où l'on reconnaît à juste titre un trait normal des anciens habitats slaves[1]. Cependant ces deux indices sont souvent douteux, et l'on ne saurait reconnaître, d'une façon certaine, d'anciens habitats slaves que là où le caractère linguistiquement slave des noms et le type slave de construction des villages sont attestés simultanément et dans une assez large mesure. Aussi la frontière occidentale qui va être proposée ici n'est-elle qu'approximative, et les résultats de nouvelles recherches peuvent assurément la modifier dans le détail.

Au Nord, entre l'Elbe et la Mer Baltique, les Slaves atteignaient, à l'origine, jusqu'aux rivières Sventina (Schwentine), Travna (Trave), Delvenava (Delvenau)[2], et ils s'y maintinrent longtemps en élément assez compact. Mais la nomenclature géographique témoigne que, surtout dans la seconde moitié du XI[e] siècle, ils ont pénétré encore plus loin, jusqu'à Eider et jusqu'aux environs de Rendsburg[3], peuplant le pays des Sturmars jusqu'à Hambourg et à l'Alster, — par conséquent, sans doute, jusqu'à la ligne Kiel, Neumünster, Alster, Hambourg. Cette dernière ville est appelée par Prudence de Troy «civitas Sclavorum»[4].

Au delà de Hambourg, les Slaves ont passé sur la rive gauche de l'Elbe, à Lüneburg, où leur tribu des Drévanes s'est concentrée sur les bords de la Jesna (Jetzel) et de la Jilmova (Ilmenau); il est demeuré là des restes de cette tribu jusqu'au XVIII[e] siècle[5]; et, de nos jours même, la région de la Jetzel garde encore leur souvenir dans les noms de *Drawehn* (en vieux slave *Dravaina*) et *Wendland*, bien que

[1] Ces questions ont été étudiées, dès le milieu du XIX[e] siècle, par V. Jacobi et J. Landau. Le travail le plus considérable a été accompli plus tard par A. Meitzen (*Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen,* Berlin, 1895). Voir *Slov. star.,* III, p. 73. Quant à l'importance des *okrouhlice* slaves, voir *Život starých Slovanů,* III, p. 187.

[2] Adam Brem, *op. cit.* («limes Saxoniae»).

[3] Voir *Visio Godeschalci* et Helmold, II, 14.

[4] *Ann. Bertiniani*, année 845. Voir aussi l'acte du pape Nicolas I, de 864.

[5] Quant aux détails concernant le sort de ces Drévanes et aux nouveaux essais tentés pour découvrir leurs restes, voir les travaux de A. Muka sur les Slaves dans le duché de Lüneburg (*Slov. Přehled,* VI, 103) et sur le parler polabe des Vendes du Lüneburg (*Mat. i prace kom. jęz,* Kraków, I, 1903). Voir *Slov. star.*, III, pp. 76. 177.

le dernier paysan sachant dire le *pater* slave (il s'appelait Varac) soit mort il y a plus d'un siècle, en 1798.

La frontière de cette région slave, d'après les recherches de Muka, allait de l'embouchure de l'Ilmenau, par l'Aller inférieur, par Burgdorf (au sud de Zelle), par la Peine (à l'ouest de Brunswick), par Helmstedt, jusqu'à l'embouchure de l'Ohre (ancienne Ura?), au sud de laquelle les noms slaves disparaissent sensiblement[1].

Peut-être la Vieille Marche (Altmark) a-t-elle été jadis slave; mais, à partir de 822, l'on n'y trouve que des noms de villages allemands, et bientôt après il en est de même dans le bassin de l'Ura (Ohre). La Thuringe voisine, entre l'Elbe, l'Ura, la Bode et la Saale n'a toujours été, elle aussi, que peu peuplée de Slaves.

A l'est de la Saale, tout était slave; à l'ouest, les Slaves ont dépassé la rivière, par groupes de colons dispersés dans une région par ailleurs allemande. Les colonies slaves entre Erfurt et la Saale se trouvent mentionnées dans l'acte de Dagobert III de 706[2]; d'autres documents datent de 937 et 973; d'autres se trouvent dans l'inventaire des biens d'un couvent à la Fulda et au Hersfeld au VIII[e] siècle[3]. Dans la Vie de Saint-Sturm par Eigilius, il est fait mention de Slaves sur la Fulda[4], et l'on trouve en effet dans toute cette région une assez abondante nomenclature slave. Le territoire compris entre l'Unstruta (Unstrut) et la Vipra (Wipper) est désigné au X[e] siècle comme «pagus Winidon» et, au XI[e] siècle, les environs de Saalfeld comme «regio Sclavorum[5]. En 1055 on rencontre des Slaves jusqu'aux environs de Göttingen[6]. La frontière slave longeait probablement la Saale, mais elle formait saillie le long de l'Unstruta et de la Vipra, contournait Gotha vers la Werra moyenne, la Haute-Fulda, d'où elle revenait par

[1] P. Rost (*Die Sprachreste der Draväno-Polaben im Hannoverschen,* Leipzig, 1907, p. 349) ne s'associe pas en général à ces conclusions de Muka (*Slov. Přehled,* VI, p. 103) et de Kühnel, fondées sur le caractère slave de la nomenclature. R. Andree a mené la frontière de Warenholz sur l'Ise jusqu'à l'Aller et, en contournant Fallersleben et Königslutter, jusqu'à Helmstedt (*Braunschweiger Volkskunde*, Br., 1901, p. 501).

[2] *Mon. Germ. dipl.,* I, 83 (l'acte est un apocryphe du X[e] ou du XI[e] siècle).

[3] *Slov. star.*, III, p. 79, et Kętrzyński, *O Słowianach między Renem, Labą i czeską granicą,* publication de l'Académie de Cracovie, 1899, pp. 35, 39.

[4] Eigilis, *Vita S.-Sturmi* (*M. G., Scriptores,* II, 369).

[5] Acte d'Otto II de 979, Lambert de Hersfeld (*Mon. Germ.,* V, p. 238).

[6] Acte de l'archevêque de Mayence Luipold de 1055 (Kętrzyński, *op. cit.,* 42).

Kissingen et Windsheim sur l'Aisch vers Ansbach et Regensburg. Il ne s'agissait sur cette ligne que de colonies slaves dans un domaine allemand [1]. Les masses compactes de Slaves en Bavière se trouvaient bien plus loin à l'Est, c'est-à-dire sur le Main supérieur et ses affluents, la Radnica (Rednitz), la Pegnica (Pegnitz), la Badnica (Badnitz) et le Rezat. Cette région est aussi appelée dans les chartes du VIII[e] et du IX[e] siècles *terra Sclavorum*, *regio Sclavorum* et les Slaves y résidant *Moinwinidi* et *Ratanzwinidi* [2]; c'est pour sa population slave qu'aux IX[e] siècle il fut construit 14 églises et qu'en 1007 un évêché spécial fut institué à Bamberg: «ut paganismus Sclavorum destrueretur et christiani nominis memoria perpetualiter inibi celebris haberetur» [3]. La majorité de la population de ce diocèse était slave [4]. Au Sud, on peut trouver des lieux habités par des Slaves jusqu'à la rivière Naba (Nab), aux environs de Regensburg; de même la région tchèque qu'on appelle *Tuhošť* s'étendait jusqu'à la rivière bavaroise du Chamb (en slave *Chuba*), sur laquelle, au XII[e] siècle, est mentionnée la colonie de Boem-villingen [5].

Partout où il s'est trouvé des éléments slaves, on dispose, en plus du témoignage de documents historiques, d'importants restes d'une nomenclature slave, noms dérivés de noms slaves ou noms aux suffixes slaves *-itz, -za, -wind, -winden* (bien qu'à vrai dire tels de ces suffixes ne soient pas toujours d'origine slave), ou bien composés, tout à fait sûrs ceux-là, avec l'adjectif *-windisch*. Ces vestiges, quand bien même on ne puisse accepter les yeux fermés le nombre

[1] On ne saurait naturellement exclure *a priori* la présence de colonies slaves plus loin encore vers l'Ouest, sur le Rhin et sur le lac de Constance. Mais les documents recueillis sur la nomenclature slave de ces régions ne sont pas suffisants: voir notamment le travail ci-dessus mentionné de V. Kętrzyński, *O Słowianach ...*, l'article «Ślady po Wendach w dzis. Niemcach» (*Światowit*, VIII, 35) de Ed. Bogusławski, les *Rheinische Ortsnamen* (Aachen, 1884) de H. Marjan et les *Starożitni Słowianie na ziemiach dzis. Germanii*, de Majewski (Warszawa, 1899). Voir *Slov. star.*, III, p. 81 a.

[2] Voir les actes du pape Zacharius, de 751; du roi Louis, de 846; d'Arnulf, de 889; de Henri I, de 923; d'Otto III, de 993; voir aussi la *Vita Sancti Bonifacii* (VIII), par Wilibald, et les inscriptions du monastère de Fulda (Dronke, *Trad. et ant. fuld.*, 1844, cap. IV, pp. 129-130, 133, etc.). Voir enfin *Slov. star.*, III, p. 83.

[3] Jaffé, *Bibl. rer. germ.*, V, 27; *Mon. boica*, XXVIII, 40, 95.

[4] Jaffé, *op. cit.*, 497.

[5] Friedrich, *Cod. dipl. Bohem.*, I, 94, *Mon. boica*, XXVII, 39.

de 567 prétendus noms slaves recueillis par Er. Majewski en Franconie[1], sont incontestablement très nombreux; mais, jusqu'à ce jour, aucun philologue expérimenté n'a encore fait le départ entre les noms réellement slaves et les noms qui ne le sont qu'apparemment. Les villages disposés circulairement, suivant le plan slave, sont pareillement assez nombreux à l'est de la ligne Bamberg-Heide-Naba. De même les trouvailles archéologiques des sépultures et des camps fortifiés confirment en abondance la présence ancienne des Slaves dans cette région, en particulier les débris de céramique slave et les anneaux de cheveux aux extrémités en forme de *s*, qui sont répandus partout jusqu'à Erfurt, Gotha, Burglengenfeld sur la Naba, Ansbach sur le Rezat et Altmühl[2].

Au sud du Danube, les colons slaves venus du nord (Tchèques et Sorabes) se rencontraient déjà avec les colons slovènes venant des pays alpestres[3]. En Autriche, la frontière des masses compactes de population slave partait du Dachstein, contournait Hallstatt, puis elle allait, entre le Mondsee et l'Attersee, par la Travna (Traun), vers Wels, Krems, Saint-Florian et Linz, et, sur l'autre rive du Danube, suivait la Mühl. Entre la Travna et l'Inn il n'y avait que des colonies slaves dispersées, mais il se trouvait en outre, quelque part dans la Bavière méridionale, un «palus magnum Winidowa dictum» (peut-être le lac de Würmsee?)[4].

On dispose donc, comme on vient de le voir, de nombre de témoignages établissant la présence des Slaves dans la Germanie occidentale. Mais tous ces témoignages ne sont pas antérieurs au VIII^e^ et au IX^e^ siècles, et la relation en semble évidente avec la marche des Slaves vers l'Ouest que nous avons déjà constatée dans la Germanie orientale aux III^e^ et IV^e^ siècles. Ces témoignages ne peuvent donc se rapporter qu'aux colonies slaves apparues après que la vague slave eût déferlé, aux V^e^ et VI^e^ siècles, jusqu'à l'Elbe, jusqu'à la Saale

[1] Voir l'article de Majewski dans *Światowit*, II, p. 63 («Ślady Wendów we Franconii»).

[2] Voir les documents dans *Slov. star.*, III, p. 86, et les articles de Reinecke et Toldt dans le *Correspondenzblatt der deutschen anthropologischen Gesellschaft*, 1901 et 1911.

[3] Voir plus haut, p. 81.

[4] *Chron. Benedictoburanum* (Pertz, *Scriptores*, IX, p. 214), dans le récit de la fondation d'un couvent, en 740, sur la rivière Liubasa. Sur la pénétration des Slaves en Suisse, voir Kętrzyński (*O Słowianach* ..., p. 45).

et jusqu'à la Šumava (c'est-à-dire jusqu'à la partie méridionale des Monts de Bohême, du Böhmer-Wald). Encore une fois, ils ne confirment pas, et ils ne peuvent aucunement confirmer la présence de toute antiquité ou, en d'autres termes, l'autochtonisme des Slaves dans la Germanie occidentale, quelque foi qu'ajoutent encore à cet autochtonisme un certain nombre d'historiens slaves, parmi lesquels je me borne à citer Kętrzyński, Majewski, Bogusławski.

Chapitre XIII.

Formation des divers peuples slaves de l'Ouest: Sorabes, Polabes, Poméraniens, Tchéco-Slovaques et Polonais.

Le tribus réunies dans une même région et ayant des intérêts communs, qu'elles fussent ou non apparentées, devaient constituer peu à peu, dans la masse des Slaves occidentaux, une série de peuples ayant chacun leur individualité propre. Ces peuples différaient les uns des autres dans une mesure inégale et sous plusieurs rapports: leur lieu de résidence, leurs intérêts politiques et dynastiques, leur degré de parenté, les particularités de leur civilisation et, enfin, leur langue qui, depuis l'ère chrétienne, commençait à offrir à coup sûr des différences régionales de plus en plus notables. Ce sont d'ailleurs ces différences dialectales, assez fortement accusées déjà au XII^{e} siècle, qui nous permettent d'entrevoir le procès de la différenciation qui est intervenue à date ancienne dans le groupe des Slaves de l'Ouest.

Dans les limites mêmes de l'habitat primitif, ceux des Slaves qui en occupaient la portion occidentale, et notamment la vallée de la Vistule que l'on peut considérer comme le pays d'origine des Slaves de l'Ouest, avaient un parler qui, peu à peu, était devenu de plus en plus différent des parlers propres à ceux des Slaves qui occupaient la zone orientale et la zone méridionale; et, dans ce parler d'une population qui tendait depuis longtemps à déborder vers l'Occident, de nouveaux centres dialectaux ne devaient pas tarder à apparaître, probablement déjà dans le même ordre et dans les mêmes rapports réciproques que les groupements géographiques des Slaves de l'Ouest que l'on constate à l'époque historique. Le centre primitif de l'élément polonais était resté dans la vallée de la Vistule; à côté de lui, vers le sud-ouest se trouvait le centre primitif de l'élément tchèque avec le centre primitif de l'élément sorabe, et, vers le nord-ouest et le

nord, le centre des éléments polabe et poméranien[1]. La force d'expansion de tous ces centres tendait vers l'Elbe et même, au moins par la suite, au delà de l'Elbe.

Les caractères distinctifs des langues de ces divers groupes se laissent aisément définir.

La langue tchèque ou tchéco-slovaque s'est développée dans les régions de l'Oder et de l'Elbe supérieurs, fixant l'accent sur la première syllabe, perdant les nasales, conservant *l̥* et *r̥* voyelles, opposant des voyelles longues à des brèves et répondant par *trat, tlat, trêt, tlêt* au slave commun *tort, tolt, tert, telt.* Les divergences qu'offrent les parlers slovaques par rapport aux parlers tchèques sont certainement d'origine très ancienne[2]: elles ont été favorisées, dans un sens conservateur, par l'isolement relatif et les conditions de développement particulières des Slovaques dans la Hongrie septentrionale et, dans un sens relativement novateur, par le voisinage avec les parlers slaves du Sud et avec le hongrois. Il ne saurait être question, en tous cas, de rattacher ces parlers, comme l'a préconisé Czambel (ou, récemment, B. Conev)[3], au groupe des langues slaves du Sud.

La langue sorabe s'est développée à proximité immédiate de la langue tchèque, et, par suite, apparaît comme en liaison étroite avec elle. L'accent s'y est pareillement fixé sur la première syllabe; elle a aussi perdu de bonne heure les nasales; elle répond par contre, comme le polonais, par *trot, tlot, trêt, tlêt,* au slave commun *tort, tolt,* etc., et elle offre certaines modifications de *r* devant les voyelles molles et parfois aussi devant les dures. Son unité originelle a été scindée à date ancienne en deux dialectes fort divergents, celui du sud ou haut-sorabe (qui fait comme la transition avec le tchèque) et celui du nord ou bas-sorabe (qui fait comme la transition avec le polonais).

Les parlers des Polabes (c'est-à-dire des Slaves de l'Elbe) et des Poméraniens se sont développés entre Hambourg, Brunswick (Braun-

[1] Le groupe des parlers tchèques et sorabes s'est détaché d'abord de celui des parlers polabes, poméraniens, polonais, soit de la langue dite des Liakhs, et dont le trait caractéristique était la conservation des nasales primitives slaves *ǫ* et *ę*. Les vues des philologues sont assez vagues et divergentes sur le point de savoir comment ces deux grands groupes se sont sous-divisés en groupes polonais, poméranien, tchèque et sorabe (voir *Slov. star.*, III, p. 95).

[2] Ces divergences sont attestées dès les IXe et Xe siècles.

[3] Voir ci-dessus, pp. 84-85, et l'article de J. Polívka dans *Slavia,* I, 1922, pp. 120-127.

schweig) et le cours inférieur de la Vistule. Ces parlers ont conservé les nasales, formé les groupes *tlât, tort, trit, tret,* transformé le *o* accentué en *ü* et normalisé généralement l'accent sur la dernière syllabe. En ce qui concerne les parlers poméraniens, toutefois, la question se pose toujours de savoir s'il convient de les rattacher plutôt à la langue polonaise, comme formant un dialecte polonais, ou s'il faut les en séparer comme un groupe indépendant. Les derniers représentants de ces parlers, les Kachoubes et les Slovinces, qui se trouvent dans les environs du lac Leba, près de Gdansk (Danzig), s'unissent, sur le terrain politique, aux Polonais, et la plupart des philologues polonais les incorporent dans l'unité linguistique polonaise. Mais des autorités non moins sérieuses se prononcent soit pour leur rattachement aux anciens Polabes, soit pour leur indépendance absolue.

La langue polonaise s'est développée dans le bassin de la Vistule. Les traits originaux en sont: le maintien des nasales, les groupes *trot, tlot, tret, tlet,* la perte de la quantité et la fixation de l'accent sur la pénultième. Telle elle nous apparaît dès le XII^e^ siècle, aussi formée que la langue tchèque à la même époque, mais dès alors laissant apercevoir la variété des parlers dont l'œuvre récente de Kaz. Nitsch nous fournit, pour l'époque actuelle, un aperçu aussi précis que clair[1].

De l'évolution linguistique qui vient d'être esquissée cinq ou, tout au moins, quatre grands groupements nationaux se dégagent visiblement: les *Tchéco-Slovaques,* les *Sorabes* ou *Serbes de Lusace,* les *Polabes,* les *Poméraniens,* les *Polonais.* Tous ces peuples se présentent, au début de leur histoire, comme non unis, divisés en un grand nombre de tribus diverses. L'histoire a toujours ignoré notamment, en tant que peuple, les Polabes, dans l'ensemble de toutes les tribus de même origine résidant entre les Sorabes et les Poméraniens. Pour désigner tous ces peuples et leurs différentes tribus, les anciens historiens emploient le plus souvent le titre collectif *Sclavi* (*Sclavoni, Sclavini, Sclaveni*), par opposition aux Allemands; ils les qualifient plus rarement *Windi* (*Winidi, Wenedi, Winedi, Winadi,* en allemand *Wenden, Winden*). Ils appellent de même le territoire slave soit *Sclavia, Sclavonia,* soit *Vindland, Vinland,* etc.

[1] Kaz. Nitsch, *Mowa ludu polskiego,* Kraków, 1911, et plusieurs travaux spéciaux dont il suffit de citer *Proba ugrupowania gwar polskich* (dans les *Rozprawy* de l'Académie de Cracovie, XLVI, 1910).

Chapitre XIV.

Les Sorabes, les Polabes et les Poméraniens.

A partir du IX^e^ siècle, où les Francs sont entrés en relations étroites, sur l'Elbe, avec les Slaves, il commence à apparaître, à côté du nom collectif de *Sclavi,* des appellations nouvelles désignant les grandes régions ethniques entre lesquelles se répartissaient les Slaves résidant au nord de la Bohême. C'étaient les régions suivantes:

1° la région *sorabe,* au nord de la Bohême;

2° la région *obodrite,* sur l'Elbe inférieur;

3° la région *luticienne* ou *vélète,* s'étendant à l'est de la précédente, jusqu'à l'Oder;

4° la région *poméranienne* entre l'Oder, la Notecz et la Vistule.

Ces régions forment comme des ensembles composés d'un grand nombre de tribus qu'ont rapprochées la parenté ethnique et les intérêts politiques jusqu'à les réunir en une sorte de confédération. Les termes géographiques employés dans les documents historiques sont: *terra, provincia, regio;* les termes politiques: *natio, populus, gens, tribus* et aussi, fréquemment, *pagus,* ce dernier mot désignant une petite unité géographique et ethnique, c'est-à-dire un petit groupement slave qui résidait autour d'une place centrale fortifiée[1]. Cette place centrale

[1] Les historiens slaves traduisent parfois ce terme par le mot slave *župa* « comitat ». Mais les comitats, dans le sens géographique-ethnographique du mot, ne sont attestés que chez les Slaves du Sud, et les sources ne nous autorisent pas à les transporter dans le Nord ni à les identifier avec le *pagus* latin. Je ne veux pas nier, d'ailleurs, qu'il n'ait aussi existé originellement dans le Nord un comitat comportant une distinction locale, quoique les termes *župan* et *župa* (« préfet » et « comitat ») n'y soient attestés que plus tard et dans un autre sens, celui de « fonctionnaire » et de « service de ce fonctionnaire ». Voir *Slov. star.*, III, pp. 104 et 184.

s'appelle dans les sources *urbs, civitas;* une place secondaire, *castrum, castellum;* une colonie, un village non muni d'enceinte, *oppidum, suburbium, villa.* Hey évalue l'étendue normale d'un ancien *pagus* sorabe à 15-20 villages[1]. Quant aux véritables villes, comme Jummeta ou Volin, il n'en existait naturellement que peu, et cela surtout dans le Nord, à proximité de la mer.

Les Slaves, à leur arrivée dans l'Ouest, se divisaient encore en unités d'ordre inférieur, peuplades et tribus dirigées par des chefs. Mais bientôt il devait se former, autour des tribus puissantes et de leurs chefs, des alliances cimentées par les liens de parenté, par la similitude des parlers et le culte des dieux communs. Telle fut l'origine des nations *(natio, gens, populus)* dont les chefs sont désignés généralement dans les sources par le titre de *princeps,* ou moins souvent de *dux, regulus, rex,* par opposition tant aux chefs des familles et des tribus, les *primores, meliores, praestantiores,* qu'au peuple appelé *vulgus, populus.* Le titre slave de *knez* « prince » (*kŭnęzĭ,* dérivé du germanique *kuning*) est attesté chez les Obodrites dès l'année 828 (*Ann. S. Canuti,* 828: *chnese*). Les plus forts parmi ces princes, ceux qui avaient su en dominer d'autres plus faibles, devenaient de grands princes ou rois de groupes ethniques entiers. Mais ceux-là ne nous apparaissent que de temps à autre dans les groupes ci-dessus mentionnés: ainsi Miliduch chez les Sorabes « rex superbus qui regnabat in Siurbis » (*Chron. Moiss.,* 806), ou Dragavit, en 789, chez les Vélètes, au sujet de qui Einhard écrit: « Dragavitus rex . . . ceteris Wiltzorum regulis et nobilitate generis et auctoritate senectutis longe proeminebat »[2].

Cependant les cinq grandes confédérations ethniques que nous avons indiquées n'ont pas dû seulement leur formation à des efforts dynastiques de cette sorte: il faut nécessairement supposer qu'elles ont été en même temps grandement favorisées par la parenté des familles, de la langue et de la civilisation. Il n'est que quelques moindres tribus, installées à la bordure des régions principales, dont on ne sait exactement si elles ont appartenu originellement à tel ou tel groupe, si parfois même on n'est sûr (c'est le cas pour quelques-uns) qu'il leur est arrivé de changer d'appartenance.

[1] Hey, *Slawische Siedelungen in Sachsen,* p. 5.
[2] Einhard, *Ann.,* 789.

Les Sorabes.

C'est le groupe sorabe qui a manifesté le moins de vigoureuse aptitude à la formation d'une unité politique solide. En 806, Miliduch est mentionné comme prince suprême des Sorabes, par conséquent comme maître réunissant d'autres princes sous son sceptre. Mais son règne n'a pas donné de résultats évidents ni durables. Les sources ne parlent jamais d'une unité sorabe, mais seulement d'un grand nombre de tribus sorabes dont les habitats communs et l'épithète commune (« sorabe ») et surtout l'histoire postérieure attestent qu'elles faisaient toutes partie d'une seule nation sorabe. C'est en ce sens qu'il nous est permis de parler, même pour l'époque ancienne, d'un peuple sorabe, bien que les parties constituant celui-ci n'aient jamais formé une unité durable. L'appellation de Sorabes, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, ne désigne que les seuls éléments qui aient survécu de ce peuple, et cela bien que l'histoire ne les ait jamais, à l'époque ancienne, qualifiés de Sorabes, mais seulement de Lusaciens et de Miltchanes.

Le centre du territoire sorabe était sur la Saale, là où, entre la Saale et la Mulda (Mulde), se trouvait situé l'habitat de la tribu dite des Sorabes, mais autour de ce centre s'étendait toute une région de populations parentes, à l'Est jusqu'à la Bobra, et, à l'Ouest, jusqu'à la Werra, la Fulda et le Main, plus loin même encore, au delà du Main; il ne me semble pas douteux, en effet, que ce sont les Sorabes de la Saale et du Main qui ont dû prendre la part principale à la marche des Slaves vers la Bavière [1], tandis que les tribus tchèques n'y ont participé que dans une mesure fort restreinte [2]. Le tracé le plus précis des frontières du territoire sorabe a été établi, d'après les données historiques et l'observation linguistique de la nomenclature toponymique, par E. Muka, le meilleur connaisseur de la langue et de l'ethnographie sorabes[3].

La barrière du Sud était formée par les montagnes de Bohême, où les Sorabes n'avaient pénétré que par le saillant compris entre l'Elbe, Česká Lípa, Ještěd et Jablonec (*pagus Zagozd*). Puis, à partir des monts

[1] Voir p. 135.

[2] Voir, pour les détails, *Slov. star.*, III, pp. 112 et 191.

[3] Voir E. Muka, « Die Grenzen des serb. Sprachgebietes in alter Zeit » (*Archiv für slav. Phil.*, XXVI, p. 543).

de la Jizera (Tafelfichte), la frontière s'étendait le long de la Gvizda (Queiss) et de la Bobra jusqu'au confluent de celle-ci avec l'Oder, près de Krosno; elle suivait l'Oder jusqu'à Vurica (Aurith), près de Francfort sur l'Oder, d'où elle tournait vers l'Ouest par Přibor (Fürstenwalde), Kopjenik (Köppenik), Sosny (Zossen) jusqu'à la Dubna (Dahme) et jusqu'au confluent de la Saale et de l'Elbe. Ensuite elle se prolongeait par la Kobla (Kalbe), Aschersleben, Nordhausen vers le cours supérieur de l'Unstruta, le cours supérieur de la Fulda et, par Kissingen, Gorica sur la Saale franconienne, Windsheim, Cholmberg, Windshofen, jusqu'à la Vranica et à son confluent avec le Danube. De là, elle atteignait, d'après le tracé de E. Muka, jusqu'à la rivière Rezen (Regen), puis redescendait jusqu'aux Monts des Sudètes.

C'était la tribu des Sorabes (que les sources dénomment généralement *Surbi*, *Siurbi*, *Sorabi*, *Surabi*), établie originellement sur la Mulda, mais à laquelle s'étaient jointes, dès 782, toutes les tribus de la Saale à l'Elbe, qui formait le noyau de tout cet ensemble du territoire sorabe [1].

Ce territoire même, cependant, ne figure pas dans les documents historiques comme un tout, mais il s'y montre divisé en un grand nombre de tribus. Ainsi les Dalemins, d'abord, pendant longtemps et jusqu'à la fin du IX^e^ siècle, s'y distinguent comme une tribu indépendante. Le centre du pays se trouvait dans la région dite *Serbište* (en latin *Cervisti*, voir *Cervetii* chez Vibius Sequester, p. 131), laquelle s'étendait sur la rive droite de l'Elbe aux environs de l'actuel Zerbst en Anhalt (en sorabe *Serbište*). On ajoute parfois à cette région celle de *Ploni* mais on ne sait exactement si les habitants en étaient proprement des Sorabes ou des Luticiens. Au delà de l'Elbe, entre la Saale et le cours inférieur de la Mulda, c'était la région dite des *Žirmunti* [2], à côté de laquelle ou dans laquelle résidaient les *Koledici* et les *Žitici*; au sud des Žirmunti, se trouvaient les *Neletici* et les *Nudici*, avec la place de Vitin (Wetin) sur la Saale; au nord des Neletici, les *Sysli* (*Siusli*); entre le cours inférieur de la Mulda et l'Elster Noire, les *Nižici*; entre la Saale moyenne et la Mulda, jusqu'à la Kamenica

[1] « Sorabi Sclavi qui campos inter Albim et Salam interiacentes incolunt » (Einhard, *Ann.*, 782). Le pays est appelé dans les sources d'abord d'une façon corrompue *provincia Sarove, Zribia, Zurba pagus, Swurbelant*, puis plus tard généralement *Sorabia*.

[2] Pour les anciennes transcriptions latines de ce nom et des autres noms sorabes, pour la plupart sensiblement corrompues, voir *Slov. star.*, III, pp. 115 et suiv.

(affluent de la Mulda), les *Chudici* ou les *Škudici*[1], avec le bourg de *Zuenkowa* (Zwenkau) sur l'Elster. Dans le coin s'allongeant entre le cours supérieur de la Saale, la Mulda et les Monts Sudètes, on cite plusieurs moindres agglomérations: Weta, Tuchurini, Ponzowa, avec le bourg de Žič (Zeitz), Strupenica, Gera, Brinsingowe, Plisna sur la rivière Plisna (Pleisse), Zwikowe, Dobna, Nacgowe, Orla, toutes menues unités appartenant à l'ensemble du pays sorabe: *prov. Sarove* (801), *pagus Zurba* (1040), *prov. Swurbelant* (1136).

La grande tribu à l'est de la Mulda était celle des Dalemins (*Daleminci*), appelés aussi dans les sources des X^e^ et XI^e^ siècles *Glomaci*: ils étaient établis à l'est de la Mulda et de la Kamenica, jusqu'à Strela (Strehla) sur l'Elbe, et au delà de l'Elbe jusqu'à la rivière Polznica (Pulsnitz). Les Nichanes (*Nišane*, *Nizane*) se trouvaient sur les deux rives de l'Elbe, entre la tribu précédente et les montagnes: c'est à eux ou aux Miltchanes qu'appartenait aussi la région sorabe de Zagozd qui s'étendait jusqu'à la Bohême septentrionale[2]. Parmi les bourgs des Dalemins figurait l'ancienne *Mišeň* (Misna), de même que l'*urbs Mogilina*, *Mogelini* (aujourd'hui Mügeln)[3]. La substitution du nom de *Glomaci* à celui de *Daleminci* est assez énigmatique: il paraît vraisemblable que la tribu des *Glomaci*, ayant pris par la suite la prépondérance dans le pays des anciens Dalemins, aurait substitué son propre nom au leur; M. Brückner identifie les deux noms, car il ne voit dans le premier qu'une simple dénomination allemande.

Le reste du territoire sorabe, entre l'Elbe et la Bobra, n'était peuplé que de deux grandes tribus: les *Lusaciens* et les *Miltchanes*. Les derniers habitaient à l'ouest de la Gwizda jusqu'à Meissen sur l'Elbe et, au nord, jusqu'à la limite actuelle de la Haute et de la Basse Lusace.[4] A partir du XI^e^ siècle, on rencontre l'appellation de *pagus Budesin*, *terra*, *provincia Budesinensis*, laquelle est dérivée du nom de la place de Budyšín (l'actuel *Bautzen*); il y avait d'ailleurs dans cette

[1] Nom incertain. Les documents donnent une fois *Chutici* et une autre fois *Scudici* (*Slov. star.*, III, p. 118).

[2] Voir p. 143.

[3] Voir plus haut, p. 126.

[4] Cette ligne séparant, d'après le dialecte, la Basse-Lusace de la Haute-Lusace et, à l'époque ancienne, la Lusace proprement dite du territoire des Miltchanes va, d'après Muka (*article cité*, p. 558), de Zahaň par Mužakov (*Muskau*), Grodk (*Spremberg*), Rolany (*Ruhland*) jusqu'à Bělgora (*Belgern*) sur l'Elbe.

région une autre place appelé *Zgorelec*. Les Lusaciens (*Lusici*, originellement avec la nasale *Lunsici*; plus tard, à partir du XII[e] siècle, *Lusatia pagus*) n'étaient originellement que les habitants de la Lusace, entre la Polznica, l'Elster Noir et le cours inférieur de la Bobra jusqu'à Zahaň. Nous avons déjà déterminé la limite de leur territoire et de celui des Luticiens [1]. C'est à la Lusace que se rattachaient peut-être aussi les Trébovanes (aux environs de Rozburg?) et, au confluent de la Gwizda et de la Bobra, les Jarovanes, dans les environs de Žarov (*Sohrau*), et les Sloublianes sur la rivière Sluba, entre la Spreva (Spree) et l'Oder. La situation et l'appartenance de la tribu mentionnée par le Géographe bavarois du IX[e] siècle sous le nom de *Lupiglaa* restent énigmatiques.

Les Obodrites, les Luticiens et les Poméraniens.

Le pays slave qui s'étendait au nord du territoire sorabe formait une région, sinon participant à la même unité, tout au moins étroitement apparentée aussi bien avec le domaine sorabe qu'avec le domaine polonais. L'état présent des études de philologie slave ne nous permet pourtant pas encore de pouvoir distinguer, à l'intérieur de cette région, les divers éléments linguistiques et ethniques qui s'y trouvaient compris, à l'exception de l'élément poméranien. L'histoire nous renseigne mieux. C'est elle qui nous laisse apercevoir, sur tout ce territoire, un grand nombre de tribus slaves toutes apparentées et réunies, de temps à autre, par des alliances ou des groupements politiques plus vastes, comme celui des Obodrites, des Luticiens et des Poméraniens; ces groupements, d'ailleurs, n'avaient pas de limites permanentes, car telle moindre tribu, située à la bordure d'un groupement, se trouve mentionné tantôt comme s'y rattachant, tantôt comme se rattachant à un autre groupement, tantôt même comme en dehors de tout groupement: aussi les vues des historiens à cet égard sont-elles bien divergentes. Il n'en est pas moins certain que le groupement des Obodrites, qui existait déjà depuis la fin du VIII[e] siècle, comprenait, outre les Obodrites proprement dits, les Vagriens et les Polabes; — tandis que le groupement des Luticiens comprenait les Khyzines (*Chyzini*), les Tchrezpênanes (*Črezpěňane*), les Dolens (*Dolenci*) et les Ratars (*Ratari*); — et qu'enfin le groupement

[1] Voir plus haut, p. 144.

poméranien embrassait les Poméraniens proprement dits, entre le cours inférieur de la Vistule et l'Oder, et les tribus résidant dans les îles et sur la rive gauche de l'Oder inférieur [1].

Les Obodrites apparaissent dès le règne de Charlemagne et de Louis, gouvernés par un seul prince et formant d'abord une unité composée de familles étroitement parentes; mais un peu plus tard leur groupement se dissout, et d'autres tribus indépendantes apparaissent autour du peuple fondateur de cette unité, jusqu'à ce qu'au milieu du XI[e] siècle l'ensemble soit à nouveau reconstitué, avec sa force première, sous les princes Gotschalk, Krut et Henri. Les tribus comprises dans cet ensemble étaient les suivantes.

D'abord, les Obodrites proprement dits, dénommés ordinairement dans les documents anciens *Abotriti*, *Obotriti* (*Obodriti*): ils occupaient la côte depuis le golfe de Lübeck et le lac de Ratibor jusqu'au cours inférieur de la Varnava; au Sud, ils n'allaient pas au delà de l'Elde. Leurs principales places étaient Viligard (?), dans les documents *Miklinburg*, Wurle sur la Varnava, Zvěrin et Vismar (Wissemir). Quelques-uns d'entre eux étaient appelés du nom de leur place de Rerig, située non loin de Vismar, les *Reregi*. Le nom d'Obodrites est d'origine obscure, et l'explication en soulève plusieurs difficultés; il s'agit probablement d'un nom patronymique dérivé d'Obodr: « les descendants d'Obodr ».

Les Varniens (*Varnavi, Varnabi*) avaient leur tribu à l'est de celle des Obodrites, sur la Varnava; ils n'atteignaient pas au Sud, eux non plus, au delà de l'Elde et des lacs Plauer-See et Müritzer-See.

A l'ouest des Obrodites résidaient les Vagriens et les Polabes. Les Vagriens (*Wagri*, *Wagiri*) occupaient une grande partie du Holstein, car leur territoire s'étendait depuis la mer et la Travna jusqu'à Edgora, Neumünster et Segeberg; ils n'avaient, au delà, que des colonies isolées [3], mais cela jusqu'à la ligne Rendsburg-Elmshorn; l'île de Fehmarn était occupée aussi par les Vagriens, et, au XII[e] siècle encore

[1] Pour l'histoire de ces groupements voir les travaux anciens de L. Giesebrecht, *Wendische Geschichten aus den Jahren 780-1182;* de W. Bogusławski, *Dzieje Słowiańszczyzny północno-zachodniej do połowy XII wieku* (Poznań, 1887-1900); et aussi le beau volume de Kaz. Wachowski, *Słowiańszczyzna zachodnia* (Warszawa, 1903), et l'étude de B. Schmeidler, *Hamburg-Bremen und Nord-Ost-Europa von dem IX bis XI Jahrh.*, Leipzig, 1918. Voir aussi *Slov. star.*, III, p. 155.

[2] Voir *Slov. star.*, III, p. 126.

[3] Voir plus haut, p. 133.

il est mentionné comme leur appartenant une série de *pagi* dont Suselci (Susle) et le *pagus* Plun avec la place de Plun (actuellement Plön). La place principale des Vagriens était Stargard-Aldenburg (actuellement Oldenburg).

Les Polabes (*Polabi*) résidaient le long de l'Elbe, d'où leur nom (*po Labě* « le long de l'Elbe »). Ils comprenaient, à ce qu'il semble, plusieurs petites tribus dont les *Smeldingi* (*Smolinci?*) à l'embouchure de l'Elde, les *Větnici* ou *Beteňci*[1] et le pagus *Mintga,* à côté des Linanes[2].

On ne sait s'il faut rattacher aux Obodrites ou aux Luticiens la grande tribu slave des Drévanes qui occupait la rive gauche de l'Elbe, jusqu'à la ligne Hambourg-Zelle-Brunswick-Helmstedt-Magdebourg. L'artère centrale du pays des Drévanes était la rivière Jesna (aujourd'hui Jetzel), et c'est là que des restes des Slaves se sont maintenus le plus longtemps, jusqu'à la moitié du XVIII[e] siècle[3]; le nom ancien de *Dravaina* s'est même conservé jusqu'à nos jours (*Drawehn*) pour désigner la région comprise entre Luchow et Uelzen (Olšina?). Les documents historiques ne mentionnent qu'une seule fois cette grande famille des Drévanes, à savoir dans une charte de Henri II de l'année 1004 (*Drevani*).

Les Vélètes étaient une forte tribu qu'on trouve déjà probablement au II[e] siècle, chez Ptolémée, sous le nom de Οὐέλται[4]. Ils figurent sur sa carte bien plus loin vers l'Est, quelque part sur la côte prussienne, au delà de la Vistule, soit que Ptolémée ait été mal informé sur la région de la Vistule, soit — et cela semble plus probable — que les Vélètes, à une époque antérieure à celle de Ptolémée, aient résidé encore plus à l'Est et n'aient pris possession de leur habitat historique sur l'Elbe que plus tard, alors que le mouvement général des Slaves était dirigé vers l'Occident et que les Allemands avaient évacué, au III[e] et au IV[e] siècles, la Germanie orientale.

Du IX[e] au XI[e] siècle le nom de Vélètes (*Velti, Veleti, Veletabi*) était appliqué surtout au groupe des quatre tribus installées entre les

[1] Le nom est généralement très corrompu dans les sources: voir *Slov. star.*, III, p. 129.

[2] Voir p. 151.

[3] Voir plus haut, p. 133.

[4] Ptolémée, III, 5, 10.

Obodrites et l'Oder, à savoir les Khyzines, les Tchrezpênanes, les Dolens et les Ratars, dont la vie en groupement est principalement attestée par leurs temples et leurs dieux communs dans l'ancienne Retra. Il existe peut-être une connexion entre le nom de *Velti* et la racine slave *vel-* qui signifie « grand » (voir en russe *volotŭ*), mais tels savants aussi considèrent ce nom comme donné à cette tribu par des étrangers. On trouve d'ailleurs en outre, appliqués à cette même tribu, deux surnoms qui ont valeur de synonyme[1]. C'est, d'une part, le surnom de *Vilci*, c'est-à-dire « les Loups » (en vieux slave *vlŭkŭ* « loup », en polonais *wilk*, au pluriel *wilci*); c'est, d'autre part, le surnom de *Lutici*, c'est-à-dire « descendants de Lut », d'après le vieux slave *ljutŭ* « cruel ». Le caractère national des Vélètes, pour autant que l'histoire nous le laisse apercevoir, s'accorde assez bien avec ces deux épithètes: ils sont, en effet, généralement désignés comme le peuple le plus fort et le plus sauvage parmi les Slaves[2], — et cela en raison de leur âpre résistance, du VIII^e^ siècle au XII^e^, à la puissance allemande et à l'évangélisation chrétienne. C'est à leurs luttes que les Vélètes doivent d'être si fréquemment mentionnés et aussi d'avoir pénétré jusque dans les légendes scandinaves et russes, où la tradition populaire a conservé leur nom au sens de « homme grand, géant[3] ».

A considérer le rôle joué par ces tribus slaves, au XI^e^ et au XII^e^ siècles, jusque sur la Baltique, on ne tiendra pas pour impossible qu'elles aient détaché des colonies jusqu'à des pays relativement lointains, comme par exemple la Hollande, où Beda cite[4] un *oppidum Wiltorum* près d'Utrecht. Cependant la similitude, des noms, seule, ne saurait se suffire à elle-même, à défaut de documents en confirmant l'indice: tel est notamment le cas du nom des Viltes en Bretagne[5].

Parmi les quatre tribus principales constituant le groupement des Vélètes figurent, en premier lieu, les Ratars ou Rétranes (dont le nom varie sensiblement suivant les sources): leur prince était le grand

[1] *Ann. Saxo,* 952; Adam, II, 19; Helmold, I, 2, 21, *Ann. Quedl.*, 789.

[2] « Fortitudine celebres » (Adam, III, 21), « gens bellicosa » (Einhard, 789), « durissina gens luticensis » (Cosmas, I, 15), « ferocissima natio Seleucia » (*Gallus proemium*). M. Brückner explique *Vilci* par la palatalisation de *Velt* (*Slavia,* I, 1922, p. 386).

[3] Pour les *Voloti* russes, voir *Slov. star.*, III, pp. 134-135.

[4] *Hist. Eccl.*, V, 12.

[5] *Slov. star.*, III, p. 135.

prince de tous les Luticiens. Ils résidaient autour de leur place principale dite d'abord *Riedigost*[1], plus tard *Retra*[2], avec le célèbre temple de Svarožič-Radogost et avec un oracle recherché par les Slaves de toute provenance : « civitas vulgatissima, sedes ydololatriae », comme l'appelle une fois Adam, et « metropolis Sclavorum », comme le même auteur la nomme une autre fois[3]. Retra fut renversée en 1121 par Lothaire. Il a été jusqu'ici impossible, malgré les efforts persévérants des archéologues allemands, d'en identifier exactement l'emplacement; mais on la situe généralement aux environs de Neu-Strelitz ou des lacs Müritzersee-Tollensee[4]. C'est là, dans cette région marécageuse, que résidait jadis la tribu des Rétranes.

Cette tribu avait pour voisins les Dolens (*Dolenci* ou *Dolenčane, Tolensani,* de la région de Dolenz), atteignant au Nord jusqu'à la Pěna et au Sud jusqu'à la forêt vierge s'étendant entre le lac de Dolenz et la rivière Ukra, — puis les Tchrezpênanes (*Cirzipani*), dénommés ainsi en raison de la situation de leur habitat au delà de la Pěna ou Peene (*tchrez-*, en vieux slave *črěsŭ* « au delà de »), comme l'ont noté, avec juste raison, Adam et Helmold. Séparés des Dolens et des Ratars par la Pěna, ils atteignaient au Nord jusqu'à la place de Wurle sur la Varnava. Leurs principales places étaient: Dimin (Demmin), Veligost (Wolgast) et Gockov (Gützkov). Plus tard, la Circipanie comprit aussi la province dite *Tribucensis,* sur la rivière Trebel, et *Barta* vis-à-vis de la Rujana. Entre les Tchrezpênanes, les Obodrites et les Varniens, auprès de la mer, se trouvait l'habitat d'une quatrième

[1] Thietmar, VI, 17.

[2] Adam, II, 18, III, 50; Helmold I, 2.

[3] Al. Brückner récuse les deux noms de *Radogost,* celui du dieu principal, et de *Retra,* celui de la ville: il n'y voit que de simples erreurs d'Adam et de Helmold (voir *Věstník národopisný,* 1917, p. 319, et *Slavia,* I, 1922, p. 387). J'hésite pour ma part à me rallier à une opinion aussi négative: il me paraît difficile d'admettre en particulier l'erreur commune de deux auteurs qui ont vécu non loin de Retra à l'époque de la plus grande renommée de cette ville.

[4] Voir le récent volume de B. Schmeidler, *Hamburg-Bremen und Nord-Ost-Europa von IX bis XI Jahrh.,* Leipzig, 1918. Cependant, tout récemment, le directeur du Musée préhistorique de Berlin, Ch. Schuchardt, estime avoir découvert les restes de la véritable Retra sur le Schlossberg, près de Feldberg (Mecklenbourg): voir sa première communication à l'Académie des sciences de Berlin (*Sitzungsberichte,* 1921, p. 756); ce même savant a trouvé aussi les fondations du temple de Svantovit à Arcona *(ibid.).*

tribu, celle des Khyzines (*Kycini* ou *Chyzini*), dont le nom est sans doute dérivé du slave *chyzĭ* « cabane de pêcheur », qui a passé en allemand sous la forme *Kietz, Kietzin* [1].

Mais, en dehors de ces quatre principales tribus des Luticiens, les sources citent encore dans le voisinage toute une série d'autres tribus dont la parenté et l'appartenance demeurent inconnues. Ce n'est qu'à en juger d'après leur position géographique, par rapport aux limites du domaine sorabe telles que les a déterminées Muka, qu'on peut les considérer comme se rattachant aux Luticiens ou du moins aux tribus les plus proches de ceux-ci. Tel est le cas des Moritchanes (*Morizi*), les uns entre le lac de Müritz et celui de Dolenz (*Müritzer-See, Tollen-See*), les autres (*Morezini*) sur l'Elbe, vis-à-vis de Magdebourg, à côté de Serbište et de Płony; — puis, sur la rivière Havola (Havel), de deux fortes tribus, les Brijanes (*Brizani*), dans la région dite aujourd'hui Priegnitz avec la place de Havelberg, et les Stodoranes (*Stoderani*) dits aussi Havolanes (*Hevelli, Heveldi*), avec la place de Brandebourg (Brennaburg) et Potsdam (*Podstupim*), mentionné dès 993 [2]. Le petit *pagus Nieletici*, entre la Stepenica (Stepenitz) et la Dossa (Dosse), semble avoir aussi appartenu aux Brijanes, ainsi que peut-être la tribu des Linanes ou Glinanes (les formes latines sont corrompues: *Linones, Lini, Liuni, Lingones, Linoges,* etc.) qui résidaient sur la rive droite de l'Elbe, au delà du pays des Polabes, à côté des Varniens, jusqu'à la Stepenica. Les autres petites unités nommées dans les actes impériaux et dans ceux des papes sont encore les suivantes: *Lisici* sur l'Elbe; les *Sěmčici*, sur le Strumen; *Mintga,* à proximité des Linanes; *Dassia* ou *Doxani,* près du bourg de Visoka (*Wittstock*); les Loubouchanes, près de *Lubuš* sur l'Oder; les *Sprevani*, sur la Sprée moyenne; et les *Ploni (Płony)* aux environs de Belzig. Toutes ces familles étaient plus proches des Luticiens que des Sorabes.

Par contre, on ne sait si les tribus résidant entre le cours inférieur de l'Oder, la Pěna et la Dolenca (Tollense), dans la région traversée par l'Ukra (Ucker), étaient du groupement des Luticiens ou bien déjà poméraniennes. Adam et Helmold limitent le pays des

[1] Dans le *Chronicon gottwicense* on lit: « *Ketzin* vicum piscatorium denotat a voca venedica *Kitze* vel *Kytze*, casa piscatoria ». Comp. la ville de *Kessin* près de Rostock.

[2] Voir *Slov. star.*, III, p. 143.

Luticiens par le cours de l'Oder, et c'est pour cela que je les mentionne dans leur groupement. Ces tribus sont celles des Ukranes (*Ucrani, Ucri*), le long de l'Ukra, et, en outre, les petites agglomérations ou *pagi* des Rétchanes (*Riezani*), de *Ploth*, de *Chorice*, de *Mezirečje* (Mezirech), de *Grozvin*, de *Wanzlo*, d'*Ostrog* (*Wostroze*), toutes situées entre le cours inférieur de l'Oder, le cours supérieur de la Havola et la Pĕna[1].

Les tribus des îles du golfe de l'Oder, d'Uznoim, de Volin et de Rügen formaient, elles aussi, un groupe indépendant et de première importance du point de vue historique, mais dont il est impossible de décider s'il se rattachait aux Luticiens ou bien aux Poméraniens.

La principale de ces tribus était celle des habitants de l'île de Rügen ou Rana (*Ruiana*), dénommés Rugiani «Rugiens» (en slave *Ruiani*) et plus tard de manière générale *Rani*. A l'époque ancienne, il n'en est que peu question; mais à partir de la moitié du XI[e] siècle ils figurent à la place principale. Adam les appelle «gens fortissima Sclavorum», et Helmold ajoute: «Sunt autem Rani populi crudeles, ydololatriae supra modum dediti, primatum preferentes in omni Slavorum natione[2]». Cette puissance et cette réputation étaient dues surtout au temple d'Arcona consacré à Svantovit, le premier des dieux slaves, avec un oracle recueillant des trésors de tous les pays slaves: elles étaient dues aussi aux nombreuses expéditions de pirates dont le butin était rassemblé dans la place des Rugiens qu'on appelait Arcona. Mais quand, à la suite de luttes nombreuses, les Danois finirent, en 1168, par renverser Arcona, la force et la gloire de l'île de Rügen s'écroulèrent avec cette place, et il ne reste plus aujourd'hui que des restes de robustes remparts indiquant, à l'extrémité septentrionale de l'île, à côté de la colonie de Puttgarten, l'emplacement ancien d'Arcona et du temple célèbre de Svantovit[3].

Les habitants d'Uznoim, eux, ne se sont jamais fait particulièrement valoir. Ceux de Volin n'ont pas non plus atteint la puissance et la réputation des Rugiens, bien que leur place principale, que les sources appellent *Volin* (Winetha, en allemand) ou *Julin, Jumme,*

[1] Voir *Slov. star.*, p. 146, et la carte qui s'y trouve jointe.

[2] Adam, IV, 18; Helmold, I, 36.

[3] Sur la découverte des fondations de ce temple, en 1921, voir ci-dessus, p. 150, note 4.

Jumneta, soit signalée par Adam[1] comme la plus grande des villes slaves, comme une cité pleine de richesses et habitée par un grand nombre d'étrangers[2].

Les Poméraniens.

Les Poméraniens, comme il a été dit plus haut, appartenaient au même groupe linguistique que les Polonais, le groupe des Liakhs, mais les raisons ne manquent pas qui nous autorisent à les considérer comme un tout indépendant, différent des Luticiens et des Obodrites aussi bien que des Polonais[3], entre lesquels ils apparaissent comme une sorte d'élément de transition. Les Poméraniens (en slave *Pomorjane*) doivent leur nom à leur proximité de la mer (*po-morje* « la côte de la mer »), comme Herbord l'a noté avec raison[4], et ce nom leur est resté, sous sa forme allemande *Pommern*, jusqu'à nos jours.

Le nom de Poméraniens désignait d'abord les Slaves résidant à l'est de l'Oder jusqu'à la limite de la région prussienne qui se trouvait, au X^e^ siècle, entre les rivières Dzierzgona (Sorge) et Pasarge, et que les Prussiens n'ont franchie qu'au XII^e^ et au XIII^e^ siècles, occupant la *Pomézanie* entre la Vistule et la Drvenca. Au sud, la Varta et la Noteez formaient la frontière des régions poméranienne et polonaise, mais de nom seulement, la frontière réelle étant constituée là par une vaste forêt vierge impénétrable[5]. Ce n'est que sur le cours inférieur de la Vistule que les Polonais tendaient à pénétrer dans les régions de Kociewie et de Chełm et bientôt même jusqu'à la mer. A l'Ouest, l'Oder marquait d'abord la frontière; mais plus tard, après la dissolution du groupement des Luticiens, une partie du territoire situé sur la rive gauche de l'Oder passa aussi sous la domination des Poméraniens.

Bien que les Poméraniens n'aient certainement pas formé un tout uni, l'histoire de l'Europe ne mentionne dans leur pays ni d'autres

[1] Adam, II, 19. — Les noms différents de cette place ont donné lieu à de nombreuses discussions sur le point de savoir s'ils désignent tous une ville ou des villes différentes. Pour les détails voir *Slov. star.*, III, p. 150.

[2] Il y avait surtout des Grecs et des Danois, les derniers à peu de distance de la ville, dans la forteresse dite *Iomsburg*, dont le nom est probablement en connexion avec celui de *Jumne, Jumneta* donné à Volin lui-même (*Slov. star.*, III, p. 150).

[3] Voir *Slov. star.*, III, p. 151.

[4] Herbord, II, 1.

[5] *Slov. star.*, III, p. 152.

tribus, ni d'autres familles; Herbord, seul, écrit (I, 2): « *varii* Pomeranorum populi[1] ». Leurs descendants, qui résident jusqu'à aujourd'hui à l'ouest du delta de la Vistule, présentent aussi deux familles assez divergentes: d'une part, les Kachoubes, dans la région comprise entre l'embouchure de la Vistule, jusqu'au lac de Žarnov, et la ligne Bytów, Lęborg, Miastko (Starsen), Ferstnowo, Kamień; — et, d'autre part, les Slovinces (*Słovinc,* en polonais *Słowienec*) aux environs du lac Leba. Leur nombre total, de nos jours, ne dépasse pas 200.000 individus. L'existence des Kachoubes au X^e^ siècle est attestée par une note du géographe arabe Mas'ûdî: la mention d'une tribu slave dite *Khšâbîn* ne peut, en effet, se rapporter qu'à eux; mais il n'y a pas d'autre tribu poméranienne citée à date ancienne.

Parmi quantité de places connues par la relation de la mission d'Otton, évêque de Bamberg, qui a évangélisé le pays en 1124-1128, la ville de Stetin (*Stetina*) constituait la métropole poméranienne. La place était entourée d'eau et inaccessible: « civitas antiquissima et nobilissima in terra Pomeranorum, materque civitatum », écrit Herbord[2].

A l'exception et de quelques descendants des Poméraniens (les Kachoubes et les Slovinces) et des Sorabes (les Lusaciens), le vaste groupe des Slaves occidentaux de l'Elbe et de la Baltique a disparu dans la lutte que les Allemands ont menée contre lui depuis l'époque de Charlemagne jusqu'au XII^e^ siècle, lutte qui a duré près de 400 ans. Les Luticiens ont été totalement exterminés, ainsi que les Obodrites; les derniers survivants des Drévanes se sont éteints au XVIII^e^ siècle, et les Lusaciens, les Kachoubes et les Slovinces apparaissent aujourd'hui comme trop peu nombreux pour pouvoir maintenir longtemps leur nationalité sans un secours extérieur[3].

Les Slaves ont succombé, malgré toute leur force et leur bravoure, parce qu'entre eux et les Allemands la lutte était trop inégale. Au grand empire germanique fortement uni et soutenu par tout le poids

[1] Voir l'étude de F. Lorentz sur l'existence de petites familles poméraniennes dans les Изв. отд. русск. яз. и слов., 1906, I, p. 55. Les mentions relatives à de petits princes sous la souveraineté d'un duc poméranien confirment cette existence.

[2] Herbord, II, 5, 25, 32, 40; III, 13.

[3] Cela est vrai surtout des 150.000 Sorabes de la Lusace; les Kachoubes et les Slovinces seront sauvés pour le monde slave par leur rattachement à l'empire polonais restauré, mais ils seront polonisés.

de l'Église romaine, ils n'ont pu opposer que des unités divisées elles-mêmes en un grand nombre de petites tribus, qui non seulement n'ont jamais su former un seul bloc contre les Allemands, mais parfois même se sont alliées aux Allemands pour se combattre les unes les autres: c'est ainsi que les Obodrites ont jadis combattu des Luticiens, contre qui ils nourrissaient une vieille hostilité; c'est ainsi que les Tchèques eux-mêmes ont parfois prêté aide aux Allemands. Ce n'ont été que des succès vains, — si grands, si glorieux et même si efficaces qu'ils aient paru au premier moment, — que, par exemple, celui du soulèvement des Obodrites et des Luticiens en 983, ou celui de la bataille de la Havola en 1056. Ce n'ont été que de vaines tentatives que celles de former de grands empires slaves, comme l'ont tenté le Polonais Boleslav le Vaillant (992-1025), puis Gotschalk l'Obodrite (1043-1066), puis Krut le Ranien (1066-1105), et enfin le fils de Gotschalk, Henri (mort en 1119). En 1068 c'est la chute de la célèbre Retra; en 1168, celle d'Arcona, plus célèbre encore; en 1177, Volin est incendié, et, à partir de la seconde moitié du XII[e] siècle, tous les Slaves, y compris les Poméraniens (depuis 1167), se trouvent sous le joug allemand; et ce joug ne comportait pas seulement pour eux la perte de la liberté politique, de leur ancienne foi et de leur culture propre, mais aussi celle de leur nationalité, car ceux qui n'étaient pas exterminés devaient subir désormais l'effort d'une germanisation assidue, que soutenait la reprise de la colonisation allemande dans des régions que les Germains avaient jadis habitées au début de l'ère chrétienne. L'histoire de cette colonisation ne rentre pas, d'ailleurs, dans les cadres de cet ouvrage.

Chapitre XV.

Les Tchèques et les Slovaques.

Le peuple dont les Tchèques et les Slovaques sont issus s'est rendu dans l'habitat que nous lui connaissons à l'époque historique, arrivant du nord des pays de l'Oder et de la Vistule, et c'est vers cette région-là qu'il faut en chercher l'habitat préhistorique. Rien ne nous autorise à supposer qu'il soit venu par d'autres voies, et la théorie toujours répétée, suivant laquelle les Tchèques auraient été amenés du Sud-Est, à la fin du VI[e] siècle, par les Awars, ne repose sur aucun fondement. La nouvelle théorie de Czambel, d'après laquelle les Slovaques au moins seraient arrivés du Sud-Est, comme une branche détachée du groupe des Slaves du Sud, ne s'appuie non plus que sur une argumentation philologique des plus fragiles[1]; et, du point de vue historique, elle ne repose que sur le néant absolu. Les Slovaques, en tant que tribu ayant un parler slave occidental et la plus proche des Tchèques, ont formé avec ceux-ci, au début de notre ère, un seul peuple, le peuple tchéco-slovaque, qui, venu du Nord par les montagnes, a occupé à la même époque tant la Bohême et la Moravie que la partie nord-ouest de la future Hongrie. Ce n'a été que dans ces nouveaux habitats que s'est produite la bipartition linguistique, culturelle et politique; ce n'a été que par l'effet de la séparation géographique imposée par les crêtes des Petites Carpathes que la portion occidentale du groupe tchéco-

[1] Voir plus haut, p. 84. M. Czambel a formulé sa théorie en 1903 et 1906 dans ses travaux «Les Slovaques et leur langue» (*Slováci a ich reč*, Budapest, 1903) et «La langue slovaque» (*Slovenská reč*, Turč. Sv. Martin, 1906). Au point de vue philologique sa théorie a été réfutée par M. Pastrnek (*Věstník české Akademie; Bulletin de l'Académie tchèque*, XIII, 1), par J. Polívka, Изв. отд. русск. яз. и слов., 1907, III) et par J. Škultéty (*Slov. Pohľady*, 1903, 709, 1908, 380. Pour le point de vue historique, voir *Slov. star.*, II, p. 357, et III, p. 183).

slovaque a eu désormais un sort autre que la portion orientale, et que, sous l'influence sans cesse croissante de cette différence de condition, sous l'influence surtout de l'asservissement millénaire des Slovaques par les rois de Hongrie et par le peuple magyar, il s'est formé un peuple, qui, en pleine conscience, d'ailleurs, de son homogénéité avec les Tchèques, a commencé à se considérer comme un peuple indépendant. Il a fallu la dissolution du régime politique austro-hongrois pour restaurer en 1918 ce qui forme l'essence commune de ces deux parties d'un seul et même peuple et les réunir l'une à l'autre dans un état unique, en une nation unique, la nation tchéco-slovaque.

Au reste, les Tchèques et les Slovaques, tout en formant un seul grand groupe, étaient divisés, après leur arrivée dans leurs nouveaux habitats, en un grand nombre de petites tribus que, seule, l'évolution historique a peu à peu fondues. Les conditions linguistiques et ethniques actuelles offrent jusqu'à ce jour, comme indices de ce morcellement, des différences dialectales, intellectuelles, physiques et psychologiques considérables et évidemment très anciennes [1]. Ainsi l'on voit les Tchèques se diviser en plusieurs moindres groupes: Tchèques du pays tchèque proprement dit, au sens le plus étroit du mot, et si grandes que soient les différences locales qui s'accusent par exemple entre la région des Monts des Géants, celle de Tábor, celle de la Šumava (tribu des Khods), etc.; — puis Hanaks, Vlakhs, Lakhs et Slovaques de Moravie, qui, tous, diffèrent les uns des autres du triple point de vue de la langue, de la culture et du caractère. Dans la Slovaquie hongroise, pareillement, ces différences régionales sont considérables, et cela même si l'on met à part la Slovaquie orientale, pour laquelle on peut sérieusement se demander si elle ne se compose pas surtout d'éléments russes slovaquisés [2]. Aussi bien, en dehors de ces divers groupes régionaux dont l'existence est encore sensible jusqu'à ce jour, mais dont l'origine se perd dans un passé lointain, nous possédons d'anciens documents historiques attestant la présence de nombre de petites tribus, notamment en Bohême.

C'est d'abord une série de documents, du IX^e^ et du X^e^ siècles, qui parlent non pas d'un seul prince tchèque, mais de plusieurs

[1] Voir les travaux intéressants du professeur Matiegka: «Ethnogénie de la nation tchèque» (*Ethnogenie českého národa*, dans les *Pam. arch.*, 1917); «L'origine et les débuts de la nation tchécoslovaque» (*Vznik a počátky národa československého*, v Praze, 1917).

[2] *Slov. star.*, III, p. 207.

princes slaves dans l'ancien *Bojohaemum*[1]. C'est d'autre part une série d'anciennes traditions, conservées dans les légendes et les annales du X^e^ et du XI^e^ siècles, sur les luttes de diverses tribus et de divers princes[2]. Puis c'est le témoignage de Mas'ûdî[3]. Enfin c'est un document très important, l'acte de fondation de l'évêché de Prague, en date de 1086, qui, confirmant les anciens privilèges de 973[4], mentionne toute une série de tribus tchèques et silésiennes qui ont résidé au X^e^ siècle à la frontière septentrionale, à proximité des Sorabes et des Polonais: *Tugost*, sur la route qui conduit de Domažlice en Bavière, sur la Chuba; les *Sedličané* (*Zedlza*), aux environs de la place de Sedlec, près de Karlovy Vary (Karlsbad); les *Lučané* (*Lusane*) sur le cours moyen de l'Ohra (Eger); les *Děčané* (*Dazana*), sur l'Elbe, aux environs de Děčín (Tetschen); les *Litoměřici* (*Liutomerici*), près de l'embouchure de l'Ohra (Eger); les *Lemuzi*, sur la Bělina, et peut-être aussi de l'autre côté de l'Elbe, les *Pšované* (*Pssouane*), entre l'Elbe et l'Iser (Jizera), aux environs de Mělnik; les Croates sur les deux versants des montagnes d'Orlice ou Adlergebirge (*Chrouati et altera Chrouati*). Toutes ces tribus étaient des tribus tchèques[5], auxquelles s'adjoignaient encore, derrière les

[1] Voir par exemple Regino, 890; *Ann. Fuld.*, 856, 872, 890, 895, 896 et la légende de Saint-Venceslas (*Fontes rer.-boh.*, I, 127, 128).

[2] Voir la chronique de Kosmas de Prague (dans les chapitres du début), le début des annales de Dalimil, la légende de Saint-Venceslas et de Christian.

[3] Mas'ûdî parle des *Dúdlebi*. Par contre les noms de familles cités par le Géographe anonyme bavarois du IX^e^ siècle, et que plusieurs savants ont mis en rapport avec les tribus des pays tchèques, sont trop incertains: voir *Slov. star.*, III, p. 190.

[4] Sur cet acte, son authenticité et son interprétation, voir *Slov. star.*, III, p. 189.

[5] Pour les détails concernant les habitats de ces tribus, détails parfois contradictoires, voir *Slov. star.*, III, pp. 191-195. Le plus énigmatique est une mention relative aux Croates que le mieux est d'interpréter comme se rapportant aux Croates installés sur les versants des monts d'Orlice. Je considère ces Croates de Bohême et de Silésie comme une partie d'une grande famille transcarpathique dont le noyau principal a passé vers la mer Adriatique et dont les restes sont parvenus, à l'est de la Galicie, jusqu'à la région russe, et à l'ouest, près des Monts des Géants, jusqu'aux régions polonaise et tchèque, en se fondant tantôt avec les Russes, tantôt avec les Polonais et les Tchèques. Quelques familles de ces Croates se sont mêlées jusqu'aux Serbes près de Merseburg (cf. Thietmar, III, 11, et l'acte de Henri II de 1108). Je considère comme non justifiée la distinction faite entre les Croates russes, polonais, tchèques et serbes, tous résidant dans le voisinage immédiat les uns des autres, et les Croates du Sud: cf. plus haut, p. 91. Voir *Slov. star.*, II, pp. 244, 271, et III, pp. 194, 223.

montagnes de Silésie et dans le voisinage de Miltchanes sorabes, les Silésiens (*Zlasane*), les Trébovanes (*Trebouane*), les Bobranes (*Pobarane*) et les Dêdochits (*Dedosize*). Il faut aussi considérer comme tchèques, d'après d'autres sources, le *populus Belina* mentionné par Kosmas (1, 10) et identique aux *Lemuzi*, déjà cités, — puis les *Zličané* dans la région de l'Elbe moyen jusqu'aux monts d'Orlice et jusqu'à Litomyšl [1], — les *Dúdlebi*, au sud de la Bohême (chez Mas'ûdî: *Dûlâba*), les *Holasici*, dans la région d'Opava (chez le Géographe bavarois: *Golensici*); et enfin les Tchèques *(Čechové)*, au centre du pays, et sur qui nous sommes surtout renseignés par les annales de Kosmas: leur ville centrale était Prague, décrite pour la première fois au X^e^ siècle par Ibrâhîm ibn la'ḳûb.

Les plus fortes de ces tribus tchèques étaient les *Lučané*, les *Zličané* et les Tchèques proprement dits, et c'est à elles que se rapportent la plupart des documents qui nous ont conservé la relation de leurs luttes réciproques. Toutes ces luttes ont été menées en vue d'assurer la suprématie des uns sur les autres et sur tout le pays. Cette suprématie a été enfin conquise, au cours du IX^e^ et du X^e^ siècles, par les Tchèques. C'est un prince tchèque qui a réuni les divers éléments de la Bohême, puis plus tard ceux du pays morave, les soumettant tous à sa seule domination et fondant les tribus dans une nation unique. Ainsi s'est formée la nation tchèque, mais, on le sait, à l'exclusion des Slovaques de Hongrie qui, depuis 1029, ont appartenu au royaume de Hongrie; seuls, les Slovaques de Moravie ont été rattachés alors à l'unité tchèque. La tribu des Tchèques a donné son nom à la nation tout entière [2]: ce nom, dans les anciennes sources latines, est traduit, dès la fin du VIII^e^ siècle, par *Bohemi*, *Boemi*, et l'on voit par là que les voisins considéraient les tribus slaves établies en *Bojohaemum*, au VIII^e^ siècle, comme formant un groupe unique, bien qu'alors elles ne fussent pas encore réunies en une seule nation.

L'appellation de Moraves (en latin d'abord *Marahenses*, *Marĝi*, *Marahi*, *Maravi*, *Marvani*, plus tard, à partir du XI^e^ siècle *Moravi*) a

[1] Pour les *Zličané*, voir Kosmas, I, 27; Christian, 10; Dalimil, éd. Mourek, pp. 41, 51.

[2] La première mention à ce sujet se trouve, au début du IX^e^ siècle, dans un passage corrompu de la *Chron. Moissiacense* et des *Annales* de J. Tylius, année 805 (voir *Slov. star.*, III, p. 201). On n'a pas jusqu'ici réussi à trouver une interprétation exacte de ce nom dont l'origine est probablement slave (voir *Slov. star.*, III, p. 202, note 4).

été pareillement appliquée, à l'époque la plus ancienne, aux petites tribus moraves qui, à ce qu'il semble, avant se de confondre avec les tribus tchèques, s'étaient réunies entre elles, dans la région arrosée par la Morava, autour d'une grande place centrale. C'est à cette place que se rapporte une mention des annales de Fulda de 869 : «ineffabilis *Rastizi* munitio». On ne sait s'il s'agit là de l'énigmatique place de *Velehrad*, bourg fameux dans la tradition ecclésiastique, qu'on n'a pas réussi jusqu'à ce jour à identifier[1].

Les Moraves, qui avaient constitué au IXe siècle comme un grand empire, s'étaient d'abord rattaché les Slovaques de la Hongrie septentrionale (duché de Nitra) et de Pannonie (duché de Blatno). Il est hors de doute, en effet, que les Slovaques se trouvaient en Hongrie dès le VIIIe et le IXe siècles; les théories des historiens hongrois d'après lesquelles les Slovaques ne seraient qu'un élément immigré venu dans le pays après son occupation par les Magyars, théories volontiers répétées jusqu'à l'époque la plus récente pour étayer de raisons fausses le droit soi-disant historique des Magyars sur le pays slovaque, ne reposent absolument sur aucun fondement solide. La grande sépulture du IXe et du Xe siècle découverte aux environs de Pilin, près de Novohrad, est une sépulture slave.

On ignore les dimensions exactes de l'ancien territoire tchéco-slovaque. A l'Ouest, l'expansion de l'élément tchèque allait au delà de la Šumava, jusqu'en Bavière[2]. Au Nord, la frontière était formée par les montagnes jusqu'au Zagozd sorabe, en Bohême[3], et jusqu'à la région d'Opava (Troppau) en Silésie[4]. Les environs de la place de Nimptsch étaient déjà polonais. On ne sait jusqu'où, originellement, la pénétration des Slovaques atteignait à l'Est: peut-être allait-elle jusqu'aux grandes forêts vierges de Gemer et de Spiš, mais il est sûr qu'elle gagnait jusqu'au cours de l'Ipel, dans la région où les Slovaques se sont mêlés aux Slaves du Sud et plus tard aux Magyars: Pešt, près de Muráň,

[1] La question de l'emplacement exact de cette place énigmatique a donné lieu à une littérature considérable: voir *Slov. star.*, III, p. 209. Les uns l'ont cherché en Moravie, près de Uherské Hradiště, où il existe un monastère ancien nommé Velehrad; d'autres, récemment, là où est le château de *Děvín*, ancienne *Dovina* du prince Rostislav, au confluent de la Morava et du Danube, ce qui est plus douteux.

[2] Voir plus haut, p. 158.

[3] Voir plus haut, pp. 143, 145.

[4] Voir plus haut, p. 159.

indique déjà là la présence de Bulgares. Au Sud, l'élément slovaque pénétrait en Pannonie jusqu'au lac Blatno; l'élément tchèque atteignait par endroits jusqu'au Danube, comme nous l'apprennent Einhard, l'acte de Passau de 987 et d'autres témoignages, tels que ceux que nous fournit l'ancienne nomenclature géographique [1]. Il ressort d'ailleurs aussi de cette même nomenclature que, plus au Sud, entre la Litave et l'Ens, au fond des Alpes, il a dû habiter une population dont la langue formait comme une transition entre les parlers tchèques et les parlers slovènes [2]. A l'ouest, vers la Bavière, c'était la Mühl qui marquait la limite de l'élément tchèque. Mais le courant nouveau des colons allemands, venus de Bavière, a commencé dès le IX^e^ siècle à germaniser la région du Danube, et cela avec une telle force que les Slaves n'ont pu s'y maintenir que par endroits, et seulement jusqu'au XII^e^ siècle [3].

[1] Einhard, *Annales,* 791 ; Friedrich, *Cod. dipl. Boem.,* I, 41. Voir pour cette question *Slov. star.,* III, p. 212.

[2] Voir plus haut, p. 82.

[3] *Slov. star.,* III, p. 214.

Chapitre XVI.

Les Polonais.

L'évolution initiale et les destinées premières du peuple polonais sont plus obscures que celles d'aucun autre des peuples slaves de l'Ouest: les sources que l'on possède ne fournissent pas, en effet, de données détaillées antérieures au XI^e^ siècle. Les rapports linguistiques du polonais avec les autres langues slaves suffisent à attester que les Polonais ont appartenu dès l'époque la plus ancienne au groupe des Slaves de l'Ouest et qu'ils ont été de longue date les voisins des Poméraniens, des Vélètes, des Sorabes et des Tchèques. C'en est assez de ce témoignage, confirmé par leur habitat historique, pour nous autoriser à admettre, sans erreur possible, que les Polonais ont eu leur résidence de toute antiquité là où l'histoire nous les montre le plus longtemps et qu'ils n'ont jamais abandonné leur habitat primitif entre la Varta et le Bug septentrional.

Ils n'ont pas été tout d'abord un peuple aussi uni ni aussi grand qu'ils sont apparus par la suite. Ils n'ont d'abord offert qu'un groupe de petites tribus ou familles dont il ne nous est resté que de vagues mentions, mais dont la trace subsiste encore aujourd'hui dans les différences dialectales et culturelles qui se laissent percevoir dans l'ensemble du peuple polonais. Comme chez les Tchèques, leurs voisins, l'une de ces anciennes tribus, les Polanes, devenue plus forte que les autres, a soumis toutes celles-ci, les a unies et a donné son nom à la nouvelle unité ainsi créée.

Nous sommes peu renseignés sur les détails de cette évolution. En ce qui concerne les anciennes tribus, la *Chronique* de Kiev distingue déjà chez les Polonais, qu'elle appelle « Liakhs » (Ляхы), les deux grandes tribus des Polanes et des Mazoviens. Cette mention est complétée par d'autres sources contemporaines, notamment par l'acte de

fondation de l'évêché de Prague de 973, écrit en 1086[1], par la légende de Saint-Méthode, par l'Itinéraire du roi Alfred, par le Géographe bavarois et par d'autres témoignages, d'où il ressort que l'habitat primitif du groupe polonais aurait été occupé par les tribus suivantes:

les Vistuliens (*Uislane* du Géographe bavarois), sur le cours supérieur de la Vistule, plus tard dans la Petite Pologne, avec leurs centres à Cracovie et à Sandomir; il n'est pas sûr d'ailleurs qu'il ait existé en effet une tribu appelée de ce nom; il peut s'agir d'une simple désignation géographique collective des Polanes installés sur la Vistule, sur cette grande voie commerciale où la Pologne a, de manière générale, commencé à affirmer son existence[2];

les Polanes (*Polani, Poloni, Pulani*), ainsi dénommés d'après le caractère de plaine (*pole*) de la région qu'ils occupaient, sur les deux bords de la Varta, entre les Luticiens, les Poméraniens, les Silésiens et les Mazures, donc entre la Notecz, le cours inférieur de la Varta et l'Oder moyen, s'étendant à l'est jusqu'aux environs de Lęczyca et Sieradz, dont les habitants ont d'abord formé des groupes indépendants (*Lenčici, Sieradzane*), mais n'ont pourtant pas tardé à s'unir aux Polanes; — les *Kujavy*, de même, entre le cours supérieur de la Notecz et de la Vistule, constituaient une unité ethnique, mais il ne sont mentionnés que plus tard, dans la chronique de Kadłubek et de Bogufał.

Dès le règne du prince Mieczysław les Polanes s'étaient rattaché encore d'autres tribus voisines, et l'on est fondé à supposer qu'à la fin du X^e^ siècle, sous le règne de Bolesław (992-1025), la réunion des diverses tribus polonaises par les Polanes était un fait accompli. Il est vraisemblable que cette réunion eut surtout pour raison l'avertissement dès attaques des Allemands contre les Slaves de l'Elbe, et, par contre-coup, le désir de Bolesław de chercher à en écarter la menace en fondant un robuste empire slave; cet empire, malheureusement, ne fut que de brève durée. C'est dans le pays des Polanes qu'il faut chercher le berceau et le centre de l'ancienne Pologne, ne fût-ce que parce que les vieilles traditions ont localisé à Gniezno, à Krušvica et à Poznań les premiers foyers nationaux, à la fois politiques et religieux; c'est à Poznań aussi qu'en 968 a été créé le premier évêché polonais.

[1] Voir plus haut, p. 158.

[2] Telle est à cet égard mon opinion: elle est à peu près conforme à celle de Szelagowski; voir *Slov. star.*, III, p. 218.

De l'autre grande tribu, celle des Mazoviens (*Mazovienses*), plus tard dénommés Mazures, nous ne savons presque rien: ils étaient à l'est des Polanes sur le cours moyen de la Vistule et au nord des monts de la Sainte-Croix. Quant aux Silésiens (*Silensi*), ils étaient sur le cours supérieur de l'Oder, entre la Bobra et la Vistule[1]; ils se composaient encore, au X^e siècle, d'un grand nombre de petites tribus, parmi lesquelles l'acte de l'évêché de Prague et le Géographe bavarois citent les Bobranes, sur les rivières Bobra et Gvizda, les Dêdochits, sur le cours inférieur de la Bobra, les Opolanes, aux environs d'Oppeln, et les Trébovanes qui, d'ailleurs, ont peut-être bien appartenu plutôt au domaine des Sorabes[2].

Les Croates énigmatiques, dont une partie pourrait être localisée, d'après certaines données, sur le cours supérieur de l'Oder, et qui, dans divers ouvrages concernant l'histoire des Polonais, sont appelé *Croates polonais*[3], ont été mentionnés déjà ci-dessus, et je ne puis que prier le lecteur de vouloir bien se reporter à ce qui en a été dit[4]. Je le prie de faire de même en ce qui concerne la relation de la *Chronique* de Kiev, suivant laquelle deux tribus issues des Liakhs, par conséquent de la Pologne, se seraient établies en Russie: les Radimitches sur la Sož et les Viatitches sur l'Oka: je ne tiens pas ces tribus pour polonaises[5].

Il nous reste à indiquer le problème que pose la «question des Liakhs» dans l'histoire de la Pologne, c'est-à-dire le problème de l'origine et de la signification du nom de Liakh, en polonais *Lach*, en tchèque *Lech*, en russe Ляхъ, originellement avec la nasale: *Lęch*. L'annalsite de Kiev, au début de sa chronique, désigne du nom de *Liakhs* tout un groupe de Slaves comprenant les Polanes, les Mazovchanes, les Luticiens, les Poméraniens, les Viatitches et les Radimitches. Un autre chroniqueur contemporain, le Byzantin Kinnamos, cite également les Liakhs, qu'il appelle Lekhs (II, 18), en ajoutant: «Λέχοι, οἱ Σκυθικόν

[1] Leur nom est dérivé de la rivière Ślęza (aujourd'hui Lohe) et de la montagne de Ślęz (aujourd'hui Sobótka), où était leur centre. Pour les rapports entre le nom de *Ślęz* et le germanique *Siling*, voir plus haut, p. 127.

[2] Voir plus haut, pp. 146, 159.

[3] Par exemple dans les livres de Bielowski, de Smolka, de Bogusławski, de Bobrzyński, de Bartoszewicz, etc.: voir *Slov. star.*, III, p. 224.

[4] Voir plus haut, pp. 91, 158.

[5] Voir plus loin, p. 223.

εἰσι γένος »[1]. La littérature historique polonaise, par contre, n'a pas d'abord connu les Liakhs: on ne les voit apparaître, et de façon soudaine, que dans la chronique de Kadłubek, à partir du chapitre X, sous le nom de *Lechitae*. C'est là que les chroniqueurs polonais et tchèques ont trouvé plus tard ce nom et créé en conséquence les grands types légendaires des aïeux Čech, Lech, Rus et Meh.

Il est évident que le nom de Liakh (*Lech*, *Liach*), n'a été originellement qu'une appellation donnée au Polanes par leurs voisins: de fait, les Lituaniens, comme les Hongrois, ont conservé cette ancienne désignation (*Leñkas, Lengyel*), et en turc aussi bien qu'en persan la Pologne continue à être appelée *Lechistān*. On voit aussi que cette appellation donnée aux Polonais par leurs voisins de l'Est n'était pas connue de leurs voisins de l'Ouest, Luticiens, Obodrites et Sorabes: s'il l'eussent connue, quelque trace en aurait été certainement conservée dans les nombreux documents occidentaux. Cette interprétation de l'origine historique du nom de *Lech* n'en explique d'ailleurs pas la signification première, ni la connexion avec le nom de *Polan* qui désigne, comme on l'a vu, l'habitant des plaines. Les philologues les plus autorisés, comme V. Jagić, A. Sobolevskij, W. Nehring, E. Berneçker voient dans *Lech*[2] un dérivé de **lędа* « sol inculte, lande », en russe лядa, en tchèque *lada*. Si cette vue est juste, comme il le semble, les noms de *Polan* et de *Lech* désigneraient deux classes de population ayant un mode d'existence différent du point de vue économique: d'un côté, les paysans-cultivateurs habitant les plaines, les champs, et, de l'autre côté, les paysans vivant sur les terres incultes, dans les landes, tous pâtres, ou chasseurs, ou pêcheurs. Les Liakhs auraient donc été essentiellement, à l'origine, des bergers et des trappeurs, tandis que les Polanes auraient été des cultivateurs; le pays des Liakhs aurait compris le territoire de la Pologne, à l'exception du pays des Polanes, c'est à-dire la région de la Vistule, la Mazovie et la Petite-Pologne où, d'ailleurs, le nom de *Lachy* s'est conservé jusqu'à nos jours. Ainsi s'expliquerait que les Russes et les Slaves de Hongrie appellent les Polonais du nom de Liakhs, alors que les Sorabes, les Luticiens et les

[1] C'est aux Liakhs qu'il faut rattacher aussi le nom de *Lingones* qu'on trouve dans l'histoire de Thomas de Spalato (VII: « venerunt de partibus Poloniae qui *Lingones* appellantur »).

[2] La forme adjective est en vieux slave *lędiskŭ* « polonais »; voir *Slov. star.*, III, p. 228.

Obodrites, qui ne connaissaient comme voisins que les Polanes, ne désignaient les Polonais que du nom de Polanes.

Cette différence économique entre les Liakhs et les Polonais n'implique d'ailleurs aucune différence ethnique. Plusieurs historiens polonais, cependant, sont allés jusqu'à affirmer que les Liakhs étaient d'une autre origine que le reste du peuple polonais, qu'ils étaient arrivés d'un autre pays, qu'ils avaient établi leur domination sur la terre polonaise et s'y étaient maintenus en qualité de caste noble, polonisée sans doute par la suite, mais pourtant d'origine étrangère. Telle est la fameuse théorie de l'origine étrangère de la noblesse polonaise: timidement apparue dans l'historiographie polonaise dès 1730, elle a été surtout précisée et défendue, à partir de 1837, par J. Lelewel, K. Szajnocha, V. Maciejewski, A. Kunik, A. Bielowski et, récemment, par Fr. Piekosiński. Lelewel et Bielowski voyaient dans la noblesse polonaise une caste arrivée des Balkans, Szajnocha et Kunik des bandes germaniques, Maciejowski une tribu des Polabes. Piekosiński considère les *Lechitae* comme indigènes, mais les nobles comme des conquérants venus du pays des Obodrites au VIII^e^ ou au IX^e^ siècle[1]. Ces théories n'ont pas en réalité de point d'appui historique de quelque solidité. Il n'est aucun témoignage qui autorise à admettre l'arrivée d'une tribu conquérante dont l'aristocratie du pays serait issue. La noblesse polonaise, comme partout ailleurs, ne doit son origine qu'à l'évolution des anciennes conditions sociales, et, si même des éléments étrangers ont participé à cette évolution, on ne saurait pour cela considérer l'ensemble de l'aristocratie comme un groupe étranger à la population indigène.

Les frontières de la Pologne préhistorique se déduisent naturellement des frontières des peuples voisins. A l'Ouest, la ligne-frontière est marquée par la Gvizda et la Bobra, puis par l'Oder jusqu'à l'embouchure de la Varta; au Nord, par la Varta et la Notecz jusqu'à la Vistule, près de Toruń, d'où les Polonais ont de bonne heure gagné vers le Nord, puis par le cours inférieur de l'Ossa et par la Drwęca; à l'Est, l'ancienne frontière ne devait pas être loin de la frontière actuelle, le long du Bug et du Styr. En Galicie, les éléments nous manquent pour déterminer ce qu'a été la ligne ancienne, mais on a lieu de penser qu'elle passait probablement entre le San et la Wisłoka. Au sud, les crêtes des Carpathes formaient une frontière naturelle, et, du côté de

[1] Voir *Slov. star.*, III, p. 229.

la Moravie et de la Bohême, les monts d'Orlice et les Jeseniky élevaient leur barrière; l'élément tchèque n'y pénétrait de longue date que dans la seule région d'Opava et, par la Vistule, dans la direction de la rivière Olša; il y subissait d'ailleurs fortement l'influence des parlers polonais[1]. Les alentours de la place de Nimptsch étaient polonais.

[1] C'est cette population que l'on appelle « Liakhs (*Lachy*) moravo-silésiens »; la portion de Moravie qu'elle occupe est dénommée en tchèque *Lašsko* (voir *Slov. star.*, III, pp. 204, 232).

QUATRIÈME PARTIE.

Les Slaves de l'Est.

Chapitre XVII.

Les Slaves de l'Est et la situation ethnique dans l'ancienne Europe orientale.

I. Le territoire; les premiers voisins: Thraces et Iraniens.

La première partie de cet ouvrage nous a montré comment les Slaves ont rayonné hors de leur premier habitat et comment leur masse, auparavant presque une, s'est partagée en trois grands groupes, celui du Sud, celui de l'Ouest et celui de l'Est. La deuxième et la troisième parties nous ont esquissé le développement ultérieur résultant des migrations et de la formation des peuples différents qui nous apparaissent à l'époque historique. Le premier habitat, ainsi qu'on l'a vu déjà, n'a retenu que les Polonais, quelques restes isolés des Croates et tout le groupe oriental.

Du point de vue philologique, ce groupe oriental se distinguait des autres par une série de traits phonétiques, grammaticaux et lexicaux, parmi lesquels les plus frappants sont: le traitement des anciens groupes *tj* et *dj* en *č* et *ž*; le développement des groupes dissyllabiques *oro, olo, ere, ele* (phénomène appelé *vocalisme plein*) pour l'indo-européen *or, ol, er, el* (par exemple un groupe tel que *tort,* représenté en slave méridional par *trat,* en tchèque par *trat,* en polonais par *trot,* a pour correspondant, en russe, *torot;* le groupe *tert* a de même pour

correspondant *teret*, etc.); — l'aboutissement respectif des anciennes voyelles *ĭ* et *ŭ*, dites *jers*, à *e* et *o*. A ces trois faits capitaux on en pourrait ajouter plusieurs autres de moindre importance ou de moindre netteté[1].

Le pays des Slaves de l'Est s'étendait ainsi dans la portion orientale de l'habitat primitif des Slaves, comprenant le bassin du Pripet (le *Poležje*), le cours inférieur de la Berezina, de la Desna, du Teterev et, sans doute, toute la Volynie, où les conditions de l'existence étaient beaucoup plus favorables. Au début de l'ère chrétienne, le territoire des Slaves de l'Est devait être assez vaste, car aux VI^e^ et VII^e^ siècles on les trouve déjà avancés vers le Nord jusqu'au lac Ilmen et, vers l'Est, jusqu'au Don et aux côtes de la Mer d'Azov, et cela en masses importantes: «ἄμετρα ἔθνη», dit d'eux l'historien Prokopios, et «natio populosa (Venetharum) per immensa spatia consedit», ajoute en même temps Jordanis[2], décrivant les conquêtes du roi got Hermanarich avant 375. On ne peut sérieusement chercher la patrie des Russes dans les montagnes des Carpathes, ainsi que l'avaient fait jadis N. Nadeždin et, à la fin du siècle passé, Ivan Filevič dans son livre bien connu sur l'histoire ancienne de la Russie[3]. Les Slaves orientaux ne s'y sont pas trouvés à l'origine. Ceux qui en étaient les plus proches étaient les Slaves du Sud (les ancêtres des Croates, Serbes et Bulgares); les Slaves orientaux n'ont poussé jusque là que plus tard, après le départ de ces derniers, dès le VI^e^ siècle et surtout au X^e^ siècle, comme on le verra plus loin.

Me fondant également sur les arguments présentés dans les chapitres précédents, je ne tiens pour admissibles ni la thèse de Šachmatov, selon laquelle cette grande nation n'aurait pris possession de l'habitat qui vient d'être défini qu'au III^e^ siècle, après le départ des Gots, ni la thèse de J. Píč, qui les amenait dans cet habitat au V^e^ ou au VI^e^ siècle, séduit par de faux arguments archéologiques[4]. Les Slaves ont résidé là depuis les temps les plus anciens, longtemps avant notre ère.

On ne saurait, il est vrai, trouver une place mieux disposée pour les débuts d'un grand peuple que celle que leur destin avait donnée

[1] Cf. A. Meillet, dans *Le monde slave*, 1917, III-IV, p. 403.

[2] Prokopios, IV, 4; Jordanis, *Get.*, V, 34.

[3] Voir Iv. Filevič, Исторія древней Руси, I, Варшава, 1896; N. Nadeždin, Опытъ исторической географіи...., 1837 (Filevič, *op. cit*, p. 33).

[4] Šachmatov, *Bulletin de l'Acad. imp. des sc. de St-Pétersbourg*, 1911, p. 723; J. Píč, *Starožitnosti*, II, pp. 219, 275.

aux Slaves sur le Dniéper moyen. C'est peut-être la région la plus favorable de toute la plaine russe: elle est dépourvue de montagnes à l'intérieur, mais en revanche couverte d'immenses bois et d'un réseau serré d'eaux navigables. Ce réseau assure la liaison entre les points les plus éloignés de cette plaine; il joint même l'une à l'autre les trois mers qui l'entourent: la Mer Baltique, la Mer Noire et la Mer Caspienne. Bien que le pays ait été déboisé et qu'on l'ait sensiblement aménagé, les eaux y abondent encore aujourd'hui; elles étaient infiniment plus abondantes il y a mille ans et plus. Partout des bateaux, soit de commerce, soit de guerre, pénétraient vers l'intérieur au moment des inondations printanières, ou même en toute saison de l'année grâce aux *voloks* [1]: ils circulaient d'un fleuve et d'un bassin à l'autre, et par les voies fluviales d'une mer à l'autre. La vieille Russie avait ainsi d'innombrables communications, toutes pareilles, dans toutes les directions et de tous les côtés. Mais de toutes les routes fluviales la plus fameuse et la plus importante était toujours celle du Dniéper: elle joignait la Mer Noire et Constantinople à la Baltique et à la Scandinavie; elle unissait l'un à l'autre les deux domaines de civilisation d'alors, le monde grec et le monde germanique.

C'est par cette route que les chalands, chargés de marchandises ou de guerriers, entraient dans l'embouchure du Dniéper, remontaient le cours du fleuve jusqu'aux barrages rocheux qu'entre Alexandrovsk et Ekaterinoslav ils devaient, suivant le volume d'eau, ou passer ou contourner. Ensuite la navigation s'ouvrait, libre et sans obstacles, jusqu'à la ville de Smolensk. Avant d'atteindre à cette station, les chalands pouvaient se diriger dans les petits affluents du Dniéper, traverser la Dvina et les *voloks,* entrer dans la Lovat', par laquelle ils se rendaient dans le lac Ilmen et de là, par le Volchov, dans le lac Ladoga, d'où un chemin très court les conduisait jusqu'au golfe de Finlande.

Mais, au lieu de prendre cette voie directe, les bateaux pouvaient s'engager dans des directions différentes: ainsi, vers l'Ouest, dans le Pripet qui les menait par ses affluents jusqu'au Niémen, ou bien dans

[1] On appelait волокъ un étroit banc de terre ferme entre deux rivières, sur lequel on pouvait facilement traîner les chalands, même chargés de marchandises, pour les faire passer d'un bassin à l'autre. Par extension on désignait aussi par ce mot le pays même où se trouvaient les *voloks,* en particulier la région des sources du Dniéper, de la Dvina et de la Volga. A cette région s'opposait celle du Заволочье, c'est-à-dire du « pays d'au delà des *voloks* ».

la Dvina, par où ils gagnaient le golfe de Riga, ou enfin, vers l'Est, dans la Desna et son affluent le Sejm, par où l'on joignait soit le Don, soit, par les petites rivières de Bolva, de Snežet et de Žizdra, l'Ugra, l'Oka et la Volga. Il y avait en outre, pour déboucher dans cette grande artère, des communications avantageuses partant du pays du Dniéper, au-dessus de Smolensk, par les *voloks* et la Vazuza, le Vosma, l'Ugra et l'Oka, affluents de la Volga. Le Don était relié à ce grand fleuve par un *volok* fameux entre Caricyn et Kalač.

On saisit sans peine l'importance de cette situation des Slaves de l'Est sur le Dniéper moyen. Ils se trouvaient au milieu de la grande voie que suivaient les courants divers de la culture et de la colonisation; ils dominaient le nœud le plus important des routes qui se croisaient là. Un peuple vigoureux, aussi heureusement placé et apte à mettre à profit les avantages de la nature, avait devant lui de grandes perspectives: un vaste champ était ouvert à sa civilisation, à sa colonisation, à son impérialisme. Les Slaves de l'Est devaient être précisément ce peuple. Ils devaient avoir la force nécessaire pour entreprendre loin devant eux une conquête efficace, sans abandonner ni affaiblir leur patrie première. C'est ce qu'il ont tenté de faire, et ils y ont réussi.

Le grand succès de l'expansion des Slaves de l'Est n'a pas dépendu seulement, il est vrai, de la position avantageuse de leur territoire. Il a tenu aussi à l'absence, autour de la plus grande partie de ce territoire, de tout peuple capable de leur offrir une forte résistance, ou moins encore de prononcer une contre-offensive forte et tenace. Cette passivité relative de leurs voisins a été pour eux du plus grand avantage. Seuls, à l'Ouest, les Polonais se sont révélés un peuple robuste et n'acceptant pas le joug: ils leur ont résisté et même plus tard, dès le XVI^{e} siècle, se sont efforcés de poloniser les territoires russe et lituanien. C'est de leur côté que l'ancienne frontière russe a pu le moins être avancée et, de fait, elle est encore aujourd'hui à peu près là même où elle se trouvait, il y a un millier d'années, près du Bug et du San.

Examinons quels sont les premiers voisins qui, successivement, ont laissé le champ libre aux Slaves de l'Est, à savoir les Thraces et les Iraniens.

Les Thraces et les Iraniens se trouvaient dès l'époque la plus reculée dans un contact étroit avec les Protoslaves, ainsi qu'en témoigne l'appartenance du vieux slave, du thrace et de l'iranien au groupe dit

de *satem* (par opposition au groupe dit de *centum* [1]. D'autres raisons d'ailleurs nous obligent à chercher l'habitat primitif des Thraces bien au nord de leur résidence historique, à savoir sur la rive gauche du Danube, dans le large entonnoir qu'entourent les Carpathes et sur les Carpathes mêmes, dont les chaînes et les sommets n'ont pas en général des noms slaves (Carpathes, Beskides, Fatra, Matra, Tatra, Magura), et où il habitait encore du temps des Romains une population appelée les Daces qui a été la voisine préhistorique des Slaves. Ce voisinage ressort de quelques concordances frappantes dans les langues des deux peuples, comme, par exemple, la terminaison *-ava,* commune aux noms des fleuves tant en territoire slave qu'en territoire dacien [2].

Il n'est donc pas douteux que les anciens voisins des Slaves sur leur frontière méridionale ont été les Thraces, et cela même sur les pentes septentrionales des Carpathes, et ce n'est qu'assez tard que quelques tribus gauloises venant de l'Ouest sont arrivées là et, après elles, entre les Ve et IIIe siècles, les premières avant-gardes germaniques, les Bastarnes et Peucines, si toutefois c'étaient bien là des Germains. Après eux seulement les Slaves sont venus. Leur présence semble attestée déjà par quelques noms de la carte de Ptolémée, comme ceux des Soulanes (Σούλανες), des Zabokes (Σαβόκοι), des Piengites (Πιενγῖται), et aussi par l'appellation grecque des Carpathes: Οὐενεδικὰ ὄρη.

Au delà des Carpathes c'étaient encore les Thraces qui voisinaient avec les Slaves vers l'Est, entre les montagnes et le Dniéper. Je tiens au moins pour thrace le mystérieux peuple des Kimmériens (Κιμμέριοι), qui avait habité ces vastes territoires avant l'arrivée des Scythes. Les attaques des Scythes l'ont repoussé d'abord dans les montagnes (Hérodote décrit une tribu évidemment de la même souche, les Agathyrses), puis en Crimée (les Tauriens?) et enfin jusqu'en Asie Mineure, où, au temps des conquêtes, apparaît un peuple nommé *Gimmirai* en assyrien (Τρῆρες dans les sources grecques); il est très probable que ces *Gimmirai* n'étaient autres que des partis de Kimmériens chassés en Asie par les Scythes [3].

Le second voisin des Slaves sur leur frontière méridionale, c'étaient les Iraniens, dont la présence ancienne est confirmée par les concordances

[1] Voir plus haut, p. 6.

[2] C'est d'après ces concordances qu'il a été forgé des théories bien connues sur le caractère slave des Daces, théories outrées et fausses. Les Daces étaient des Thraces.

[3] Voir les détails dans *Slov. star.*, I, p. 217.

du groupe des langues de *satem* et par une série de mots anciens empruntés par les Slaves à un idiome iranien [1]. Mais les sources historiques ne les connaissent pas avant le VIII^e^ siècle, et c'est vers cette époque ou quelque peu antérieurement qu'il faut placer la nouvelle apparition des Iraniens dans les steppes pontiques, que, jusqu'à la venue des Huns, ils devaient tenir en leur pouvoir sous les noms de Scythes et de Sarmates.

Une première vague venue de l'Iran avait submergé l'Europe orientale au VIII^e^ et au VII^e^ siècles (ou peut-être plus tôt même encore): c'était celle des Scythes. L'habitat des Scythes au V^e^ siècle et leur mode d'existence nous ont été décrits d'une façon détaillée par Hérodote, au IV^e^ livre de son histoire. Hérodote a vécu, comme on sait, de 484 à 425, et il a voyagé sur la côte septentrionale de la Mer Noire. La Scythie était limitée, suivant la représentation qu'en avait Hérodote: à l'Ouest par l'Ister (le Danube); — à l'Est par le Don, au delà duquel, vers l'Est, habitaient les Sarmates; — au Nord enfin, par une ligne se dirigeant de la source du Dniester et de celle du Bug, à travers les cataractes du Dniéper, vers le Don [2]. C'est à l'intérieur de ce domaine ainsi délimité que se trouvaient les Scythes royaux proprement dits, sans résidence fixe (Σκύθαι βασίληιοι) dans la région du Don, puis les Scythes nomades (Σκύθαι οἱ νομάδες) entre le Dniéper et Samara, et, à l'ouest du Dniéper, les Scythes laboureurs (Σκύθαι γεωργοί, ἀροτῆρες), à côté d'autres petites tribus dont la plus importante semble avoir été celle des Alazones (Ἀλαζόνες), entre le Bug moyen et le Dniester. L'origine iranienne de ces Alazones et aussi des Scythes laboureurs, dont la vie se distinguait fortement de celle des Scythes nomades, semble douteuse; et il n'est pas impossible que ces noms recouvrent en réalité des avant-gardes que les Slaves auraient poussées, par le Dniéper et par le Bug, dans la direction du Sud. Je l'admettrais surtout pour les Scythes paysans, en raison du caractère agricole et sédentaire de leur mode d'existence [3]. Il est visible d'ailleurs qu'Hérodote lui-même [4] emploie le nom de Scythe avec deux sens différents, tantôt pour désigner seulement les Scythes proprement dits, tantôt pour désigner en général les tribus résidant en Scythie, de telle sorte que,

[1] Je me borne à citer les mots *bogŭ* «dieu», *vatra* «feu», *socha* «espèce de charrue», *kurŭ* «coq» et «poule», *sekera* «hâche», *toporŭ* «hâche, marteau», etc.

[2] Hérodote, IV, 100, 101.

[3] Hérodote, IV, 2, 19, 46, 59, 120.

[4] Hérodote, IV, 81.

dans le tableau qu'il donne, tous les Scythes ne doivent pas être tenus pour des Scythes proprement dits, c'est-à-dire pour des Scythes iraniens.

C'est par Hérodote aussi, et son témoignage à cet égard est d'une importance plus grande encore pour les Slaves, que nous connaissons la ceinture des peuples voisins qui habitaient sur les frontières mêmes de la Scythie. Parmi ces voisins figurent à l'Ouest les Agathyrses, en Transylvanie, tribu incontestablement thrace [1], et plus loin, au delà des sources du Dniester et du Bug, la grande tribu des Neuriens (Νευροί), mentionnée pour la première fois dans l'histoire à l'occasion de l'expédition de Darius, en 512 [2]. Il n'est pas douteux qu'ils se trouvaient dans la région que nous considérons comme l'habitat primitif des Slaves, et plus exactement dans la partie orientale de cet habitat: nous pouvons donc, avec la plus grande vraisemblance, les considérer comme Slaves. Aussi bien le nom de Νευροί figure-t-il très souvent dans la nomenclature slave de cette région (les rivières *Nura, Nurec, Nurča,* les villages de *Nury* et de *Nur,* qu'on peut rapprocher de la dénomination historique *ziemia nurska* «la terre neurienne»).

Il me paraît donc, dans ces conditions, que les Neuriens n'étaient autres que des Slaves de l'Est établis dans les régions qui constituent actuellement la Volynie, le pays de Kiev et le bassin du Pripet. On ne peut fixer, par contre, à quel peuple de l'histoire se rattachent les autres tribus citées par Hérodote au nord de la Scythie, à l'est du Dniéper: les Androphages (Ἀνδροφάγοι: les Mordvines?) et les Mélanchlains (Μελάγχλαινοι). On est dans une pareille incertitude quant à l'habitat et à l'origine de la grande tribu des Boudines (Βουδῖνοι): cependant l'analyse scrupuleuse de tous les renseignements dont nous disposons nous engage à placer leur habitat dans la région de la Desna et à voir en eux une tribu slave plutôt qu'une tribu finnoise; le nom même de Βουδῖνοι peut être rattaché à la racine slave *bŭd-,* et la terminaison *-inŭ* est une terminaison slave caractéristique de noms ethniques (par exemple *Němčin, Srbin, Turčin, Rusin,* etc.).

Au cours du IV^e^ et du III^e^ siècles, les Scythes furent remplacés par les Sarmates. Au temps d'Hérodote, les Sarmates résidaient encore au delà du Don, mais, dès l'époque de Mithridate Eupator, ils peuplaient

[1] Voir p. 172.
[2] Hérodote, IV, 17, 51, 100, 102, 105, 112.

toute la région de la Mer Noire. Les Scythes laissaient pourtant des éléments aux environs d'Olbia, en Crimée et sur le Danube; ils franchissaient ce fleuve pour passer en Dobroudja, où les a connus Ovide. D'autres éléments scythes ont même été poussés, durant les IVe et IIIe siècles, sinon même plus tôt, jusque dans l'intérieur de la Hongrie, ainsi qu'en témoignent nombre de découvertes archéologiques.

Parmi les tribus sarmates, à côté des Thisamates et des Iazamates (Iaxamates), la première était celle des Iazygs, à l'ouest de la Sarmatie, qui, dans les années 20-50 de notre ère, a passé en Hongrie; puis venaient les Roxolans, d'abord entre le Dniéper et le Don, puis plus tard installés en Hongrie avec les Iazygs. La troisième grande tribu était celle des Alains, qui, après avoir résidé à l'origine sur le Don, a pénétré en partie, elle aussi, en Hongrie, puis de là a gagné le Rhin, l'Espagne et l'Afrique où elle a disparu; des éléments nombreux en sont pourtant demeurés entre le Don et le Caucase, où les citent les chroniques russes du XIIe ou XIVe siècles sous le nom de *Jasy* (Ясы). De là, quelques-uns de ces éléments ont été de nouveau entraînés, au XIIIe siècle, par les Koumanes en Moldavie et en Hongrie, où ils sont demeurés dans la comitat de Szolnok, sous le nom de *Jász,* au pluriel *Jászok* (dans le district de Jasz-Nagy-Kun-Szolnok).

Les Sarmates étaient, sans conteste, d'origine iranienne; j'estime, pour ma part, que les Scythes proprement dits étaient, eux aussi, de la même origine. Il a été récemment affirmé à plusieurs reprises que les Scythes n'étaient que des Mongols iranisés, et M. Peisker a surtout appuyé cette thèse sur la représentation qu'il a de l'existence des Slaves durant les premiers âges[1]: c'est pourquoi il insiste sur la fameuse description d'Hippocrate[2], qui s'applique de la façon la plus parfaite aux Kirghiz et aux Kalmouks de notre époque. Mais il n'est pas d'autre témoignage que l'on puisse invoquer en faveur du mongolisme des Scythes: tout ce que nous possédons par ailleurs de données historiques et anthropologiques s'oppose à cette unique témoignage et les quelques images de Scythes trouvées dans des *tumuli* de la région de la Mer Noire, et se rapportant au VIe, Ve et au IIIe siècles, nous montrent des

[1] On a vu que M. Peisker, se fondant sur de prétendus mots turco-tatars adoptés dès avant notre ère par les Slaves, imagine une servitude cruelle, de longue date, sous le joug turco-tatar. Il considère les Scythes comme ayant imposé cette servitude à partir du VIIIe siècle avant J.-C. (voir p. 29 et la page suivante).

[2] Περὶ ἀέρων, 26.

silhouettes et des visages qui n'ont aucun caractère mongol. Les Scythes proprement dits n'étaient donc pas des Mongols. Mais ce n'étaient pas non plus des Slaves, contrairement à une théorie courante dans l'historiographie russe, et qui n'a pas encore disparu [1]. On ne pourrait qu'admettre, ainsi qu'il a été dit plus haut, que quelques tribus, ne portant le nom de Scythes que parce qu'elles habitaient la Scythie, comme, par exemple, les Scythes laboureurs d'entre le Dniester et le Bug, pouvaient être en réalité des tribus slaves; mais il ne s'agirait là en tous cas que d'une possibilité à indiquer, et rien de plus.

II. Les Turco-Tatars.

Aucun témoignage historique n'atteste la présence de Turco-Tatars, à l'époque ancienne, au voisinage des Scythes, des Sarmates, des Finnois et des Slaves. MM. Peisker et Korš n'ont été amenés à la supposer qu'en considération de certains rapports linguistiques, à savoir la présence en slave commun de certains mots d'origine turco-tatare, tels que *bykŭ* «bœuf», *volŭ* «taureau», *koza* «chèvre», *tvarogŭ* «lait caillé», etc. M. Peisker voit là la preuve de relations anciennes dans lesquelles les Scythes mongols auraient servi d'intermédiaire. Je repousse, quant à moi, toutes les conséquences de cette théorie, dont il a été déjà question ci-dessus [2]; je reconnais pourtant qu'il faut admettre, d'après ces indices linguistiques, et si l'interprétation philologique de Korš est exacte, que certaines tribus d'origine turco-tatare, probablement des tribus nomades venues de l'Orient avec de grands troupeaux, étaient entrées, dès avant l'ère chrétienne, en relations fréquentes avec les Slaves. Mais ce n'étaient pas des Scythes proprement dits, et nous ignorons leur nom historique. Du point de vue de l'histoire, il n'existe d'autres relations des Slaves avec des peuples d'origine turco-tatare que, en 375 de notre ère, celles qu'ils ont eues avec les Huns.

Il va de soi que des éléments turco-tatars avaient pénétré, bien avant cette date, dans la Russie méridionale, comme, par exemple, les Spaliens qui s'y étaient rencontrés au III[e] siècle avec les Gots [3]. Les

[1] Voir *Slov. star.*, I, p. 512. Qu'il me suffise de rappeler, parmi les historiens russes récents admettant cette théorie, Dm. Ilovajskij, V. Florinskij, Dm. Samokvasov.

[2] Voir plus haut, pp. 29, 175.

[3] Jordanis, *Get.*, IV, 28. Voir plus loin, p. 194. Leur nom s'est conservé en russe avec le sens de «géant» (исполинъ).

Huns eux-mêmes se trouvaient, dès l'époque de Ptolémée, à l'ouest de la Volga [1]; mais ils ne figurent alors que sur un arrière-plan où ils échappent à l'histoire, et leur premier contact historique avec les Slaves ne date vraiment que de l'année 375, alors que, poussés par la pression d'autres tribus de la Volga, ils ont traversé le Don, écrasé les armées des Gots, chassé les derniers de ceux-ci vers l'occident, dans les Carpathes et jusque sur le Danube. Ils ont asservi tout l'ancien domaine got de Hermanarich, qui avait régné non seulement sur les Gots de la Russie méridionale, mais aussi sur les Lituaniens et sur les Slaves [2]. Mais l'empire des Huns n'a pas été de longue durée, et il ne semble pas non plus s'être exercé avec intensité. La plus grande partie des Huns était partie, dès le début du Ve siècle, vers le Danube et en Hongrie, et ceux d'entre eux qui retournèrent vers l'Est, à la suite de la grande défaite qu'ils avaient subie en Pannonie après la mort d'Attila, en 453, n'avaient plus assez de force pour reprendre la domination des pays slaves. Ils se fixèrent dans la Bessarabie méridionale, et de là, avec plusieurs tribus parentes, notamment celles des Kotrigours et des Outrigours, ils participèrent jusqu'à 558 aux attaques menées par les Slaves dans les Balkans. Ils se fondirent de cette sorte avec les Slaves et avec les Bulgares [3].

L'invasion des Huns a été suivie de nouvelle vagues turco-tatares, qui, presque toutes, roulaient à travers les steppes russes vers le Danube et les Balkans ou vers la Hongrie. Les premiers arrivés ont été les Bulgares, proches parents des Huns: ils sont là dès le milieu du Ve siècle, car, en 482, l'empereur Zeno s'unit à eux contre les Gots; en 499 ils entreprennent eux-mêmes la première attaque contre les Balkans, mais ils ne passent définitivement de la Bessarabie inférieure

[1] Ptolémée, III, 5, 10.

[2] Jordanis, *Get.*, 119, 120.

[3] Les théories relatives au slavisme prétendu des Huns ont disparu, à juste titre, de l'histoire. Elles ont été reprises notamment par Venelin en 1829 dans son ouvrage sur « Les Bulgares d'autrefois et d'aujourd'hui » (Древние и нынѣшние Болгаре, M., 1829) et par un grand nombre d'historiens russes et bulgares, jusqu'à Florinskij, Zabělin et Dm. Ilovajskij, à la fin du XIXe siècle. Ces théories ont été réfutées (à côté des Huns, les Bulgares et les Roxolans étaient aussi considérés comme Slaves) par M. Drinov, Vsev. Miller et surtout par V. Vasiljevskij dans son étude sur « Le prétendu slavisme des Huns, des Bulgares et des Roxolans » (Ж. М. Н. П., 1882-1883).

dans la péninsule qu'en 679 [1]. Pendant ce temps d'ailleurs, une autre partie des Bulgares s'est détournée, sous la pression des Khazars, de la Volga inférieure: elle a remonté le fleuve, et est allée fonder sur l'affluent de la Kama l'empire des Bulgares de la Volga ou *Bulgares d'argent,* dont le centre *Bulgar* ou *Bolgary* (dans les sources russes) se trouvait aux environs du village d'Uspenskoe, à proximité de Kazaň, où l'on peut encore voir plusieurs ruines de bâtisses et divers autres vestiges [2].

Après les Bulgares, les Awars sont entrés dans la Russie méridionale sans doute dès la première moitié du VI[e] siècle, car, en 558, ils se sont arrêtés sur le Danube, d'où ils sont parvenus en Hongrie, et là, après la défaite des Gépides et après le départ des Lombards en Italie, ils ont fondé, en 568, sur la Save inférieure, un empire dont le centre était la Pannonie [3]. On ne sait s'ils sont restés longtemps dans la Russie méridionale [4], mais leurs relations avec les Slaves n'en ont pas été moins intenses, comme d'ailleurs elles devaient l'être plus tard en Hongrie [5].

Après les Awars, une nouvelle vague est apparue sur le Don, s'étalant, au lieu de rouler plus loin, entre le Don et la Volga, et de là, étendant son domaine et son influence jusque dans la Russie centrale. C'étaient les Khazars, dénommés *Kozars* dans les sources russes. Ils traversèrent le Don peu avant 650, occupèrent la région de la Mer d'Azov, qu'on appelait la Vieille Bulgarie, en chassèrent les Bulgares dans deux directions, vers le Danube et vers la Kama, mais ils n'avancèrent pas plus loin. Leur domination qui s'appuyait sur leur place d'Itil, à l'embouchure de la Volga, et, plus tard, sur celle de Sarkel (en russe: Běla-Věža) sur le Don inférieur, s'était développée et étendue bien loin,

[1] Theophanes, éd. Boor, 356, 358; Nikephoros, éd. Boor, 33. Pour cette histoire ancienne des Bulgares, voir aujourd'hui notamment Zlatarski, История на българската държава, I, 1 (Sofia, 1918), pp. 21-151.

[2] Ces Bulgares ont adopté l'islamisme en 922 et ont toujours été en relations intellectuelles et surtout en relations commerciales et économiques avec les Slaves orientaux. La Bulgarie de la Volga approvisionnait en céréales la Russie slave chaque fois qu'elle était en proie à la mauvaise récolte et à la famine. En raison de ces relations, les Bulgares étaient assez mêlés d'éléments slaves. Les écrivains arabes désignent les Bulgares occidentaux du nom de *Burdžan* pour les distinguer de ceux de la Volga.

[3] Voir *Slov. star.,* II, pp. 201-202.

[4] Ils ont atteint jusqu'au Bug polonais.

[5] Voir plus haut, pp. 63, 73.

jusque sur une grande partie des Slaves de l'Est, dont les tribus des Sévériens, des Polianes, des Viatitches et des Radimitches payaient le tribut aux Khazars jusqu'au IXe siècle et en partie jusqu'au Xe. La civilisation des Khazars nous est aujourd'hui bien connue grâce aux fouilles qui ont été faites dans un vaste cimetière comprenant plus d'un millier de tombes, aux environs de Verchne-Saltovo, dans le district de Volčansk du gouvernement de Charkov: elle a de nombreux rapports avec les civilisations du Caucase. Au VIIIe et au IXe siècles, les Khazars ont adopté la religion juive qui leur est venue sans doute des villes maritimes de la Crimée; mais ils sont demeurés tolérants à l'égard des autres religions. Leur domination était mesurée, et les Slaves, sous leur protection, ont fait des progrès considérables dans la direction de l'Orient. Il y avait à la cour du khakan de nombreux Slaves, et les Khazars eux-mêmes, pour la plupart, savaient le slave [1]. La décadence de leur empire a commencé cependant dès le IXe siècle: c'est alors que leur khakan fut obligé de faire construire, en 837, sur le Don la place de Sarkel contre les attaques des Pétchénègues.

Cette nouvelle vague turco-tatare des Pétchénègues [2] est partie de la région comprise entre le Volga et le Jaik au début du IXe siècle, mais elle ne s'est attaquée à la Russie slave qu'au Xe siècle; on lit en effet dans la *Chronique* de Kiev, à l'année 915: «Les Pétchénègues sont venus pour la première fois dans le pays russe, et ils ont atteint le Danube, après avoir conclu la paix avec Igor». Les Pétchénègues ont entièrement anéanti le prestige et la puissance de l'empire des Khazars, et leur histoire, depuis la seconde moitié du Xe siècle, n'est faite que de luttes constantes avec les princes russes. Le contact des deux peuples était d'ailleurs si étroit que, s'il faut en croire un témoignage arabe, les Pétchénègues avaient appris le slave [3]. Ces luttes ne touchèrent à leur fin que lorsque les Pétchénègues furent à leur tour expulsés des steppes russes par de nouveaux ennemis qui leur étaient étroitement apparentés, les Turcs ou Ouzes, puis les Polovtses

[1] Ibrâhîm ibn Ia'ḳûb (éd. Westberg), 58.

[2] Au cours du IXe siècle, la Russie méridionale a été traversée aussi par les Hongrois finnois partis du Don vers 825, qui se sont trouvés sur le Danube inférieur vers 860 et ont définitivement occupé la Hongrie à la fin du IXe siècle (896). Voir plus loin, p. 184. Entre les années 851-863 l'apôtre slave Constantin les a rencontrés sur la route de Cherson, dans le pays des Khazars.

[3] Ibrâhîm, *op. cit.*, 58.

ou Koumanes. Les premiers sont mentionnés par Pline et Pomp. Mela et, au VI^e siècle, par Jean d'Ephèse, qui les place aux environs de la Perse[1]; mais, d'autre part, en 985, Vladimir, prince de Kiev, se met en marche avec eux contre les Bulgares: ils étaient donc déjà sur la Volga, mais n'ont passé en Europe qu'au début du XI^e siècle, pressés par derrière par les Polovtses et poussant les Pétchénègues devant eux. Les Pétchénègues, après avoir subi en 1036 une défaite cruelle devant Kiev, se sont retirés vers le Danube, et bientôt après, au milieu du XI^e siècle, en Bulgarie, où les a suivis plus tard, en 1064, la masse énorme des Turcs. Une autre partie est restée, à côté des Koumanes, dans les steppes russes, sous le nom de « Chapeaux noirs » (Черные клобуки).

Les attaques postérieures des Polovtses (ou des Koumanes) et des Tatars n'entrent plus dans le cadre de cet ouvrage. Mais c'en est assez de ce qui vient d'être dit pour voir combien il a été difficile aux Slaves de s'étendre vers le Sud. Leur marche et leur œuvre de colonisation, qui étaient pourtant allées assez loin en avant, souffraient incessamment de l'assaut de nouvelles vagues turco-tatares dont la dernière, la vague tatare, a mis pour longtemps une barrière à l'expansion slave. Les Slaves avaient cependant gagné beaucoup de terrain dès avant le X^e siècle, comme on le verra plus loin, mais la vague destructive des Pétchénègues et des Polovtses devait leur faire évacuer, au XI^e et au XII^e siècles, les régions comprises entre le cours inférieur du Dniéper et le Danube en les repoussant au delà de la Sula, de la Ros' et dans les Carpathes.

III. Les Finnois.

Au nord et à l'est des Slaves se trouvaient des tribus finnoises: nous ignorons où était exactement leur habitat, mais les théories les plus récentes, qui établissent certains liens de parenté entre les Indo-Européens et les Finnois primitifs, nous font incliner à situer cet habitat auprès de celui des Indo-Européens, en Europe, ou plus exactement aux confins de l'Europe orientale, aux abords de l'Oural et encore plus au delà à l'est. Le fait est que les Finnois ont tendu à se rassembler, depuis les temps les plus reculés, sur la Kama, sur l'Oka et sur la Volga; c'est du noyau ainsi formé que des éléments s'étaient détachés, vers

[1] Plin., VI (7), 19; Pomp. Mela, I, 116; Jean d'Ephèse, VI, 7, 12, 13.

l'ère chrétienne, pour émigrer vers la mer Baltique et s'installer sur les deux côtés du golfe de Botnie et sur les bords du golfe de Riga (les futurs Iams, Esthoniens et Livoniens).

Jusqu'à quel point les Finnois de la Volga ont-ils pénétré dans la Russie centrale, et sur quelle ligne ont-ils rencontré pour la première fois les Slaves? C'est là une question à laquelle on ne saurait donner encore une réponse précise, faute de recherches préliminaires, tant archéologiques (détermination des tombes finnoises) que philologiques (recueil et analyse de l'ancienne nomenclature toponymique de la Russie centrale). Mais l'on peut dire, en somme, que les gouvernements de Jaroslav, de Kostroma, de Moscou, de Vladimir, de Rjazan', de Tambov et de Voronež étaient originellement finnois. On ne sait par ailleurs jusqu'où les Finnois avaient pu s'avancer plus à l'Ouest. Dans le gouvernement d'Orel, à en croire Spicyn, il n'y a plus de vestiges de la culture finnoise[1]; cependant, dans les gouvernements de Kaluga, de Moscou, de Tver' et de Tula, les Finnois étaient en relations anciennes avec les Lituaniens.[2] Šachmatov a supposé qu'à l'époque d'Hérodote les Finnois allaient même jusqu'au bassin du Pripet' et qu'ils avaient pénétré de là jusqu'au cours supérieur de la Vistule (les Neuriens seraient des Finnois); mais les données philologiques qu'il invoquait sont fort discutables, et aucune des anciennes théories philologiques et anthropologiques tendant à cette conclusion n'a jamais été assez bien établie pour faire crouler notre thèse du premier habitat des Slaves entre la Vistule et le Dniéper. Si nous acceptions ces vues de Šachmatov, il ne resterait pas de place dans l'Europe orientale pour l'habitat du grand peuple slave, car celui-ci ne pouvait assurément pas se trouver là où le place Šachmatov, sur le Niémen inférieur et sur la Dvina (les raisons linguistiques s'y opposent, aussi bien que les raisons archéologiques)[3].

Je ne puis donc que maintenir qu'il n'y avait pas de Finnois dans les régions de la Volynie et du Polěsje et que, si, d'après les

[1] Зап. арх., XI, 188. La culture finnoise, du point de vue archéologique, atteint jusqu'à Tambov, Rjazan', Moscou et jusqu'à la Volga supérieure.

[2] Voir plus loin, p. 186. En même temps ils étaient influencés par les Iraniens du Sud.

[3] Voir plus haut, p. 25, et ce que j'ai écrit à ce sujet dans mon article sur « Les nouvelles théories relatives à la patrie primitive des Slaves » (*Český časopis historický*, 1915, XXI, 1). Avant sa mort Šachmatov avait dû renoncer (?) à sa théorie, reconnaissant lui-même la faiblesse de ses raisons (*Revue des Études slaves*, I, 1921, p. 190).

observations de certains philologues, il n'y a pas eu, en effet, de relations entre le slave commun et le finnois primitif, les Finnois, durant la période d'unité initiale des Slaves, ont dû habiter assez loin des Slaves, séparés d'eux, au Nord, par la zone lituanienne (suivant une ligne allant de la Baltique à Smolensk et à Kaluga), à l'Est, soit par une région presque déserte mentionnée déjà par Hérodote, soit plutôt par une enclave de tribus iraniennes, ou à certains moments de tribus turco-tatares. Les relations étroites des Finnois avec les Slaves ne remontent qu'au début de notre ère, à l'époque où les Slaves de l'Est ont avancé vers le Nord, au delà du Dniéper supérieur, et vers l'Est, au delà de la Desna et du Don, cependant que les Finnois pénétraient eux-mêmes vers la Baltique. Il faut remarquer d'ailleurs que, même alors, les Finnois ne se sont trouvés en contact qu'avec une partie du domaine russe, car leur influence linguistique ne s'accuse qu'aux confins septentrionaux et orientaux de ce domaine.

Les Finnois n'apparaissent dans l'histoire qu'au 1er siècle de l'ère chrétienne. Sans doute possédons-nous, dès quelque 500 ou 600 ans auparavant, une série de mentions et de noms ethniques provenant des bassins du Don et de la Volga, mais il est impossible de dire avec certitude s'ils sont d'origine finnoise ou non. Les Boudines, la plus grande des tribus généralement considérées comme finnoises, entre le Don et la Desna, m'apparaîtraient plus vraisemblablement comme des Slaves; par contre, les Melanchlains, les Androphages et les Iyrks d'Hérodote me sembleraient plutôt des Finnois[1]. Ce n'est que Tacite qui cite le premier le nom de *Fenni*[2] et, après lui, Ptolémée; la carte de Ptolémée[3], du reste, ne nous donne pas plus à cet égard que celle d'Hérodote: elle contient certainement, parmi les peuples qui y sont mentionnés, diverses tribus finnoises[4], mais sans nous donner le moyen de les identifier.

Au IVe siècle de notre ère, Jordanis, énumérant les peuples qu'avait soumis avant sa mort (376) Hermanarich, le roi des Gots en Russie, cite, à côté des Slaves (*Vénètes*) et des Lituaniens (*Aesti*), un grand nombre de noms, corrompus pour la plupart et inexplicables,

[1] Hérodote, IV, 22, 23.

[2] *Germania*, 46.

[3] «Φίννοι», Ptolémée, III, 5, 8.

[4] Le nom de la Volga, Ῥᾶ, suffit à en témoigner (cf. mordve *rhau* «eau»); voir R. Meckelein, *Finn. ugr. Elemente im Russischen*, Berlin, 1914, I, pp. 12, 16.

parmi lesquels plusieurs s'appliquent évidemment à des tribus connues par la suite comme finnoises[1]. Ainsi derrière le nom de *Vasinabroncas* se cachent celui de *Ves* et peut-être aussi celui de *Perḿ;* derrière les noms de *Merens*, *Mordens*, ceux de Meŕia et Mordva; de même l'appellation de *Thiudos*, usitée par les Gots, a fourni aux Slaves la forme collective désignant les Finnois: *Čud'*[2].

Les principales mentions relatives aux Finnois, en tant que voisins des Slaves, ne se trouvent que dans la *Chronique* de Kiev où elles se rapportent au dispositif ethnique du IX^e^ et du X^e^ siècles. C'est que, durant la période qui a précédé, les Slaves se sont étendus jusqu'au lac Ilmen, jusqu'à la Neva, jusqu'au lac Ladoga, jusqu'à Vladimir, jusqu'à Suzdal' et à Rjazan' et jusque sur le Don inférieur; et partout ils se sont trouvés en contact avec des éléments finnois. L'annaliste en connaît trois groupes: 1°) celui de la Baltique; — 2°) celui de la Volga; — 3°) celui du centre, au nord du pays des *voloks,* dans la forêt dite *Okovski* (« le pays tchoude d'au delà des *voloks* »). Les diverses régions finnoises qui sont nommées dans la *Chronique* sont: dans le pays de la Baltique, la *Čud'* proprement dite, et la *Liv,* au sud du golfe de Finlande (la *Vod'* voisine n'est pas mentionnée dans les annales de Kiev); puis le *Ieḿ*, ou *Iaḿ*, dans la Finlande actuelle; — ensuite, au delà du pays des *voloks*, la *Veś,* aux environs de Běloozero; — la *Perḿ*, quelque part sur la Dvina, dans la Biarmie des documents scandinaves; — et enfin, plus loin vers le nord-est, la *Iugra*, *l'Ugra*, la *Pečora* et la *Samoječ'*. Les Koréliens sont mentionnés, au nord du Iem, à partir du XIII^e^ siècle. Au groupe oriental de la Volga appartenaient: le pays des Tchérémisses (*Čeremis*), autrefois plus vers l'Ouest qu'à l'époque actuelle, dans le gouvernement de Kostroma; — celui des *Mordves* dans le bassin de l'Oka (aujourd'hui plus loin à l'Est), voisinant au nord avec le pays des *Muroma*, sur la Kljazma, et celui des *Meria* entre la Volga et la Kljazma, près des lacs

[1] Le passage de Jordanis est le suivant (*Get.* 116, 117): « Habebat si quidem quos domuerat Golthescytha, Thiudos, Inaunxis, Vasinabroncas, Merens, Mordens, Imniscaris, Rogas, Tadzans, Athaul, Navego, Bubegenas, Coldas ». En ce qui concerne la littérature consacrée à l'interprétation de ce passage de Jordanis, je me borne à citer Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde,* II, 74; Th. Grienberger, *Zeitschr. f. d. Alt.,* 1895, 154; et J. Mikkola, *Finn.-ugr. Forschungen,* XV, pp. 56, et suiv.

[2] Voir Miklosich, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 357. Ce terme désignait originellement dans la bouche des Slaves un étranger (en tchèque *cízí,* en russe чужой, en vieux slave *stuždí*). Les Russes appellent encore plusieurs familles finnoises des « Tchoudes ».

de Rostov et de Kleštin, et au sud avec le pays des *Meščera*, plus tard disparus[1].

Partout où les Slaves, au cours de leur marche vers l'Est, se sont trouvés en relations avec ces diverses tribus finnoises, celles-ci ou se sont retirées ou bien ont fait montre d'une grande passivité; si elles ont aussi parfois accepté le combat, ce n'a été que de manière incontestablement passive et en perdant sans cesse du terrain au profit des Slaves. Tacite notait déjà la pénurie d'armes des Finnois, et la caractéristique donnée par Jordanis, « Finni mitissimi » [2], était significative. Leur infériorité provenait aussi de la rareté de leurs agglomérations et de leur manque absolu de toute concentration tant soit peut forte: les Slaves, par contre, avaient un arrière soutenu par des bases russo-varègues solidement organisées.

Il n'est qu'une seule peuplade finnoise qui ait prononcé une offensive importante, et qui ait infligé aux Slaves de lourdes pertes. Ce sont les *Magyars,* dont les qualités belliqueuses étaient peut-être dues à ce qu'ils avaient subi antérieurement une forte influence turco-tatare. Les Magyars sont les parents les plus proches des Ostiaks et des Vogouls sur l'Ob: ils se sont séparés de ceux-ci, attirés par le Sud, vers le VI^e^ ou le VII^e^ siècle, puis, au début du IX^e^ siècle, sont réapparus quelque part sur le Don, au voisinage des Khazars, dans la région dite *Lebedja.* De là, vers 860, ils ont passé dans la Moldavie méridionale (dans la région dite *Atelkuzu*) et ensuite, après avoir fait plusieurs incursions dans les Balkans et en Pannonie, ils se sont fixés définitivement, vers 896, dans la plaine de Hongrie, où ils étaient arrivés par les cols soit de l'est, soit du nord des Carpathes. La suite de leur histoire est liée à celle des Slaves de l'Ouest et du Sud.

IV. Les Lituaniens.

Les Lituaniens ont toujours eu leur résidence, depuis les temps les plus reculés, sur la Mer Baltique. Les rapports de leur langue avec celles des autres peuples indo-européens, la nomenclature toponymique de leur pays et tout ce que l'histoire nous apprend à leur sujet semblent

[1] On identifie généralement les Meščera avec les *Burtas* (Bourtases) des sources orientales. Il en existe assez de traces dans le bassin de l'Oka, dans la nomenclature toponymique, par exemple aux environs de Rjazan'.

[2] Jordanis, *Get.,* III, 23.

confirmer l'antiquité de leur présence dans cette région. La proximité linguistique de leur parler et du slave commun ne permet pas de douter, d'autre part, qu'ils se soient trouvés pendant un long temps dans les relations les plus étroites avec les Slaves, et l'existence d'une unité lituano-slave, à une époque où d'autres peuples indo-européens étaient déjà séparés et indépendants, peut être aussi considérée comme presque certaine, malgré les doutes émis à ce sujet par M. A. Meillet[1]. S'il n'y a pas eu d'unité absolue, du moins y a-t-il eu nécessairement un contact assez intime et prolongé avec les Slaves pour que le lituanien et le slave aient formé comme deux dialectes d'une seule région lituano-slave et que les deux peuples se soient réciproquement compris sans effort. On ne saurait fixer la date de la dislocation de cette unité. L'adoption par le slave de l'iranien *churu* «coq» (slave *kurŭ*), qui manque au lituanien, ou l'adoption de la dénomination finnoise du cuivre par le lituanien (*vãrias,* prussien *vargien,* letton *varš*), alors que le slave a son terme propre *mĕdĭ,* ont fait supposer qu'à l'arrivée des Scythes dans la Russie méridionale et même plus tôt, au début de l'âge du bronze, au commencement du IIe millénaire avant notre ère, les deux peuples étaient déjà séparés[2]. Mais ces données ne sauraient suffire à fixer la date de la séparation, et l'on ne peut aujourd'hui que se borner à constater que la séparation existait à l'aube même de notre ère, et qu'à côté d'une Slavie il y avait aussi une Lituanie, ces deux domaines étant déjà indépendants l'un de l'autre.

On ne saurait non plus donner une réponse précise à la question de savoir où s'est formée la frontière originelle entre les deux peuples. Le territoire actuel de la Lituanie et de la Lettonie est séparé des Allemands, des Russes et des Finnois par une ligne qui va de la mer, près de l'embouchure du Memel, par Goldap, Suvalki, Grodno, Druzgeniki sur le Niémen, Vilno, Dvinsk, Ljucin, jusqu'au lac de Pskov, puis par Valk, remontant vers la mer, jusqu'au golfe de Riga[3]. Ce territoire est petit par rapport à celui qu'occupent aujourd'hui les Germains voisins ou les Slaves, et le nombre de ses habitants n'est pas grand non plus;

[1] A. Meillet, *Les dialectes indo-européens,* Paris 1908, p. 48.

[2] Hahn, *Kulturpflanzen und Haustiere* (6e éd. p. 324); Krek, *Einleitung in die slavische Literaturgeschichte* (Graz, 1887, p 216).

[3] F. Tetzner (*Globus,* 1897, LXXI, 381); J. Rozwadowski (*Materiały i prace kom. jęz.,* 1901, I); A. Bielenstein, *Atlas der ethnol. Geographie des heut. und präh. Lettenlandes,* Petersburg, 1892; L. Niederle, *La race slave,* trad. Louis Leger, p. 21.

les statistiques de 1905 ont évalué le nombre des Lituaniens et des Lettons en Russie à plus de 3 millions, mais, à en juger par le domaine qu'il occupait originellement, le peuple letto-lituanien a eu autrefois une importance plus considérable. Ce domaine s'étendait jadis à l'Ouest jusqu'à la Vistule (où se trouvaient les Prussiens lituaniens), au Nord jusqu'au golfe de Finlande avant l'arrivée des Finnois [1], et la frontière qui le séparait, à l'intérieur, des régions slave et finnoise était sensiblement plus avancée qu'à l'époque présente. En 1897, Kočubinskij a cherché à délimiter, d'après la nomenclature toponymique actuelle de la Russie Blanche, le territoire de la Lituanie préhistorique [2]. Cet essai n'est pas sans défauts, et l'auteur ne connaissait sans doute qu'insuffisamment le vieux lituanien pour résoudre un problème aussi difficile. On ne saurait d'ailleurs oublier non plus que d'autres philologues modernes vont jusqu'à chercher dans les bassins du Niémen et de la Dvina une nomenclature celtique, et que A. A. Šachmatov considérait comme celtiques jusqu'aux principaux noms de lieux autrefois considérés comme lituaniens, par exemple les noms du *Niémen* et de la *Vilija* [3].

Cependant il est hors de doute que le pays qu'on appelle aujourd'hui Russie Blanche a été originellement en grande partie lituanien, que les anciens Lituaniens atteignaient jusqu'à la Podlasie (Lomža), jusqu'à la partie septentrionale du bassin du Pripet, jusqu'à la partie supérieure du bassin de la Berezina, et que, sur la Dvina, ils allaient jadis si loin vers l'Est [4] qu'ils avaient, quelque part à proximité du gouvernement de Moscou, des relations avec les Finnois centraux, relations confirmées d'ailleurs par de nombreuses relations linguistiques entre le lituanien et les parlers finnois de la Volga. Quelques archéologues tiennent même le fameux cimetière de Ljada, près de Tambov, pour un monument de la civilisation lituanienne, ce qui me semble bien douteux. Mais, d'autre part, il est sûr qu'une peuplade d'origine lituanienne, les Goliades, résidait encore au XII[e] siècle sur la rivière Porotva, dans le gouvernement de Moscou, où elle représentait évidemment les restes d'une population originelle lituanienne; on sait aussi qu'il existait encore au XIII[e] siècle des colonies lituaniennes auprès des sources de la Dvina, de la Volga,

[1] Voir plus haut, p. 181.

[2] A. Kočubinskij, « La Lituanie préhistorique » (Ж. М. Н. П., 1897, I, 60).

[3] Voir plus haut, p. 181. Il y a des philologues qui expliquent le nom Niémen encore autrement, par exemple par le finnois (ainsi A. Pogodin).

[4] Voir I. F. Karskij, Бѣлоруссы, I, pp. 45, 63 (Varsovie, 1903).

sur la Vazuza et dans une partie des gouvernements de Tver' et de Moscou [1]. Ces vestiges dispersés marquent l'effort difficile qu'a dû fournir la colonisation slave pour pénétrer, comme un coin, dans cette zone lituanienne et la séparer des Finnois de la Volga.

Les Lituaniens figurent pour la première fois dans l'histoire sous le nom d'Ostiens (Ὠστιαῖοι) de Pythée [2], étant admis préalablement que les *Aestii* de la Germanie de Tacite (45) étaient aussi des Lituaniens et que leur nom ne s'est transmis que plus tard aux Finnois, à l'arrivée de ceux-ci sur le golfe de Finlande. Telle est l'interprétation habituelle, mais qui ne s'impose pas [3]. Dans la Sarmatie de Ptolémée [4], un grand nombre de noms sont appliqués au littoral de la mer Baltique; il y figure aussi, certainement, plusieurs noms de tribus lituaniennes. Mais on ne saurait identifier précisément ces diverses tribus, à l'exception toutefois de deux d'entre elles: Γαλίνδαι et Σουδινοί. Le premier nom est identique au russe *Goljad'* (Голядь) et au nom de la région dite *Galindia,* que mentionnent des documents historiques postérieurs en Prusse orientale, dans le pays de Mazures. L'autre nom est celui de la région dite *Sudavia,* indiquée comme se trouvant dans le voisinage de Galindia, dans la direction de Suvalki. Peut-être même les Βορούσκοι, situés par erreur par Ptolémée loin dans l'intérieur, de la Sarmatie, sont des *Borusci* Lituaniens (la Prusse: *Borussia*). Par contre, les Οὐέλται ne sont pas des Lituaniens, en dépit des efforts de Müllenhoff pour établir le contraire en invoquant une transcription du nom slave de *Litva:* ce sont en réalité des *Vélètes* slaves [5].

Après Ptolémée, il s'écoule un long laps de temps où tous renseignements nous font défaut sur la Lituanie. Ce ne sont que les chroniques russes et, en premier lieu, les plus anciennes, celles de Novgorod-Kiev, qui nous donnent le tableau de la Lituanie, telle que la connaissaient les Russes du X^e^ et du XI^e^ siècles. A cette époque,

[1] Les Goliades figurent dans les plus anciennes chroniques russes (Lavr., Ipat.) vers 1058 et 1146. Voir aussi Sobolevskij (*Bulletin de l'Acad. imp. des sc. de Saint-Pétersbourg,* 1911, 1051). Une partie des Goliades a poussé plus tard vers l'Ouest, probablement sous la pression slave, jusqu'en Prusse *(Galindia).*

[2] Steph. Byz.: Ὠστιῶνες.

[3] A cette époque le nom de *Aesti* s'est confondu avec le germanique *Osti* (Alfred), *Ostland,* «gens de l'est, région de l'est».

[4] Ptolémée, III, 5, 9, 10.

[5] Voir p. 148.

les Prussiens étaient déjà sur la mer des Varègues, à l'est de la Vistule inférieure et de la Drvęca; vers l'est se trouvait la *Litva* (Lituanie) proprement dite; au nord de cette Lituanie et à l'ouest de Polock, *Ziměgola;* puis sur la rive droite de la Dvina, *Lětgola;* au sud du golfe de Riga, sur la mer, *Kors;* et enfin, quelque part dans une région mal déterminée, la tribu dite *Norova* ou *Noroma, Neroma* [1]. Nous avons mentionné déjà la famille dite *Goljad',* sur la rivière Porotva, séparée du reste des Lituaniens par l'avance de la colonisation russe.

Les époques suivantes ont provoqué d'autres mouvements et des changements de noms. Les Prussiens ont commencé à disparaître à partir du XIII^e^ siècle, après avoir été définitivement soumis en 1283. La langue prussienne végétait encore au XVI^e^ siècle, mais en 1684, au témoignage de Hartknoch, il n'y avait plus de village où l'on comprît le prussien. La Lituanie s'est divisée en Haute-Lituanie (sur le Niémen et la Vilija), dite *Auksztota* et en Basse-Lituanie, à l'ouest de Niewiaź, *Żemoity* (en polonais *Żmudź*). Quant à *Galindia* et *Sudavia,* en Prusse orientale, je les ai mentionnées déjà plus haut.

La dernière tribu lituanienne de quelque importance est celle des Iatvings (en russe Ятвяги, en polonais *Jadzwing*). Elle apparaît à partir du XIII^e^ siècle; sans doute figure-t-elle déjà dans la *Chronique* de Kiev, à propos de sa lutte avec Vladimir en 983, mais l'habitat n'en est fixé que par les annales postérieures du XIII^e^ siècle, à savoir au delà de la Narew et la Bobra, dans la région des lacs prussiens, où elle n'est arrivée peut-être que peu auparavant d'un habitat antérieur situé plus à l'Est [2]. Elle résidait donc dans la région dite Podlasie, et les Podlasiens polonais et russes d'aujourd'hui (les *Pollexiani* des chroniques polonaises) seraient en partie des descendants des Iatvings. Drohičin, sur le Bug, n'était point leur siège, comme on l'a d'abord supposé; il n'existe pas, pour autant que je sache, de raisons historiques l'établissant, et les trouvailles archéologiques des environs de Drohičin accusent un caractère slave et non pas lituanien.

[1] *Chronique dite de Nestor,* éd. L. Leger, pp. 2, 8.

[2] Barsov, Очерки . . . ., pp. 40, 234.

Chapitre XVIII.

Les Slaves de l'Est avant l'arrivée des Russes scandinaves.

I. L'empire des Antes.

Ce que nous savons des Slaves de l'Est avant l'ère chrétienne n'est que peu de chose. Sans doute leur langue atteste-t-elle des relations étroites avec plusieurs peuples voisins[1], mais elle ne nous laisse pas voir ce qu'étaient ces relations. M. Peisker, il est vrai, partant de ces relations linguistiques et aussi de ses réflexions personnelles sur le caractère de l'habitat et de la vie sociale de divers peuples, a cru pouvoir construire sa théorie de l'asservissement cruel auquel les Slaves auraient été alternativement soumis, à l'époque préhistorique, soit par des envahisseurs germaniques, soit par des envahisseurs turco-tatars (d'après lui, les Scythes). Mais M. Peisker ne fonde cette théorie que sur un petit nombre d'hypothèses, tantôt non démontrées et tantôt reconnues inexactes, et qui n'autorisent pas à coup sûr une conclusion de cette envergure. Si même l'on admet de temps à autre des ruées étrangères contre les Slaves, et cela bien qu'il n'y ait pas non plus de données suffisantes pour l'établir, il n'en sera pas démontré pour cela que ces ruées ont été suivies d'une oppression rigoureuse et durable, telle que la suppose M. Peisker.

Cette supposition ne s'accorde d'ailleurs aucunement avec ce qu'on entrevoit de la destinée des Slaves avant l'ère chrétienne. L'histoire écrite se borne à rappeler que la marche de Darius à travers la Scythie en 513-512 n'est pas restée sans effet sur les Slaves, car, d'après Hérodote, non seulement les Scythes, mais aussi les Neuriens slaves auraient reculé vers le Nord[2]. La marche des Bastarnes et des Skires, du cours inférieur de la Vistule vers l'embouchure du Dniéper, au

[1] Voir plus haut, pp. 172. 173, 176, 182.

[2] Hérodote, IV, 105, 125.

IV^e ou au III^e siècle avant Jésus-Christ, dut sans doute avoir un effet analogue[1]. Ce sont ces deux événements seulement qui ont pu provoquer des mouvements de quelque importance de toute la masse des Slaves de l'Est ou plutôt de certaines portions de cette masse. Une partie de l'expansion slave, dont les grands résultats nous apparaissent, dans toutes les directions, à partir du VI^e siècle, peut être certainement placée dès avant l'ère chrétienne. Que cette expansion ne se soit pas réalisée sans luttes avec les occupants antérieurs, cela est de toute vraisemblance, mais, de fait, nous n'en savons rien.

L'histoire des Slaves de l'Est ne devient plus claire qu'au IV^e siècle après Jésus-Christ et au cours des siècles suivants. A cette époque, les Slaves de l'Est figurent dans les sources latines et grecques sous le nom d'*Antes* (*Antes*, *Anti*, *Antae*, Ἄντες, Ἄνται), un nom dont l'origine, la signification et l'histoire demeurent jusqu'à ce moment l'un des problèmes difficiles que pose l'histoire ancienne des Slaves.

Que ces Antes slaves fussent là dès le IV^e siècle, c'est ce qu'attestent et la mention d'une région dite *Anthaib* (c'est-à-dire la région des Antes) dans la tradition lombarde[2] et la tradition de Jordanis portant que Vinithar, roi des Gots, a attaqué les Antes en 376 et massacré, à la suite d'une longue lutte, leur roi Boz avec ses fils et 70 chefs[3]. Au VI^e siècle, les données les concernant sont déjà plus précises. Jordanis les appelle la seconde et la plus grande et la plus vaillante des peuplades vénètes (à côté des Slaves proprements dits), et il les situe entre le Dniester et le Dniéper[4]. Prokopios, à la même époque, les place à l'est du Dniéper, loin de la mer d'Azov, en ajoutant qu'ils comprenaient un grand nombre de tribus[5]. Cependant, étant donné qu'ils faisaient de constantes incursions au delà du cours inférieur du Danube, il est évident que leur centre se trouvait quelque part plus à l'Ouest, sur le Dniester[6]. De là ils venaient jusqu'au Danube et dans les Balkans, jetant le trouble dans l'empire, puis s'en retournaient chez eux, puis revenaient encore. Les empereurs Justinien et Justin avaient

[1] Voir plus haut, p. 28.

[2] Paul Diacon, I, 13 (*Anthab*), *Origo gentis Lang.*, 2, 3 (*Anthaib*).

[3] Jordanis, *Get.*, 246.

[4] Jordanis, *Get.*, 34, 35. Voir le passage cité plus haut à la p. 47.

[5] Prokopios, IV, 4 : καὶ αὐτῶν [Οὐτουργούρων] καθύπερθεν ἐς βορρᾶν ἄνεμον ἔθνη τὰ Ἀντῶν ἄμετρα ἵδρυνται

[6] Voir plus loin, p. 192.

joint à leur titre celui d'*Anticus* en souvenir de leurs victoires sur les Antes.

Quand les Awars apparurent dans la Russie méridionale, ils durent naturellement se heurter aux Antes qui, d'ailleurs, ne surent pas leur faire face et subirent l'invasion de leur territoire. Il en résulta une grande hostilité entre les deux peuplades, et, lorsque les Awars furent partis pour la Hongrie, les Antes s'unirent contre eux aux Romains, et cela jusqu'à l'an 602, où le khakan des Awars, pour se venger, envoya en Bessarabie une expédition particulière commandée par Apsich et chargée de la mission d'exterminer les Antes[1]. On ne trouve nulle part de mention relatant le résultat de cette expédition; mais, à partir de cette époque, les Antes disparaissent tout à coup définitivement de l'histoire byzantine. On ignore ce qu'ils sont devenus, et l'on en est réduit à des hypothèses: les uns croient à leur extermination par les Awars; d'autres supposent qu'ils ont émigré dans les Balkans (Stojan Novaković voyait en eux les ancêtres des Bulgares slaves); d'autres enfin estiment qu'ils ont dû reculer dans l'intérieur de la Russie, jusqu'au pays où sont signalés plus tard les Viatitches[2].

On ne saurait parler de l'extermination totale des Antes par l'armée d'Apsich. Les Antes, à en juger par toutes les mentions anciennes, étaient trop grands et trop forts pour que cela fût possible, sans qu'au moins les sources grecques l'eussent enregistré. Il n'existe non plus d'ailleurs aucun indice du départ des Antes dans les Balkans. Il ne reste donc plus qu'à supposer que les Antes, quoique vaincus et écrasés, sont demeurés dans leur habitat, le silence des sources grecques s'expliquant soit par le fait que le Danube a cessé d'être, dès le début du VII[e] siècle, la frontière de l'empire romain, et que la situation au delà du Danube a perdu pour les Grecs son importance antérieure, soit par les conséquences durables que n'ont pas pu manquer d'avoir pour le vieil empire des Antes les attaques des Awars suivies de celles des Khazars[3].

Le peuple des Antes ou plutôt le groupe des Antes se composait d'un grand nombre de tribus parentes de la Russie du Sud,

[1] Theoph. Simokattes VIII, 5; Theophanes, année 602.

[2] Hilferding, Ilovajskij, Pervolf et, récemment, Westberg rattachent le russe *Vjat-ič* au nom même des Antes.

[3] Voir plus haut, p. 178.

réunies sous le gouvernement d'une seule tribu, celle des Antes, ou d'une seule dynastie, qui était représentée en 376 par Boz et ses fils. Ce n'était donc pas un peuple particulier, petit-russien ou ukrainien, comme le voudraient plusieurs théories récentes : il n'existait pas encore de peuple ukrainien entre le IV^e^ et le IX^e^ siècles. Ce n'étaient que quelques tribus du Sud se distinguant peu de celles du Nord par leur parler, mais rassemblées dans une unité politique provisoire. Je suppose que l'invasion des Awars et des Khazars a précisément mis fin à cet état de choses. Cet ensemble, perdant sa force centrale, s'est disloqué à nouveau en tribus qui sont tombées partie sous le joug des Awars, partie sous le joug des Khazars[1], et les Antes ont cessé d'exister pour les Grecs byzantins. Cette dissolution a persisté jusqu'au moment d'un nouveau rassemblement par les Russes de Kiev. Cet ancien empire des Antes, à mon avis, ne doit être confondu ni avec toute la Russie slave (c'est l'avis de M. Pogodin et de Šachmatov), ni avec la nouvelle Russie de Kiev (selon l'opinion de M. Hruševskyj) : il ne faut voir en lui qu'une organisation politique des tribus du Sud, antérieure à la Russie de Kiev.

Nous ignorons jusqu'à l'étendue de cet empire. Mais il semble sûr que la tribu qui a formé l'unité des Antes et la dirigeait avait son siège à l'ouest de la Russie, entre le Dniester supérieur et le Dniéper, et que le centre des Antes se trouvait justement en Volynie et dans le pays de Kiev. L'ancienne tradition slave conservée par Mas'ûdî, suivant laquelle les habitants de la Volynie avaient jadis une suprématie sur les Slaves[2], se trouve par là même confirmée. Au reste l'attaque principale des Awars était dirigée précisement vers cette région, contre les Doulêbes[3].

A l'est du Dniéper cependant, le nom de *Vantît, Vnntît*, qui figure dans les sources arabes et khazares du X^e^ siècle[4], n'est pas à identifier à celui des Antes, contrairement à ce que j'ai moi-même cru autrefois : c'est du nom des Viatitches russes qu'il faut le rapprocher[5].

[1] *Chronique* de Kiev, années 852, 859, 884.

[2] Harkavi, Сказанія ...., p. 135.

[3] Voir plus loin, p. 214.

[4] Dans Kardîzî, Rosteh et dans le Géographe perse anonyme qui ont emprunté cette mention au livre d'Aḥmed al Džeihanî.

[5] La forme ancienne du nom des Viatitches était *Vętič* (racine *vęt-*).

II. Les invasions des Gots, des Awars et des Khazars.

L'histoire ancienne des Slaves de l'Est, avant la formation de la Russie proprement dite, ne se limite pas à ce qui vient d'être dit sur l'origine, le développement et la disparition de l'empire des Antes. Deux grands événements encore, qui ont été indiqués déjà[1], se rapportent à cette histoire, à savoir les deux grandes invasions, d'abord des Gots venant de la Germanie, puis des Awars et des Khazars venant du Sud-Est. Ces deux événements valent d'être examinés à part.

Le puissant peuple germain des Gots, dénommé en germanique septentrional *Gut,* avait passé, suivant la tradition, de la péninsule scandinave sur les côtes de la Germanie orientale. On ne sait exactement à quelle époque cette migration s'était produite: une indication de Pythée, citée par Pline[2], nous porterait à croire que les Gots se trouvaient dans leur nouvel habitat dès le IV^e^ siècle, mais les archéologues scandinaves ne placent leur arrivée qu'au III^e^ ou au II^e^ siècle avant notre ère[3]. Ils ont d'abord résidé à l'ouest de l'embouchure de la Vistule, mais dès le I^er^ et le II^e^ siècles après J.-C., ils s'avancent jusqu'à la Vistule moyenne[4], et, ce mouvement se prolongeant sans interruption, ils finissent, par se mettre en marche vers le Sud-Est. Il semble que la pression des Slaves a dû notablement concourir à cette orientation finale et que le commencement de l'exode des Gots doit être lié au début des guerres marcomanes en 165, alors qu'un grand nombre de tribus germaniques commençaient à se mettre en mouvement sous la pression des « Barbares du Nord »[5].

Le peuple des Gots n'est pas parvenu en entier à sa nouvelle destination. Les Visigots s'en sont détachés quelque part sur le Dniester pour envahir la région du Danube en Dacie, où ils se sont heurtés aux armées de Caracalla en 214; leur première attaque dans les Balkans a eu lieu en 238. Les Ostrogots, cependant, ont poursuivi leur marche vers l'Orient et, après avoir traversé une rivière « immense », ils ont pénétré dans un pays fécond, riche en eaux, et qu'on appelait *Oium.*

[1] Voir plus haut, pp. 178, 191.
[2] Pline, *N. H.,* 37, 35.
[3] Voir Almgren, *Mannus,* VIII, 290; Kostrzewski, *Ostgerm. Kultur,* 230.
[4] Ptolémée, III, 5, 8; Tacite, *Germania, 44.*
[5] Jul. Capitolinus, *Vita Marci,* 22. Voir plus haut, p. 51.

C'est là qu'ils se sont fixés en s'étendant progressivement jusqu'aux bords de la Mer Noire et jusqu'au Don. C'est sur le Don qu'ils se sont rencontrés avec les Spaliens, tribu d'origine probablement turco-tatare[1]. On ignore où se trouvait le pays d'Oium et quelle est la signification de ce nom dont la forme est peut-être corrompue. La localisation du nouvel habitat des Gots est, d'ailleurs, depuis longtemps l'objet de controverses nombreuses. Cet habitat doit être placé à coup sûr dans la région du Dniéper, et il n'est pas impossible que la ville gote appelée dans la Hervararsaga *Danparstadir* ne soit autre que le centre des Gots sur le Dniéper, sur un lieu élevé dans les environs de Kiev[2]. Sur ces terres nouvelles la puissance des Gots s'est rapidement développée, de telle sorte que leur empire comprenait non seulement toutes les tribus slaves de la région, mais sans doute aussi diverses tribus finnoises et lituaniennes, cet épanouissement n'impliquant pas au reste qu'il faille prendre à la lettre les indications évidemment exagérées de Jordanis sur les succès du roi Hermanarich[3].

Mais l'époque d'Hermanarich, qui a marqué l'apogée de la puissance des Gots, n'a fait que précéder l'écroulement total amené par l'attaque des Huns en 375. La domination des Huns a écarté celle des Gots, sans que pourtant ceux-ci partissent tous pour les Balkans : des éléments en ont continué à résider avec les restes des Hérules, sur les bords de la Mer Noire, notamment en Crimée et sur la côte de la mer d'Azov, où ils étaient connus, à l'époque byzantine, sous le nom de *Gotogrecs*, *Dagotènes*, *Eudusianes*, *Tetraxites* et *Rosomones*. On en trouvait encore quelques familles survivantes, en Crimée, au XVI^e^ siècle[4].

L'époque de la domination des Gots se distingue par l'influence considérable qu'a exercée leur civilisation non seulement sur les Slaves de l'Est, mais aussi sur les autres Slaves. Le slave commun porte

[1] Jordanis a conservé la tradition de cette marche (*Get.*, 27-28). On trouve un certain nombre d'autres traditions relatives au nouvel habitat des Gots et à leurs luttes avec les Huns dans l'ancienne légende dite *Hervararsaga*, dont la rédaction conservée est du XIII^e^ siècle.

[2] Une littérature considérable a été consacrée à Danparstadir et aux autres noms figurant dans l'Hervararsaga : voir Hruševskyj, Кіевъ. Русь, I, p. 462.

[3] Jordanis, *Get.*, 116-120 ; voir plus haut, p. 000.

[4] Voir les études suivantes : F. Braun, « Les Gots de la Mer Noire (Записки имп. Акад., 1874) ; F. Braun, *Die letzten Schicksale der Krimgoten*, Petersburg, 1890 ; W. Tomaschek, *Die Goten in Taurien*, Wien, 1881 ; R. Lœwe, *Die Reste der Germanen am Schwarzen Meere* (Halle, 1896).

l'empreinte de cette civilisation dans quantité de mots d'emprunt désignant le vêtement, le logement, l'élevage du bétail et particulièrement les choses militaires, ainsi: les mots *mečĭ*, *šlěmŭ*, *chorǫgy*, *brady*, *plŭkŭ*, *kŭnęzĭ*, tous d'origine gote. Quand bien même les Slaves n'auraient pas emprunté l'objet en même temps que le terme le désignant, quand bien même ils auraient possédé déjà une partie de ces objets dans leur culture indigène et n'auraient fait qu'emprunter pour les désigner des mots nouveaux, ce n'en serait pas moins là l'indice d'une influence proche et forte des Gots. L'archéologie, du reste, témoigne par ailleurs que les Gots ont aidé, pourvus d'une bonne technique et guidés par les motifs byzantins et orientaux, à créer dans les ateliers grecs de la Mer Noire un style artistique particulier qui a pénétré jusque dans les régions slaves, et surtout dans le pays de Kiev. Les sépultures gotes du VI^e^ et du VII^e^ siècles, découvertes aux environs de Gourzouf, en Crimée, en fournissent la preuve la meilleure[1].

Cette influence des Gots sur les Slaves vaut donc d'être mise en valeur, mais on ne saurait oublier que, si elle ne s'est exercée visiblement qu'aux III^e^ et IV^e^ siècles, pendant la période où les Gots dominaient la région du Dniéper, elle n'en devait pas moins remonter déjà à l'époque antérieure où ils étaient sur la Vistule. Aussi bien les Gots n'ont pas cessé plus tard non plus d'exercer leur influence, par la Baltique, sur les Lituaniens et sur les Finnois et, par l'intermédiaire de ceux-ci, sur les Slaves. Le nom de *Gud*, *Gudai*, donné par les Lettons de la Lituanie aux Blancs Russiens, l'atteste entre d'autres témoignages.

La domination des Huns sur les Slaves n'a pas été de longue durée; on ne dispose, en ce qui la concerne, d'aucune donnée. Par contre l'oppression et l'influence des Awars, qui leur ont succédé, ont été plus fortes. Nous avons déjà vu que les Awars, avant 550, ont vaincu les Antes, qu'ils les ont attaqués fréquemment par la suite et qu'en 602 le khakan a même organisé une grande expédition pour les exterminer. On n'a pas de renseignements positifs sur le sort de cette expédition[2], mais l'on peut supposer qu'à ce moment la fédération des Antes s'est probablement écroulée pour céder la place à la domination des Awars qui était dure et cruelle. La tradition russe la plus ancienne

[1] N. Rĕpnikov, Изв. арх. Ком., XIX (1906), 1.

[2] Voir plus haut, p. 191.

en rappelle encore le souvenir, plusieurs siècles après, dans les mots que le chroniqueur de Kiev a inscrits au début de sa chronique: «Ces Obres (Awars) firent la guerre aux Slaves, vainquirent les Doulèbes qui sont de race slave, et ils firent violence à leurs femmes.» [1]

Cette mention témoigne en même temps que l'offensive des Awars s'était concentrée en Volynie (contre les Doulèbes), où se trouvait le centre de la fédération des Antes. Là les Awars ont dû rester quelque temps maîtres des Slaves russes et peut-être aussi des Polonais.

Mais, au total, la domination des Awars ne fut pas très longue, et l'on peut en placer la chute, en Orient du moins, à l'époque des défaites qui ébranlèrent la puissance des Awars de différents côtés en même temps: défaite du côté des Tchèques et des Slovènes par l'intervention de Samo en 623, défaite devant Constantinople en 626, révolte des Serbes et Croates survenue peu après, et enfin intervention de Kuvrat le Bulgare durant les années 635-641 [2]. Aucun document n'atteste que la domination des Awars se soit maintenue dans la Russie méridionale au cours des VII[e] et VIII[e] siècles. La tradition de la *Chronique* s'oppose même à cette hypothèse, car elle rappelle l'extermination complète des Awars comme un châtiment de Dieu. La puissance des Awars a été probablement détruite par une révolte des Slaves, mais, semble-t-il, avec l'aide des Khazars. Que les Khazars aient contribué à la disparition des Awars, cela est d'autant plus vraisemblable qu'ils avaient déjà jeté le trouble dans la Russie méridionale lors du règne de Kuvrat, causant même la retraite du fils de celui-ci, Asparuch, jusqu'au Danube, entre 667 et 679 [3]. C'est à cet ensemble de mouvements que se rattachent probablement et l'écrasement des Awars et la soumission d'un grand nombre de tribus slaves par les Khazars, soumission qui devait se prolonger jusqu'au IX[e] siècle, jusqu'à ce que les Khazars eussent été successivement écartés par divers princes russes. Les tribus russes intéressées furent celles des Viatitches, des Radimitches, des Sévériens et des Polianes [4]. La domination des Khazars fut d'ailleurs mesurée, et elle n'arrêta pas la marche des Slaves vers l'Est. Nous lisons même dans

[1] *Chronique dite de Nestor,* trad. Louis Leger, p. 8.

[2] Voir plus haut, p. 65.

[3] Voir plus haut, p. 100.

[4] *Chronique,* Lavr., années 859, 885. Les Viatitches ne furent délivrés que par Svjatoslav en 965-966.

Mas'ûdî que l'armée et les serviteurs du roi des Khazars étaient récrutés parmis les Slaves et les Russes [1].

C'est à cette époque de la domination des Awars et des Khazars qu'il faut sans doute rapporter les principales influences réciproques qu'on a constatées entre les Slaves et les Turco-Tatars. Mais le résultat le plus important de cette domination fut la destruction de l'ancienne unité des Antes qui avait été justement due aux attaques antérieures des Awars et des Khazars. A cette unité succéda comme un éparpillement de tribus slaves soumises à un joug étranger, toutes tribus payant leur contribution aux vainqueurs venus d'Asie, mais avec cela, cultivant leurs champs en paix et sans luttes, soignant leurs ruches et gardant leurs troupeaux. A d'autres étrangers, cette fois, à des étrangers venus du Nord était échue la tâche de réaliser une nouvelle union, point de départ d'une période nouvelle de l'histoire des Slaves.

[1] Harkavi, Сказанія...., 130.

Chapitre XIX.

Les Russes de Scandinavie.

Deux siècles après la destruction de la fédération des Antes par les Awars et les Khazars, et alors que ces derniers dominaient encore un grand nombre de tribus slaves au Sud et à l'Est, une nouvelle formation commençait à se développer sur le Dniéper. C'est à elle qu'il devait incomber de réunir tout l'Orient slave en un seul corps d'État, en une unité nationale à laquelle elle donnerait son nom. L'initiative de cette formation venait des Russes du Nord.

L'événement nous en est connu grâce aux traditions conservées par l'annaliste de Kiev au début de sa *Chronique.* Les mentions s'y rapportant figurent dans trois passages différents: en 6360 (852), en 6367 (859) et en 6370 (862). La première mention rappelle l'attaque de Constantinople par les Russes sous l'empereur Michel et porte en outre que « depuis ce temps-là, le pays a commencé à être appelé russe ». Le seconde mention rappelle l'arrivée de Varègues d'outre-mer: il est raconté comment ils soumirent les tribus finnoises (les Tchoudes, les Mériens et les Ves) et les tribus des Slaves septentrionaux (les Slovènes, les Krivitches). La troisième mention enfin concerne les circonstances dans lesquelles les Russes-Varègues s'établirent dans les pays slaves:

« L'an 6360 (852), dans la quinzième indiction, à l'avènement de l'empereur Michel, on commença à nommer la terre russe. Nous savons cela, parce que c'est sous cet empereur que la Russie attaqua Constantinople, comme l'écrivent les annales grecques.

« 6367 (859). Les Varègues d'outre-mer se firent payer tribut par les Tchoudes et les Slaves, par les Mériens, les Ves et les Krivitches.

« 6368, 6369, 6370 (860-862). Ils chassèrent les Varègues au delà de la mer et ne leur payèrent plus tribut, et ils se mirent à se gou-

verner eux-mêmes, et il n'y avait plus de justice chez eux: les familles se disputaient contre les familles et il y avait des discordes, et ils se faisaient la guerre entre eux. Alors ils se dirent: « Cherchons un prince qui règne sur nous et nous juge suivant le droit ». Et ils allèrent au delà de la mer des Varègues chez les Russes; car ces Varègues s'appellaient Russes; d'autres s'appellent Suédois, d'autres Normands, d'autres Angles, d'autres Gots. Ceux-là s'appelaient ainsi. Or les Tchoudes, les Slaves, les Krivitches, les Ves dirent aux Russes: « Notre pays est grand et riche; mais il n'y a point d'ordre parmi nous; venez donc nous régir et nous gouverner ». Et trois frères se réunirent avec leurs familles et emmenèrent avec eux tous les Russes. Ils allèrent d'abord chez les Slaves, bâtirent la ville de Ladoga, et Rurik l'aîné s'établit à Ladoga, le second Sinéous sur les bords du Lac Blanc et le troisième Trouvor à Izborsk. C'est de ces Varègues que les Novgorodiens ont été appelés Russes et aujourd'hui les Novgorodiens appartiennent à la race varègue, et ils étaient d'abord slaves.

« Au bout de deux ans moururent Sinéous et son frère Trouvor et Rurik s'empara de tout le pays; il s'avança jusqu'à l'Ilmen, fortifia une petite ville sur le Volkhov et l'appela Novogorod; il s'y établit comme prince et partagea entre ses compagnons les terres et les villes, donnant à celui-ci Polotsk, à celui-là Rostov, à un troisième Bieloozero (le Lac Blanc). Et dans ces villes les Varègues ne sont que des colons: les premiers habitants à Novogorod étaient les Slaves, à Polotsk les Krivitches, à Rostov les Mériens, à Bieloozero les Ves et à Mourom les Mouromiens: et Rurik commandait à tous ces peuples. Et il y avait chez lui deux hommes qui n'étaient pas de sa race, mais de ses boïars; et ils le quittèrent pour aller à Constantinople ainsi que leur famille: et ils traversèrent le Dniéper et au delà de ce fleuve, ils virent sur une montagne un château; et ils demandèrent: « Quel est ce château? » On leur répondit: « Il y avait trois frères Kyi, Schtchek, Khoriv; ils ont bâti ce château et sont morts, et nous qui sommes leurs descendants nous restons ici, payant tribut aux Khozares ». Or Askold et Dir s'établirent dans cette ville et rassemblèrent un grand nombre de Varègues et se mirent à commander à la terre des Polianes alors que Rurik commandait à Novogorod. »

Il y a lieu de rappeler encore à ce sujet la mention se rapportant à l'année 6389 (881):

« Oleg (fils de Rurik) s'établit comme prince à Kiev et dit : « Cette ville sera la mère des villes russes ». Il y avait autour de lui des Slaves, des Varègues et d'autres peuples, et ils s'appelèrent Russes [1]. »

Quantité de controverses diverses, dont il est impossible de donner ici l'historique détaillé, se sont engagées dans l'historiographie slave au sujet de l'interprétation exacte de cette relation : s'agit-il là de faits historiques, ou bien en partie d'inventions fantaisistes ? — à quelle date faut-il placer l'arrivée des Russes-Varègues ? — et enfin quelle était l'origine ethnique de ce nouvel élément constitutif de l'État ? [2].

[1] *Chronique dite de Nestor,* trad. Louis Leger, pp. 13, 14, 18.

[2] Je me bornerai à donner de ces controverses un bref aperçu. L'interprétation toute naturelle des mentions de l'annaliste a donné d'abord lieu à la théorie que les Varègues-Russes sont venus de Scandinavie et qu'ils étaient Germains. Cette théorie a été appuyée, du point de vue scientifique, en premier lieu, par G. Bayer (*Origines Russicae,* Petr. Ac., 1736) et G. Miller (*Origines gentis et nominis Russorum,* Petr., 1749) et, après ces savants, elle a été adoptée par les principaux historiens allemands et slaves (J. Müller, A. Schlözer, J. Thunmann, P. Köppen, L. Georgi, K. Zeuss, N. Karamzin, M. Kačenovskij, P. Šafařík). E. Kunik a comme clôturé, en 1844, ce premier état de la question en faveur de la thèse germanique, par son travail intitulé *Die Berufung der schwedischen Rodsen* (Petersburg, 1844). Il n'y avait pas jusqu'alors d'adversaires sérieux de cette thèse. L'hypothèse de Georgi suivant laquelle les Russes étaient des Khazars n'avait pas eu plus de succès que celle de Stritter, de Boltin, d'après laquelle ils étaient des Finnois, ni que celle de Tredjakovskij, de Lomonosov, de Venelin, de Moroškin, suivant laquelle ils étaient des Slaves. La question n'a été renouvelée que dans la seconde moitié du XIXe siècle, lorsque Dm. Ilovajskij prit le parti du slavisme des Russes dans ses articles célèbres sur « la prétendue invitation adressée aux Varègues » articles publiés dans le Русскій Вѣстникъ (1871-1872). Ces articles provoquèrent les répliques des défenseurs de l'origine normande, N. Kvašnin Samarin et M. Pogodin, tandis qu'Ilovajskij résistait à ses contradicteurs avec tenacité (voir la série de ses articles dans le volume Разысканія о началѣ Руси, M., 1876), soutenu qu'il était par la grande œuvre de S. Gedeonov : Варяги и Русь, Спб., 1876. La lutte a été menée avec une grande ampleur : l'histoire et la philologie slave contemporaines y ont activement participé par des volumes, par des articles, par des critiques. Un grand nombre de savants slaves, comme Ivan Zabělin, J. Pervolf, N. Pavlov, A. Kotljarevskij, A. Potebnja, G. Chvolson, et parmi les historiens récents surtout Iv. Filevič, M. Hruševskyj et Dm. Bagaléj, dont les théories sont fort différentes d'ailleurs les unes des autres dans le détail, ont pris position contre la théorie normande et se sont évertués à trouver de nouveaux arguments en faveur de l'origine slave des Russes.

Leurs adversaires, non plus, n'ont pas été inactifs : ils ont défendu avec persévérance leur point de vue et, tout en le défendant, en ont mieux établi la justesse. En même temps une nouvelle théorie dite « gotique » apparaissait, qui

Deux partis se sont opposés âprement l'un à l'autre: l'un voyait dans les Russes une peuplade germanique scandinave, parente des Normands et l'autre une peuplade slave, des Slaves. La question, d'abord simple, s'est compliquée à force d'avoir été creusée et en raison du nombre considérable de détails qu'elle a soulevés, si bien qu'elle apparaît aujourd'hui comme un ensemble de problèmes litigieux. J'essaierai pourtant de la résumer sommairement, d'en expliquer les problèmes principaux et de formuler la conclusion qui peut être déduite de l'état actuel de nos connaissances.

La question à deux faces: celle de l'authenticité des mentions de l'annaliste, notamment en ce qui concerne l'époque où les Russes ont apparu sur le Ladoga et sur l'Ilmen, invités à venir par les tribus slaves qui y résidaient, — et celle de la nationalité des Russes. Que l'on s'attache à celui-ci ou à celui-là des aspects de ce double problème, les recherches ne sont pas terminées et les conflits moins encore. Les travaux des historiens russes continuaient naguère à s'opposer parfois violemment les uns aux autres.

Quant à la première question, il est hors de doute aujourd'hui que les données de la *Chronique* ne sont pas toujours exactes ni authentiques, en particulier sur le point de déterminer l'époque à laquelle les Russes ont apparu dans la Russie actuelle. Les antinormanistes, qui ont concentré force attaques contre les années 859 et 862, ont remporté à cet égard des succès considérables. Non seulement l'incursion russe de 859 vers la Mer Noire n'était pas la première (elle avait été précédée de plusieurs autres incursions)[1], mais l'incursion même de 862, présentée comme la seconde, ne marque pas le début de l'établissement des Russes près du lac Ilmen et du lac Ladoga, car ils se trouvaient déjà dans

tenait les Russes pour des descendants des anciens Gots et des Hérules de la Russie méridionale (voir plus haut, p. 194): ce n'était là en réalité qu'un rameau détaché de l'ancienne théorie normande. Parmi les partisans de cette théorie il faut nommer surtout A. Budilovič et V. Vasilevskij. Quant aux travaux modernes, ils seront signalés plus loin, dans le texte. Un aperçu d'ensemble sur l'évolution de toute la question sera publié dans un appendice spécial à la suite de la IVe partie des *Slovanské starožitnosti*.

[1] Un grand nombre d'autres incursions ont suivi celle-ci. Les plus connues sont celles qu'Oleg a faites en 907 et Igor en 941 contre Constantinople; elles ont pris fin en 1043. D'autres attaques étaient dirigées contre l'Asie Mineure, la Khazarie, la Bulgarie et même le Tabaristan perse.

ces régions. Le fait d'incursions antérieures à 860 est confirmé par des allusions dans les « Entretiens de Photios », puis dans la tradition de l'expédition contre Amastris en 842, et aussi, dès 839, par le message de l'empereur Théophile à Louis le Pieux, où l'on voit figurer plusieurs Russes envoyés par le khakan russe; le titre de khakan indique que ces Russes se trouvaient alors dans l'aire de l'influence bulgare ou plutôt de l'influence khazare. Il existe d'ailleurs des allusions plus anciennes encore relatives à l'attaque des Russes contre Constantinople et à leur apparition dans la Russie méridionale, mais elles ne sont que d'une authenticité douteuse, et il est impossible de s'y fier[1]. Mais, par contre, plusieurs sources arabes sûres attestent que, dès la première moitié du IX^e^ siècle et déjà même au VIII^e^ siècle, les Russes étaient dans l'Orient une nation bien connue qui habitait près du lac Ladoga et de l'Ilmen et dans la région des sources du Dniéper et de la Volga. Ce n'est pas seulement Ibn Khordâdbîh qui les cite comme des commerçants connus entre l'Orient et Byzance, avant 846; c'est encore un grand nombre d'auteurs comme Istachrî, Khaukal, Balkhî, Mas'ûdî, Ibn Rosteh, Kardîzî et le Géographe perse anonyme, qui tous avaient puisé leurs indications à quelque source antérieure datant de la première moitié du IX^e^ siècle (Muslîm al Džarmî?). Tous parlent des Russes comme d'une peuplade connue, et plusieurs d'entre eux, Ibn Rosteh, Kardîzî, Mas'ûdî, Muḳaddesî et plus tard 'Aufî rappellent qu'ils habitent dans le nord, sur une grande île entourée de marécages, ce qui semble témoigner que leur résidence primitive se trouvait entre le lac Ilmen

[1] Tel est, par exemple, le cas des mentions portant que les navires russes ont combattu avec des navires grecs contre les Bulgares en 773 (Theophanes, éd. Boor, I, 691) et que les Russes, en 626, ont attaqué Constantinople avec d'autres peuples (Sathas, *Synopsis,* 108). Tel est aussi le cas des mentions relatives à la tribu *Rōs, Hrōs* dans la chronique syrienne de 555, faite par le rhéteur Zacharius (éd. Ahrens et Krüger, 253), à la tribu de *Rosomonorum gens* dans Jordanis (*Get.*, 129), etc. Voir aussi Marquart, *Streifzüge,* pp. 356, 363. Les théories tendant à établir la présence ancienne des Russes en les identifiant avec les Gots restés dans la Russie méridionale après avoir été battus par les Huns en 375 (voir plus haut, pp. 194, 200) méritent encore moins de confiance. Les principaux partisans de cette théorie gotique sont A. Budilovič, V. Vasilevskij et J. Marquart (Трудъ VIII-го арх. съѣзда, IV, p. 118; *Streifzüge,* p. 353). Mais les arguments invoqués sont très faibles, et la moins convaincante des conclusions est celle de Vasilevskij suivant laquelle les anciens Tauroscythes seraient les ancêtres des Russes.

et le lac Ladoga. C'est là que se trouvait en effet le premier centre des Russes venus de Scandinavie, dès avant le début du IXe siècle. C'était *Garðar*, *Garðarîkî*, ou bien *Austr*, *Austrîkî* des sagas norvégiennes et des inscriptions runiques; c'est là qu'étaient leurs premières villes sur le Ladoga, *Aldagen, Aldeigjuborg* (Staraja Ladoga) et *Holmgard, Ostragard* (Novgorod), et c'est de là qu'est partie la marche en avant, par étapes, de la domination russe, gagnant d'abord, à ce qu'il semble, vers l'est, vers Běloozero et la Volga, puis plus tard, par le Volchov et la Lovat', vers le Dniéper[1]. La philologie et l'archéologie sont d'accord à cet égard. On note dans les noms de lieux des traces de la nomenclature russe, et l'on trouve dans les sépultures une quantité plus grande encore de vestiges de la civilisation russe-scandinave.

En même temps que progressait la marche des Russes, de nouveaux centres, placés loin du Ladoga, apparaissaient peu à peu, comme par exemple: à l'Est, Běloozero, Rostov, Murom, Suzdal'; au Sud, Smolensk (voir les sépultures de Gnězdovo), Ljubeč, Černigov, Vyšgorod, Kiev; et à l'Ouest, Izborsk, Turov, Plock sur la Dvina. Le noyau principal demeura longtemps au nord entre le Ladoga, l'Ilmen et les hauteurs du Valdaj; mais cependant la décentralisation progressive l'affaiblissait de telle sorte qu'il se dissolvait peu à peu, jusqu'à ce qu'en l'année 882 s'affirmât la suprématie de l'une des compagnies armées, celle qui, sous le commandement de deux boïars d'Oleg, avait fixé sa garnison à Kiev: cette suprématie posait la base de la formation d'un État russe qui devait réunir successivement tous les Slaves orientaux non seulement en un seul tout politique, mais aussi en un tout national. C'est ainsi que Kiev, qui était appelé alors du nom énigmatique de *Sambatas* (cité par Constantin Porphyrogénète[2]) devenait la ville-mère de toutes les villes russes, suivant les termes mêmes de la *Chronique* cités ci-dessus.

L'ensemble russe se composait donc d'abord d'un réseau de garnisons établies aux grandes stations des deux principales voies commerciales, celle de la Volga et celle du Dniéper[3]. Les Russes vivaient en compagnies armées (дружины), bien organisées au point de vue militaire,

[1] On constate, par les découvertes archéologiques, que la route commerciale de la Volga est plus ancienne que celle du Dniéper (T. Arne, *Suède et Orient*, Upsal, 1914, p. 14).

[2] Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, 9.

[3] Voir plus haut, pp. 170, 171.

et qui tenaient soumises, en s'appuyant d'ailleurs sur elles, des populations de régions assez lointaines. Il ne serait pas possible de s'expliquer autrement qu'ils eussent pu étendre leur domination sur un domaine aussi vaste en même temps que réunir tant de peuplades et de tribus slaves en une seule unité.

Il est en somme hors de doute aujourd'hui que la présence des Russes ne date pas seulement de 862 ou de 859, mais d'une époque antérieure. La relation de l'auteur de la *Chronique* n'est donc pas exacte sur ce point. Mais elle ne l'est pas davantage en ce qui concerne l'appel adressé aux Russes. Le récit en est apparu, à juste raison, aux récents commentateurs de la *Chronique*[1] comme une légende littéraire, en partie fondée sur la tradition réelle de Novgorod, en partie complétée par des constructions postérieures qui ont pris naissance à Kiev. La relation de la *Chronique* ne saurait donc de la sorte être utilisée en son entier ni sans réserve.

Il en est autrement de la seconde question, à savoir celle de l'origine ethnique des Varègues-Russes. L'annaliste a évidemment séparé ceux-ci des Slaves pour les unir aux tribus d'outre-mer de la Scandinavie, aux Normands et aux Suédois[2], c'est-à-dire aux peuples germaniques. Ce seraient donc les Germains scandinaves qui, s'étant mêlés aux Slaves, les auraient dominés et réunis et du même coup auraient ainsi formé la nation et l'État russes.

Cette explication toute simple et l'hypothèse de l'auteur même de la *Chronique* sont confirmées par plusieurs autres documents, indépendants de la *Chronique*. La littérature byzantine, à vrai dire, n'en offre que peu, car les Russes y sont généralement désignés du nom de Scythes, c'est-à-dire proprement « habitants de la Scythie », mais à deux reprises pourtant l'indication apparaît qu'ils étaient d'origine franque[3]. Les sources latines offrent des données plus nombreuses et plus sûres. On y trouve, en premier lieu, dans les *Annales Bertiniani* une mention des plus importantes, suivant laquelle les Russes se seraient eux-mêmes

[1] Parmi les commentaires récents, le plus remarquable est celui de A. Šachmatov dans l'étude intitulée Сказаніе о призваніи Варяговъ, Спб., 1904.

[2] Voir plus haut, p. 199, et l'énumération des peuples au début de la *Chronique*.

[3] Theophanes, cont., *De Rom. Lacapeno,* éd. Bonn, 423; Symeon mag., éd. Bonn, 707.

considérés comme une peuplade suédoise[1]. L'annaliste vénitien Joannes Diacon et l'évêque de Crémone Liudprand se rallient tous deux à cet avis: ils considèrent les Russes comme des Normands «Rusios quos nos alio nomine Nordmannos appellamus», écrit Liudprand[2]. Et si l'on a dit, en 1018, à l'évêque Thietmar qu'il y avait, dans le pays de Kiev, bien des Danois aux pieds légers, ils ne pouvait s'agir là évidemment que des Russes scandinaves[3]. Les principaux des chroniqueurs orientaux distinguent à tout le moins les Slaves des Russes, ainsi Ibn Faḍlân, Ibrâhîm ibn Ja'ḳûb, Ibn Rosteh, Ḳardîzî, le Géographe persan, Mas'ûdî, Al Bekrî, etc.[4]; et si, par contre, Al Istachrî, Ibn Khaukal, et Ibn Khordâdbîh les identifient avec les Slaves, cela semble visiblement une erreur due à la confusion fréquente à cette époque (depuis le X^e siècle) de la notion ethnographique de la Russie avec la notion géographique et politique qui impliquait des régions peuplées par des tribus slaves, mais dominées par les Russes de Kiev[5]. Constantin Porphyrogénète lui-même, tout en distinguant les uns des autres, nettement et de façon conséquente, les Slaves et les Russes, emploie pourtant une fois le terme de Russes pour désigner les Slaves de l'État de Kiev[6]. Il est donc évident que la notion historique d'une Russie comprenant tous les Slaves orientaux, qui était courante au XI^e et au XII^e siécles pour l'auteur de la *Chronique* de Kiev, avait déjà pris naissance au X^e siècle.

La démonstration de l'origine scandinave et par conséquent germanique des Russes proprement dits ne se borne pas aux témoignages historiques que l'on vient de voir. Il faut y ajouter certains indices philologiques infaillibles. Les noms de princes russes, d'abord, les noms des seigneurs et en général des compagnons de la *družina* russe, dont on trouve un bon nombre dans la *Chronique* même[7], sont des noms germaniques. Thomsen en recherche directement l'origine dans l'Upland,

[1] Ann. Bert. 839 («comperit eos gentis esse Sueonum»).

[2] Joannes Diac, *Chron. Venetum,* année 860 (voir Andr. Dandolo, *Chron. Ven.* VIII, 4); Liudprand, *Antapodosis,* I, p. 11; V, p. 15.

[3] Thietmar, VIII, 16 (IX, *32*).

[4] Voir Harkavi, Сказанія..., pp. 110, 125, 129, 267; Ibrâhîm, éd. Westberg, 56; Ḳardîzî, éd. Bartold, 123; Westberg, Ж. М. Н. П., 1908, II, 375.

[5] Harkavi, pp. 49, 193, 197, 220, 276.

[6] *De adm. imp.,* 2.

[7] Notamment dans les texte des traité d'Oleg avec Léon, vers 912, et d'Igor avec Roman, vers 945. Les inscriptions suédoises runiques et d'autres se rapportant au séjour en Russie concordent à cet égard avec la *Chronique.*

le Södermanland et l'Östergotland [1]. D'autre part, l'empereur Constantin Porphyrogénète nous a laissé la description des voyages des compagnies russes à travers les cataractes du Dniéper, entre Ekaterinoslav et Alexandrovsk [2]: il indique à cette occasion les noms des sept cataractes russes et slaves, et ces noms, si nous en éliminons quelques menues erreurs ou substitutions, ne permettent plus aucun doute sur le caractère germanique, et plus particulièrement scandinave, de la langue des Russes. Quelques-uns de ces noms, mal entendus par Constantin et notés plus mal encore, offrent encore des difficultés d'interprétation, mais leur origine et leur signification slave ou scandinave sont évidentes [3]. Il n'est pas possible, en présence de toutes ces données, de contester l'origine germanique des Russes venus de Scandinavie. Il existe probablement une connexion entre la forme slave de leur nom *Rusĭ* et la forme finnoise *Ruotsi,* de même que le nom slave *Sumĭ* est dérivé du finlandais *Suomi.* L'origine du nom même de *Ruotsi* n'est pas encore expliquée [4], Le nom slave de *Varjagŭ* qui est joint dans la *Chronique* à celui de *Rusĭ* est dérivé du scandinave *vaering, varing,* lequel servait d'abord à désigner les Scandinaves en général, en tant que soldats mercenaires se louant à la solde des princes slaves et de la cour grecque.

Il ne me paraît pas douteux, dans ces conditions, que les historiens et les philologues qui ont pris position parmi les « antinormanistes »,

[1] *Ursprung,* pp. 78, 84.

[2] *De adm. imp.,* 9.

[3] La première cataracte porte le nom russe et slave d' Ἐσσουπῆ (évidemment Νεσσουπῆ, dérivé du slave *ne sŭpi* « μὴ κοιμᾶσαι »). La seconde cataracte s'appelait en russe Οὐλβορσί, en slave Ὀστροβουνίπραχ, ce qui signifie exactement *Ostrovŭnyj pragŭ* « το νήσιον τοῦ φραγμοῦ ». La troisième cataracte était dénommée, dit-on, en slave Γελανδρί, ce qui est une erreur, car le nom est scandinave. La quatrième cataracte portait le nom russe de Ἀειφόρ. Le slave Νεασήτ est probablement identique avec le nom actuel Ненасытецъ. La cinquième cataracte était dénommée en russe Βαρουφόρος, en slave Βουλνηπράχ; le nom slave s'accorde avec son nom actuel Вольный. La sixième cataracte portait le nom russe de Λέαντι et le nom slave de Βερούτζη, ce qui est la transcription exacte du slave *vrušťij* « βρᾶσμα νεροῦ ». La septième cataracte portait le nom russe de Στρούβουν et le nom slave de Ναπρεζή, dont on n'a pas réussi à trouver une interprétation indiscutable. Pour les essais d'interprétation, voir notamment Thomsen, *Ursprung,* 55-72; Pipping, *Stud. nord. Fil.,* II, 5; Torbiörnsson (*ib.,* II, 6, Helsingfors, 1910); Muka, *Čas. mat. serb.,* 1916, 84.

[4] Divers essais d'explication ont déjà été tentés: voir Thomsen, *Ursprung,* pp. 93, 99.

et particulièrement ceux qui se sont évertués à démontrer l'origine slave des Russes, se soient engagés dans une voie erronée. Les antinormanistes, pourtant, ont fait œuvre utile en contribuant à détruire la légende de l'appel aux Varègues-Russes et en récusant la date de l'arrivée des Russes en Russie que donne la *Chronique*. On ne saurait plus contester aujourd'hui ni que les Russes étaient installés sur les principales voies commerciales longtemps avant 860, ni qu'ils y ont créé d'abord divers centres d'échanges commerciaux, puis des centres militaires et politiques. et enfin les grands marchés russes devenus bientôt les premières organisations administratives du futur État russe. La *družina* russe, en se slavisant peu à peu, a créé dans le peuple russe une classe militaire et commerciale supérieure, celle de la première aristocratie russe.

C'est ainsi qu'ont été créées, avec l'aide des Varègues-Russes, les premières villes russes *(gorod)*, avec les premiers princes, à Novgorod (Rurik), à Běloozero (Sineus), à Izborsk (Truvor), à Kiev (Askold), à Polock (Rogvold) à Turov (Tur), et plus tard, par l'union de ceux-ci, une nouvelle formation politique du grand duché de Kiev, qui eut probablement pour fondement la situation exceptionnellement avantageuse de Kiev sur la voie du Dniéper. Qui était le maître de Kiev avait du même coup la maîtrise de tout le bassin du Dniéper. La soumission et l'union des habitants de la région ont suivi peu après d'elles-mêmes. Ainsi s'explique aussi que le nom de Russes, qui n'était donné originellement qu'aux Varègues, qu'ils fussent à Novgorod, ou à Běloozero, ou à Polock, ou à Kiev, n'a pu rayonner et prendre la signification collective qu'il a prise, du jour où il a commencé à désigner tous les Slaves de l'Est, qu'en partant de la métropole de Kiev, devenue la mère des villes russes. C'est bien déjà en effet toute la Russie *slave* qu'embrasse la formule des vieilles légendes de Saint-Vladimir : « toute la terre russe » («вся русская земля»).

Il faut observer, d'ailleurs, que, malgré le rôle capital que les Russes ont joué dans la formation et le développement du grand empire slave de l'Est, ils n'ont exercé sur le type physique de la race slave qu'une influence faible et même presque nulle. Ils étaient trop peu nombreux, et ils ont bientôt disparu dans la mer slave. La grande famille des princes russes avait abandonné, dès la troisième génération, la langue et les traditions paternelles : l'arrière petit-fils de Rurik portait déjà le nom slave de Svjatoslav.

Chapitre XX.

L'expansion des Slaves de l'Est au Xe siècle.

On manque de données sur l'expansion des Slaves de l'Est, mais on a tout lieu de supposer qu'elle s'est produite, depuis un temps très reculé, progressivement et dans toutes les directions, excepté celle du domaine polonais. Dès avant notre ère certainement, avant même que l'unité slave ne se fût disloquée, des partis de Slaves de l'Est s'étaient avancés en avant le long du Dniéper jusqu'à la Desna, sur le Donec et sur le Don, car et l'état ethnique que décrit Prokopios au VIe siècle en parlant des peuplades innombrables des Antes au nord de la Mer d'Azov [1], et les allusions de Jordanis au peuple très nombreux des Vénètes dans la Russie centrale, au IVe siècle, à l'époque des Gots [2], attestent également une croissance et une extension très anciennes. Si l'on admet qu'A. Sobolevskij a raison d'affirmer que les Slaves ont adopté le nom finnois du lac Seliger et de la petite rivière Seližarovka dès l'époque du slave commun, les Slaves auraient même atteint en ce temps là jusqu'au Valdaj [3]. La théorie de Dm. Samokvasov, d'après laquelle les Slaves russes ne seraient sortis de Dacie qu'à l'époque de l'empire romain et, à en juger par les monnaies trouvées dans les fouilles, ne seraient arrivés à l'Ilmen, sur le cours supérieur du Dniéper, dans le pays des Viatitches, des Sêvériens et des Polianes qu'aux VIIIe-IXe siècles, m'apparaît comme de tous points inexacte [4].

Les Slaves avaient commencé leur expansion dès longtemps avant cette époque, sans doute pour des motifs différents et, par suite, de manières diverses, soit sous la pression subite d'une attaque étrangère,

[1] *B. G.*, IV, 4.
[2] Jordanis, *Get.*, 119.
[3] Лингв. и археог. наблюденія, Варшава, 1910, p. 5.
[4] Samokvasov, Сѣверянская земля, M., 1908, pp. 63 et suiv.

par exemple celles des Gots ou des Awars, soit lentement en détachant au loin des colonies vers l'Est et vers le Sud et le Sud-Est, dans un but commercial, plus tard même dans un but fiscal, lorsque les princes avaient besoin de nouveaux tributs. Tous renseignements anciens sur le Nord et sur le Nord-Est nous font malheureusement défaut, à l'exception toutefois de la tradition relative à l'arrivée des Radimitches sur la Sož et des Viatitches sur l'Oka, mouvement que l'on pourrait mettre en relation avec les attaques des Gots ou plutôt des Awars; et l'on est porté à croire qu'il s'était formé sur l'Oka à Rjazan' un centre slave important avant le Xe siècle (*Arsa, Arsania*)[1]. Pour la marche vers le Sud-Est nous disposons par contre de données antérieures au IXe siècle. C'est d'abord la mention précitée de Prokopios concernant les peuples innombrables des Antes au nord de la Mer d'Azov au VIe siècle; c'est l'appellation de « rivière slave » donnée au milieu du IXe siècle par Ibn Khordādbîh, et par d'autres après lui, à la Volga comme au Don; c'est l'appellation de « mer slave » donnée au Xe siècle, par un chroniqueur anonyme, à la Mer d'Azov. Mas'ûdî indique, d'autre part, que les rives du Don étaient habitées par une peuplade slave très nombreuse, et Faḍlân, en 922, de son côté, signale les Slaves au delà du Don [2]. Ce sont là autant de témoignages contribuant à établir que la colonisation slave vers le Don et le cours inférieur de la Volga a certainement été très ancienne. Les Slaves ne se sont pas même arrêtés au nord de la Mer d'Azov: dès le Xe siècle (vers 988), la *Chronique* mentionne une forte colonie slave à l'embouchure de la Kuban', la colonie de *Tmutorokan'*, gouvernée par un prince russe indépendant [3]; il est mentionné aussi, mais de source moins sûre, des colonies anciennes au Caucase et même en Transcaucasie [4].

En même temps que vers le Sud-Est, les Slaves s'étaient dirigés vers le Sud, vers la Mer Noire, entre le Danube et le Dniéper. Que dès longtemps les marchands slaves eussent pris l'habitude de se rendre

[1] Voir plus loin p. 211.

[2] Khordādbîh in Harkavi, Сказанія . . ., pp. 49, 55 (Khordadbîh), 76 (Tabarî), 140 (Mas'ûdî), 251, 254 (anonyme). Voir aussi Westberg, Ж. М. Н. П., 1908, II, 370; II, 20.

[3] *Chronique,* Lavr., 118, 143-4, 159-160; voir Barsov, Очерки . . ., p. 150. Tmutorokan' est la *Tamatarcha* des sources byzantines et orientales.

[4] Harkavi, Сказанія . . ., pp. 37, 38, 41; Westberg, *Bull. de l'Ac. imp. des sc. de Saint-Pétersbourg,* XI, 278, 279.

aux marchés grecs, il suffirait pour nous en convaincre du mot *korabĭ, korablĭ* «bateau», emprunté au grec καράβιον avant le changement phonétique du β grec en *v,* lequel s'est produit au début de l'ère chrétienne [1]. L'avance compacte des Slaves vers la Mer Noire n'a pu se produire, par ailleurs, qu'après le départ des Scythes et des Sarmates. La carte de Peutinger place des Vénèdes près du Danube et, au VI^e^ siècle, Jordanis peuple d'Antes slaves toute la côte de la Mer Noire entre le Dniester et le Dniéper. Mais la destinée de ces Slaves devait être pendant quelque temps des plus difficiles, à mesure qu'augmentait la pression de nouvelles peuplades nomades. A l'époque de la *Chronique,* des Tivertses sont encore signalés dans la région du Danube, puis ils disparaissent en se retirant vers les montagnes, et les côtes de la Mer Noire demeurent un long temps vides de toute population slave.

Ce développement d'ensemble des Slaves de l'Est n'a pas manqué d'avoir des conséquences intérieures. L'ancienne unité, qui déjà contenait en elle-même des tendances à la différenciation, a commencé à se relâcher progressivement, la connexion intérieure des diverses parties cessant de plus en plus d'être étroite. De nouveaux centres se formaient à une grande distance les uns des autres; ils étaient séparés par des zones désertes que les voies fluviales ne rattachaient les unes aux autres que par un lien assez lâche. Il en résultait que les différences dialectales et même culturelles prenaient de plus en plus de valeur. Ainsi les colonies de la Volga ou du Don, placées sous la domination khazare, ont connu une civilisation toute différente de celle des colonies de l'Ilmen qui ont subi l'influence scandinave ou de celle des Polianes où prédominait la culture grecque.

Parallèlement de nouvelles unités politiques et économiques devaient prendre naissance. Nous savons, par des témoignages des V^e^ et VI^e^ siècles [2], que les Slaves subcarpathiques vivaient suivant un type d'organisation familiale ancien avec quantité de chefs de familles; mais nous apprenons, à côté de cela, par d'autres témoignages de la même époque, qu'il se produisait aussi des concentrations régionales donnant lieu à la formation d'ensembles importants. Nous avons, par exemple,

[1] La question des emprunts du slave commun au grec ancien a surtout été étudiée par M. Max Vasmer: on en trouvera l'exposé et la mise au point critique par St. Romanski dans la *Revue des Études slaves,* II (1922), pp. 47-55.

[2] Prokopios, III, 14; Maurikios Strat., XI, 5.

signalé la concentration des Antes[1] aux IVe-VIe siècles; divers documents arabes du Xe siècle, dûs à une source arabe commune du IXe siècle, et par conséquent se rapportant à une époque antérieure, rappellent « les empires » (*šahr*) slaves de l'Europe orientale, et, parmi eux, *Slavija*, groupement des Slaves de l'Ilmen, *Arsa*, groupement de l'Oka, et *Kujâba* (*Kujane* chez le géographe persan), groupement de Kiev, à côté de l'empire croate de Galicie dénommé: *Chrvâb*, *Chrâvat*, *Khordâb*[2].

Déjà, dans ces concentrations anciennes, l'on observe les premiers symptômes de la différenciation des tribus, telle qu'elle nous apparaît dans d'autres sources contemporaines et postérieures. Ainsi le Géographe bavarois, qui a écrit son travail dans le couvent de Saint-Emmeran peu avant 873, cite un grand nombre de tribus parmi les Slaves[3], mais on ne saurait situer en Russie, avec certitude, que les noms des *Unlizi* et des *Busani*, en slave les «Oulitches» et les «Boujanes», à côté des Khazars (*Caziri*) et des Russes (*Ruzzi*). Un peu plus tard, l'empereur Constantin Porphyrogénète a laissé, dans ses mémoires sur les relations des Russes avec Constantinople[4], un plus grand nombre de noms se rapportant à la première moitié du Xe siècle: Κριβιταιηνοί, Κριβιτζοί (Krivitches), Λενζανῆνοι (Lentchanes ou Loutchanes?), Βερβιάνοι (Verviens? Tivertses?), Δρουγουβιταί (Drégovitches), Σερβίοι (Sêvériens), Οὐλτίνοι (Oulitches), Δερβλενίνοι (Drévlianes). Mais ces noms-là sont encore comme vides, sans contenu, sans détermination ni de l'habitat, ni de la nationalité, ni du caractère des tribus auxquelles ils sont appliqués. Seules, les plus vieilles des annales russes conservées dans la *Chronique* de Kiev[5] complètent ces indications anciennes et donnent un nouveau tableau, vivant et précis dans le détail, qui, tout en ne nous étant conservé que dans ce texte composé à Kiev au début du XIIe siècle d'après d'anciennes relations, reflète, en ses traits essentiels, la situation ethnographique en

[1] Voir p. 190.

[2] Kardîzî, éd. Bartold, 122; Harkavi, 264; *Russ. Revue*, 1875, VI; Géographe perse, éd. Tumanskij, 134; Westberg, Ж. M. H. II., 1908, II, 397. Voir *Slov. star.*, II, p. 267, et ici même p. 92.

[3] On trouve ce texte chez Šafařík, *Slovanské starožitnosti*, II, p. 711, Bielowski, *Mon. Polon. hist.*, I, 10. Pour l'interprétation, voir surtout A. Králíček, dans *Zeitschr. für Gesch. Mährens*, etc., 1899, II, pp. 216, 340.

[4] *De adm. imp.*, IX et XXXVII.

[5] Je cite toujours la 3e édition du manuscrit laurentin publiée par la Commission Archéologique de Pétersbourg en 1897, s'il n'y a pas d'autre indication.

Russie, telle qu'elle était au Xe siècle et telle qu'elle s'est en partie maintenue jusqu'au XIIe siècle.

L'annaliste mentionne les peuplades slaves de la Russie, — et le nom de Russie est déjà pour lui comme une synthèse de toutes ces peuplades[1] —; il les mentionne en plusieurs endroits, notamment au début de son récit, où il parle de l'origine du peuple slave et de son départ de l'habitat danubien[2], puis dans la double énumération des peuplades russes, à laquelle sont jointes les diverses mentions relatives aux Doulèbes et aux Croates. Mais l'auteur, de toute évidence, n'a pas énuméré toutes les peuplades, car par exemple les Loutchanes et les Verviens de Constantin ne sont pas nommés, et nous ne savons si tels noms qu'il cite, formés analogiquement d'après ceux des Polotchanes et des Boujanes, comme par exemple *Poršane, Posuljane*, ne désignent pas aussi des tribus particulières. Il y avait certainement plus de petites tribus en Russie qu'il n'en indique, et il ne faut pas douter que plusieurs même des futures unités, les zones économiques et politiques des villes (celles que les historiens russes appellent городскія области), n'étaient en même temps que de vieilles unités tribales.

Les tribus citées par l'annaliste sont les suivantes: les Croates, les Polianes, les Volyniens, les Doulèbes, les Drévlianes, les Boujanes, les Drégovitches, les Polotchanes, les Slaves de Novgorod, les Sévériens, les Krivitches, les Radimitches, les Viatitches, les Oulitches et les Tivertses[3]. Leurs domaines respectifs sont en général bien connus, pour quelques-uns même assez précisément délimités. L'aperçu suivant permettra de se rendre compte des rapports de parenté des diverses tribus et de leur importance relative dans la formation de la Russie[4]. C'étaient, en général, des unités dues au développement de la race qui étaient apparues postérieurement, appartenant parfois à des groupements politiques différents (voir la conclusion de ce chapitre).

[1] *Chronique*, VII, Lavr., 10: «. . . car il n'y a de langues slaves dans la Russie que les Polianes, les Drévlianes, les Novgorodiens, les Polotchanes, les Drégovitches, les Sévériens, les Boujanes. . . .» (trad. de Louis Leger).

[2] Voir plus haut, p. 15.

[3] L'énumération a été faite à plusieurs endroits de la *Chronique*, Lavr., pp. 5, 9, 10, 11 (trad. Leger, pp. 4, 7, 8, 9).

[4] On trouvera des données plus détaillées sur ces tribus dans le travail plusieurs fois cité de N. Barsov: Очерки русской истор. географіи, 2-ое изд. Варшава, 1885.

Les Croates.

Les Croates, d'abord, appellent notre attention, car, bien que l'annaliste semble les ranger parmi les tribus russes, comme le font encore bien des historiens russes (par exemple Barsov, Filevič, Bagaléj, Šachmatov), il n'en font pourtant pas réellement partie, n'étant qu'un reste des Croates du groupe slave du Sud qui s'était déjà formé dans l'habitat primitif avant le départ vers le Sud et auquel appartenaient aussi originellement les Croates «tchèques» ou «polonais» des Monts des Géants. Il n'est pas vraisemblable qu'il se soit produit, au sein d'une tribu de Croates résidant au delà des Carpathes, entre les Monts des Géants et le cours supérieur du Dniester, une tripartition des langues (slave occidental, slave méridional et slave oriental) analogue à celle que l'on constate dans l'ensemble du monde slave, ni qu'il se soit formé, en conséquence, dans les mêmes conditions, un groupe tchèque, un autre groupe méridional, et enfin un troisième groupe russe, tous trois se trouvant les uns à côté des autres. Il est bien plus probable qu'il existait originellement une seule grande peuplade croate, peut-être même unifiée politiquement en un empire ayant Chordâb pour tête[1], et qui, à ce qu'il semble, aurait été détruit avant la fin du VIe siècle. Une partie considérable de cette peuplade a dû ensuite partir vers le Sud; mais des éléments se sont maintenus dans la région des Monts des Géants, sur la Saale, sur l'Oder et dans la partie orientale de la Galicie actuelle. Avec le temps, ces éléments se sont fondus et ont fini par disparaître dans la masse soit tchèque, soit sorabe, soit russe ou polonaise qui les entourait. Il n'y avait donc pas de Croates russes, mais, comme la *Chronique* mentionne des Croates, en 907, dans l'armée d'Oleg, et que d'autre part, en 992, elle relate l'expédition de Vladimir «contre les Croates», il est évident qu'une tribu de Croates devait se trouver au voisinage des tribus russes. Leur habitat était probablement dans la Galicie orientale, en Bukovine, sur le Dniester et sur le Prut, où leurs traces se sont conservées dans la nomenclature géographique, mais sans que l'ancienneté en ait encore pu être exactement déterminée[2]. Peut-être, plus tard, ces Croates ont-ils disparu dans

[1] Voir plus haut, p. 90, et les mentions arabes relatives au Chordâb (pp. 92, 211). Voir de même *Slov. star.,* II, p. 268.

[2] Voir Barsov, Очерки..., p. 95. On y trouvera aussi l'énumération d'une série de noms qui n'ont aucun rapport avec les Croates.

le bassin du Dniester, en s'y fondant avec l'élément russe. Peut-être ont-ils disparu dans leur retraite vers les Carpathes et la Hongrie, qu'ils ont exécutée sous la pression des Pétchénègues et des Polovtses, en même temps que celle des Oulitches et des Tivertses, que je mentionne plus loin[1]. Les noms de communes de la Russie hongroise dérivés du nom des Croates sont dus sans doute à des colonies postérieures.

Les Doulèbes, les Volyniens, les Boujanes, les Loutchanes.

Les rapports réciproques qui existent entre ces noms ne sont pas clairs, mais le fait est que ceux-ci paraissent tous se rapporter originellement à une seule grande peuplade russe, sur le bord occidental de la masse russe, et dont le domaine s'étendait entre les deux Bug, notamment dans la Volynie historique. L'annaliste lui-même identifie l'emplacement de ces noms, en affirmant que « les Doulèbes vivaient sur le Bug là où siègent maintenant les Volyniens », ou que « les Boujanes se sont fixés sur le Bug, plus tard les Volyniens », et par ailleurs d'autres documents historiques assez nombreux témoignent que ces noms se rapportent à une seule et même région ou à certaines de ses parties, les alentours de la Volynie et du pays du Bug et les environs de Luck.

Tous les indices portent à penser que cette peuplade portait originellement le nom de *Doulèbes*. C'était une peuplade puissante qui a créé dans cette zone le premier empire slave: c'est à elle que se rapporte la tradition suivant laquelle les Volyniens dominaient les autres Slaves[2]; c'est elle qui paraît avoir fourni la base de la fédération des Antes[3]. Aussi est-ce contre elle que les Awars ont dirigé leur attaque principale lors de leur invasion de la Russie méridionale, au VI^e^ siècle. L'attaque des Awars a battu les Doulèbes, renversé leur domination et, du même coup, brisé la fédération des Antes. Il en est résulté aussi que l'ancienne unité des Doulèbes s'est elle-même divisée en nouvelles unités régionales qui, dénommées d'après la rivière et les places fortifiées (Bužsk, Volyn', Luck), n'étaient autres que celles des Boujanes, des Volyniens et des Loutchanes de l'époque de la *Chronique*. Cela s'était passé dès avant le

[1] Voir plus loin, p. 218.
[2] Voir Mas'ûdî (Harkavi, 135, 137, 163), Ibrâhîm ibn Ia'kûb (éd. Westberg, 51).
[3] Voir ci-dessus, p. 192, 196.

IXe siècle, car le Géographe bavarois cite déjà les Bousanes (*Busani*) et Constantin les Loutchanes (Λενζενίνοι), s'il est permis naturellement d'appliquer le nom cité par Constantin aux habitants de Luck [1]. Cette interprétation n'en exclut pas une autre, selon laquelle les Doulèbes se seraient retirés, après l'attaque des Awars, au sud de la Russie Blanche, comme semblent l'attester les traces de colonies de Doulèbes qu'on relève dans le gouvernement de Minsk. Ils ne s'y sont pas sans doute retirés en totalité. Ils n'ont pas été non plus transférés dans un autre pays, en même temps que les Volyniens, par le khakan des Awars Baïan (les Doulèbes en Bohême, les Volyniens sur l'île Volin), comme le prétend M. Peisker [2].

Les Drévlianes.

Cette tribu habitait, ainsi que l'atteste son nom, dérivé de *drěvo* « bois », dans les vastes forêts qui s'étendaient vers le sud du Pripet, à savoir à en juger par diverses indications postérieures des chroniques, entre Goryn', Sluč et Teterev; au delà se trouvait le pays des Polianes. Leur centre principal était la ville d'Iskorostěn' sur la rivière Už, au sud d'Ovruč. Vivant dans les forêts reculées, cette tribu n'atteignait pas un haut degré de culture; c'est ce qu'a permis de constater le contenu de plusieurs cimetières des Drévlianes découverts par S. Hamčenko et par Vl. Antonovič.

Les Polianes.

Par rapport aux Drévlianes, la tribu voisine des Polianes se trouvait à un degré supérieur de civilisation, et cela parce que, dans la région qu'elle occupait, les courants de la culture scandinave et de la culture byzantine circulaient depuis longtemps. Le pays des Polianes s'étendait sur le Dniéper, au sud de Teterev, au delà de la rivière Ros' [3], en

[1] Il y a à cela des difficultés phonétiques (*ę* > *u*). Il faudrait supposer une forme plus ancienne *Lęčan-*.

[2] Šachmatov, Къ вопросу..., 19; Peisker, *Expansion* . . ., p. 437.

[3] A l'époque des Annales, les Polianes avaient été déjà chassés de cette zone méridionale, par les attaques des nomades, au nord de la Ros', et le pays entre la Stugna et la Ros' était, au Xe siècle, dangereux à habiter. De l'époque de ces attaques datent aussi les remparts défensifs qui y ont été construits, notamment le « Rempart des serpents » de Tripolje à Skvira.

terrain découvert, dans « les champs » (de là leur nom de Polianes). Leur centre était la très vieille ville de Kiev; il n'est même pas impossible que l'ancienne Μητρόπολις, dont parle Ptolémée, et Danparstadir des traditions des Gots aient été à l'endroit où s'est élevé plus tard Kiev slave [1]. Le rôle important qu'a joué Kiev dans l'histoire russe ne date, on le sait, que du moment où les Russes scandinaves s'en sont emparés, sous Oleg, en 882 (*Chronique* de Kiev), et où ils ont commencé à y organiser leur premier empire russe, après avoir rattaché au territoire des Polianes les Radimitches, les Sévériens et les Drévlianes. C'est à partir de ce moment que Kiev est devenu « la mère des villes russes » et s'est développé à un point tel qu'il offrait, dès le début du XI[e] siècle, quantité d'églises, de portes, de marchés et une multitude d'habitants [2]. C'est à Kiev, en même temps qu'au pays des Polianes, qu'était appliquée alors l'appellation de « terre russe » au sens le plus étroit [3]. Dans un sens plus large, à l'époque des premières chroniques (XI[e] siècle), on entendait par là l'ensemble de tous les Slaves orientaux [4].

Les Oulitches (Ouglitches) et les Tivertses.

Ces deux tribus de l'extrême Sud ont une existence assez énigmatique: cela ressort, pour les Oulitches, tantôt du fait que leur nom même n'est pas certain, noté qu'il est dans les diverses chroniques de façons différentes (*Uliči, Ulučі, Ulici, Ulutiči, Ugliči, Lutiči, Suliči,* dont il faut rapprocher les *Unlizi* du géographe bavarois et les Οὐλτῖνοι de Constantin Porphyrogénète), — tantôt de ce que l'aire de leur habitat est, elle aussi, définie de manière variable. Leur disparition même, enfin, pose un troisième problème, difficile à résoudre.

Suivant la *Chronique* (version laurentine) les deux tribus résidaient sur le Dniester; suivant la même *Chronique* (version ipatienne), elles résidaient le long du Bug et du Dniéper, et de là s'étendaient jusqu'à la mer et jusqu'au Danube; suivant les annales de Nikon (en 914) et celles de Novgorod (en 922), elles se trouvaient originellement sur le Dniéper et étaient passées de là entre le Bug et le Dniester. C'est cette dernière tradition qui semble correspondre le plus à la vérité. Les

[1] Ptolémée, III, 5, 14, et plus haut, p. 194.
[2] Voir Adam Brem., II, 19; Gallus I, 7; Thietmar VIII, 16 (IX, 32).
[3] Voir *Chronique,* Lavr., année 882; Hruševskyj, Кіев. Русь, I, 227.
[4] Voir plus haut, pp. 205, 207.

Oulitches et les Tivertses étaient des tribus slaves ayant sans doute avancé le long du Dniéper et du Bug, aussi loin que possible vers le Sud. Il est vraisemblable que, dès les temps anciens, les marchands slaves arrivaient en suivant le Bug et le Dniéper jusqu'aux colonies grecques, et que certaine colonisation les y suivait lentement, pas à pas. Après le départ des Awars, surtout quand il régna une paix relative dans ces régions, c'est-à-dire pendant deux ou trois siècles, les Slaves ont dû pousser dans une mesure considérable au sud de la rivière Ros', jusqu'à même atteindre la mer. Ces Slaves n'étaient autres que les Oulitches et les Tivertses. Mais, avant même l'époque de la *Chronique,* un nouveau changement s'est produit: les Hongrois sont venus au milieu du IX^e siècle, et leurs attaques ne sont pas restées sans influence sur les colonies slaves (nous savons par Ibn Rosteh qu'ils les attaquaient et livraient en esclavage)[1]; en 915, les Pétchénègues ont à leur tour fait leur apparition, et, depuis ce temps là, les attaques des nomades asiatiques contre les marches slaves du Sud sont devenues si fortes que les Slaves ont dû soit faire retraite vers le Nord, au delà de la Sula et de la Ros', soit reculer, sous la pression de l'ennemi, vers l'Occident. Ainsi s'explique vraisemblablement l'indication de l'auteur de la *Chronique,* suivant laquelle les Oulitches et les Tivertses ont quitté leur ancienne résidence du Dniéper, venant entre le Bug et le Dniester. Telle est apparemment la seule interprétation naturelle de la divergence des indications relatives à leur résidence. Toutes autres interprétations me semblent inexactes, et notamment celles qui cherchent à déterminer cette résidence d'après les noms, en opérant souvent avec les formes diverses de ceux-ci comme avec autant de tribus différentes: Ouglitches, Oulitches, Loutitches et Soulitches[2].

A l'époque de la *Chronique,* les Oulitches étaient donc sur le Bug et sur le Dniester. La mention des annales de Nikon, suivant laquelle Pereséčen (Pereséčina d'aujourd'hui, près de Kišinev, en Bessarabie) aurait été la ville des Oulitches, ville prise en 914 par Igor[3], s'accorde avec ce fait. Les Tivertses (les Τεβερβιάνοι de Constantin?) étaient les voisins des Oulitches. Cependant leur domaine ne se laisse pas exactement déterminer, faute de directives certaines; les indications topographiques données par Barsov ne sont point suffisantes.

[1] Voir p. 184.
[2] Voir par exemple Barsov, Очерки, 98; Hruševśkyj, Кіев. Русь, I, 231, etc.
[3] Nadeždin, Записки общ. ист. и древн., Одесса, I, 235.

Les Oulitches et les Tivertses ne sont pas restés d'ailleurs dans les nouveaux habitats. Les attaques répétées des nomades, et surtout la pression constante des Pétchénègues, des Polovtses et des Turcs, au cours des XI^e^ et XII^e^ siècles, ont chassé l'élément slave des bassins du Bug et du Dniester, et elles l'ont contraint à se retirer en partie vers l'Ouest, dans les Carpathes. Il est absolument invraisemblable que les Oulitches aient succombé et disparu dans les attaques des nomades, étant donné que, suivant le témoignage du Géographe bavarois, ils formaient une tribu nombreuse et forte, pourvue de plusieurs villes fortifiées[1]. Il est donc légitime de se rallier à l'hypothèse de plusieurs historiens russes, suivant laquelle les Oulitches et les Tivertses se seraient retirés dans les Carpathes. Ce sont eux sans doute qui ont amorcé l'occupation de la Transylvanie et de la Hongrie septentrionale par l'élément russe. On trouve encore aujourd'hui, dans la nomenclature géographique de régions hongroises ou roumaines, maintes traces de cette occupation[2].

Par contre, l'hypothèse qui considère la Russie subcarpathique d'aujourd'hui et la Russie, aujourd'hui disparue, de Transylvanie comme des habitats primitifs des Russes, et où ils se seraient trouvés depuis l'époque la plus reculée[3], ne repose sur aucun fondement et manque de toute confirmation tant dans l'histoire ancienne que dans l'analyse philologique des noms de lieux et dans les trouvailles archéologiques. Les Russes, partis de la région du Pripet et du Dniéper moyen, n'ont pu parvenir dans les Carpathes qu'après le départ des anciens éléments thraces et gaulois ou des immigrés germaniques, et par conséquent aussi après le départ des éléments Slaves du Sud vers le Danube. Ce n'est qu'alors qu'ils ont pu avoir devant eux la route libre et pénétrer, à la suite de ceux-ci, dans les montagnes et, à travers les montagnes, en Hongrie. A partir du VI^e^ siècle, on peut supposer que l'attaque aware en Volynie a causé un grand mouvement dans les montagnes, suivi d'une nouvelle expansion; on peut admettre que les Hongrois ont amené avec eux quelques éléments russes, conformément à la

[1] « Unlizi populus multus civitates CCCXVIII » (Šafařík, *Slovanské starožitnosti*, II, p. 712).

[2] Il s'agit de quantité de noms slaves soit de forme russe, soit pourvus de l'épithète «russe», en roumain *Rus-*, en hongrois *Orosz-*. On les trouve dans Iv. Filevič, Угорская Русь (Варшава, 1894) et Очеркъ карпатской территоріи (Ж. М. Н. П., 1895, IV-V).

[3] Voir plus haut, p. 169.

tradition conservée chez le notaire anonyme du roi Béla[1], mais la masse des Russes n'est entrée dans les montagnes et à l'intérieur du pays qu'avec la retraite des éléments russes qui, aux Xe-XIIe siècles, n'avaient cessé de subir la pression des Pétchénègues et des Polovtses, c'est-à-dire avec la retraite des Oulitches et des Tivertses des chroniqueurs. Les Pétchénègues qui, en 915, ont apparu devant Kiev, avaient subjugué en 950 toute la Russie du Sud-Ouest jusqu'au Danube[2], et de là, au XIe siècle, ils faisaient des incursions au delà du Danube, au delà même des montagnes de Transylvanie. Les Slaves du Dniester ont certainement reculé devant eux, comme ceux du Dniéper, au delà de la Ros'.

Telle a été l'origine de la Russie subcardathique et aussi de l'ancienne Russie transylvaine, dont il reste maintes traces jusque dans la toponymie actuelle. Les premiers documents historiques concernant ces deux Russies ne datent que du XIIIe siècle, et c'est pourquoi les historiens hongrois, et notamment ces derniers temps M. Alex. Bonkáló, ont cru pouvoir affirmer que les Russes n'avaient été établis dans les Carpathes qu'après le XIIe siècle par leurs maîtres magyars soucieux de peupler la région-frontière, jusque là déserte, du territoire qu'ils dominaient[3]. J'ai établi que cette assertion est insoutenable: sans doute la colonisation qu'a en vue M. Alex. Bonkáló s'est-elle développée du XIIIe au XIXe siècle, mais la présence antérieure des Russes dans cette région-frontière et à l'intérieur de la Hongrie ne nous en est pas moins démontrée par une série de témoignages, comme, par exemple, par plusieurs dénominations magyares de localités slaves offrant encore une nasale ancienne qui avait déjà disparu en russe au Xe siècle *(Long-Lužany ; Lonka-Lug ; Munkács-Mukačevo ; Galambos-Holubice ; Domb-Dubová)*[4].

Les Sêvériens.

Les Sêvériens étaient la tribu slave fixée le plus à l'Est. Les Annales ne notent à leur sujet que ce qui suit: «Et d'autres se sont fixés sur la Desna, le Sejm et la Sula, et ils s'appelaient Sêver»[5]; mais

[1] *Anonymus not. regis Belae*, éd. Endlicher, X.

[2] Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, 8, 37.

[3] *Ungarische Jahrbücher*, I (1921), pp. 215 et suiv.

[4] Voir mon article dans le *Národopisný věstník československý*, XV (1922), pp. 23 et suiv.

[5] Ce nom est d'origine obscure.

ces habitats ainsi délimités n'étaient pas leurs habitats originels: ce n'étaient que ceux de l'époque du chroniqueur. Le sort des Sêvériens a été analogue à celui des tribus dont il vient d'être question. C'est au groupe des Sêvériens que se rattachaient probablement toutes les colonies slaves mentionnées, dès le VI^e siècle, sur le Donec et sur le Don et plus tard, dans les sources arabes des IX^e et X^e siècles, sur le Don, sur la Volga et dans les vallées du Caucase [1]. C'est à ce groupe qu'appartenait peut-être aussi la colonie slave de Tmutorokan', à l'embouchure de la Kuban' [2]. Mais à l'époque du chroniqueur, à la fin du XI^e siècle, toutes ces colonies slaves, à l'exception de celle de Tmutorokan', ont été soit comprimées, soit repoussées vers le Nord et vers l'Ouest par l'effet de la marche en avant de Turco-Tatars. C'est pourquoi le pays des Sêvériens se borne, à cette époque, aux bassins de la Desna, du Sejm et de la Sula, et l'histoire postérieure de la Russie nous apprend que, la Sula même ne les protégeant pas toujours suffisamment contre les attaques des Asiatiques, les Slaves construisaient leurs fortifications plus loin encore à l'intérieur, sur la Trubež, sur le Sejm, sur l'Oster.

Le Dniéper formait la frontière de l'Ouest en face des Polianes; au Nord la frontière des Radimitches passait, pour autant qu'on en peut juger par les différences de culture que révèlent les sépultures des deux tribus, entre les rivières Iput' et Snov et plus loin le long du Sejm. Il est difficile de dire où se trouvait la frontière des Viatitches: Šachmatov, se fondant sur l'analyse du parler de Rjazan', affirmait que la région de Rjazan' était encore celle des Sêvériens, mais cette thèse s'est heurtée à une forte opposition, notamment de la part de E. Budde [3]. Les principales places du pays des Sêvériens étaient: Ljubeč, Listven, Ropesk, Novgorod, Černigov et Perejaslav sur la Trubež. Par contre Brjansk, Mcensk et Vorobin étaient des villes des Viatitches.

[1] Les Sêvériens ne sont pas cités seulement par Constantin, au X^e siècle, sous le nom de Σερβίοι et dans la lettre de Joseph le Khazar sous le nom de *Savar, Sever,* mais probablement aussi par le Géographe bavarois (*Sebbirozi*) et ensuite par l'Anonyme de Ravenne (*patria suaricum* sur le Don); et même les Σαύαροι de Ptolémée s'en rapprochent beaucoup. Les Sêvériens ont probablement été dans ces régions orientales avant le VI^e siècle, où Prokopios cite les Slaves sur le Donec.

[2] Voir p. 209.

[3] Ж. М. Н. П., 1899, IX, pp. 163, 178.

Les Drégovitches.

D'après la version laurentine de la *Chronique*, les Drégovitches se sont fixés entre le Pripet et la Dvina: c'est là un vaste territoire dont la frontière n'est pas désignée nettement par la *Chronique*, mais, comme nous apprenons par le texte suivant que Polock sur la Dvina appartenait déjà aux Krivitches, il semble que les Drégovitches n'avaient pas encore atteint la Dvina à cette époque. Les eaux du Pripet formaient probablement leur frontière du Sud. A l'Est, ils semblent avoir traversé la Berezina, car on trouve nombre de sépultures de caractère drégovitche sur la Berezina, dans le district de Bobrujsk. En 1127, les villes de Drjutesk, Borysov, Izjaslav et Logožsk, d'après la chronique de cette année, étaient déjà des villes des Krivitches. A l'Ouest la situation est plus obscure encore: on s'emploierait vainement à tenter de la déterminer même à l'époque de la *Chronique*. Originellement les Drégovitches avaient leur siège près du Dniéper et du Pripet: on voit en effet par la toponymie du territoire de la Russie Blanche, dont les Drégovitches ont formé la population fondamentale, que l'élément lituanien pénétrait jadis profondément au delà de l'actuelle frontière russo-lituanienne, laquelle va de Dvinsk, par Vidzy, Svencany, Vilna, Grody, Dubiči, Druzgeniki, jusqu'à Avgustov dans l'ex-gouvernement de Suvalki. L'importance du rôle historique des Drégovitches a tenu précisément à ce qu'ils ont marché contre les Lituaniens pour avancer de la région du Pripet dans celle de la Dvina et du Niémen. Le résultat de cette marche est évident, mais il est impossible d'en déterminer l'étendue, tant à l'époque de la *Chronique* qu'à l'époque antérieure, d'après les documents que l'on possède jusqu'à ce jour; l'histoire, la philologie, l'archéologie sont pareillement impuissantes, à cet égard. Des enquêtes archéologiques ont pourtant établi que le Bug moyen et inférieur (le Bug occidental) était du domaine d'une autre tribu. Le Pripet, au sud, formait originellement la frontière, d'où les Drégovitches ne s'éloignèrent que plus tard sous la pression des Volyniens. Leurs places principales étaient Turov (dans le district de Mozyr) et Pinsk.

Le nom des Drégovitches est souvent rapporté à la racine *dreg-*, *drag-* «marécage» (cf. le nom russe de la *drygva*, *dregva*, *drjagva*, *dregovina*, plante poussant dans les marécages, et le lituanien *dregnes* «tiède»), mais la terminaison *-ič* (-itche) indique qu'il vaut mieux ex-

pliquer ce nom comme un patronymique dérivé du nom de personne Drag, Dragov [1].

Les Radimitches et les Viatitches.

L'auteur de la *Chronique* fixe les Radimitches sur la Sož et les Viatitches sur l'Oka. Ces deux indications, et notamment la seconde, ne sont qu'approximatives. Le bassin de l'Oka est grand, et nous savons qu'il y résidait des tribus finnoises, Muroma, Mordva et Merja. On ne saurait déterminer avec précision les frontières des Radimitches qu'à l'est, en face des Viatitches, où, d'après les noms de lieux aussi bien que d'après les fouilles archéologiques, la ligne de la frontière était celle du partage des eaux entre la rivière Snov et l'Iput', affluent de la Sož. A l'ouest, ce sont probablement le Dniéper et la Berezina qui séparaient les Radimitches des Drégovitches; au nord, le cours supérieur de la Sož appartenait déjà aux Krivitches, et au nord-est la place de Kozelsk sur la Žizdra figure, en 1154, comme étant du domaine des Viatitches. La *Chronique* ne donne que peu de renseignements sur les Radimitches; elle ne leur attribue pas non plus de grande ville fortifiée. On peut en déduire qu'ils ne constituaient qu'une tribu peu nombreuse et faible, dépourvue d'indépendance. Aussi ont-ils accepté sans révolte la domination de Kiev: dès 885, ils payaient un tribut à Kiev comme auparavant ils en avaient payé un aux Khazars.

Le pays des Viatitches allait à l'ouest jusqu'à la ligne de partage des eaux entre la Žizdra et les affluents de gauche de la Desna, mais la portion centrale de la tribu se trouvait sur l'Oka, jusqu'à Kolomna, dans les gouvernements actuels de Kaluga et de Tula et, en partie, dans celui de Moscou; V. Gorodcov, d'après l'archéologie, croit même pouvoir rattacher le gouvernement de Rjazan' au domaine des Viatitches, mais les résultats des études entreprises sur les parlers anciens de la région de Rjazan' sont jusqu'à ce jour fort divergents [2] (comme aussi bien au sud, dans le gouvernement d'Orel). Il est impossible de déterminer la limite du domaine des Viatitches et de celui des Sêvériens. D'ailleurs, les colonies des Viatitches se trouvaient là, au sud comme

[1] Cf. de même les Drougouvitches de Salonique (voir plus haut, p. 106) et la commune de *Drogavizi, Draguviz(i),* chez les Polabes.

[2] Quant à la divergence des vues de MM. Šachmatov et Budde, voir plus haut, p. 220.

au nord, de l'autre côté de l'Oka, mêlées à celles des Krivitches et des Sévériens, sur un sol habité originellement par une race étrangère, la race finnoise.

L'auteur de la *Chronique*, en expliquant, à juste raison, les noms de Radimitches et de Viatitches comme des patronymiques désignant la postérité de Radim et de Viatko, fait suivre son explication d'une légende suivant laquelle Radim et Viatko seraient deux frères venus du pays des Liakhs (Lekhs), c'est-à-dire de Pologne, avec leur peuple entier pour s'établir d'un seul coup sur la Sož et l'Oka[1]. Cette légende a-t-elle quelque exactitude? Les Radimitches et les Viatitches étaient-ils en effet d'origine polonaise?

Sans doute, de manière toute théorique, est-il facile de se figurer, qu'au cours du grand mouvement d'expansion des Slaves, tel que nous le voyons aux Ve, VIe et VIIe siècles, une ou deux tribus aient pu se détacher de l'habitat surpeuplé des Slaves de l'Ouest (peut-être aussi sous la poussée des Gots ou des Awars) et pénétrer, à travers la zone des tribus russes, plus loin vers l'Orient, jusqu'entre les tribus slaves le plus à l'Est et les Finnois. Il ne s'agirait que de trouver, en dehors de la légende rapportée par la *Chronique*, quelques documents confirmant cette éventualité: la légende toute seule offre visiblement trop de fictions analogiques pour qu'on puisse s'y fier et l'adopter sans réserve; de fait l'histoire ne lui apporte aucun appui. Il est vrai que, du point de vue philologique, toute la région des anciens Radimitches, ainsi que celle des Drégovitches voisins, se rattache aujourd'hui à l'aire des parlers blancs-russes, lesquels ont des affinités importantes avec le polonais; mais il n'en est pas de même de la région des Viatitches qui fait partie de la Grande-Russie et n'accuse avec le polonais que des rapports bien plus faibles. Si donc, pour les Radimitches, la tradition de la *Chronique* trouve quelque appui dans le témoignage de la langue, cet appui, pour les Viatitches, est beaucoup moindre. Peut-être l'auteur de la *Chronique* n'a-t-il joint les Viatitches aux Radimitches que par une erreur que le voisinage des deux tribus suffirait à expliquer: il

[1] Voir la version laurentine de la *Chronique*, IX, trad. Leger: «Les Radimitches et Viatitches viennent des Lekhs; car il y avait deux frères dans le pays des Lekhs: Radim et Viatko». En 984, on lit de nouveau à propos des Radimitches: «Or, les Radimitches qui étaient de la race des Lekhs s'étaient établis dans ces contrées, et ils paient tribut aux Russes». Sur les Liakhs (Lekhs) voir plus haut, p. 164.

est d'ailleurs frappant à cet égard qu'en un autre passage, où il est notablement plus précis, il ne parle expressément que de l'origine «lekhe» des Radimitches. Du reste, la formule «les Radimitches et les Viatitches viennent de chez les Lekhs» ne doit point signifier qu'ils étaient venus de Pologne, ni même que leurs tribus étaient proprement polonaises, mais seulement qu'ils étaient venus de la région des confins polonais. Il semble, en effet, que les ancêtres des Radimitches, aussi bien que ceux des Drégovitches, aient eu leur place, originellement, dans la patrie primitive des Slaves, à côté des Polonais et sous leur influence, formant peut-être comme un élément de transition entre ceux-ci et les purs Russes; de là, ils auraient gagné vers l'Est et se seraient enfoncés comme un coin entre les tribus russes du Nord et celles du Sud; mais, dans ce cas, le rattachement des Viatitches à ce bloc continue à poser un problème.

On ne sait d'ailleurs quand ce coin s'est formé, ni quand ces tribus se sont déplacées vers l'Est. On place généralement l'arrivée des Viatitches, pour des raisons à la fois archéologiques et philologiques, à une époque assez postérieure, à savoir au X^e^ siècle et même au XI^e^. Leur arrivée, cependant, est mentionnée dans la partie la plus ancienne de la *Chronique* comme une vieille tradition, et non pas comme un événement qui ne se serait produit qu'à l'époque du chroniqueur. Je n'hésiterais pas à admettre que cette arrivée est d'une date très antérieure et qu'elle doit être mise en rapport avec le mouvement provoqué parmi les Slaves du Dniéper par l'attaque des Awars et même par celle des Gots. C'est à l'archéologie de décider quelque jour à partir de quand est attestée la présence de l'élément slave sur la Soż et sur l'Oka; l'état actuel des recherches n'autorise encore aucune décision à cet égard.

Les Slaves novgorodiens.

La *Chronique* rapporte que les Slaves novgorodiens se sont fixés sur le lac Ilmen, qu'ils y ont bâti Novgorod et qu'ils se trouvaient déjà là avant l'arrivée[1] des Russes scandinaves sous Rurik (conformément à la tradition, en 862, mais en réalité plus tôt). Nous ne savons

[1] Voir les mentions relatives aux années 859, 862. Ces mentions attestent aussi que l'Izborsk des Krivitches existait déjà avant l'arrivée des Russes. Pour Novgorod dans l'histoire scandinave, voir plus haut, p. 203.

rien de leur arrivée (mais je la placerais volontiers longtemps avant le IXe siècle)[1]. Nous ne savons pas non plus pourquoi cette colonie de l'Ilmen a spécialement conservé le nom de Slaves, ni quels étaient ses rapports avec les lieux où ce nom de tribu est originellement apparu.

Les Slaves, à leur arrivée, trouvèrent une région habitée par des Finnois, à savoir par la tribu des Tchoudes. Leur installation avantageuse sur l'Ilmen, assurant la possession de l'extrémité septentrionale de la route du Dniéper, a beaucoup contribué au développement rapide et à la prospérité de leur colonie. Les Slaves de cette région ont commencé à s'étendre à l'Ouest vers la rivière Luga, au Nord vers le lac Ladoga et à l'Est vers la Msta, mais, comme la résistance des Finnois était là probablement assez forte, leur expansion s'est orientée bientôt vers les régions au delà de la Volga, où les éléments finnois étaient plus rares et leur résistance plus faible. Dès le Xe siècle, on voit ces Slaves jusqu'à Běloozero où s'était trouvée auparavant la *Ves* finlandaise; et au XIe siècle, ainsi qu'au cours des siècles suivants, les deux courants de la colonisation novgorodienne et en même temps de la colonisation des Krivitches progressent parallèlement sur la Mologa, sur la Tverca, sur la Šeksna, sur la Suchona, sur la Kostroma et le long de la Volga, jusqu'au cours inférieur de l'Oka.

Il serait présentement difficile de déterminer où étaient, dans ces contrées reculées, les colonies novgorodiennes, d'une part, et, d'autre part, celles des Krivitches ou des Viatitches. Les opinions des historiens et des philologues russes sont fort divergentes quant à l'origine des Slaves des régions de Jaroslav, de Suzdal', de Rostov ou même de Moscou, sans parler de régions plus reculées encore.

Les Krivitches et les Polotchanes.

Les Krivitches sont mentionnés, avant la *Chronique*, par l'empereur Constantin (Κριβιτζοί, Κριβιταινοί)[2]; mais, seule, la *Chronique* détermine leur résidence, « sur la haute Volga, sur la haute Dvina et sur le haut Dniéper »; elle ajoute que ceux des Krivitches qui résidaient sur la petite rivière Polota, affluent de la Dvina, formaient une tribu indépendante qu'on appelait les Polotchanes[3].

[1] Voir plus haut, p. 208.

[2] *De adm. imp.*, 9.

[3] La *Chronique* indique, à l'année 862, que les Polotchanes étaient des descendants des Krivitches.

Les Krivitches occupaient le territoire compris entre le pays des Drégovitches, celui des Radimitches, celui des Viatitches et celui des Slaves novgorodiens, le domaine de ces derniers n'étant probablement d'ailleurs, comme tout semble l'indiquer, qu'une colonie des Krivitches sur l'Ilmen, pareille à celle des Polotchanes sur la Dvina. Les limites de ce territoire ressortent donc de celles des territoires environnants, lesquelles ont été déterminées précédemment; Barsov les précise encore du reste par l'énumération détaillée des noms de lieux gardant la trace du nom des Krivitches sur un territoire originellement étranger (*Krivičі, Krevo, Krivsk, Krivci, Krivec, Krivče, Krivskaja, Krivcovskaja, Krivcov, Krivik, Kriveny,* etc.). La présence des Krivitches est ainsi attestée du Dniéper jusque sur le cours supérieur de l'Ugra, jusqu'à la Sož, la Desna, la Moskva et la Kljazma, jusqu'aux pays de Suzdal' et de Vladimir[1]. Nous savons de plus, par les chroniques du XII[e] siècle, que les places d'Izjaslav, de Borisov, de Logožsk et de Mstislavl sur la Sož appartenaient aux Krivitches, ce qui semble définir la ligne frontière du Sud, bien que quelques noms de lieux krivitches se trouvent encore au delà de cette ligne, jusqu'au cours supérieur du Don. Il a été déjà question des colonies de l'Est mêlées aux colonies homogènes des Novgorodiens; au Nord, c'étaient les hauteurs du Valdaj qui séparaient probablement les Krivitches des Novgorodiens; à l'Ouest, leur territoire allait jusqu'au delà de la rivière Velika et du lac Čud, sur lequel, dès le IX[e] siècle, s'élevait la place forte des Krivitches, Izborsk (non loin du futur Pskov), plus tard rattaché à Novgorod. Les Krivitches ont traversé aussi la Dvina (les noms de lieux qui les rappellent vont jusqu'au bassin du Niémen); et il est du premier intérêt de constater que leur nom s'est conservé jusqu'à nos jours sur ces confins occidentaux dans la langue des Lettons, où les Russes sont encore appelés *Kreews* et le pays russe *Kreewu zeme.*

L'autre centre des Krivitches (Polotchanes) était *Polock* sur la Dvina, mais le centre principal et le plus important de toute la tribu a toujours été *Smolensk* sur le Dniéper, bâti au carrefour même des anciennes voies commerciales[2]. C'est là que les fouilles de Vl. Sizov dans les sépultures de Gnězdovo, aux environs du Smolensk actuel,

[1] Barsov, Очерки.... pp. 174 et suiv.

[2] Voir plus haut, p. 170.

nous ont permis d'avoir une idée de la culture mi-slave, mi-scandinave qui a dû être celle des Krivitches dans cette région, au X^e siècle[1].

* * *

Tel est le tableau des éléments russes, telle est la carte ethnographique de l'Europe orientale à la fin du I^er millénaire de l'ère chrétienne.

Qu'étaient ces tribus russes dont parlent la *Chronique* et Constantin? Etaient-ce des unités ethniques tribales, ou bien des unités politiques régionales? C'est là une question qui a préoccupé plusieurs historiens russes. Il me paraît qu'à cet égard tout point de vue exclusif, toute solution unilatérale ne sauraient qu'être inexacts. La formation et la reconnaissance des diverses tribus ont procédé d'influences diverses, à savoir: tantôt celle d'une tradition de race et d'alliance entre familles parentes, tantôt celle d'un parler commun [2] ou de coutumes et de formes sociales et culturelles communes, parfois aussi celle de facteurs politiques et géographiques (origine du gouvernement des chefs et des centres administratifs, caractère du territoire). Il est hors de doute cependant que la plupart des tribus apparaissaient d'abord comme des unités ethniques, car l'auteur de la *Chronique,* après avoir énuméré les Polianes, les Drévlianes, les Slaves novgorodiens, les Radimitches, les Sévériens, les Croates, les Doulèbes, les Oulitches et les Tivertses, ajoute expressément: «Ils avaient *chacun* leurs coutumes, les lois de leurs ancêtres, leurs traditions et leurs mœurs [3]». Les noms patronymiques attestent aussi les notions d'origine et de lien de famille, et je ne crois pas que le sentiment de parenté ait été aussi effacé même à l'époque de la *Chronique* que M. Barsov le suppose. Il n'est pas moins sûr, d'autre part, que des facteurs non ethnographiques ont aussi influé sur la formation des diverses unités tribales. Il est tels passages dans la *Chronique* où l'auteur fait ressortir avec assez de force les points de vue politique et géo-

[1] Voir Vl. Sizov, Матеріалы по археол. Россіи, XXVIII, Спб., 1902 (Курганы Смоленской губ.) et A. Spicyn, Изв. арх. Ком., XV, 6.

[2] Il est certain que des différences dialectales existaient déjà dans le russe des X^e et XI^e siècles, mais on discute toujours sur le point de savoir quels étaient les traits caractéristiques par lesquels les diverses tribus se distinguaient linguistiquement l'une de l'autre. Notamment les rapports du dialecte des Polianes avec d'autres dialectes ont soulevé de nombreux conflits dans la philologie russe, et en particulier le conflit relatif à la question de la Grande et de la Petite Russie.

[3] *Chronique dite de Nestor,* trad. Leger, p. 9.

graphique. La tribu était un tout politique gouverné par un prince sur l'étendue d'un territoire déterminé. Mais ce seul point de vue n'est pourtant pas décisif, et il n'exclut pas celui d'une unité ethnique issue de liens de parenté anciens.

Aussi bien, si, dès l'époque antérieure à la *Chronique,* l'on trouve déjà à l'origine de la nation russe, une base géographique et politique à côté de la base d'une langue et d'une culture communes, voit-on par la suite que la première de ces bases devient de plus en plus forte, tandis que la seconde disparaît. On voit disparaître les anciennes unités tribales et ethniques pour céder la place à des unités nouvelles déterminées seulement par des facteurs politiques et économiques agissant dans une certaine aire géographique, ou, comme les historiens russes l'ont noté, à la vieille vie en groupes ethniques se substitue la *vie régionale,* et les anciennes tribus sont remplacées par des unités régionales, réunies en des groupements plus ou moins grands et gouvernées par des princes de la dynastie de Rurik et de sa compagnie (*družina*). On voit s'effacer les vieux noms des tribus et apparaître des titres de régions dérivés des noms des villes en constituant les centres [1] : pays (ou principautés) de Kiev, de Černigov, de Smolensk, de Perejaslav, de Rostov, de Suzdal', de Rjazan', de Murom, de Polock, de Pinsk, de Turov, de Volyn', de Halič. Chacune de ces villes était comme le foyer du commerce et de l'industrie de la région, le centre du culte religieux et la capitale administrative du gouvernement du prince, avec la garnison de sa compagnie qui protégeait la population de la ville et des environs en s'appuyant sur des fortifications robustes munies de palissades (les récentes fouilles faites à Bělgorodka, près de Kiev, nous en laissent apercevoir l'excellente construction). Conquérir la ville centrale, c'était s'assurer la domination du pays entier; et l'on sait du reste, par la *Chronique,* qu'il a suffi aux Varègues, pour établir leur domination sur les Slaves, d'occuper les villes principales; c'est de ces villes qu'ils ont fait rayonner leur pouvoir.

[1] Les premières unités régionales ont pris naissance à la suite de la formation de petits centres commerciaux (dits *pogost*). Puis, l'intérêt s'étendant peu à peu à une région toujours plus grande, il apparut des églises avec de grands cimetières, des maisons communes et surtout des fortifications: les *pogosty* dont la situation était la plus avantageuse se transformèrent ainsi peu à peu en de grandes villes *(gorod),* qui s'attachaient et protégeaient une vaste région autour d'elles, avec une série de bourgs dépendants *(prigorod).*

Il est possible que ces nouvelles unités régionales soient restées en partie d'anciennes unités tribales, mais l'histoire russe des XIe et XIIe siècles nous montre, généralement, au contraire, que des portions de diverses tribus ont contribué à leur formation. Ainsi la région novgorodienne comprend des Slaves (*Slověne*) et des Krivitches; celle de Černigov, des Sêvériens, des Radimitches et des Viatitches; celle de Kiev, des Polianes, des Drévlianes et des Drégovitches; celle de Polock, d'autres Drégovitches et des Krivitches; celle de Smolensk, des Krivitches orientaux et des Radimitches; bref, les frontières ethniques des anciennes tribus ne se confondaient plus avec celles des nouvelles régions. La carte des régions a un aspect différent de la carte ancienne des tribus.

Une question, à cette égard, se pose encore: celle de savoir quelle était l'attitude des anciennes tribus vis-à-vis de la grande tripartition de la nation russe que l'on voit se dessiner à partir du XIIIe siècle. Il paraît évident que la division en trois groupes, le petit-russe (ou ukrainien), le blanc-russe et le grand-russe, ne saurait être entièrement rapportée à une époque postérieure, et qu'il en faut certainement chercher déjà les racines à une époque très ancienne.

Des recherches et des études nombreuses ont été faites sur l'origine de la tripartition linguistique du russe. Elles ont soulevé bien des discussions sur le point de savoir auquel des trois groupes appartenaient certaines tribus, ainsi celles des Sêvériens, des Viatitches et même des Slaves novgorodiens[1]. La question la plus litigieuse, en ce domaine, est celle de l'appartenance originelle des anciens Polianes, fondateurs de l'État russe, de la civilisation et de la littérature russes: étaient-ils Grands-Russes ou bien Petits-Russes[2]. La doctrine la plus récente à ce sujet est celle du regretté A. A. Šachmatov.

D'après ce savant, les tribus russes formaient, dès l'époque de la *Chronique,* trois groupes ou zones qui se distinguaient par leurs dialectes:

[1] Voir plus haut, pp. 220, 222.

[2] Il s'agit ici notamment de l'hypothèse de Pogodin. Celui-ci, ses prédécesseurs Sreznevskij et Lavrovskij et, récemment, A. Sobolevskij surtout se sont efforcés de prouver que la population petite-russe actuelle de Kiev était venue de Galicie après l'invasion tatare qui avait vidé le pays, donc aux XIVe et XVe siècles seulement. La population originelle de Kiev (les Polianes), suivant Sobolevskij et Pogodin, était grand-russe et s'était retirée, devant l'invasion des Tatars, vers le nord. Voir Krymskij, Кіевская Старина, 1904; Kolessa, Зап. Тов. Шевченка, 39, 16; Hruševskyj, Ист. Кіевской Руси, I, p. 235.

1°) le groupe des Russes septentrionaux avec les Slaves novgorodiens et les Krivitches; — 2°) le groupe des Russes centraux avec les Drégovitches, les Radimitches, les Viatitches, les Sêvériens; — 3°) le groupe des Russes méridionaux avec les Sêvériens, les Polianes, les Drévlianes, les Volyniens, les Oulitches, les Tivertses et les Croates. La zone des Russes méridionaux a donné naissance à la Petite-Russie; la zone septentrionale, à la Grande-Russie; et la zone centrale s'est divisée de telle sorte que la partie orientale, celle des Viatitches, en a été rattachée, sous l'influence du nouveau centre de Moscou, à la Grande-Russie, tandis que la partie occidentale, celle des Drégovitches et des Radimitches, devenait la Russie Blanche[1].

Il va de soi que cette dernière interprétation de l'éminent philologue et historien russe ne saurait être tenue pour définitive; plus d'un détail y est contestable. Mais il faut reconnaître que l'archéologie russe aboutit, suivant les déductions de A. Spicyn, à des conclusions analogues, car elle établit aussi trois zones groupant pareillement les mêmes tribus d'après leur communauté de culture[2].

A résumer ce qui vient d'être exposé, nous pouvons nous figurer comme suit le développement le plus ancien de la nation russe. Après la tripartition de la masse slave primitive en trois groupes, celui de l'Ouest, celui du Sud et celui de l'Est, il a commencé à apparaître dans ce dernier groupe, qui résidait depuis longtemps dans les bassins du Pripet et du Dniéper moyen, une différenciation nouvelle en deux groupes dialectaux: l'un septentrional et l'autre méridional, tous deux voisins, le premier s'étendant au Nord, au Nord-Est, sur le cours supérieur du Dniéper, de l'Ilmen et du Volga, le second s'étendant au Sud-Est, vers le Don, et au Sud vers la Mer Noire. Il semble que plus tard une partie des Slaves de l'Est, dont le parler s'était développé à la frontière polonaise et sous l'influence de la langue polonaise, s'est intercalée entre les deux groupes, les séparant et constituant entre eux une zone centrale: ce sont surtout les tribus des Drégovitches et des Radimitches. De cette zone centrale est issue par la suite la Russie Blanche; les Slaves novgorodiens et les Krivitches de la zone septen-

[1] A. A. Šachmatov, Къ вопросу объ образованіи русскихъ нарѣчій и народностей, pp. 11-15, Спб., 1899. Voir aussi les chapitres IV-V de son nouveau travail, Древнѣйшія судьбы русскаго племени (Спб., 1919); l'auteur y classe les Sêvériens parmi les tribus méridionales.

[2] A. Spicyn, Разселеніе древнерусск. племенъ по арх. даннымъ (Ж. М. Н. П., 1899, VIII).

trionale, en se rattachant des parties de la zone centrale, ont posé les fondements de la Grande-Russie; les tribus de la zone méridionale ont assuré la formation de la Petite-Russie.

A ces divergences dialectales des parlers se sont ajoutés plus tard d'autres facteurs encore qui fortifiaient la division de la masse russe en trois parties: croisements d'un côté avec les éléments lituaniens et de l'autre avec les éléments finnois ou turco-tatars; puis influences de milieux différents suivant les conditions du Nord et du Sud; influence des grandes formations politiques nouvelles de l'État de Kiev et de celui de Moscou; enfin invasion tatare et dislocations intervenant de ce fait dans la zone méridionale et dans la zone centrale; mais ces considérations nous amènent déjà à l'époque historique, et celle-ci n'entre pas dans le cadre de ce livre. Cependant il est certain qu'aucun de ces facteurs n'a été assez fort pour briser définitivement l'unité originelle du peuple russe. La Blanche, la Grande et la Petite-Russie sont restées et restent jusqu'à nos jours des parties d'une seule nation, et c'est à tort qu'on exclut de cette unité le peuple ukrainien en allant jusqu'à affirmer qu'il n'est pas d'origine russe.

La différenciation entre la Grande et la Petite-Russie est sans doute assez avancée aujourd'hui, et l'on ne s'étonne pas que l'Ukraine réclame pour sa langue et pour son peuple la reconnaissance de droits égaux à ceux de la langue et du peuple de la Grande-Russie. Et pourtant, cette évolution, qu'ont surtout favorisée les ambitions politiques, n'est pas encore allée assez loin pour briser l'unité réelle de la nation russe; elle n'empêche pas que les trois groupes qui constituent celle-ci ne demeurent unis entre eux d'un lien ferme par rapport aux autres peuples slaves. Les trois grands dialectes russes diffèrent moins l'un de l'autre jusqu'à ce jour que ne diffèrent entre eux des parlers allemands ou français, comme le dit, à juste raison, A. Meillet, l'éminent spécialiste de la linguistique slave[1]; et la Russie Blanche, l'Ukraine et la Grande-Russie, même si chacune d'elles réussissait à acquérir son indépendance politique, ne peuvent que demeurer les parties d'une seule nation et, Dieu le veuille, d'un seul État russe composé d'éléments libres et fraternellement unis.

[1] *Le monde slave*, I (1917). p. 408.

APPENDICE

L'autochtonisme des Slaves.[1]

On a vu ci-dessus, à plusieurs reprises, qu'il s'est produit, au cours des recherches sur l'antiquité slave, certaines théories suivant lesquelles les Slaves ne se seraient pas établis dans leur habitat historique dans les premiers siècles de notre ère seulement, mais à une époque bien antérieure et des plus reculées. Ces théories sont ordinairement dites « autochtonistes », du fait qu'elles ont pour base l'autochtonisme, c'est-à-dire l'existence ancienne des Slaves dans presque toute l'Europe centrale et dans une grande partie de l'Europe méridionale, y comprises l'Italie et la péninsule balkanique. Quelques-uns de leurs partisans même n'ont pas hésité à étendre l'aire de leur résidence primitive jusqu'en Bretagne, dans les Pyrénées, en Grèce et en Asie Mineure. Plusieurs ont défendu en son ensemble ce large tableau de l'expansion slave à l'époque la plus ancienne, mais la plupart, cependant, se sont simplement attachés à établir l'autochtonisme des Slaves dans des régions déterminées, le plus souvent en Hongrie, dans les Balkans ou en Germanie. C'est ainsi que les théories autochtonistes ont eu leurs défenseurs chez les Slaves du Sud, chez les Tchèques et chez les Polonais. Les savants des autres pays n'en sont cependant pas indemnes, voire les Allemands, malgré l'opposition de la majorité d'entre eux.

Ces théories ont une histoire qui remonte à plus d'un millier d'années et se poursuit opiniâtrement jusqu'à ce jour. Dès le VIII^e^ siècle, quelques chroniqueurs slaves et non-slaves — ordinairement des moines

[1] Voir les détails sur ces théories dans *Slov. star.*, I, p. 35, II, p. 71, et III, p. 32.

— avaient essayé de rendre le passé des Slaves comme plus large et plus glorieux en le rattachant étroitement à celui des peuples de l'antiquité. C'était là le premier pas vers l'autochtonisme. C'est d'abord des Vandales et des Gots de Germanie que furent rapprochés les anciens Polonais: on invoquait que les Polonais étaient établis précisément dans la région qu'avant le Ier siècle de l'ère chrétienne les Vandales remplissaient du bruit de leur nom; on alléguait surtout la ressemblance de ce nom avec celui de « Vendes » (cf. *Vita Sancti Marini,* VIII; *Annales alamaniques*, anuée 798; Adam de Brême, II, 18; Helmold, I, 2); de là aussi l'ancienne appellation de la Vistule: « Vandalicus amnis »[1].

C'est ensuite aux Gots que le clergé yougoslave et polonais rapportait l'origine des Slaves (voir l'épitaphe du prince Boleslav, du commencement du XIe siècle, puis le début de la chronique de Kadłubek et de Długosz, les annales du prêtre de Dukla et de Thomas de Spalato)[2]. De même, les anciens Illyriens ou Pannoniens, chez les Yougoslaves, étaient identifiés avec les Slaves, comme nous l'ont déjà montré les sources précitées, notamment le début de la *Chronique* de Kiev[3].

A ces peuples vinrent bientôt, peu à peu, s'en ajouter d'autres[4]. C'est ainsi que nous voyons s'esquisser, au XVIIIe siècle, une vaste identification, fondée sur l'hypothèse que les ancêtres des Slaves seraient apparus, au début de l'ère chrétienne ou même à une époque beaucoup plus reculée, non seulement sur l'Oder, sur l'Elbe, sur le Danube moyen et inférieur, mais aussi dans les Balkans. La correspondance des noms de *Vende, Vénète* avec ceux des anciens Énètes d'Hérodote, des Vénètes d'Homère et de César[5] allait jusqu'à faire étendre l'habitat primitif des Slaves jusqu'en Italie, en Asie Mineure, aux bords du lac de Constance et en Gaule, de sorte qu'aux XVIIIe et XIXe siècles

[1] Voir *Slov. star.*, I, p. 45, et III, p. 34. Dès le XVIe siècle, Alb. Krantz écrivait un grand ouvrage intitulé *Wandalia* (Coloniae, 1519) pour défendre cette théorie, et une série d'historiens des siècles ultérieurs devaient le suivre dans cette voie.

[2] Voir *Mon. Pol. hist.*, I, 320; *Chron. presb. Diocl.*, ch. I; Thomas, *Hist. Sal.*, VII. etc; cf. *Slov. star.*, II, p. 177.

[3] Voir plus haut, p. 2.

[4] *Slov. star.*, I, p. 52.

[5] Voir les Ἐνετοί en Italie, chez Hérodote (I, 196), les Οὐένετοι, chez Polybe (II, 17, 5), les Ἐνετοί en Paphlagonie (*Iliade*, II, 852), les *Veneti* dans la Gaule armoricaine, chez César (*B. G.*, II, 34; III, 8, 9), *lacus Venetus* (Mela, III, 2, 8) et les Ἐνετοί en Dardanie (App. Mithr., 55). Voir *Slov. star.*, II, p. 88.

certains tenaient pour slaves presque toute l'ancienne Germanie et la plus grande partie de l'Europe. Les premiers partisans de ces théories inouïes se trouvent surtout parmi les Yougoslaves (F. Dolci, Fr. Appendini, J. Severini, O. Kačić, K. Grubissić, J. Rajić, etc.), et aussi chez les Polonais (St. Kleczewski, J. Potocki, St. Siestrzencewicz), chez les Slovaques (G. Papanek, J. Dankovský), chez les Russes (Vas. K. Tred'jakovskij, Iv. Boltin, V. N. Tatiščev), quoique moins nombreux chez ces derniers, les Russes n'ayant pas un intérêt aussi direct à établir l'autochtonisme des Slaves en Germanie ou dans les Balkans.[1] Ceux des Allemands de la même époque qui furent séduits par cette théorie se montrèrent plus sobres, par exemple Aug. Schlözer qui défendit l'autochtonisme des Slaves entre l'Elbe, la Vistule et la mer Adriatique, ou J. Ch. Gatterer qui défendit le caractère slave des Gètes et des Daces, ou aussi, en partie, L. Gebhardi.[2]

Ces théories ne devaient prendre leur plus grand essor qu'au XIX^e^ siècle, chez les historiens de toutes les nations slaves, et surtout chez les Polonais et chez les Tchèques; ce sont ces deux peuples qui ont fourni les plus éminents des partisans récents de l'autochtonisme: A. V. Šembera, V. Kętrzyński et Ed. Bogusławski.

Pendant toute la première moitié du XIX^e^ siècle, nous trouvons chez les Slaves des savants suivant cette tendance; il suffira de mentionner, parmi les Polonais, W. Surowiecki, Aug. Bielowski, J. Lelewel, K. Szulc, W. Maciejowski, A. Kucharski, H. Suchecki, Ad. Mickiewicz[3], — parmi les Tchèques, P. J. Šafařík, dans la première phase de son activité scientifique[4], J. Franta, Fr. Šír, Jan Kollár, K. Vinařický[5], — parmi les Slaves du Sud, Th. Jarić, Iv. Švear, J. Rakovski, St. Zacharjev, T. Šiškov, St. Verkovič, M. Milojević, J. Kukuljević-Sakcinski, Dav. Trstenjak[6]. Les Allemands mêmes n'échappent pas à cette tendance[7]. L'évolution de l'autochtonisme marqua le progrès le plus sensible quand, en 1868,

[1] Pour les détails, voir *Slov. star.*, II, p. 76, et III, p. 35.

[2] Voir *Slov. star.*, II, p. 78.

[3] Voir *Slov. star.*, II, pp. 77, 79, III, p. 36.

[4] Šafařík défend encore vigoureusement l'autochtonisme dans le travail intitulé *Abkunft der Slawen nach Lorenz Surowiecki* (Ofen, 1828). Dans ses *Slovanske starožitnosti* (Prague, 1837) il se borne à quelques indications de détail concernant les Slaves du Sud. Voir *Slov. star.*, II, p. 78.

[5] Voir *Slov. star.*, III, p. 37, II, p. 80.

[6] Voir *Slov. star.*, II, p. 82.

[7] Voir *Slov. star.*, II, p. 82, et III, p. 36, note 3.

le professeur Aloïs Šembera brisa l'autorité de Šafařík et publia son ouvrage sur *Les Slaves occidentaux à l'époque primitive,* dans lequel il rassemblait à nouveau toutes les preuves en faveur de l'autochtonisme des Slaves dans l'Europe centrale, en utilisant ces preuves, faibles au point de vue philologique, de façon si habile que ce livre devint l'inspirateur et le modèle de plusieurs des ouvrages postérieurs à tendances similaires [1]. Une série de chercheurs apparut bientôt après, marchant sur les traces de Šembera; mais, exception faite de quelques partisans éminents, la majorité d'entre eux n'étaient que des amateurs, ignorant l'histoire ancienne, l'archéologie, la philologie comparée et leurs méthodes précises [2].

Parmi les autochtonistes plus sobres de l'époque récente il faut mentionner Jos. Pervolf, auteur d'un ouvrage d'ailleurs important sur « les Slaves, leurs relations et leurs liens réciproques » [3]; puis P. Papáček, J. Slavík, T. Wojciechowski, Vil. Bogusławski, les archéologues Er. Majewski, J. L. Píč et K. Buchtela [4]; enfin et surtout les historiens polonais Vojt. Kętrzyński et Ed. Bogusławski, qui se placent en tête de tout ce mouvement par leur érudition et par l'étendue de leurs travaux [5].

[1] A. Šembera, *Les Slaves occidentaux à l'époque primitive* (en tchèque, Vienne, 1868; Supplément, 1871); *Westslaven in der Vorzeit* (Wien, 1877).

[2] Ce sont, par exemple, J. Kuffner, M. Žunković, Fr. Sasinek, K. Sicha, F. S. Pluskal, V. Srba, J. Stovik, Iv. Zoch, A. Barański, G. Cěnov et autres (*Slov. star.,* II, p. 82, III, p. 39).

[3] Славяне, ихъ взаимныя отношенія и связи, Варшава, 1886.

[4] P. Papáček, *O předslovanské době v Čechách* (Praha, 1892); J. Slavík, *Slované a Němci v staré době* (Jindř. Hradec, 1903); T. Wojciechowski, *Chrobacya* (Kraków, 1873); V. Bogusławski, *Dzieje Słow. północnozachodniej do połowy XIII v.* (Poznań, 1887-1900); J. Píč, *Starožitnosti země české,* II, 3 (Praha, 1906); K. Buchtela, *Vorgeschichte Böhmens* (Praha, 1899); E. Majewski, *Starož. Słowiane na ziemiach dzis. Germanii* (Warszawa, 1899), *Ślady Wendów we Frankonii* (dans la revue *Światowit,* II).

[5] W. Kętrzyński, *Die Lugier* (Poznań, 1868); *O Słowianach mieszk. między Renem i Labą,* etc. (Kraków, 1899); *Germania wielka i Sarmacya nadwiślańska według Kl. Ptolemeusza* (Kraków, 1901). Les ouvrages de Bogusławski sont nombreux : on en trouvera la liste dans *Slov. star.,* II, p. 79, et III, p. 41; je n'en indique ici que les principaux, à savoir: *Historya Słowian* (Kraków, 1888-1899); *Metoda i środki poznania czasów przedhist. w prześlości Słowian* (Kraków, 1901; une traduction allemande de cet ouvrage a paru à Berlin, en 1902); *Einführung in die Geschichte der Slawen* (Jena, 1904); *Ślady po Wendach w dzis. Niemcach* (dans la revue *Światowit,* 1908); *Dowody autochtonizmu Słowian* (Warszawa, 1912).

PRINCIPAUX OUVRAGES ET PÉRIODIQUES CITÉS.[1]

A. Ouvrages.

Barsov (*I. I.*), Очерки русской исторической географіи, Варшава, 2e édition, 1885;
Braun (*F.*), Разысканія въ области готославянскихъ отношеній, Спб., 1899;
Constantinus Porphyrogenitus, vol. III, dans le *Corpus scriptorum historiae byzantinae,* Bonn, 1840;
Drinov (*M.*), Заселеніе балканскаго полуострова Славянами, М., 1873;
Einhard, Annales regni Francorum, éd. G. H. Pertz, *Monumenta Germaniae historica, Scriptores,* vol. I, Hannover, 1826;
Filevič (*I. P.*), Исторія древней Руси, Варшава, 1896;
Harkavi (*A. I.*), Сказанія мусульманскихъ писателей о Славянахъ и Русскихъ, Спб., 1870;
Hruševskyj (*M.*), Кіевская Русь. Спб., 1911;
Jireček (*K.*), *Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters,* Wien, 1901;
Jordanis Romana et Getica, éd. Th. Mommsen, *Monumenta Germaniae historica,* V, 1, Berlin, 1882;
Karskij (*E. F.*), Бѣлоруссы, Варшава, I, 1903;
Kętrzyński (*W.*), *O Słowianach mieszkających niegdyś między Renem, Labą i czeską granicą,* Kraków, 1899;
Kočubinskij (*A.*), Территорія доисторической Литвы, extrait du Ж. М. Н. П., 1897;
Kos (*Fr.*), *Gradivo za zgodovino Slovencev v srednjem veku,* Ljubljana, 1903 et suiv.;
Krek (*G.*), *Einleitung in die slavische Literaturgeschichte,* Graz, 2e édition, 1887;
Lamanskij (*Vl.*), О Славянахъ въ Малой Азіи, Африкѣ и Испаніи, Спб., 1859;
Lavrov (*P. A.*), Житія св. Наума Охридскаго, Спб., 1907;

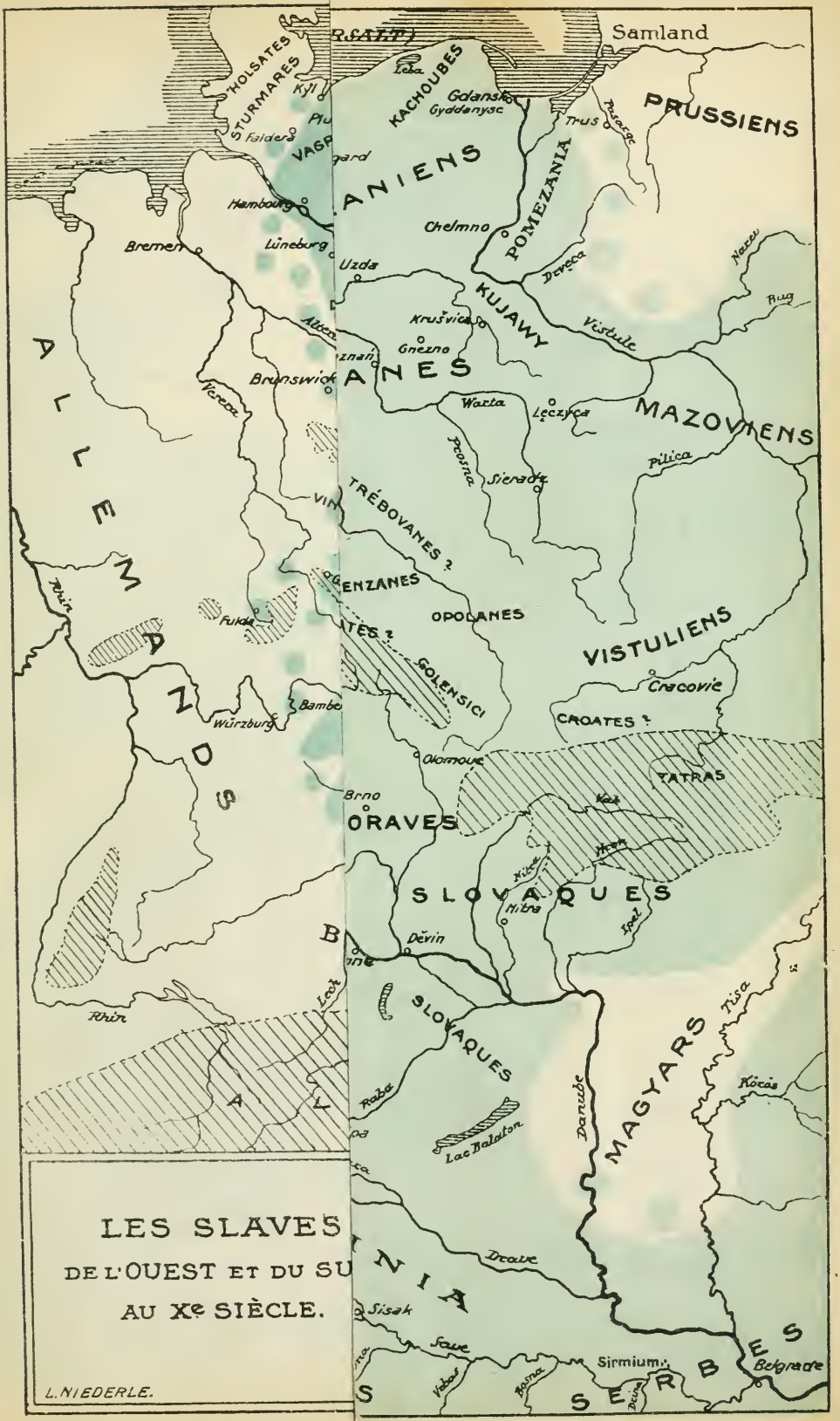
[1] Le lecteur ne devra pas voir dans cette liste d'ouvrages une bibliographie, mais seulement un guide sommaire destiné à lui faciliter l'identification des ouvrages et des périodiques le plus souvent cités et fréquemment désignés par de simples abréviations.

Maretić (*F.*) *Slaveni u davnini,* Zagreb, 1889;
Marquart (*I.*), *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge,* Leipzig, 1903 (cité: *Streifzüge*);
Müllenhoff (*K.*), *Deutsche Altertumskunde,* Berlin, I-IV, 1870-1888;
Nadeždin (*N.*), Опытъ исторической географіи русскаго міра, M., 1837;
Niederle (*L.*), *Starověké zprávy o zeměpise východní Evropy,* v Praze, 1899;
— *Slovanské starožitnosti;* oddíl historický, I, 1902-1904 [Les origines des Slaves], II, 1906-1910 [Les Slaves du Sud], III, 1919 [Les Slaves de l'Ouest];
— oddíl kulturní: *Život starých Slovanů,* I, 1912-1913 [Organisation de la vie matérielle], II, 1, 1916 [Les croyances religieuses], III, 1921 [Les métiers];
— *Slovanský svět,* v Praze, 1910 (traduit en français par Louis Leger sous le titre: *La race slave,* Paris, 1911);
Novaković (*St.*), Први основи словенске књижевности, Београд, 1893;
Pastrnek (*Fr.*), *Dějiny slovanských apoštolů Cyrilla i Methoda,* v Praze, 1902;
Peisker (*J.*), *Expansion of the Slavs,* Cambridge, 1914 (reprinted from the Cambridge Medieval History);
Pervolf (*J.*), Славяне: ихъ взаимныя отношенія и связи, Варшава, 1888.
Procopii Caesariensis opera omnia, rec. Jacobus Haury, Leipzig, 1913;
Prokopios, éd. Comparetti, *La Guerra Gotica (Fonti per la storia d'Italia),* Roma, 1896;
Rački (*Fr.*), *Documenta historiae croaticae periodam antiquam illustrantia,* Zagreb, 1877;
Rostafiński (*J.*), *O pierwotnych siedzibach i gospodarstwie Słowian,* Kraków, 1908 (Bulletin de l'Académie de Cracovie);
Samokvasov (*Dm.*), Сѣверянская земля, M., 1908;
Sobolevskij (*A. I.*), Лингвистическія и археологическія наблюденія, Варшава, 1910 (extrait du P. Ф. B.);
Статьи по славяновѣдѣнію..., под ред. Вл. Ламанскаго, Спб., I-II, 1904-1906;
Šafařík (*P. J.*), *Ueber die Abkunft der Slaven nach Lorenz Surowiecki,* Ofen, 1828;
— *Slovanské starožitnosti,* v Praze, 1re édition, 1837; 2e édition, 1862-1863;
Šachmatov (*A. A.*), Къ вопросу объ образованіи русскихъ нарѣчій и народностей, Спб., 1899; — Разысканія о древнѣйшихъ русскихъ лѣтописныхъ сводахъ, Спб., 1908;
Šišić (*F.*), *Geschichte der Kroaten,* Zagreb, I, 1917;
Theophanis Chronographia, rec. C. de Boor, Leipzig, 1883;
Vasiljev (*V.*), Византія и Арабы, Спб., 1902;
Zbornik u slavu V. Jagića, Berlin, 1908;
Zlatarski (*V. N.*), История на българската държава прѣзъ срѣднитѣ вѣкове, София, I, 1918.

B. Publications périodiques et collections.

Archaeologisch-epigraphische Mitteilungen (Vienne);
Archiv für slavische Philologie (Berlin-Vienne);
Византійскій Временникъ (Petrograd);
Bulletin de l'Académie de Cracovie: Sprawozdania z posiedzeń wydz. filolog. (I), *wydz. hist.-filoz.* (II);

Byzantinische Zeitschrift (Munich);
Český časopis historický (Prague);
Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn (Budapest);
Журналъ Министерства народнаго просвѣщенія (Petrograd), en abréviation: Ж. М. Н. П.;
Izvestja Muz. Društva za Kranjsko (Ljubljana);
Извѣстія импер. Академіи наукъ: *Bulletin de l'Académie impériale des sciences* (Petrograd);
Извѣстія импер. археологической Коммиссіи (Petrograd);
Извѣстія отд. русскаго языка и словесности импер. Академіи наукъ (Petrograd);
Извѣстія русскаго археологическаго Института въ Константинополѣ (Constantinople);
Кіевская Старина (Kiev);
Ljubljanski Zvon (Ljubljana);
Mannus (Berlin);
Materiały i prace Komisyi językowej (Académie de Cracovie);
Матеріалы по археологіи Россіи (Petrograd);
Monumenta Germaniae: scriptores;
Monumenta Poloniae historica (Académie de Cracovie);
Památky archeologické (Prague);
Rad jugoslavenske Akademije (Zagreb);
Revue des Études slaves (Paris);
Rocznik slawistyczny (Cracovie);
Русскій филологическій Вѣстникъ (Varsovie), en abréviation: Р. Ф. В.;
Сборникъ за народни умотворения . . . ., etc. (Sofia);
Schriften der Balkan-Kommission der k. k. Akademie (Vienne);
Slavia (Prague);
Slovanský Přehled (Prague);
Slovenské Pohľady (Turčansky Sv. Martin, en Slovaquie);
Sprawozdania de l'Académie de Cracovie: voir *Bulletin;*
Światowit (Varsovie);
Труды археологическихъ съѣздовъ (Moscou);
Записки импер. Академіи наукъ (Petrograd);
Записки наукового Товариства імени Шевченка (Léopol);
Записки Общества исторіи и древностей (Odessa);
Zbiór wiadomości do antropologii krajowej (Cracovie);
Zeitschrift für deutsches Altertum (Berlin).


Samland
PRUSSIENS
KACHOUBES
Gdansk
Gyddanysc
POMEZANIA
Chelmno
Trus
Hambourg
Bremen
Lüneburg
Uzda
KUJAWY
Vistule
Nazo
Rug
Krušvica
Gnezno
Brunswick
Warta
Lęczyca
MAZOVIENS
Pilica
Sieradz
TRÉBOVANES ?
OPOLANES
VISTULIENS
Cracovie
CROATES ?
Fulda
Würzburg
Olomouc
TATRAS
Brno
ORAVES
Kisuca
Nitra
SLOVAQUES
Děvin
Rhin
Danube
MAGYARS
Tisa
Rába
Lac Balaton
Drave
Sisak
Save
Sirmium
Belgrade
Vrbas
Bosna
Drina
SERBES
ALLEMANDS
LES SLAVES
DE L'OUEST ET DU SU
AU Xe SIÈCLE.
L. NIEDERLE.

LES SLAVES DE L'EST ET DU SUD AU Xe SIÈCLE.

L. NIEDERLE

INDEX.

Abodrites : sur le Danube, 104 ; sur l'Oder, 147.
Adina, 61.
Aestii, 187.
Alazones, 173.
Albanais, 71.
Aldagen, Aldeigjuborg, 203.
Alexandre : ses lettres aux Slaves et le privilège concédé, 3.
Ambre et commerce des Vénèdes, 32.
Androphages, 174.
Antes, 47, 189.
Anthaib, 190.
Anthropologie des Slaves, 9.
Ἀνωβλαχία, 69.
Arcona, 152.
Arsa, Arsania (Rjazan'), 209, 211.
Atelkuzu, 184.
Awars, 30, 63, 65, 73 (Avaria), 178 ; en Russie, 191, 195.
Autochtonisme (théorie de l'), 3, 43, 123 (en Germanie), 232.
Auksztota, 188.

Baïms, 126.
Barta, 150.
Bastarnes, 28, 72, 119.
Belina populus, 159.
Βερβιάνοι, 211.
Bersovia (Berzobis), 58.
Berzites, 106.
Besses, 70.
Beteňci, 148.
Βλαχία, 69.
Bohemi, 159.
Boïki, 89.
Boiohaemum, 119.
Bolgary, Bulgar, 178.
Borusci, 187.
Boudines, 22, 27, 174.
Boujanes, 214.
Bourtases, Burtas, 184.
Brajci (Breuci), 71.
Braničâbîn (Braničevci), 104.
Busani, 211, 215.
Brijanes (Brižani), 151.
Brsjaci, 106.
Budesin pagus, 145.
Bulgares, leurs origines, 100, 177 ; Bulgares d'argent, 178 ; en Transylvanie, 113.
Burdžan bulgares, 178.
Burgundes, 120.
Bustricius, 57.

Cataractes du Dniéper, 206.
Cervetii (Ciervisti), 131.
Champs d'urnes prétendus slaves, 12.
Chapeaux noirs (nom des Turcs), 180.
Chorice, 152.
Chudici, 145.

Churdâb, 213.
Cirzipani, 150.
Croates: leur arrivée, 88; leur extension, 93; Croates en pays slovène, 93; Croates tchèques, 158; Croates polonais, 164; Croates russes, 213.
Croatie Blanche (ou Grande), 88.
Czambel: sa théorie, 84, 156.

Čechové, voir: *Tchèques.*
Čeremis, 183.
Černa (Zerna, Dierna), 57.
Čuď (Tchoudes), 183.

Dagotènes, 194.
Dalemins, 145.
Danparstadir, 194.
Danube: son nom et son rôle dans les théories sur l'origine des Slaves, 19.
Dassia, 151.
Děčane (Dazana), 158.
Děvín (Dovina), 160.
Dioclea, 97.
Dolens (Dolenci), 150.
Doudlêbes: slovènes, 86; tchèques, 159; russes, 214.
Douklianes (Doclea), 97.
Doxani, 151.
Dragouvitches bulgares, 106.
Drawehn (Drawaina), 133, 148.
Drégovitches en Russie, 221.
Drévanes polabes, 133, 148.
Drévlianes, 215.
Δρουγουβιται, 211.
Dudleipin (Dudleipa), 86.
Dulupъ, 71.

Eptaradici, 103.
Eudusianes, 194.

Fallmerayer et sa théorie, 111.
Finnois (Fenni), 180.

Gadjals, 101.
Gagaouzes, 101.
Galates du psêfismate de Protogenes, 28.
Galindes, Galindia, 187.
Garđar, Garđarîkî, 203.
Gaulois au nord des Carpathes, 24, 28, 33.
Gépides, 120.
Germains entre l'Elbe et la Vistule, 118.
Gètes-Slaves, 61.
Gimmirai, 172.
Glinanes, 151.
Glomaci, 145.
Golensici, 159.
Goliades, Goljaď, 186, 187, 188.
Gordoserba, 115.
Gorod, 228.
Gotogrecs, 194.
Gots, 72, 119; en Russie, 193; prétendus Slaves, 233.
Γρανούας (Hron), 58.
Grèce (Slaves en Grèce), 63.
Grozvin, 152.
Gud, Gudai, 195.
Guduscani (Γουτζηκâ), 94.
Gušânîn, 94.

Havolanes, 125 (Hevelli, Heveldi), 151.
Helvetones, 125.
Hermundures, 119.
Holasici (Golensici), 159.
Holmgard, 203.
Huns, 176.

Iam (Iem), 183.
Iasy, 175.
Iatwings (Iadzwings), 188.
Iazamates, 175.
Iazygs, 175.
Iézérites, 110.
Illyriens: leur slavisme, 2, 3.
Iomsburg, 153.
Iraniens voisins des Slaves, 172.

Jarovanes, 146.
Jasy, Jász, 175.
Jugra (Ugra), 183.
Julin (Jumne), voir: *Volin.*

Kachoubes, 140, 154.
Kalisia (slave), 130.

Καναλῖται, 97.
Khazars et Slaves, 178, 196.
Khšâbîn (Kachoubes), 154.
Khyzines (Kycini), 151.
Kiev, 203, 211.
Kimmériens, 172.
Knez, 142.
Koledici, 144.
Konavlianes, 97.
Korkonts. 126.
Kors, 188.
Koumanes, 180.
Krajina, 86, 96.
Krews, 226.
Krivitches, 225.
Κριβιταιηνοί, Κριβιτζοί, 211, 225.
Krkonoše, 126.
Kujâba (Kiev), 211.
Kujawy, 163.

Ladoga (Staraja), 203.
Langobardi, 118.
Langues slaves: leurs caractères généraux, 39; leurs caractères particuliers: slovène, 77; serbo-croate, 77; bulgare, 78; tchéco-slovaque, 139; sorabe, 139; polabe, 139; polonais, 140; russe, 168.
Latini (Nigri, Crni), 68.
Lebedia, 184.
Lech, Lekh (Lechita), 164, 223, 224.
Lemuzi, 158.
Lenčici, 163.
Leñkas, Lengyel, 165.
Λενζενίνοι, 215.
Lětgola, 188.
Liakhs, 162, 164, 223, 224; en Moravie: 167.
Limes sorabicus, 131; saxonicus, 132.
Linanes (Lini, Linones, Lingones), 151.
Lingones polonais, 165.
Lisici, 151.
Litoměrici, 158.
Lituaniens, 184.
Litva, 187, 188.
Liv, 183.
Lombards, 118.
Loubouchanes, 151.
Lučane (Lusane), 158, 214.
Lugiens (Lugii, Lygii), 120; leur caractère slave, 125.
Lunsici, 146.
Lupiglaa, 146.
Lupiones Sarmatae, 121.
Lusaciens (Lusici), 145, 146.
Luticiens (Lutici), 149.
Lutiči, 216.

Macédoniens slaves, 104.
Magyars, 179, 184.
Maïnotes (Maniates), 110.
Marcomans, 119.
Μαυρόβλαχοι, 68.
Mazoviens, 162, 164.
μέδος, 52.
Mélanchlains, 174.
Meščera, 183.
Mezirečje (Mezirech), 152.
Milingues, 110.
Miltchanes, 145.
Mintga, 148, 151.
Mogelini, 145.
Moinwinidi, 135.
Moïse de Khorène, 59.
Moraves tchèques (Marahi, Marahenses, Maravi, Moravi), 159; en Pannonie, 83; sur la Morava serbe, 95, 103.
Mordens (Mordva), 183.
Moritchanes (Morizi, Morezini), 151.
Morlachi, 68.
Mougilones, 126.
Muroma, 183.
Mursianus lacus, 47.
Musun lutum, 47.

Narentanes, 96.
Neletici, 144.
Němci, 130.
Neuriens, 28, 174.
Nichanes, 145.
Nieletici, 151.
Nižici, 144.
Norova (Noroma), 188.
Novietunum, 47.

Obodrites, 146.
obrŭ, 73.
ogl, 100.
okrouhlice (village de forme arrondie), 133.
Osterabtrezi, 104.
Ostiens, 187.
Ostragard, 203.
Ostrog, 152.
Οὐέλται, 187.
Oulitches (Ouglitches), 216.
Οὐλμιτῶν ὀχύρωμα, 61.
Οὐλτίνοι, 211, 216.

pagus, 141.
Païons, 70.
Pathissus amnis, 58.
Pečora, 183.
Peisker (Jan), ses théories, 29, 175, 176.
Pelso (pleso), 56.
Perm, 183.
Pest, Pešt, 113, 160.
Pétchénègues, 179.
Piengites, 172.
Pistrensis civitas, 57.
Ploni, 144, 151.
Ploth, 152.
Plun pagus, 148.
Pogodin: son hypothèse sur l'origine des Polianes, 229.
pogost, 228.
Polianes russes, 215.
Polabes (Polabi), 148.
Polanes (Polani), 163.
Pollexiani, 188.
Polonais, 162.
Polotchanes, 225.
Polovtses, 180.
Poméraniens, 153.
Pomézanie, 153.
Poršane, 212.
Posuljane, 212.
Praedenecenti, 104.
prigorod, 228.
Pšovane, 158.

Quades, 119.

Radimitches, 222.
Radogost, voir: *Riedigost.*
Raniens (Rani), 152.
Rasa, 95.
Rasciani (Ráczok), 96.
Ratanzwinidi, 135.
Ratari, 149.
Reregi, 147.
Retra (Riedigost), 150.
Rétranes (Ratars), 149.
Rétchanes (Riezani), 152.
Riedigost (Retra), 150.
Romaïotes, 68.
Romani (Romania), 66, 68; romanisation des Balkans, 67.
Rosomones, 194.
Roxolans, 175.
Rugiens, 120.
Ruiani, 152.
Ruotsi, 206.
Russes: la question de leur apparition, 200; la date de leur arrivée, 201; leur origine, 204; leur nom, 206; les Russes des Carpathes, 218.
Russie (Grande, Petite et Blanche), 229.
Rynkhiniens, 106.

Sagoudaens en Asie Mineure, 115.
Sagoudates, 106.
Sambatas (Kiev), 203.
Samojed' 183.
Sapes (Σαπαῖοι), 70.
Sarmates, 174; *servi* (Limigantes), 53; *domini* (Arcara gantes), 53.
Sarowe, 144, 145.
Saxon, en slave *Sasŭ*, 128.
Sclauinia en Macédoine, 105; au delà de l'Ister, 62.
Scythes, 173; Scythes laboureurs, 27, 173.
Sebbirozi, 220.
Sedličane (Zedlza), 158.
Seliger (Seližarovka), 208.
Semčici, 151.
Semnons, 118.

Serbes: les formes du nom, 34, 94 (ancien nom des Slaves, 34); Serbes en Grèce et en Asie Mineure, 97; en Russie, 211.
Serbie Blanche, 88.
Serbište, 144.
Sêvériens: en Dacie, 113; en Mésie, 103; en Russie, 219; Sever (Savar), 220.
Sieradzane, 163.
Silésiens (Zlasane), 159, 164.
Silings, 120 (Slęz, 127).
Slaves: leur origine, 1; leur habitat primitif, 13; délimitation de cet habitat, 20; leur nom, 35; leur différenciation, 38; Slaves du Sud, leur origine, 42; marche vers le Sud, 49; en Mésie, 103; en Dacie, 111; en Grèce, 108; en Macédoine, 104; en Asie, 114; Slaves en Allemagne, 116, 133; marche vers l'Ouest, 122; Slaves orientaux, 168; leur expansion, 208; tribus, 211; leur caractère, 227; leur développement historique, 229; Slaves novgorodiens, 224.
Slavija, 211.
Slovaques, 156, 160; leur slovénisme prétendu, 84.
Slovènes, 79: leur germanisation, 86.
Slovinces baltiques, 140, 154.
Sloublianes, 146.
Smeldingi (Smolinci). 148.
Smoliens, 106.
Sorabes, 95, 143; Sorabia, 144.
Soulanes, 172.
Spores (Σπόροι), 34.
Sprevani, 151.
Stodoranes, 86, 151.
strava, 53.
Strumiens, 106.
Sudines (Sudavia), 187.
Suèves, 118; chez le Géographe Bavarois, 125.
Suliči, 216.
Suselci (Susle), 148.
Sysli (Siusli), 144.
Škudici, 145.

Tchèques, 156, 159.
Tchrezpênanes, 150.
Τεβερβιάνοι, 217.
Tervounianes, 97.
Tetraxites, 194.
Thisamates, 175.
Thiudi (Čud'), 183.
Thraces (restes dans le péninsule balkanique), 70; voisins des Slaves, 171.
Timociani, 95, 103.
Tivertses, 216.
Tmutorokan', 209, 220.
Travounianes, 97.
Trébovanes, 146, 159.
Tribucensis provincia, 150.
Trojan, 55.
Tsakones, 110.
Tugost, 158.
Turco-Tatars: leurs relations avec les Slaves, 176.

Ukranes (Ucri), 152.
Ulca, 56.
Unlizi, 216.
Urpanus (Vrbas), 56.

Vagenetie, 110.
Vagibareia, 89.
Vagriens (Wagri), 147.
Vaïounites, 109.
Valaši (en Moravie), 70.
Vandales, 120; prétendus Slaves, 233.
Vantît, Vnntît, 192.
Wanzlo, 152.
Varègues (Varjagi), 206.
Varins, 120.
Varniens (Varnavi), 147.
Vasinabroncas (Vas, Ves), 183.
Velehrad, 160.
Vélètes (Velti, Veleti), 187.
Wendland polabe, 133.
Vénèdes, Vendes (Wenden) sur la Baltique, 18, 31; leur caractère slave, 32; origine du nom, 34; dans la carte de Peutinger, 54; montagnes des Vénèdes, 31, 172.

Vénètes d'Italie, de la Gaule et d'Asie-Mineure, 233.
Větnici, 148.
Viatitches, 222.
Wilti (Wilci), 149.
Vindobona, 126.
Winetha, voir: *Volin*.
Visla (Vistule), 129.
Vistuliens (Vislane), 163.
Vlakhs: leurs attaques contre les Slaves, 15, 55.
Vlasi (Vlach), 68.
Vod', 183.
Volin (Winetha, Julin, Jumne), 152.
Volka (Vuka), 56.
Voloti, 149.
Volyniens, 214.
Vrbas (Urpanus), 56.
Vuka (Volka), 56.

Zabokes, 172.
Zachloumes (Ζαχλοῦμοι), 97.
Zagozd, 143.
Zemra, Zevrino, terra Sevrin, 113.
Zerbisti (Zerbst), 131.
Zeta (Zenta), 97.
Ziměgola, 188.
Zličane, 159.

Žarovane, 146.
Żemoity (Źmudź), 188.
Žirmunti, 144.
Žitici, 144.
župa, 141.

TABLE DES MATIÈRES

Tome I: L'histoire.

Page

Avant-propos V

PREMIÈRE PARTIE: L'UNITÉ PROTOSLAVE: SON ORIGINE ET SON DÉVELOPPEMENT

Chapitre Ier — Origine de la nation slave 1
— II. — Le premier habitat des Slaves 13
— III. — Les premières relations historiques concernant les Slaves; leurs dénominations 27
— IV. — De la différenciation des peuples slaves 38

DEUXIÈME PARTIE: LES SLAVES DU SUD

Chapitre V. — Les origines des Slaves du Sud: I. La marche vers le Sud; II. Première avance des Slaves vers le Danube avant la fin du Ve siècle: III. Avance des Slaves vers les Balkans et occupation de la péninsule; IV. La situation ethnique nouvelle en Hongrie et dans les Balkans 42
— VI. — Différenciation des Slaves du Sud 75
— VII. — Les Slovènes 79
— VIII. — Les Serbo-Croates 88
— IX. — Les Bulgares: I. Les Bulgares turco-tatars et les Slaves; II. Les Slaves de Mésie; III. Les Slaves de Macédoine; IV. Les Slaves en Grèce; V. Les Slaves de Dacie; VI. Les Slaves en Asie 98

TROISIÈME PARTIE: LES SLAVES DE L'OUEST

Chapitre X. — La situation ethnique dans l'ancienne Germanie orientale 116

Page

Chapitre XI. — La marche des Slaves occidentaux vers l'Elbe et vers la Saale 122
— XII. — La marche des Slaves vers la Germanie occidentale 131
— XIII. — Formation des divers peuples slaves de l'Ouest: Sorabes, Polabes, Poméraniens, Tchéco-Slovaques et Polonais 138
— XIV. — Les Sorabes, les Polabes et les Poméraniens . . . 141
— XV. — Les Tchèques et les Slovaques 156
— XVI. — Les Polonais 162

QUATRIÈME PARTIE: LES SLAVES DE L'EST

Chapitre XVII. — Les Slaves de l'Est et la situation ethnique dans l'ancienne Europe orientale: I. Les Scythes et les Sarmates; II. Les Turco-Tatars; III. Les Finnois; IV. Les Lituaniens 168
— XVIII. — Les Slaves de l'Est avant l'arrivée des Russes de Scandinavie: I. L'empire des Antes; II. Les invasions des Gots, des Awars et des Khazars 189
— XIX. — Les Russes de Scandinavie 198
— XX. — L'expansion des Slaves de l'Est au X^e siècle . . . 208

Appendice: L'autochtonisme des Slaves 232

Cartes: I. Les Slaves de l'Ouest et du Sud au X^e siècle; II. Les Slaves de l'Est et du Sud au X^e siècle . . . . . .

Principaux ouvrages et périodiques cités 236

Index 239

Table des matières 245

905

EN VENTE ÉGALEMENT A LA LIBRAIRIE ÉDOUARD CHAMPION :

Bibliothèque de l'Institut français de Petrograd. In-8° raisin.

T. I. **Le théâtre de mœurs russes des origines à Ostrovski** (1672-1850), par J. PATOUILLET, 1912 . . . . . **5 fr. 25**

T. II. **L'architecture classique à Saint-Pétersbourg** à la fin du XVIII^e^ siècle, par Louis HAUTECŒUR, 1912, 14 planches hors texte . . . . . **6 fr. 25**

T. III. **Un maître du roman russe : Ivan Gontcharov** (1812-1891), par A. MAZON, 1914, avec portrait et fac-simile . . . . . **15 fr.**

T. IV. **Emploi des aspects du verbe russe**, par A. MAZON, 1914. . . . . (*Épuisé*)

T. V. **Le Stoglav ou les cent chapitres.** Recueil des décisions de l'Assemblée ecclésiastique de Moscou, 1551. Traduction, avec introduction et commentaire, par E. DUCHESNE, 1920 . . . . . **18 fr.**

T. VI. **Lexique de la guerre et de la révolution en Russie** (1914-1918), par A. MAZON, 1920 . . . . . **8 fr.**

T. VII. **Correspondance de Falconet avec l'impératrice Catherine II**, par Louis RÉAU, 1921, avec une planche . . . . . **18 fr.**

Collection linguistique, publiée par la Société de linguistique de Paris, in-8°.

T. I. A. MEILLET, **Les dialectes indo-européens**, nouveau tirage, avec introduction nouvelle, additions et corrections, 1922 . . . . . **7 fr. 50**

T. II. **Mélanges linguistiques** offerts à M. F. de Saussure, 1908 . . . . **15 fr. 75**

T. III. A. ERNOUT, **Les éléments dialectaux du vocabulaire latin**, 1909 . **11 fr. 25**

T. IV. G. COHEN, **Le parler arabe des Juifs d'Alger**, 1912 . . . . . **37 fr. 50**

T. V. M. GRAMMONT, **Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie**, 3^e^ édit. augm. . . . . (*Sous presse*)

T. VI. DRZEWIECKI, **Le genre personnel dans la déclinaison polonaise**, 1919 **12 fr.**

T. VII. SETÄLÄ, **La lutte des langues en Finlande**, 1920 . . . . . **4 fr.**

T. VIII. A. MEILLET, **Linguistique générale et linguistique historique**, 1921 **40 fr.**

T. IX. Maurice CAHEN, **Le vocabulaire religieux du vieux scandinave**, I, La libation, 1921 . . . . . **30 fr.**

T. X. Maurice CAHEN, **Le mot Dieu en vieux scandinave**, 1921 . . . **12 fr.**

T. XI. J. GILLIÉRON, **Pathologie et thérapeutique verbales**, IV, 1921 . . **25 fr.**

T. XII. J. MAROUZEAU, **L'ordre des mots dans la phrase latine**, I, Les groupes nominaux, 1923 . . . . . **30 fr.**

COSQUIN (Emmanuel), **Études folkloriques** : recherches sur les migrations des contes populaires et leur point de départ, 1922, gr. in-8° de 635 pp. . . . . **40 fr.**

DOTTIN (G.), **Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique**, nouvelle édition, revue et augmentée, fort vol. in-12° . . . . . **9 fr.**

GAUTHIOT (Robert), **Le parler de Buividze**, essai de description d'un dialecte lituanien, 1904, gr. in-8° . . . . . **7 fr. 50**

GILLIÉRON (J.), **Les étymologies des étymologistes et celles du peuple**, 1922, in-8° **5 fr.**

HUBER NOODT (U.), **L'occidentalisme d'Ivan Tourguénev**, 1922, in-8° . . . . **8 fr.**

LECCA (O.), **Formation et développement du pays et des États roumains.** La Valachie au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle. La Moldavie au XIV^e^ siècle. In-8° écu, 80 p. **5 fr.**

MANSUY (Abel), **Le monde slave et les classiques français** aux XVII^e^-XVIII^e^ siècles, 1912, gr. in-8° . . . . . **15 fr.**

MATHOREZ (J.), **Histoire de la formation de la population française ; les étrangers en France sous l'ancien régime**, tomes I-II . . . . . **70 fr.**

MAZON (André), **Morphologie des aspects du verbe russe**, 1908, gr. in-8° . . **9 fr.**

MEILLET (A.), **De indo-europaea radice men-** (mente agitare), 1897, gr. in-8° **4 fr. 50**

—— **Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux slave**, 1897. gr. in-8° **10 fr. 50**

—— **Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave**, 1^re^ partie, 1902, gr. in-8° . . . . . **10 fr. 50**

2^e^ partie, 1905, gr. in-8° . . . . . **18 fr. 75**

PAVLOVITCH (M.), **Le langage enfantin.** Acquisition du serbe et du français par un enfant serbe, 1920, in-8° . . . . . **10 fr.**

TCHADAÏEFF (T.), **Œuvres choisies**, publiées pour la première fois par le R. P. Gagarin, S. J., 1862, gr. in-8° . . . . . **6 fr.**

LÉON HEUZEY

Membre de l'Institut, professeur à l'École nationale des Beaux-Arts,

HISTOIRE DU COSTUME ANTIQUE

D'après des **études sur le modèle vivant**

Avec une préface par EDMOND POTTIER, membre de l'Institut

Beau volume sous couverture repliée parcheminée, in-8° jésus de 308 pages, 142 figures et 3 planches hors texte, dont 5 en couleurs. Prix . . . . . **60 fr.**

UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE

CORPUS VASORUM ANTIQUORUM

FRANCE : MUSÉE DU LOUVRE

Par **E. POTTIER**

Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
conservateur du musée du Louvre

Fascicule I

Texte de 58 pages in-4° et planches 1 à 48, dont une en couleurs. Cartonné **55 fr.**

(Les fascicules II du Musée du Louvre, I du Musée de Copenhague, le fascicule unique du Musée de Compiègne sont sous presse).

BASTARD (A.), **Portraits de Nicéphore Botaniate, empereur d'Orient, de l'impératrice Marie sa femme et de Saint-Jean Chrysostome** (1078-1081), atlas in-folio . **60 fr.**

CHENESSEAU (L'abbé Georges), **Sainte-Croix d'Orléans. Histoire d'une cathédrale gothique réédifiée par les Bourbons** (1599-1829). 1921. Tome I. *L'œuvre artistique*, 388 p. — Tome II, *L'œuvre historique*, 214 p. — Tome III. Album in-4° de 218 figures en phototypie, dont 8 plans coloriés . . . . . **200 fr.**

HITTORFF (J.-S.) et ZANTH (L.), **Architecture antique de la Sicile. Recueil des monuments de Ségeste et de Sélinonte mesurés et dessinés.** In-4°, accompagné d'un atlas de 89 pl. . . . . **150 fr.**

HOUVET (E.), **Cathédrale de Chartres**, 7 albums in-4° de chacun 90 planches en phototypie, relié percaline. **Portail Nord**, 2 volumes, **160 fr.** (1920-21). **Portail Sud**, 2 vol., **160 fr. Portail Royal, 80 fr. Tour du chœur, 80 fr. Architectures, 80 fr.**

LABORDE (L.), **Le Parthénon**, Documents pour servir à une restauration, 6 livraisons in-fol. de 5 pl., chacune dans un carton . . . . . **75 fr.**

LE BLANT (Edmond), **Inscriptions chrétiennes de la Gaule**, in-4°, 2 vol. av. 134 pl. **80 fr.**

—— **Les Actes des Martyrs**, Supplément aux *Acta Sincera* de Dom Ruinard, in-4° **30 fr.**

MARIETTE (A.), **Monuments divers recueillis en Egypte et en Nubie**, in-fol., 28 livrais. **250 fr.**

MONOD (Gabriel), **La vie et la pensée de Jules Michelet** (1798-1852), préface de Ch. Bémont, 2 volumes in-8° raisin de 400 et 258 pages . . . . . **55 fr.**

NICOLE (Georges), **Catalogue des vases peints du musée national d'Athènes**, Préface de Max. Collignon, in-8°, XI-355 et 9 pl. avec album de 21 pl. in-fol. . . **105 fr.**

—— **Meidias et le style fleuri dans la céramique attique**, in-4° de 100 pages avec 13 planches et 47 figures . . . . . **40 fr.**

RÉAU (Louis), **L'art français sur le Rhin au XVIII^e siècle**, in-8° raison, 200 pages et 10 planches hors texte . . . . . **16 fr.**

Revue de Littérature comparée, dirigée par F. BALDENSPERGER et P. HAZARD, t. III, 1923, abonnement annuel . . . . . **40 fr.**

Revue de Philologie française, dirigée par L. CLÉDAT et J. GILLIÉRON, t. XXXV, 1923, abonnement annuel . . . . . **25 fr. U. P. 27 fr.**

Romania, revue fondée par P. MEYER et G. PARIS, publiée par Mario ROQUES, t. XLIX, 1923, abonnement annuel . . . . . **35 fr. U. P. 37 fr.**

IMPRIMERIE ALSACIENNE, STRASBOURG

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as provided by the library rules or by special arrangement with the Librarian in charge.

DATE BORROWED	DATE DUE	DATE BORROWED	DATE DUE

FOR REFERENCE

NOT TO BE TAKEN FROM THIS ROOM

CAT. NO. 1935 LIBRARY BUREAU

C28(1158)100M			

891.8

891.8 In7
v.1

D 147 .N5 1923
v.1 SMC
Niederle, Lubor,
1865-1944.
Manuel de l'antiquit*i*
slave.
ACF-9283 (mcih)